



Université d'Oran 2

Faculté des Langues étrangères

THESE

Pour l'obtention du diplôme de Doctorat en Sciences

En Langue Française

**La satire dans le texte médiatique algérien, contribution
à l'analyse linguistique du discours satirique.
De la production à la réception.**

Présentée et soutenue publiquement par :

Mohamed BENAMARA

Devant le jury composé de :

Djamila BOUTALEB	PR	Université Oran2	Président
Kheira MERINE	PR	Université Oran 2	Rapporteur
Fatima Zohra BENMOSTEFA HARIG	MCA	Université Oran 2	Examinatrice
Samia BEDDEK	MCA	Université de Sidi Bel Abbas	Examinatrice
Kheira YAHYAOUI	MCA	ENS Oran 2	Examinatrice
Hadjira MEDANE	MCA	Université de Chlef	Examinatrice

Année 2020-2021

REMERCIEMENTS

Toute ma reconnaissance va au Professeure Merine Zheira, directrice de ma thèse, pour ses conseils, ses encouragements et ses observations stimulantes qui ont permis la réalisation de ce travail de recherche.

Mes remerciements les plus sincères s'adressent au Professeure Boutaleb Djamila, présidente du jury et aux Dr Fahyaoui, Dr benmostefa, dr baddek et dr meddanE qui ont accepté d'être les membres du jury.

J'exprime ma gratitude au Professeure Zrinka Simunic, et au Dr Mostefaoui pour leur relecture.

Enfin, un grand merci à l'ensemble de mes amis pour leur soutien.

DÉDICACES

A mes parents, à ma femme et mes enfants. A ma sœur Halima.

LISTE DES FIGURES & TABLEAUX

4.1. Figure 1: Stratégies (Roulet et al. 1985:234).....	75
4.2. Figure 2: Composante situationnelle de l'interaction médiatique	99
4.3. Figure 3: Composante situationnelle de l'interaction médiatique	103
4.4. Figure 4: Représentations conceptuelles génériques.....	125
4.5. Figure 5: Réseau conceptuel de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.....	127
4.6. Figure 6: Structure conceptuelle de l'objet transactionnel.....	128
4.7. Figure 7: Représentation de la structure conceptuelle de l'objet transactionnel.....	129
4.8. Figure 8: Représentation praxéologique des activités de productions.....	132
4.9. Figure 9: Le processus de réception.....	134
4.10. Figure 10: Schéma de la négociation sous-jacent à l'interaction médiatique.....	140
4.11. Figure 11: Structure hiérarchique textuelle et la construction des objets de discours.....	145
4.12. Figure 12: Schéma de la macrostructure hiérarchique d'un article de presse	227
4.13. Figure 13: Schéma de la communication de Jakobson.....	237
4.14. Figure 14: Présentation de la chronique " Raina- Raïkoum".....	240
4.15. Figure 15: Représentation schématique du texte satirique	259
4.16. Figure 16: Schéma de la relation de médiation entre le satiriste et le destinataire.....	260
4.17. Figure 17: Schéma de la relation entre le satiriste et la cible	260
4.18. Figure 18: La relation entre le satiriste et la cible	261
4.19. Tableau 19: l'alternance dans le texte.....	270

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE.....	7
----------------------------	---

CHAPITRE I

CONCEPTS CLES.....	16
--------------------	----

CHAPITRE II	
PRINCIPALES DEFINITIONS DES STRATEGIES DISCURSIVES	40
CHAPITRE III	
CHOIX ET JUSTIFICATION DU MODELE THEORIQUE.....	78
CHAPITRE IV	
DESCRIPTION DES STRATEGIES DU DISCOURS POLITIQUE EN GENERAL ET SATIRIQUE EN PARTICULIER	94
CHAPITRE V	
ETUDE DE CAS N° :1.....	111
CHAPITRE VI	
1.14. ETUDE DE CAS N° :2.....	146
CHAPITRE VII	
ETUDE DE CAS N° :3.....	227
CHAPITRE VIII .	
1.15. ETUDE DE LA DIMENSION SYNTAXIQUE.....	261
CONCLUSION GENERALE	272
BIBLIOGRAPHIE	286
ANNEXES.....	288



Introduction Générale

Introduction Générale

A quoi se réfère-t-on quand on parle de presse aujourd'hui ? Et comment appréhender un gisement documentaire aussi riche et qui se renouvelle sans cesse. Quand il s'agit de rendre compte d'une campagne électorale, d'un événement politique, de la situation d'un pays étranger, d'une représentation sociale, le recours à la presse s'impose d'emblée en fournissant une documentation incontournable qui permet de comprendre les sujets sociétaux passés ou présents.

En se servant de concepts et de méthodes à mettre en œuvre pour analyser la presse écrite et son discours. Ce travail questionne une manifestation particulière d'écriture, celle de la satire dans le texte médiatique de sa production à sa réception.

Le fil conducteur de ce travail de recherche est celui des identités discursives : normes de l'écriture satirique, genres journalistiques, type de récit, discours professionnel. Les mécanismes discursifs dont on veut rendre compte sont de deux ordres : celui de la production du discours satirique et celui de sa réception. Pour travailler ce dernier, nous avons été amenés à élaborer un corpus, nous avons prélevé manuellement des chroniques du journal le «Quotidien d'Oran », nous avons procédé par extraction de ces textes de leurs univers d'origine. Ces textes peuvent circuler sans cotextes, mais ils restent identifiables, estampillés par le titre de la chronique du journal, à savoir « Raina- Raïkom » et la signature de son auteur. Ces chroniques dématérialisées ne sont pas des textes errants, elles se rapportent toujours à une identité éditoriale, en presse imprimée comme en presse numérisée.

Selon Bakhtine,

«Le discours est le produit de la combinaison d'informations linguistiques (qui peuvent manifester certaines récurrences) et situationnelles (incluant divers paramètres), mais surtout que celles-ci dépendent étroitement de la situation d'interaction et du contexte social.

Par conséquent, l'analyse doit d'abord porter sur des interactions verbales situées, et non sur des énoncés fabriqués et isolés. » (Cité par Roulet : 17)

Selon Spirber & Wilson (1989), l'interprétation de tout énoncé, quel qu'il soit et indépendamment de toute violation d'une maxime de conversation, résulte d'un double mécanisme inférentiel, fondé sur la combinaison d'informations linguistiques et d'informations contextuelles déterminés par le principe de pertinence :

« Un processus d'explication, qui risque à enrichir la forme logique de l'énoncé en attribuant un référent aux déictiques, aux anaphores, etc. pour aboutir à la forme dite

Introduction Générale

propositionnelle, et un processus d'implication, qui conduit celle-ci à l'interprétation la plus pertinente dans le contexte. » (Roulet 2001 : 23)

Selon Goffman,

« la suite d'actions déclenchées par une menace reconnue et achevée par un retour à l'équilibre rituel, je l'appelle un échange. Si l'on définit un message ou un mouvement comme étant tout ce que transmet une personne lorsqu'elle passe à l'action à son tour, on peut dire qu'un échange se compose de deux ou plusieurs mouvements¹ et de deux ou plusieurs participants [...] L'échange est, semble-t-il, une unité concrète fondamentale de la vie sociale » (Goffman 1974 : 21)

Selon Roulet (2001). « A ce stade de la réflexion sur le discours, deux unités paraissent en être constitutives : l'acte et l'échange. », mais comment les articuler ; Roulet propose de revenir aux travaux de certains linguistes (Ducrot, Berrendonner, Sinclair & Coulthard, Franck et Labov & Fanshel).

Ducrot montre aussi que la prise en compte des instructions données par les connecteurs permet d'enrichir considérablement l'interprétation des discours :

« Si donc on admet que la signification d'une phrase comporte des vides à remplir pour obtenir le sens d'un énoncé, et aussi l'indication d'un large éventail de possibilités quant à la façon de les remplir, cette signification établie par le linguiste, doit inciter l'analyse de textes à imaginer les multiples variations possibles du sens. Et cette invitation à l'invention sémantique justement constitue pour moi un des principaux apports de la linguistique à l'analyse du discours » (Ducrot et al. 1980 :18).

Partant des propositions de Ducrot, Roulet (1985, chap. 2) a montré que les connecteurs jouent un rôle important dans la construction des séquences d'actes et, plus généralement des interventions qui sont les constituants immédiats des échanges.

A ces deux constituants immédiats, Berrendonner postule l'existence d'une mémoire discursive, qui comprend «les divers prérequis culturels (normes communicatives, lieux argumentatifs, savoirs encyclopédiques communs qui servent d'axiomes aux interlocuteurs pour mener une activité déductive » ; la mémoire discursive

«estpar ailleurs alimentée en permanence par diverses sources, dont la première est la

¹Suivant l'usage introduit dans Roulet et al. (1985), on utilise le terme *d'intervention* plutôt que celui de *mouvement*, pour traduire l'anglais *move*.

Introduction Générale

perception des évidences situationnelles : tout événement extralinguistique A ayant un caractère suffisant d'évidence verra sa représentation intégrée à cette mémoire discursive.

Une autre source est constituée par les énonciations successives qui constituent le discours » ainsi que « la totalité des sous-entendus qui sont inférables soit de l'énonciation même, en tant qu'événement locutoire, soit de son contenu propositionnel » (Berrendonner 1983 ; 230-231)

Selon Roulet, cette hypothèse rejoint l'idée développée par Bakhtine et Bally, à savoir que le discours n'est pas formé d'unités et d'informations, mais aussi d'unités et d'informations référentielles. Pour rendre compte des enchaînements qui ne sont pas marqués par des connecteurs ou des anaphores, le recours à la mémoire discursive se voit indispensable : « Seule la référence à des informations en mémoire discursive permet d'expliquer la relation d'argument entre deux actes d'une séquence. » (Roulet 2001 : 24).

Sinclair & Coulthard sont les premiers à proposer une description de la structure hiérarchique de l'échange, qui articule les trois niveaux de : l'échange, de l'intervention et de l'acte. Mais la conception de la structure interne de l'intervention est peu satisfaisante. De fait, il faudra combiner les apports de Pike, sur la conception d'une structure hiérarchique récursive, de Ducrot et de Franck sur les relations entre les constituants de l'intervention, et de Sinclair & Coulthard, sur la structure des échanges, pour aboutir à un modèle de l'articulation du discours tant dialogique que monologique, qui était fondé sur la conception du discours comme négociation et sur l'organisation hiérarchique récursive découlant de celle-ci.

Après ce bref survol sur l'organisation du discours, retenons la définition du discours comme objet d'étude proposée par Bronckart : « Toute unité de production verbale située, finie et auto-suffisante (du point de vue actionnel ou communicationnel) » (1997: 78).

Le discours comme interaction verbale située, dans ses dimensions linguistiques et situationnelles, la détermination d'un ordre méthodologique d'analyse descendant, de l'interaction verbale aux formes qui la constituent, échange, interventions et actes, le caractère central de l'organisation hiérarchique, la formulation d'hypothèses intéressantes sur les relations entre ces constituants et des informations en mémoire discursive, sur l'organisation polyphonique, sur le repérage de séquences typiques, sur les mécanismes inférentiels qui commandent l'interprétation, enfin sur les principes qui régissent l'interaction.

Roulet propose une approche incluant les dimensions linguistiques, textuelles et situationnelles. Selon lui, il n'y a pas de part et d'autres du discours, le « linguistique » et le «

Introduction Générale

référentiel », il n'y a pas « d'intérieur » et « d'extérieur du discours ». Le discours est défini par la combinaison de ces trois types d'informations.

Bronckart note que :

« Les textes constituent des entités dont l'organisation et le fonctionnement sont sous la dépendance de paramètres multiples et hétérogènes : situation de communication, modèles des genres, modèles des types discursifs, règles du système de la langue, décisions particulières du producteur, etc. » (1997 : 80).

Molino affirme, de son côté,

« Ce qui apparaît ici, c'est la stratification complexe du texte ; il ne constitue pas une unité, un système cohérent qui devrait correspondre à un sens bien déterminé, mais un ensemble de données appartenant à des couches, elles aussi, diverses [...] On aboutit ainsi à l'hypothèse fondamentale selon laquelle un texte, pas plus qu'une autre réalité empirique, n'est un objet simple dont il faudrait découvrir la signification » (1989 : 44)

et il conclut « il faut donc élaborer des modèles descriptifs qui soient adéquats pour décrire cette complexité » (46).

La question cruciale est de trouver un modèle qui permette d'explicitier cette complexité. Simon propose, dans une perspective méthodologique, une approche qui devrait permettre de rendre compte de manière simple, progressive et systématique de l'organisation d'objets complexes, en les décomposant en un certain nombre de systèmes et sous-systèmes d'informations.

Ceci dit, deux approches en apparence contradictoires, la première modulaire qui postule un ensemble de sous-systèmes stables et indépendants, et une approche interactionniste, qui postule un ensemble dynamique et évolutif de sous-systèmes interdépendants.

Nous adhérons à la conception méthodologique de la modularité de Roulet et Nolke, qui vise à décrire le discours dans ses composantes linguistique, textuelle et situationnelle.

Parmi les différentes architectures modulaires possibles, linéaire, hiérarchique et hétérarchique (cf. Sabah 1989 : 49-50), nous retenons celle qui autorise les interrelations entre les différentes informations issues de tous les modules. Une telle conception de la modularité n'interdit pas l'interrelation entre des informations d'origines linguistiques, textuelles et situationnelles.

Introduction Générale

« Cette conception permet de saisir et de décomposer la complexité de l'organisation du discours à un moment de son évolution, sans nier les interrelations qui jouent un rôle dans la production et dans l'interprétation du discours » (Roulet 2001 : 31).

Le modèle proposé par Roulet est un ensemble articulé d'hypothèses sur les différentes composantes, linguistique, textuelle et situationnelle, du discours et sur leurs interrelations. Selon Roulet, ce modèle doit permettre de décrire les propriétés de l'organisation de discours particuliers et, d'autre part, d'expliquer celles-ci en référence à des principes généraux.

Bronckart souligne,

« qu'étant des produits de l'interaction sociale (de l'usage), les signes, comme les textes en lesquels ils s'organisent, restent perpétuellement sous la dépendance de cet usage, et que les signifiants qu'ils véhiculent ne peuvent être stables que momentanément, en un état synchronique (artificiellement) donné, [...] puisque c'est au travers de ces textes et de ces signes aux significations perpétuellement mouvantes que se construisent les mondes représentés définissant le contexte des activités humaines, ces mondes eux-mêmes se transforment en permanence. » (Bronckart 1997 : 35).

Il s'agit, dans le cas de notre recherche, de focaliser l'analyse sur le produit discursif et les spécificités de son organisation, et par là, tenter de décrire l'ensemble des processus mis en œuvre à la fois par la production et l'interprétation d'une manifestation particulière du discours subjectivisé véhiculé par le biais de ces textes apparaissant sous formes de chroniques dans un quotidien national algérien « Le Quotidien d'Oran. ».

Notre intérêt pour ces chroniques pourrait se justifier par le caractère satirique comme moyen d'information et d'expression, par la verve critique et humoristique de son discours. La satire suscite chez le destinataire une émotion moqueuse, et traduit chez son auteur le refus d'être complice. Cette conception privilégie la dimension morale et la visée réformatrice du discours satirique.

En France, le texte satirique est envisagé du point de vue de ses implications éthiques et de ses cibles. Les critiques sont consacrées à des auteurs ou à des périodes précises.

En Angleterre, les théoriciens ont développé une conception rhétorique et se sont inspirés de la réflexion de Bakhtine sur la ménippée et le dialogisme. Ils ont pu l'envisager comme un mode littéraire et la situer dans la problématique des genres. Le terme a tout d'abord désigné un genre littéraire versifié, élaboré par les latins et repris par les néo-classiques. Cette forme a disparu au XVIII^e siècle.

Introduction Générale

Sophie Duval distingue : « d'une part, un esprit satirique qui imprègne les structures mentales et sociales et se réfléchit dans le texte littéraire, et d'autre part, la satire relève d'une esthétique qui s'est constituée en mode de représentation. » (Duval 1999 : p :). Le point de départ de la satire est le réel, c'est là où elle trouve ses cibles ; le satiriste effectue un travail d'analyse, d'observation minutieuse, de décomposition, de grossissement ou de réduction.

Sur le plan esthétique, la réalité, une fois passée par ce filtre, aboutit à un travail de stylisation qui peut parcourir tous les degrés de fictionnalité, de l'observation réaliste à la fantaisie sans retenue.

Le satiriste garde en vue la persuasion du destinataire et met en œuvre un ensemble de procédés rhétoriques destinés à dégrader sa cible. Ces mêmes procédés s'appliquent au personnage, au décor, aux actions, à l'imagerie et à tout l'univers de fiction.

Sur le plan discursif, les deux instances, de production et de réception, sont dans un rapport de construction et de reconstruction du sens de l'objet du discours (objet ou être). Pour ce faire, les deux instances mettent en place un ensemble de stratégies de production et de réception qui constituent les deux facettes d'un processus complexe d'attribution de sens.

Les stratégies de production consistent, pour l'instance de production, à attribuer du sens aux opérations discursives, tandis que les stratégies de réception consistent, pour l'instance de réception, à reconstituer le sens attribué aux opérations discursives par l'instance de réception.

Réfléchir sur ce genre de discours vient du désir de comprendre son fonctionnement ce qui implique une description approfondie de ce phénomène discursif complexe.

Ainsi notre questionnement est-il le suivant : Quel type de discours et de médiation la satire élabore-t-elle dans un contexte algérien ?

En d'autres termes, quelles règles sous-tendent la construction et l'organisation de son discours linguistique ?

Pour répondre à notre questionnement quelques hypothèses pourraient nous aider afin de saisir le fonctionnement de la satire dans le texte médiatique algérien.

Le discours satirique serait une sommation d'actes de paroles structurés représentant une combinaison spécifique d'informations d'origines diverses et dont l'interprétation est soumise à un certain nombre de contraintes linguistiques, situationnelles et textuelles.

Introduction Générale

Ces types d'informations peuvent être décrits de manières indépendantes : les modules interactionnel et référentiel (qui relèvent de la composante situationnelle), le module hiérarchique (qui relève de la composante textuelle) et le module syntaxique et lexicale (qui relève de la dimension linguistique) (Roulet 2001 : 51).

Notre travail de recherche est centré sur les combinaisons propres au discours du journalisme satirique, sans pour autant prétendre couvrir toutes ses dimensions correspondant aux différents modules du système (lexical, syntaxique, hiérarchique, référentiel et interactionnel).

Il s'agit, pour une description globale des stratégies discursives, d'adopter une approche modulaire, en faisant l'hypothèse qu'un objet complexe peut être décomposé en un certain nombre de systèmes d'informations simples et indépendants², qui déterminent les différentes formes d'organisation.

Cette description des différents systèmes d'informations de manière dissociée n'exclut pas qu'ils se combinent dans la production et dans l'interprétation du discours.

La réalisation de ces objectifs passe inéluctablement par la réalisation d'objectifs spécifiques à chaque étape de cette recherche :

- Il s'agit dans un premier temps de définir les stratégies dans une perspective modulaire, en tenant compte des recherches actuelles en la matière.
- Inventorier toutes les informations nécessaires pour l'analyse des stratégies discursives du type de discours étudié.
- Décrire les combinaisons des différentes informations qui interviennent dans l'analyse du niveau stratégique de l'interaction médiatique et des variations stratégiques au sein du genre discursif étudié.

En vue de la réalisation de ses objectifs, nous avons constitué un corpus d'articles de presse extraits du quotidien national le «Quotidien d'Oran ». Les chroniques sélectionnées portent sur des événements (politique, économique et social), il a fallu d'abord choisir des chroniques « lisible » pour le lecteur algérien et le lecteur étranger, il a fallu faire un choix sur un gros corpus d'articles publiés entre 2010 et 2012 dans le « Quotidien d'Oran », nous nous sommes concentré sur 22 chroniques sélectionnées du recueil « Mes indépendances » de son auteur Kamel Daoud.

²-Indépendants : [...] le fait que chaque système peut être décrit pour lui même, sans référence à d'autres systèmes d'informations. (Roulet 1999 : 29)

Introduction Générale

Dans l'analyse de ce corpus qui réunit un nombre important de textes, nous nous sommes concentré sur des chroniques « lisibles » à la fois pour le lecteur algérien et le lecteur étranger. Choix difficile : « comment choisir une chronique, éviter la redondance, garder le vif du trait alors qu'il s'agit d'une actualité morte ? Comment choisir une chronique qui sied à la clairvoyance supposée du chroniqueur, et éviter celle que démentent les faits ou qui illustre une analyse erronée ? Comment faire des choix dans un immense essaim de chroniques écrites partout, pendant vingt ans, à la hâte, dans le cru et le vif, au cœur des actualités brûlantes hier et oubliées aujourd'hui ? »³

Il est nécessaire de saisir ce moment de l'Histoire pour mieux comprendre la complexité d'une écriture qui parle de l'actualité et qui fait l'actualité. C'est au tournant de 2010-2011, des mouvements de contestation de nature inédite éclatent dans le monde arabe pour contester les modalités de gouvernement autoritaire auxquels ces sociétés sont soumises. Parti de Tunisie, ce mouvement gagne d'autres pays arabes sans manquer d'avoir des conséquences régionales, voire internationales, importantes.

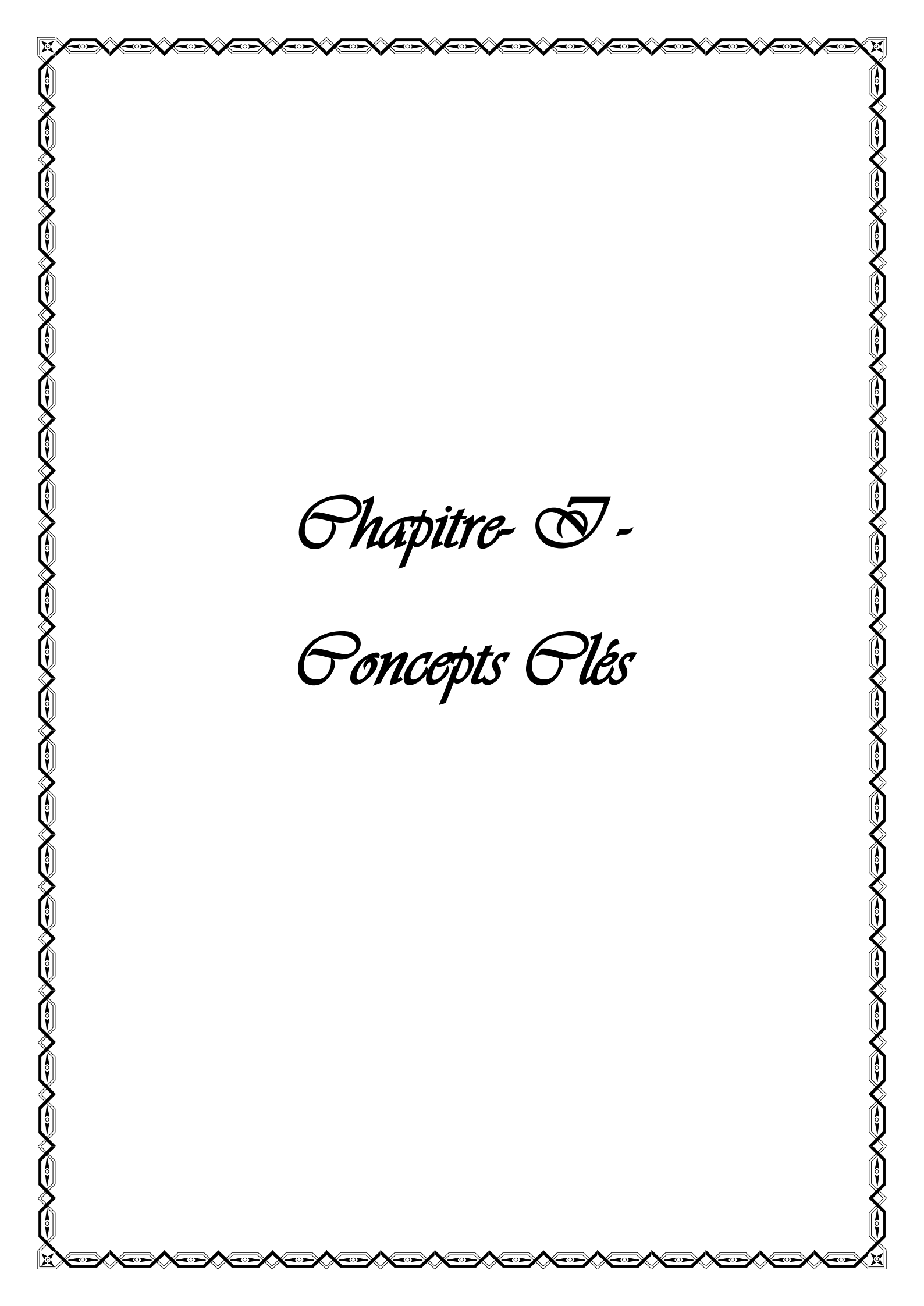
Ces chroniques ne sont pas seulement une analyse politique, comme le sont les chroniques dans le monde de la presse, plus proche de l'idéologie qu'avec l'art.

« Ces chroniques alliaient l'esprit à l'humour, la noblesse des lettres à la vulgarité morbide de l'actualité, la colère à la légèreté, la réflexion littéraire à la prise de parole politique. »⁴. L'auteur, dont font l'objet les chroniques de notre corpus, s'impose comme diagnosticien du présent. « Le présent comme ce qui est entrain de se passer, de passer...ce qui est en train de se transformer et que l'on ne sait pas encore voir ». « Un diagnosticien lucide, parfois agaçant, parfois percutant, parfois lumineux, parfois troublant ». D'où son intérêt intellectuel.

Le choix du corpus textuel analysé est motivé par l'importance du « moment discursif » (Moirand 1999, 2007 : 4), que caractérise une abondante production médiatique, et par l'intérêt du printemps arabe qui a marqué et pour longtemps la vie politique nationale et internationale, et restera dans l'Histoire du monde arabe.

³ -K. Daoud, Mesindépendances, Barzakh, 2017

⁴ -Op.cit. p : 9



Chapitre I -
Concepts Clés

1. Présentation du corpus

La presse algérienne, après 1989, a cela de particulier : elle reflète l'actualité et fait en même temps l'actualité.

En Algérie, après la constitution de février 1989, la presse a pu enfin prétendre à cette fonction grâce aux journaux privés et, dits indépendants et libres. Il s'agit bien, en effet, de journaux privés de par la nature juridique de leur support, et indépendants, c'est-à-dire sans lien de subordination avec le pouvoir en place ou aux partis politiques. La nouvelle presse n'a pas surgit du néant, il y avait avant 1989 des journaux confinés dans le secteur de l'État. Des journaux, il y en a eu avant 1962, c'était en règle générale une presse coloniale, à l'exception des organes de partis politiques du mouvement national et d'Alger républicain.

Une partie de cette presse coloniale continue d'exister encore quelque temps après l'indépendance avec la Dépêche quotidienne, la Dépêche de Constantine et l'Écho d'Oran pour disparaître définitivement en septembre 1963, mettant fin à une longue présence qui remonte aux années de la colonisation.

En 1990, la nouvelle presse voit le jour ; certains titres étaient tirés jusqu'à 50.000 exemplaires. Les conditions étaient plus favorables aux journaux. Mais, très vite après l'automne 1991, après la levée de l'état de siège, la série des procès à encontre des directeurs et aux journalistes des principaux titres, puis en 1992, les premières arrestations et les suspensions de journaux, les assassinats qui endeuillent la corporation jusqu'en 1997.

Dans ce contexte de pression de tout genre, jamais la presse reconnue dans les textes officiels, n'aurait existait sans ces journaliste courageux, témoins et acteurs, faisaient leurs métiers d'informer tout en luttant pour la liberté et la démocratie. L'aventure intellectuelle commence, animés par la passion d'écrire pour être lus et par la volonté d'accéder au journalisme professionnel malgré la précarité des moyens.

Le 19 mars, date significative, les journalistes sont invités à se constituer en collectifs rédactionnels et à créer des titres indépendants.

La loi sur l'information adoptée par l'APN est promulguée le 4 avril 1990. Des circulaires autorisent la création de journaux, d'abord par les seuls journalistes qui ont choisis de quitter le secteur public.

Un décret signé le 4 août 1990 permet aux journalistes professionnels venus du secteur public d'avoir des locaux pour installer leurs propres journaux. C'est dans ces locaux que les

premières plumes à l'origine de la presse libre viennent s'exercer.

Le Soir d'Algérie est le premier à s'installer, en septembre 1990, suivi par El Watan puis Alger républicain. L'été 1990 Le Matin, puis viendront d'autres quotidiens, des hebdomadaires, des mensuels, des magazines, des revues spécialisées.

Des septembre 1990, les Algériens découvrent, enthousiasmés, un journalisme sincère et spontané, professionnel et nouveau.

Le climat politique dominé par le pluralisme, les événements importants, les enjeux, les défis.

Le Quotidien d'Oran voit le jour le 14 janvier 1994, fondé par un groupe de fonctionnaires et d'industriels d'une coloration politique et sociale et d'origine géographique et ethnique très variées. Le personnel de l'encadrement du journal est membre du conseil d'administration et actionnaire en même temps, ce qui met la question du profit et du bénéfice au deuxième rang. D'un journal régional en 1994, il est devenu un quotidien national en 1997. Avec un taux de tirage quotidien qui atteint 195000 numéros par jour, Le Quotidien d'Oran est parmi les premiers journaux d'expression française en Algérie. Le journal est imprimé à Oran, Alger et Constantine, assurant ainsi une large diffusion.

Nous nous intéressons dans le présent travail à une rubrique particulière où les textes à énonciation subjectivisée (chroniques) apparaissent à première vue à la deuxième page du quotidien d'information générale sous le titre de « Raïna-Raïkom ». Ce qui nous intéresse ici, ce sont les formes de la circulation des mots et des dire.

Cette chronique intervient dans la partie droite de la deuxième page du journal. Il s'agit d'un article qui tend vers l'explication plus que l'opinion. « *RaïnaRaïkoum* » est un article publié à intervalles réguliers semble fonctionner sous le régime de *l'allusion* «Manière d'éveiller l'idée d'une personne ou d'une chose sans faire expressément mention » (Le Petit Robert). Il est signé par son auteur, journaliste et écrivain algérien Kamel Daoud sous une présentation particulière.

La chronique intervient à la troisième page du journal, elle est inscrite de manière quotidienne dans la rubrique « Evènement » avec deux autres rubriques, la « *Chronique Economique* » et « *Analyse* ».

« Raïna- Raïkom » est un article de commentaires publiés à un intervalle réguliers. Il est signé par le journaliste et écrivain algérien Kamel Daoud Le titre en caractères gras et italique est

formé de deux mots en arabe dialectal :

- *Rai* qui constitue le radical des deux mots et qui signifie en langue arabe *di al ectal eopinion*.

- *na* et *koum* sont deux suffixes qui signifient respectivement *le nôtre* et *le vôtre*.

La traduction littérale de l'expression correspond en français à : « Notre opinion-votre opinion », et qui veut dire notre opinion est la vôtre.

La première interprétation révèle une certaine complicité, en apparence volontaire entre le locuteur-chroniqueur et ses lecteurs. Ce titre semble être une invitation au lecteur à rejoindre un espace de communication où le lecteur est sollicité, pris à témoin et interpellé par la forme de ce titre qui est la fois informatif et subjectif.

La deuxième interprétation dévoile une volonté pour faire adhérer le lecteur à la vision du chroniqueur et de son opinion. Les deux suffixes en arabe « *na* » et « *koum* » impliquent la superposition de deux avis, celui du lecteur et celui du chroniqueur, où ils coïncident le plus souvent. La chronique est caractérisée par un ton engagé et très marqué.

Nous nous intéressons à une manifestation du discours véhiculé par le biais de ses chroniques particulièrement son caractère satirique.

Notre intérêt pour cette chronique pourrait se justifier par sa verve critique à l'égard des faits socio-économiques et politiques qui ont suivi la crise économique et financière de 2008.

Notre corpus est constitué d'un ensemble de chroniques qui traitent des périodes marquées par un ensemble d'évènements nationaux et internationaux.

1.2. Historique et définition de la satire : Qu'est-ce que la satire ?

En d'autres termes, quels sont les éléments qui permettent de la définir et de la différencier d'un autre genre ? Telles sont les questions auxquelles nous tentons d'apporter des réponses. Il est évident pour une étude de ce type, si nous commençons par les théories traitant du discours satirique, proprement, nous regardons ce qui se dit du côté de l'ironie, comme du côté de l'humour ou encore de l'implicite. Ces dernières notions sont à prendre en compte puisque nous n'ignorons pas que ces éléments sont les fondements de la satire.

La satire est généralement prise pour une attaque moqueuse et virulente, et le satiriste par un être indigné. Cette conception favorise la dimension morale et la visée réformatrice du discours satirique. La satire qui est présente dans de nombreux domaines littéraire, artistique

et médiatique, nécessite tout un travail sur la représentation.

En France, le texte satirique est envisagé du point de vue de ses implications éthiques et de ces cibles. Les théoriciens anglo-saxons, quant à eux, envisagent le texte satirique d'un point de vue rhétorique et se sont inspirés des travaux de Bakhtine sur le dialogisme. Ainsi, ils s'attachent à la dimension esthétique de l'écriture satirique et l'envisagent comme un mode littéraire.

Le terme a tout d'abord désigné un genre littéraire versifié, élaboré par les latins et repris par les néo-classiques. Mais sans se limiter à cette forme régulière, il existe un esprit satirique qui imprègne les structures mentales et sociales et se réfléchit dans le texte littéraire.

Depuis toujours la satire a eu une place très importante dans la communication. Mais avant d'être un genre journalistique très prisé, la satire a des origines littéraires. Cet esprit satirique suscite chez le destinataire une émotion moqueuse, et traduit chez l'auteur une révolte : le refus d'être complice. Cette conception privilégie la dimension morale et la visée réformatrice du discours satirique.

C'est dans la Rome antique que l'esprit satirique s'est constitué en genre littéraire.

À partir du III^e siècle Av. Jésus-Christ, la culture romaine a subi l'influence des genres poétiques et dramatiques, mais la satire n'était pas encore codifiée en genre. Au contact de la culture hellénistique de la Sicile et de la Grèce, les romains se sont appropriés les formes littéraires antérieures. En dépit de cette acculturation, les latins se sont singularisés en faisant de la satire un genre littéraire à part entière et qui n'existait pas chez les grecs.

1.3. Etymologie du terme : Satire

Le mélange qui caractérise la forme satirique, est inscrit dans l'étymologie du terme « *satura* ». Il s'agirait en effet de l'adjectif « *satur* » au féminin, dont on suppose qu'il fut originellement accolé au substantif féminin (*lanx*) (plat). Dans son premier sens, l'adjectif réfère à l'abondance de nourriture et signifie « rassasié ». Ce premier sème reçoit plusieurs connotations : la fertilité de la terre, la fécondité, la richesse et l'opulence en général. De l'idée de profusion découle un second sens, celui de diversité. C'est de la notion de mélange que le grammairien du IV^e siècle Diomède tire trois origines possibles à l'emploi littéraire de « *satura* ».

L'expression « *satura lanx* » pouvait désigner un plat copieux et varié, mélange de primeurs, offerts aux dieux, peut-être à Cères, déesse des moissons. Ensuite

Dionysios propose une origine culinaire : la *satura* était une sorte de farce (farci-men). Enfin, la troisième possibilité se rattache à la terminologie juridique : l'expression « *lex per satum* » désigne un ensemble de lois votées en bloc. »(Duval 2000 : 81)

L'adjectif « *satur* » recouvre deux grands axes de l'imaginaire satirique, la nourriture et la fécondité, qui seront développés en de multiples figures littéraires. L'expression « *satura lanx* » met l'accent sur la fertilité et l'opulence en même temps que le sacré. » (*ibid*)

Lucilius (vers 166-7- vers 102 Av. Jésus-Christ) cadre le genre, et le caractère historique de mélange n'affecte plus la structure des textes, mais uniquement les sujets abordés. Lucilius unifie ses textes par l'usage de l'hexamètre, il n'en conserve pas moins le premier caractère historique, le mélange, qui n'affecte plus la forme des textes mais uniquement les sujets abordés. Lucilius imagine une nouvelle conception des auteurs de « *satura* » comme censeur public, son œuvre est le creuset où se mêlent les deux paramètres fondamentaux de toute satire : l'agressivité critique et le comique.

Le poète a ce rôle de corriger les vices de la société directement par la dénonciation et indirectement par le ridicule. La *satura* devient le véhicule de l'expression personnelle et de l'attaque nominative des contemporains éminents.

Horace (65-8 Av. Jésus-Christ) conteste la position de ces prédécesseurs et donne sa propre conception de la satire, qui privilégie la simplicité dans la forme, le ton et la morale. La critique doit engendrer le rire, « dire la vérité en riant » au lieu de porter une attaque cinglante.

Selon Horace, le comique agit à la façon des « friandises » que les maîtres donnent aux enfants pour rendre plus douce la leçon : le rire est plus persuasif qu'une attaque directe et violente. Pour lui, le satiriste doit éviter les sujets politiques et se donne pour but de démasquer les travers généraux. Il se conforme ainsi à la tradition en reprenant la topique de la gastronomie, avec le repas ridicule et emprunte à Lucilius le thème du voyage.

Horace recourt au véritable dialogue entre personnages, hérité de la diatribe des grecs, et marqué par cette tendance au dialogisme. C'est cette énonciation dramatisée où Horace met en scène deux actants types, le satiriste et son « *adversarius* ». D'après les théoriciens du genre, « l'*adversarius* » peut adopter deux figures, le partenaire amical ou l'interlocuteur antagoniste. Ce procédé dramatique offre plusieurs avantages, il permet de mettre en scène

l'aspect dialogal inhérent à la structure rhétorique de la satire. Ensuite l'échange verbal donne l'occasion de diversifier le style, le ton et l'argumentation. Enfin le débat confère au développement une apparence d'objectivité. Quant au satiriste, il figure dans son texte sous un masque soigneusement composé, la « *persona* ». Soit qu'il pose seul sur scène, soit il dialogue avec *l'adversarius*, la satire lui offre un espace où élaborer son personnage.

Perse (34-62- Av-J.C) se réclame de l'esprit railleur de Lucilius et d'Horace, mais aussi des traditions les plus anciennes. Il introduit la « *persona* » du poète paysan et famélique inspiré par la faim plutôt que par l'indignation. Perse use de « *l'adversarius* », mais ne signale ni le passage d'un personnage à l'autre ni l'identité du locuteur. Il présente une image plus uniforme de l'interlocuteur antagoniste, dépositaire des valeurs attaquées par la satire et faire-valoir corrompu de ce « *vir-bonus* » indigné, qu'est le satiriste. La tradition fixera de Perse l'image d'un esprit militant, tendant au dogmatisme, dont la morale rigoureuse et simpliste affectionne les formules lapidaire et emblématique.

Juvénal (vers 65-après 128), consumé par la frustration, adopte la posture de l'homme de bien qui contemple avec effroi la corruption du temps. Il met en œuvre une rhétorique de l'indignation qui s'acharne à purifier la société au feu de la haine.

Depuis l'origine du genre, les satiristes s'ingénient à légitimer un art qui prête le flanc à tous les soupçons. Animés par le désir de justification morale, ils prétendent s'enrôler dans la cause de la justice et de la vérité et proclament n'attaquer que les vices. Chargés d'une mission purificatrice par une inspiration intransigeante, ils se voient contraints d'assumer leur lourde tâche pour contribuer au bien public.

1.4. La satire chez les latins

Les latins ont composé une satire programmatique « *l'apologia* » construite sur un schéma type. Un interlocuteur enjoint le satiriste à la prudence et lui conseille de se consacrer à un genre plus reconnu et moins dangereux, comme l'épopée, ou, plus profitable encore, le panégyrique. Le satiriste rétorque par l'impossibilité de réfréner une muse indomptable qui le possède malgré lui. Mary Claire Randolph s'est attachée à dégager la structure de la satire latine et ses invariants.

« Tout d'abord, l'organisation énonciative de la satire formelle en vers se répartit en deux faces, l'une négative et l'autre positive. D'un côté, la satire attaque un vice ou une folie et, d'un autre, elle préconise la vertu opposée. Ces deux parties sont disproportionnées, en quantité comme en importance : la satire se montre

toujours plus disposée à châtier les défauts qu'à exalter les qualités. C'est pourquoi elle fait glisser la norme morale dans l'implicite du discours, laissant en surface la seule attaque du vice. Se confondant souvent avec des lieux communs moraux, la norme émerge par des manifestations codifiées de la doxa, sentences, maximes et proverbes qui permettent de construire la persona du vir bonus.
»(Randolph1942 : 368)

Ensuite, la satire se loge dans un cadre dramatique. La scénographie s'organise en une sorte de conflit entre la persona du satiriste, figuré par le « je », et son adversarius. Le rôle du second consiste généralement à relancer le jeu. La joute se déroule dans un décor le plus souvent sommaire évoqué par le biais du discours.

Enfin, Randolph démontre le processus analytique qui expose les différentes facettes du vice et de la folie. La multiplication des angles d'attaque produit une impression de confusion comme si le texte marchait au hasard de ses rencontres. Mais ce désordre apparent obéit en fait à un projet structurel paradoxal qui cherche à démonter le plus minutieusement possible tout les aspects du comportement humain. Pour cela, le satiriste multiplie les tactiques que Randolph répartit en procédés structurels et en stratégies rhétoriques. Dans les premiers sont classées les fables animales qui peuvent être condensées jusqu'à la simple métaphore, les caractères et portraits, les débats animés et les visions. Toutes ces fictions permettent de faire progresser l'argumentation vers sa conclusion. Parmi les secondes, elle range la concision, la gradation, le contraste et les effets de surprise. Selon Randolph, tous ces paramètres régissent la satire française et anglaise imitée des latins.

Pour Dustin Griffin (1994), les satiristes romains explorent un problème moral plus qu'ils ne le résolvent. Horace, notamment, est pour lui un moraliste et non pas moralisateur, c'est-à-dire qu'il n'assène pas d'énoncé doctrinaire mais qu'il se lance dans une enquête éthique. C'est de là que Griffin fait découler la forme du dialogue.

C'est aux latins qu'il revient de fixer les règles de la satire régulières en vers tout en lui conférant une légère ambiguïté, mélange détonnant dont hériteront leurs successeurs à partir de la Renaissance. Ils lèguent une double esthétique contradictoire, partagée entre la muse pédestre et enjouée d'Horace et la muse tragique et indignée de Juvénal⁵.

⁵Horace avait marqué les traditions critiques par son éthique de la clémence et du juste milieu. Juvénal, consumé la frustration, adopte la posture de l'homme de bien qui contemple avec effroi la corruption du temps. La satire comique à la manière d'Horace use de la raillerie pour dénoncer les folies ; et la satire tragique et

1.5. La satire chez les humanistes

La véritable satire régulière est un texte obscur, la satire de Roger Maisonnier vers (1530) est caractérisée par les emprunts à Juvénal, la visée militante et morale ainsi que le style familier et l'emploi de l'alexandrin à rimes plates font de ce texte le prototype de la satire régulière.

Vauquelin propose une claire définition du genre et offre une synthèse des recherches du XVI siècle. Il préconise le modèle horacien et adopte ses lois comme règles. Après avoir théorisé la pratique de l'apologie, Vauquelin précise que le satiriste doit obéir à une déontologie : il évitera la diffamation, la vengeance personnelle et la licence, ainsi Vauquelin a-t-il contribué à donner une forte légitimité au genre, en l'engageant dans la voie classique des anciens. Vauquelin, continuateur et précurseur tout à la fois, met en pratique les prescriptions de la Pléiades et les théories de Sansovino, il dissipa enfin le flou qui entoure le genre satirique.

1.6. La satire à l'époque classique

Nicolas Boileau, admirateur des latins et adepte de Malherbe, porte l'art satirique français à son apogée et entra dans la carrière littéraire avec ses premières « Satires » composées entre 1657 et 1665 et publiées en 1666. Il assigne au comique la fonction d'assurer l'efficacité de la critique, ainsi constitue-t-il un paramètre du genre. Boileau discipline le rire, qui doit se conformer au bon goût et qui est chargé d'exécuter les sentences du censeur pour livrer la cible nommée à la risée publique.

A l'issue d'une longue évolution de sa pratique, le genre satirique français finit par se formaliser et connaît son aboutissement avec Boileau.

La nature réflexive de la satire apparaît également dans une thématique littéraire qui procure un éventail de cibles. Il résulte de l'inscription dans la tradition tout un jeu d'imitation et de variation, de continuité et d'adaptation, à partir d'une batterie de motifs et dans un cadre énonciatif (le repas ridicule, la promenade). La satire apparaît comme l'art des topos. Ces paramètres sont inséparables d'une visée d'utilité morale : la satire est le miroir révélateur des vices. Le comique, le rire mordant, trouvent alors une rhétorique de la persuasion.

Au XVIII siècle, les critiques privilégient l'origine latine qui préconise une origine composite du genre au détriment de l'origine grecque « licencieuse et brutale ». La satire se

générale à la façon de Juvénal châtie avec véhémence les vices.

caractérisé par la malignité, le discours est éminemment répréhensible, le satiriste bafoue la vérité et forge des mensonges pour plaire à ses lecteurs. Il prétend dénoncer les faits réels, mais il construit son discours en fonction de sa finalité, noircissant le tableau, il imagine des dialogues, confectionne des fables, adapte les caractères de ses victimes au goût des romains du temps. La satire est inopérante, la peur de la diffamation, en dépit de ses prétentions, ne peut ni prévenir le crime, ni réformer les mœurs. Ce mouvement de condamnation provoque une réaction de la part des satiristes et s'accompagne d'un mouvement de réforme de l'art satirique sur des bases morales. Le satiriste se construit une « *persona* » de « *vir bonus* », intègre et souvent victime d'un malentendu.

Les théoriciens tentent de départir mauvaise et bonne satire. Du point de vue des critiques, la satire apparaît comme un travers dans lequel le comique est toujours menacé de verser, et c'est pourquoi, ils s'attachent à différencier satire et comédie sur des critères de moralité et non de genre. Inaugurée au XVI siècle, la satire régulière connaît son heure de gloire au XVII siècle à côté des innombrables pamphlets, épigrammes et libelles, se met à péricliter et disparaît au XVIII siècle. Au XIX siècle, le mot satire reste entaché de connotations généralement négatives : la honte que le satiriste brondissait pour flétrir ses victimes et redresser les torts s'est retournée contre lui, la satire déshonore son auteur.

1.7. Caractéristiques de l'écriture satirique

Dès l'antiquité, l'écriture satirique est caractérisée par une dualité, joint en une alliance paradoxale, le sérieux et le comique, où la prose se mêle au vers.

Selon Sophie Duval (2000),

« Le satiriste établit une thématique en prenant pour cible, la rhétorique, la philosophie et la religion. Ensuite, il met en point une stratégie en s'attaquant au surnaturel en le parodiant dans des mises en scène fantaisistes. Enfin, il reprend certains éléments de la littérature classique et fixe trois schèmes majeurs qui influenceront toute la satire européenne : descente aux enfers, assemblée céleste et voyage fantastique. »

1.8. Structure du texte satirique

D'après Marc Martinez

« Le texte satirique s'ouvre sur un commentaire qui déconstruit sa propre fiction, il affirme la fictionnalité de sa narration et critique l'invraisemblable des historiographes qui, comme Hérodote, prétendent à la véracité tout en rapportant des extravagances, et l'usage du paradoxe du menteur permet de distinguer deux sortes de vérité, la vérité littérale, celle de l'historiographie, et la vérité du second degré, celle de la fiction. »(Martinez 2000 : 176),

Le texte se termine par une autre ironie, celle d'une clôture qui est une ouverture : la dynamique de la structure épisodique favorise l'inachèvement du récit qui se termine sur la promesse d'une suite. Il faut ajouter à ces trois schèmes deux formes : l'éloge et le songe.

Schémes et formes permettent au satiriste de prendre une distance critique par rapport à la réalité, « cette distanciation prend des formes allégoriques dans la figure du « catscopus » qui, de sa position privilégiée et de son regard supérieur et panoramique, assiste au spectacle de la folie humaine. » (Op.cit.)

Les schèmes mettent en place deux stratégies d'attaques, celles du renversement et du rapprochement incongru, en recourant à des modalités différentes et en explorant des champs spécifiques.

Dans son usage satirique, l'éloge paradoxal explore la dimension axiologique, le satiriste y inverse la perspective pour mieux critiquer ce qu'il semble louer ; le voyage fantastique opère dans la dimension spatiale, il permet d'égrener les rencontres et de construire des univers parallèles qui incarne les vices du monde réel ou qui matérialise l'idéal. Le dialogue des morts traverse la dimension temporelle.

L'ensemble de ces schèmes et formes donne des invariants à la tradition ménipéenne, qui se caractérise par la critique des discours philosophiques et des positions savantes dans tous les domaines idéologiques.

Paradoxalement, la satire ménipée, forme hautement intellectuelle et érudite s'attaque à l'intellectualisme et à l'érudition.

A la renaissance, les littératures françaises ont renoué avec la satire ménipéenne en imitant le modèle ménipéen et en se spécialisant dans le domaine religieux.

1.9. Genre ou mode satirique

La présence de certains traits de la satire ménipéenne, tels les schèmes, dans le récit romanesque soulève les rapports entre les genres littéraires et la satire. Ce problème se pose depuis la disparition du seul genre établi, celui de la satire régulière en vers, alors que la satire a survécu indépendamment du genre, en tant que mode de représentation, un ensemble caractérisé par des schémas, des actants, une imagerie et un projet spécifique qui répond à une vision du monde.

Pour Todorov, le genre se définit comme « *la codification historiquement attestée de propriétés discursives.* » (Todorov 1978 : 51), on peut considérer le mode comme un ensemble de propriétés discursives non codifiées historiquement.

La satire a subi deux tentatives de codification en genre, du côté de la prose et du côté de la poésie. La première a avorté, la satire ménipée n'a jamais réussi à fixer ses règles. La seconde, la satire formelle constitue l'aspect codifié d'un mode qui lui a préexisté.

En cherchant à étudier la satire en dehors du genre formel, les théoriciens se sont heurtés à une hétérogénéité de formes réfractaires à toute définition unifiée, et dans l'impossibilité d'extraire un critère formel, les théoriciens recourent à la notion d'esprit satirique pour unifier leur corpus.

Le problème a été ensuite abordé par d'autres écoles qui s'accordent sur la caducité de la notion et la nécessité de l'élargir : la satire devient, esprit, ton, vision du monde ou mode.

A partir de 1930, aux Etats Unis, le New Criticism prône pour une analysedécontextualisée des œuvres littéraires et cesse de les expliquer par la biographie de leurs auteurs : le texte est considéré comme un artefact (artificiel). La satire ne constitue plus le lieu de l'expression directe d'un auteur indigné, mais le satiriste met en place un ensemble de stratégies rhétoriques que le critique répertorie.

Selon Maynard Mack, Alvin Kerman & Donald Paulson,

« La satire est une fiction qui induit l'élaboration d'une persona, le masque du satiriste, ainsi que la construction d'une intrigue et la mise en place de tropes qui se développent en récit selon une imagerie particulière, détachée de son contexte historique, la satire vise des cibles générale et intemporelles, et promeut une morale stable et univoque. » (Op.cit.)

Dès les années soixante, la conception rhétorique est contestée par l'école de Chicago et opère à un retour au référentiel historique. La satire est définie selon son ancrage historique dans le réel : « *pour qu'il y ait satire la présence d'une cible clairement identifiable est indispensable. Cette optique remet en cause d'une part la persona et d'autre part l'universalité de la norme.* » (Irvin Ehrenpreis 1963 : 25)

Bakhtine (1957) reprend la ménipée rebaptisée « anatomie », il en fait un genre qui se définit par la pluralité des voix dont aucune ne domine les autres.

Les critiques post-modernes s'appuient sur une idéologie précise :

« Ils attaquent l'hégémonie de tout discours dominant qu'il soit politique ou critique.

Concevant le réel comme une construction idéologique et discursive, ils analysent les mêmes principes dans le discours littéraire en mettant l'accent sur le processus réflexif et intertextuel»(Duval 2000 : 183)

La nature de la satire entre en résonance avec leur conception du langage déstabilisé par l'ambiguïté et l'ironie. La satire narrative est essentiellement dialogique, elle intègre en les parodiant tous les discours d'autorité et déploie des stratégies de nivellement. Pour Franck Palmeri (1990), c'est de la juxtaposition non hiérarchisée que naît la subversion dialogique. Il oppose cette satire en prose à la satire formelle versifiée. Contrairement à la satire latine en vers qui établit une position éthique stable ; la ménipée dénie l'autorité centrale, elle semble même parodier la visée morale de la satire formelle. Dès lors, la parodie constitue le mode d'écriture privilégié. La première vise un texte, alors que la seconde déborde du cadre littéraire pour se projeter vers des cibles réelles.

En s'appuyant sur les travaux critiques modernes, il est possible de dégager une première conceptualisation : «le mode satirique peut s'analyser comme un processus communicationnel mettant en jeu trois actants : la cible, le satiriste et le destinataire. » (Duval 2000 : 184)

L'engagement satirique se mobilise autour de cibles multiples, parmi les plus traditionnelles, les institutions, avec les hommes politiques ; les travers sociaux. Mais en réalité, la satire vise deux principaux travers : la dissimulation et la démesure. Elle consiste à dénoncer, à creuser l'écart entre apparence et réalité.

La satire se construit un personnage qui affiche, selon Barthes, trois traits constants : des « éthè » ou « airs » qu'il montre à son lecteur.

Le premier trait, le bon sens moral du vir bonus, correspond à l'orateur classique.

Le deuxième, le comique, se mêle à un troisième, l'esprit critique pour se charger d'une tonalité tendancieuse. C'est ainsi que la stratégie du satiriste est mise en place, une stratégie rhétorique de persuasion pour rabaisser sa cible, il en déforme la représentation par le biais du Comique et la condamne en s'appuyant sur une norme morale.

Selon Frey, « La satire exige au moins un soupçon de fantaisie, un contenu que le lecteur doit trouver grotesque, et la reconnaissance, au moins implicite, d'une norme morale, soutien essentiel d'une attitude militante en face de la vie. » (Barthes : 146)

Les trois « éthè » peuvent être attribués à une seule instance énonciative dont se couvre le satiriste, la *persona*. Ce locuteur est muni de goûts et de principes et édifié par l'auteur dans une intention déterminée. Son masque peut être élaboré au point de coller à une personnalité précise, elle peut être le double de l'auteur. Outre cette *persona* positive qui adopte le discours du satiriste, il existe la possibilité d'une contre *persona* qui épouse le discours de la cible. Critique et comique, le texte satirique interfère d'une part avec les discours offensifs et d'autre part avec les discours comiques.

Marc Angenot (1982) dresse une typologie des formes de discours persuasif, polémique, pamphlétaire et satirique, qui se différencient par le traitement qu'elles font subir au contre-discours attaqué.

Pour Duval,

« Le polémiste reconnaît l'existence de deux opinions, la sienne et celle de l'adversaire, et les discute en parallèle afin de réfuter le discours adverse. Cependant, le pamphlétaire exclut le discours d'autrui pour ne développer que ses propres idées. Enfin, le satiriste adopte le discours de l'autre en le caricaturant de manière à le disqualifier. La satire seule procède par distorsion. » (Duval 2000 : 185)

Des traits ou « airs » pour reprendre le terme de Barthes.

Bien que ces trois catégories soient perméables, chacune a sa propre stratégie. Le pamphlet agit comme un discours exclusif, la polémique construit un double discours hiérarchisé, et la satire tend à l'adversaire le miroir déformant de l'exagération comique.

1.10. Les frontières entre la satire, l'esprit satirique, l'humour et la raillerie.

L'esprit satirique est un genre de la conversation mondaine, ce qui permet de le caractériser par une situation d'énonciation particulière, il met en place des oppositions et des rapprochements paradoxaux et inattendus. Du point de vue idéologique, il marque

l'appartenance sociale à un groupe qui affiche une supériorité et défend son territoire. Ce genre oscille entre séduction du destinataire et l'affirmation de soi, et par son agressivité, il peut se faire le véhicule de la satire sans pour autant se confondre avec elle.

L'esprit satirique se distingue de la satire par la visée réformatrice de cette dernière. Il reste à situer la satire par rapport à l'humour, qui ne peut se comprendre qu'en fonction de son élaboration historique.

Au XI siècle, Ben Jonson adopta la théorie humorale à sa conception de la comédie. L'humour est une bizarrerie caractérielle due à l'excès d'une humeur, est désormais rattaché au comique.

Généralement, l'humour est défini comme une capacité à rire de soi, ou comme, selon la typologie de Freud, un esprit inoffensif, tolérant et bienveillant. Puisque l'humour permet au moi de s'affirmer en dépit d'une réalité contraignante et douloureuse, il peut lui arriver de s'évader de la réalité et qui l'éloigne radicalement de la satire. De façon générale, la satire se distingue des discours offensifs ou comiques par sa visée correctrice qu'elle est la seule à posséder. Cette intention réformatrice présuppose l'existence d'un système de valeurs. Or la stratégie d'attaque par la déformation comique relègue la norme dans l'implicite du texte. Pour l'en extraire, le lecteur doit trouver l'angle d'interprétation adéquat, c'est-à-dire se situer à l'endroit où le satiriste a placé son point de vue. Il lui faut donc épouser la perspective esthétique et idéologique de la satire en ajustant sens apparent et sens réel. Ainsi, le déchiffrement du sens latent est lui-même porteur de persuasion.

« Le lecteur doit d'autant plus produire un travail interprétatif en se soumettant à une perspective biaisée pour accéder à la morale décentrée du satiriste et la construction d'un tableau intentionnellement déformé. Ainsi, le destinataire devra déduire de la difformité la proportion canonique. » (Duval et M. Martinez 2000 : 146).

Ce dédoublement de la représentation semble capable de se poursuivre au-delà du second degré. La multiplication des points de vue aboutit parfois à un certain flou, voire à des contradictions irréductibles, et il semble, dans ces cas impossible de cerner le contenu idéologique. C'est sur une norme souvent fuyante que sera mesuré l'objet de la dénonciation.

« Ce doute sur les fondements moraux de la satire régulière s'est étendu à tout texte satirique et notamment aux textes ménapiens et aux textes modernes en prose. » (*ibid.*)

Le degré de marquage de la norme dépend de la manœuvre choisie par le satiriste pour

circonvenir à sa cible. En effet, il dispose d'un large éventail qui va de la technique ouverte à la technique la plus couverte. Le spectre satirique se déploie entre invective et allégorie, en passant par la raillerie, le sarcasme et l'ironie.

Au pôle de l'explication se situe l'invective qui remonte à l'injure traditionnelle du satiriste imprécateur (voir première partie). Puis viennent la raillerie, une simple moquerie, et le sarcasme, ironie transparente et puissamment dévalorisante.

Au pôle de l'implication, l'ironie tient une place de choix dans l'écriture satirique : de profondes affinités lient le discours satirique et ce trope qui opère lui aussi dans les champs du comique et de la critique. Le signe ironique a cette particularité qu'il fait correspondre à un signifiant deux signifiés, l'un patent, l'autre latent, le second contestant le premier. Cette structure sémantique implique un paramètre pragmatique : la disqualification du signifié « 1 » par le signifié « 2 », suit une visée correctrice, à la fois axiologique et comique. L'ironie distribue deux sens et deux valeurs contradictoires sur deux niveaux, dont le second met en cause le premier. Satire et ironie affectionnent la stratégie biaisée de l'implication du sens et de la morale. La norme satirique se situe au niveau souterrain de l'ironie et peu se transformer en valeur fantôme.

Les principes de l'ironie sont mis en œuvre dans l'allégorie satirique. L'allégorie consiste en une représentation voilée et figurative, généralement narrative qui développe parallèlement deux niveaux de signification correspondant point par point. Satire et allégorie peuvent partager la même visée et les mêmes procédés. Toutes deux cherchent l'édification du destinataire en recourant à l'indirection sémantique. Elles opèrent par induction, du particulier vers le général, avec un retour possible sur des applications particulières. Mais l'allégorie fait aussi bénéficier la satire de deux avantages : sa capacité de figuration, exploitable en fiction et son aptitude à la dissimulation de l'instance énonciatrice puisque l'allégorie manœuvre dans l'ombre des symboles distanciés. A l'instar de la satire romaine, le mode satirique affectionne le mélange et la diversité. Les essais de typologie attestent l'absence de forme stable. Ce mode fondamentalement protéiforme franchit même les barrières génériques pour parasiter, comédie, tragédie, romans et poésie. Il peut faire une apparition dans une œuvre qui n'est pas d'intentionnalité, pour affecter un épisode, le traitement d'un personnage ou un commentaire, la satire passe par toutes les métamorphoses : cette diversité donne paradoxalement la forme stable à la satire.

La satire prend nécessairement la réalité comme point de départ puisque c'est là qu'elle

trouve ses cibles. Le satiriste, en anatomiste, dissèque le réel dans un travail d'analyse, de fragmentation et d'amplification. Ces deux procédés se retrouvent dans la métaphore optique, autre figuration de l'investigation satirique. L'enquête satirique comporte toujours l'esprit critique qui porte sur le réel, et la fantaisie qui déforme le réel. Le dosage des deux éléments varie d'où la diversité des types de fiction.

La double interprétation suppose chez le lecteur la maîtrise du code culturel. La satire repose sur une série de conventions d'authentification qui permettent d'ancrer la fiction dans le réel. Les lieux, les dates, les allusions à l'actualité affectent de maintenir le contact avec la réalité extratextuelle.

De façon générale, la référentialité satirique relève d'un réalisme artificieux, ou réalisme comique qui s'attache certes à des réalités familières, mais déformées par l'esthétique satirique.

Le pseudo-réalisme emprunte à la représentation comique deux techniques : la contamination et la déformation. La contamination met en œuvre le principe de la fragmentation. Elle prélève plusieurs traits de personnes existantes pour concentrer l'effet comique afin d'obtenir un effet général. La déformation s'attache à un modèle unique d'où elle extrait un petit nombre de traits reconnaissables. Elle les combine à des traits fictifs, qui assurent au personnage une identité et une trajectoire propres. A ces jeux complexes d'échanges entre réel et fiction, il convient d'ajouter une troisième, celle de la dissémination des particularités d'un original réparties sur plusieurs personnages. Ces trois processus se mêlent dans des systèmes de redistributions et de déplacements.

1.11. Construction et déconstruction du personnage

Le personnage satirique obéit à des lois caractéristiques au mode de représentation.

Ronald Paulson (1967) qui les a théorisés distingue deux conceptions, l'une « organique » et l'autre « légale », la première envisage le personnage comme une personnalité évoluant dans le temps, pourvue d'une intériorité et d'une dimension psychologique. Elle s'oppose à la conception légale propre à la satire : le personnage se définit par ces actions commises à un certain moment de son histoire. Dans cette perspective, le personnage n'est pas jugé pour ce qu'il est, plutôt pour ce qu'il fait. la base de tout jugement porté sur lui. Le personnage satirique aboutit au « type », tel qu'il est défini par Henri Gouhier: « *dépouillé de toute dimension historique, perçu de l'extérieur et réduit à quelques traits, le type est enfermé dans une permanence et ne se réalise que dans un masque social.* » (1991: 139-152)

La fabrication du personnage satirique suit les règles rigoureuses d'une dégradation systématique. Le satiriste l'élabore au moyen d'une rhétorique toute entière employée à le discréditer. Tropes et figures agissent de conserve dans une stratégie de construction par déconstruction. Les visions synecdochique, hyperbolique et métonymique s'associent dans la caricature et la vision métaphorique.

La simplification du personnage passe par les trois figures, la synecdoque, l'hyperbole et la métonymie. Elles combinent réduction et grossissement, les deux principes fondamentaux de la caricature qui déforme l'individu en le limitant à quelques traits excessifs.

« Ce processus caricatural hérite des conceptions magiques qui assimilent l'objet à sa représentation : aux origines c'était l'image de l'ennemi qui subissait une mutilation : plus tard, l'ennemi fut représenté sous une forme altérée. »(Op.cit.)

Dans la rhétorique caricaturale, la synecdoque sélectionne un trait privilégié et procède selon deux modalités. La première, centrifuge, crée un effet d'incohérence en représentant le tout par la juxtaposition de ces parties. Ce mode de représentation produit un personnage éclaté, hétérogène et sans cohésion. La synecdoque centripète représente le tout par une de ces parties les plus insignifiantes. Elle épure le personnage jusqu'à le dessiner sous la forme minimale du type ou du personnage d'humeur. L'hyperbole, selon la typologie de Rick Eden

(1987 : 589-606), grossit le trait isolé de la synecdoque. Elle fournit l'arme appropriée pour dénoncer les vanités humaines.

Aux actions conjuguées de la synecdoque et de l'hyperbole se joint le travail réducteur de la métonymie. Eden distingue :

« Une métonymie interne celle qui donne la cause pour l'effet, et une métonymie externe celle qui substitue l'effet à la cause. La première attribue au personnage des motivations dégradantes ou superficielles. La seconde réduit le personnage à son apparence et interdit tout accès à son intériorité. »(Ibid.)

Cette technique satirique traditionnelle, procède par ignorance simulée, démonte les codes culturels : rites religieux, protocoles, conventions sociales. Elle coupe la représentation symbolique de sa signification pour montrer l'absurdité. Elle présente un double avantage, elle permet de mécaniser les personnages qui semblent tirés par des ficelles et non mus par une volonté propre, et elle permet de concrétiser les abstractions en les rabaisant à une pure configuration matérielle.

1.12. Procédés du satiriste

La vision du satiriste réunit deux procédés, la fragmentation et l'amplification. Ces deux procédés se retrouvent dans la métaphore optique, autre figuration de l'optique satirique.

L'extraction et le grossissement font basculer l'image du réel dans la fantaisie, l'extravagance et le surnaturel. Ces métaphores se concrétisent dans la fiction satirique sous forme d'instruments d'optique.

L'enquête satirique comporte toujours les deux éléments dégagés par Frey, l'esprit critique, qui porte sur le réel, et la fantaisie qui déforme le réel. La combinaison de ces deux éléments peut varier d'où la diversité de types de fictions, qui peuvent aller du réalisme jusqu'au fabuleux.

La double interprétation du message codé du satiriste suppose chez le lecteur une maîtrise du code culturel qui fait soupçonner la présence d'une cible réelle derrière le masque fictionnel.

Au-delà des personnages clefs, c'est en fait tout le processus de référentialité satirique qui est soumis à un mouvement de construction et de déformation calculé.

La satire repose sur un certain nombre de conventions d'authentification qui permettent d'ancrer la fiction dans le réel. Les lieux, les dates, les allusions à l'actualité affectent de maintenir le contact avec la réalité extratextuelle.

De façon générale, la référentialité satirique relève d'un réalisme artificieux ou le réalisme comique s'attache certes à des réalités familières mais distordues par l'esthétique satirique telles que la caricature et l'allégorie. Le pseudo-réalisme satirique emprunte à la représentation comique une technique particulière d'élaboration des personnages à partir de modèles réels. Pour René Bray, l'auteur comique qui veut faire des personnalités recourt aux « deux procédés classiques de la contamination et de la déformation » (Bray 1954 : 189-190)

La contamination met en œuvre le principe de la fragmentation. Elle utilise « plusieurs originaux pour construire un personnage » : elle prélève des traits convergents sur différentes personnes existantes pour concentrer l'effet comique et obtenir un caractère général.

La déformation s'attache à un modèle unique d'où elle extrait un petit nombre de caractéristiques reconnaissables. Elle les combine à des traits fictifs, qui assurent au personnage une identité et une trajectoire propre. A ces jeux complexes d'échanges entre réel et fictions s'ajoute une troisième technique, celle de la dissémination des particularités d'un

originel réparties sur plusieurs personnages.

1.13. Construction et déconstruction du personnage

Le personnage satirique tel qu'il est théorisé par Ronald Paulson obéit à deux conceptions, l'une « organique » et l'autre « légale », la première envisage le personnage comme une personnalité évoluant dans le temps, pourvue d'une intériorité et d'une épaisseur psychologique. Cette dimension s'oppose à la dimension légale propre à la satire :

« Le personnage se définit par ses actions criminelles commises à un moment donné de son histoire. »

La fabrication du personnage satirique suit les règles rigoureuses d'une dégradation systématique. Le satiriste l'élabore au moyen d'une rhétorique toute entière employée à le discréditer. Tropes et figures agissent de conserve dans une stratégie de construction par déconstruction. La simplification du personnage passe par les trois figures, la synecdoque, l'hyperbole et la métonymie. Elles combinent réduction et grossissement, les deux principes fondamentaux de la caricature qui déforme l'individu en le limitant à quelques traits excessifs.

Ce processus caricatural hérite des conceptions magiques qui assimilent l'objet à sa représentation.

Dans la rhétorique caricaturale, la synecdoque sélectionne un trait privilégié et procède selon deux modalités. La première, centrifuge, crée un effet d'incohérence en représentant le tout par la juxtaposition des parties. Ce mode de représentation produit un personnage éclaté, hétérogène et sans cohésion. La synecdoque centripète représente le tout par une de ces parties les plus insignifiantes. Elle épure le personnage jusqu'à le dessiner sous la forme minimale du type ou du personnage d'humeur. L'hyperbole, selon la typologie de Rick Eden (1987 : 589606), grossit le trait isolé de la synecdoque. Elle fournit l'arme appropriée pour dénoncer les vanités humaines.

Aux actions conjuguées de la synecdoque et de l'hyperbole se joint le travail réducteur de la métonymie. Eden distingue, une métonymie interne celle qui donne la cause pour l'effet, et une métonymie externe celle qui substitue l'effet à la cause. La première attribue au personnage des motivations dégradantes ou superficielles. La seconde réduit le personnage à son apparence et interdit tout accès à son intériorité. Cette technique satirique traditionnelle, procède par ignorance simulée, démonte les codes culturels : rites religieux, protocoles, conventions sociales. Elle coupe la représentation symbolique de sa signification pour montrer l'absurdité. Elle présente un double avantage, elle permet de mécaniser les

personnages qui semblent tirés par des ficelles et non mus par une volonté propre, et elle permet de concrétiser les abstractions en les rabaissant à une pure configuration matérielle.

1.1 Tropes et figures satiriques

L'esthétique réductrice de la caricature admet la transposition métaphorique, qui trace des figures grotesques. La métaphore satirique vise à dévaloriser le comparé par un comparant aussi avilissant. Elle affectionne tout particulièrement les comparants qui relèvent des règnes inférieurs et essentiellement du règne animal. L'analogie entre l'homme et la bête, qui est à l'origine des fables, a participé à l'élaboration de systèmes d'identification morale basés sur des correspondances entre les traits physiques humains et ceux des animaux. La caricature animalière s'inscrit dans la tradition des portraits physiognomoniques.

Les accouplements contre nature des métaphores rejoignent l'esthétique du grotesque qui mêle des motifs végétaux, animaux, minéraux et humains. Les grotesques désignent à l'origine des fresques ornementales caractérisées par des formes hybrides et fantastiques. Les décorations grotesques rompent avec les lois de l'équilibre, de la pesanteur et de la perspective. Inspirées de la réalité familière, elles dérivent vers l'onirisme et la fantaisie en déstabilisant les perceptions habituelles du réel. Les métaphores mixtes ajoutent l'incohérence isotopique à la dégradation par le comparant.

La rhétorique prend en charge la mise en texte du personnage, il reste à examiner comment ces personnages sont conçus ?

Le montage du personnage, par variation, amalgame ou répétition, se conforme au principe central du mode satirique, celui de l'amplification par la fragmentation.

La variation apporte plusieurs éclairages sur la même dépravation. Un vice générique peut se ramifier en diverses espèces, la duplicité s'applique aux domaines de la religion, de l'argent et du sexe.

L'amalgame procède lui aussi par division mais il subordonne à un vice principal des travers subordonnés qui servent à renforcer la condamnation du personnage.

Le troisième procédé, la répétition, multiplie dans une même œuvre les personnages coupables du vice que l'auteur a choisi de dénoncer et donne ainsi une image diffractée d'une société corrompue.

1.14. Esthétique satirique : La dévaluation

Les attaques du satiriste sont centrées non seulement sur le personnage, mais aussi sur le monde qu'il représente. La technique du grossissement et de la déformation repose sur un principe de surenchère, le satiriste emprunte ses armes à ses adversaires, démontrant l'excès des turpitudes par une représentation outrée des vices de l'univers dans lequel ils prospèrent.

Afin d'obtenir un matériau à la fois homogène et dévalué, qui corresponde à sa vision catastrophique et apocalyptique du monde, il procède à un rabaissement et à des inversions qui mènent à un nivellement par le bas et une confusion généralisée des valeurs.

Dans le récit satirique, tout est tiré vers la matérialité, qui correspond sur le plan rhétorique au sens littéral des métaphores. Le procédé de littéralisation du langage peut lui-même être concrétisé à l'intérieur de l'histoire. Ce processus de littéralisation du sens peut fonctionner comme matrice de la fiction non plus sur le plan microstructural mais macrostructural.

Dans ce cas, l'ampleur du procédé atteint les limites de l'absurde. Le satiriste se saisit de l'argument de son adversaire et déroule la logique jusqu'à des conditions intenable de façon à en dévoiler l'illogisme, le ridicule et la malignité.

Le mouvement de rabaissement, vers le matériel et l'absurde, aboutit à une mise à plat des significations et des valeurs et à cette confusion générale qui caractérise le mode satirique à tous les niveaux.

1.15. Le topos du monde inversé

La tradition satirique a utilisé ce lieu commun théorisé par la religion chrétienne selon laquelle « Dieu » organise le monde selon un ordre hiérarchisé. Ce monde s'agence selon les lois de l'harmonie pour le bonheur de l'humanité. Mais la chute de Lucifer⁶ et le péché originel réintègre le mal dans le monde en le renversant. Dans les arts, ce renversement a adopté le cadre de « *adynata ou impossibilia* », figures d'inversion qui associent des choses incompatibles. Cette représentation procède à des échanges symétriques agissant à la façon du chiasme. Selon Ian Donaldson (1970), on peut dégager trois principaux groupes d'images :

- a- Les premières représentent des renversements cosmiques.
- b- Le deuxième type d'images fait apparaître des interversions entre les règnes.
- c- La troisième catégorie met en œuvre des inversions au sein des rapports humains.

Lucifer (autre nom donné à Satan).

La satire prend appui sur les valeurs injustement destituées pour remettre le monde à l'endroit et rétablir l'ordre originel : « elle tire du monde renversé un cliché en négatif qui révèle la vérité des choses. » (Duval 2000 : 201)

1.16. Principe de l'inversion

L'inversion relève du champ plus vaste du comique. Principe comique général, elle peut se spécialiser dans le topos du monde inversé. Selon Duval (2000 : 202), « le comique repose sur des schémas de renversement, une attitude de distance par rapport à l'appréhension direct de la réalité. », elle ajoute « tout sérieux appellerait son contraire : la préciosité se renverse en burlesque, la macabre engendre l'humour noir. ». Selon Emelina, « le comique n'est pas un « genre », mais l'envers de tous les autres, de tous les comportements déterminés par l'action, la réflexion, les sentiments et les émotions » (1991 : 171)

Bergson classe l'inversion parmi les procédés du comique de situation : « elle consiste en une intervention de rôles, elle peut ainsi se figer dans le topos du dupeur dupé. »

Dans l'esthétique satirique, « l'inversion comique se charge d'une portée critique. Les interversions matérielles du monde inversé sont transposées par le satiriste dans le domaine morale : il leur substitue un monde pervers, ignoble, chaos des folies, des vices et des abus. Le principe d'inversion s'élargit au delà des images traditionnelles du « monde inversé » et le satiriste s'attaque à tous les types de renversement de valeurs. Il travaille le matériau corrompu, il s'attache à décrire les vices et les abus qui règnent sur le monde inversé pour dénoncer la perversion générale.

Nous retiendrons que dans le cadre d'un texte satirique, dont une part se fonde sur l'utilisation de l'implicite, il existe une relation complexe, mais nécessaire, entre l'instance de production et celle de la réception pour l'aboutissement effectif des discours critiques.

Derrière de simples mots d'un énoncé, il y a un mécanisme d'une forte complexité qui traverse le texte. L'actualisation de celui-ci suppose la maîtrise de ce mécanisme résultant de la vie en société.

Le fonctionnement du discours satirique en général repose donc d'une part, sur des pôles qui définissent les différents protagonistes qui sont en jeu, et d'autre part, sur une construction stratégique qui permet de faire accepter la critique. Le satiriste, aidé d'une norme de référence, propose un discours dénonciateur dirigé contre une cible. Cette dernière, même lorsqu'on lui applique les caractéristiques majeures de la caricature que sont le grossissement et la déformation doit rester reconnaissable. Or, les traits qui permettent sa reconnaissance

construisent en même temps, la place du destinataire. Une telle connivence entre satiriste et destinataire résulte, par ailleurs, d'une véritable stratégie qui repose sur une connaissance des savoirs du destinataire, savoirs qui constituent autant de compétences de séduction mise en œuvre par le locuteur. En prenant en compte l'ensemble des stratégies discursives ainsi que leurs dimensions énonciatives et argumentatives et leur cadre de référence, tels seront l'objet des chapitres suivants.



Chapitre 2

*Chapitre 2i Principales Définitions Des Stratégies
Discursives*

2 Éléments définitoires

2.1 Principales définitions des stratégies discursives 2.1.1 Etymologie du terme « stratégies ».

Etymologiquement, le terme de stratégie est issu du grec stratêgos « chef d'armée ». Le verbe stratêgeîn signifie « commander une armée » et a donné stratâgêma « manœuvre de guerre », dont le latin stratagema « ruse de guerre », d'où dérive le mot « stratagème ». Le terme de stratégie vient de l'art de conduire une armée sur un terrain d'action. Mais cette notion a fini par désigner toute action coordonnée pour atteindre un certain but. En tant que notion, elle est employée de façon centrale dans différents domaines d'action.

Selon le Dictionnaire de stratégie :

« la stratégie ne s'occupe que de l'action humaine finalisée, volontaire et difficile, finalisée, c'est-à-dire tendue vers des objectifs ou des buts identifiés avec précision, volontaire, c'est-à-dire que la volonté (qui est liée à la durée) de l'unité agissante représente une condition fondamentale pour la réalisation de l'objectif ; difficile, c'est-à-dire que cette réalisation demande des efforts substantiels et donc prolongés pour surmonter des obstacles comprenant généralement des adversaires pourvus de stratégies antagonistes, obstacles assez élevés pour entretenir l'incertitude, au moins pendant un certain temps, sur l'issue de l'épreuve. » (De Montbrial & Klein (dir.) 2000 : 527)

Pour d'autres, « la stratégie fait partie des conditions de production d'un discours » (Bonafous et Tournier 1995 : 75).

Selon un autre point de vue,

« la structuration d'un acte de langage contient deux espaces : [...] un espace de contraintes qui comprend les données minimales auxquelles il faut satisfaire pour que l'acte de langage soit valide, [...] un espace de stratégies qui correspond aux possibles choix que les sujets peuvent faire de la mise en scène de l'acte de langage » (Charaudeau 1995 b : 102).

Ce qui semble se dessiner au regard de ces définitions, est que les stratégies sont le fait d'un sujet (individuel ou collectif) qui est conduit à choisir (de façon consciente ou non) un certains nombres d'opérations langagières ; parler de stratégie n'a de sens que par rapport à un ensemble de contraintes, qu'il s'agisse de normes, de règles ou de conventions.

Pour P. Charaudeau, cette notion de stratégie n'est utilisée que par rapport à l'existence d'un « cadre contractuel qui assure la stabilité et la prévisibilité des comportements » de sorte que puisse intervenir un sujet qui aura à jouer « soit avec les données du contrat, soit à l'intérieur de celle-ci » (P. Charaudeau 1995 : 166). Ainsi, il va jusqu'à proposer que :

« ces stratégies se développent autour de trois enjeux, qui ne sont pas exclusifs les uns par rapport aux autres, mais qui se distinguent néanmoins par la nature de leur finalité : un enjeu de légitimation qui vise à déterminer la position d'autorité du sujet[...], un enjeu de crédibilité qui vise à déterminer la position de vérité du sujet[.], un enjeu de captation qui vise à faire entrer le partenaire de l'échange communicatif dans le cadre de pensées du sujet parlant. »(1998 : 13-14).

2.2 Notion de stratégie dans les modèles théoriques.

2.3 Notion de stratégies selon John J. Gumperz.

L'activité verbale et le contexte ou la situation selon le modèle de John J. Gumperz (1982), qui considère que les comportements verbaux sont influencés par le contexte, ce sociologue oppose une conception active ; le contexte n'est pas une donnée matérielle, mais une production des acteurs eux-mêmes, une construction interprétative à ceux-ci de définir la situation en vue de la réalisation de buts pratiques.

Selon l'approche interprétative de Gumperz, une stratégie efficace comporte trois éléments : la compétence communicative des interactants assurant la stratégie appropriée dans une situation d'interaction spécifique, le principe de cohérence stratégique et le processus d'interprétation reposant sur les inférences conversationnelles. Les activités verbales, souligne Gumperz, ne sont pas unilatérales, mais s'inscrivent dans des échanges coordonnés verbaux et non-verbaux des interactants. Pour se faire comprendre, le locuteur doit maintenir et attirer l'attention de son interlocuteur grâce à non seulement sa compétence linguistique, mais aussi à sa compétence communicative. Il s'agit pour les interactants d'exécuter des actions verbales et en même temps de les rendre interprétables en construisant un contexte dans lequel elles s'insèrent. Cette contextualisation consiste en la mise en place et l'interprétation de procédures par le moyen desquels les participants à l'interaction construisent le contexte de l'énonciation. Cette contextualisation consiste en l'actualisation de schémas de savoirs partagés, permettant ainsi d'interpréter les données situationnelles grâce à des indices situationnels. Selon Gumperz, au cours de cette interprétation, les interlocuteurs utilisent, leurs connaissances grammaticales, le lexique et des conventions de contextualisation ainsi que toutes les informations nécessaires sur la situation et les participants pour établir des buts de communication vraisemblables. Ainsi, seront-elles construites des prédictions pour identifier l'intention de communication qui sous-tendent les énonciations particulières. Tout énoncé pris en lui-même peut être compris de nombreuses manières et on interprète une énonciation donnée sur la base d'une définition de ce qui se passe lors de l'interaction, à partir d'une interprétation globale de la situation et de l'épisode social en cours, dans lequel

l'énonciation prend place et sens.

L'ensemble des traits de surface de la forme du message constitue le moyen par lequel les locuteurs signalent et les récepteurs interprètent ce qu'est l'activité, comment le contenu sémantique doit être compris et comment chaque phase est en relation avec ce qui précède et ce qui suit.

Pour Gumperz, l'interprétation des actions verbales est liée à des présuppositions extralinguistiques en relation avec le savoir linguistique. Les aspects pertinents de la connaissance extralinguistique (reflétée dans les structures cognitives ou sociales existant indépendamment de la communication) peuvent être signalés par des indices de contextualisation, tels que la prosodie. Un indice de contextualisation est n'importe quel trait de la forme linguistique qui contribue à signaler les présuppositions contextuelles. Ces traits de surface n'ont pas de signification inhérente, ils sont perçus et utilisés de manière inconsciente. C'est sur les repérages de ces indices que repose l'identification des stratégies discursives mises en œuvre, ainsi que leur évaluation comme appropriées ou non à la situation.

Les échanges coordonnés entre les participants à une interaction reposent sur le principe de la cohérence stratégique, qui est le deuxième élément constitutif d'une stratégie discursive.

Selon Gumperz, la communication se réalise au moyen d'inférences conversationnelles, processus d'interprétation. L'inférence conversationnelle est anticipée par le locuteur qui formule son énonciation en fonction de ce qu'il attend que le récepteur infère. Et le résultat de l'inférence est manifesté dans la réponse du récepteur au locuteur. Pour désigner l'utilisation par les interactants des signes verbaux et non-verbaux à des fins communicatives.

Gumperz établit une hiérarchisation entre le type d'activité, les activités spécifiques et les mécanismes sémantiques qui permettent de signaler l'information qui fait l'objet de l'interaction et les phénomènes linguistiques qui, à première vue, semblent être isolés des autres niveaux.

Gumperz précise que le type d'activité ne détermine pas le sens, mais exerce des contraintes sur les interprétations en canalisant les inférences pour mettre en avant certains aspects de la connaissance d'arrière-plan. Le type d'activité assure une opération de guidage : il ne prescrit pas comment interpréter mais exclut des interprétations comme incompatibles, il canalise les inférences qui vont guider la compréhension. Donc, il canalise par anticipation les énonciations qui sont faites par le locuteur en fonction d'attentes d'interprétations qu'il prête au récepteur. En même temps, le type des activités est constitué pour une part non négligeable par ces énonciations elles-mêmes qui contribuent à donner un sens à la situation. Tel est, selon

Gumperz, le jeu de la construction sociale de la réalité.

Les décisions concernant les tâches discursives (la narration, la description, l'explication ou la demande) qui constituent des activités plus spécifiques, seront prises au niveau inférieur. Gumperz précise qu'à la différence des types d'activités spécifiques et culturelles, les tâches discursives sont universelles, communes à toutes les interactions humaines. Les participants à une interaction négocient, éventuellement, les possibles ambiguïtés liées à l'emploi des unités lexicales susceptibles de plusieurs interprétations. La notion de convention de contextualisation permet, enfin, d'intégrer à ce processus le traitement de phénomènes linguistiques.

Les stratégies discursives répertoriées par Gumperz sont très variées et correspondent à tous les niveaux hiérarchiques. Certaines sont liées aux activités déployées au cours de l'interaction, d'autres sont liés à l'identité socioculturelle du locuteur, à celle du destinataire, aux moyens linguistiques utilisés, ou bien au processus d'interprétation.

Retenons que la théorie des stratégies discursives de Gumperz accorde une grande importance aux rapports dialectiques entre les activités et le contexte.

Il semble, selon Z. Simunic, que la distinction entre le type d'activités, s'inscrivant dans un contexte socioculturel déterminé, et les activités discursives spécifiques, universelles et indépendantes de la situation d'interaction, est un point qui pourrait être approfondi dans une perspective modulaire.

2.4 La notion de stratégie discursive selon Pierre Bange

Pierre Bange, le premier à avoir introduit le concept d'action en analyse conversationnelle. Il conceptualise l'ensemble de la communication dans laquelle les notions de « négociation », d'« interaction » et de « contexte ». Un modèle d'analyse doit avoir, d'une part, une dimension sociologique, du fait que les actions verbales et de communication ne sont possibles que sur la base d'un savoir partagé sur le monde et des conventions de comportement et une dimension psychologique car il s'agit d'analyser des comportements individuels coordonnés. Partant de l'hypothèse selon laquelle, le comportement verbal, pour être analysé, doit être hiérarchique et séquentiel.

Ce modèle insiste sur l'élément cognitif et sur la conception hiérarchique et séquentielle de l'action. Bange applique ce modèle à la description des niveaux fonctionnels de l'organisation conversationnelle. Ce niveau est spécifique d'une part, parce que l'on y manipule des significations et, d'autre part, parce que l'on est en présence d'actions dont le but est réalisé par la présence de la réaction d'un partenaire qui est elle-même une action. Bange s'intéresse à tout ce qui est lié aux notions de but et d'intention, à leur rôle dans une

action de communication et à leur relation à la signification.

Après avoir souligné l'importance de l'élément intentionnel de l'action, il insiste sur la nécessité de prendre en charge la situation et l'interprétation de la situation par l'acteur.

« Il faut faire entrer dans la définition de l'action des opérations cognitives qui la constituent en partie : une représentation et une évaluation du contexte extérieur, d'une part, et, d'autre part, du savoir pratique disponibles dans ces circonstances, c'est-à-dire de ce qui peut être effectivement fait pour modifier la situation. » (Bange 1992 : 73).

Bange pose les traits élémentaires d'une analyse de la conversation comme action. Cette action est sociale et réciproque. Dans l'intention et dans le projet d'action d'un acteur, la réaction de son partenaire est inscrite comme le moyen de réaliser son but et représente, elle aussi une action comportant deux phases : une phase cognitive et une phase opérationnelle. Ce fait a pour implication que l'acteur est dans l'obligation d'inclure dans son projet des attentes concernant les réactions de son partenaire, dont il sait aussi que les actions s'orientent d'elles-mêmes selon les attentes relatives à son comportement à lui.

Dès qu'il s'agit des problèmes de l'explication des phénomènes locaux, c'est-à-dire de leur insertion dans des espaces fonctionnels plus vastes, on est amené à prendre en compte l'existence de buts qui guident l'organisation conversationnelle locale vers l'accomplissement d'action plus vastes et on est renvoyé à une hiérarchisation de la structure de l'interaction. Bange introduit la distinction entre les deux niveaux d'analyse correspondant aux niveaux : « de la détermination des buts » et « de la stratégie », il introduit l'idée de la hiérarchie des niveaux, ainsi que le terme de stratégie. Pour lui, la notion de stratégie permet d'associer l'élément intentionnel et l'élément cognitif de l'action.

« Une stratégie est en effet quelque chose de complexe : ce n'est pas seulement une mise en œuvre d'un moyen d'action sur la base d'une règle simple actualisant un savoir pratique (du type : si p, alors fait q), mais c'est une ensemble d'actions sélectionnées et agencées en vue de concourir à la réalisation du but final, c'est-à-dire que la stratégie contient des buts subalternes et des moyens. L'élément intentionnel et l'élément cognitif, qui étaient dissociés dans les deux prémices de l'inférence pratique, s'y retrouve donc associés. Une stratégie consiste dans le choix d'un certain nombre de buts intermédiaires et subordonnés dont on croit que la réalisation du but final. Chaque action partielle pouvant à son tour se subdiviser en actions-moyens pour arriver à la réalisation de son propre but. L'idée de « stratégie » inclut donc l'idée de hiérarchie de buts et de moyen, et l'idée d'action qui lui est liée est complexe. (Bange 1992 : 75-76)

Selon le modèle d'analyse proposé par Bange, une action d'un niveau inférieur n'est

réalisable que par la réalisation du but suivant exige la réalisation d'une condition préalable qui n'est pas actuellement réunie. Il n'est pas possible, ajoute Bange, de fixer à priori le nombre des niveaux de l'action (niveaux d'analyse correspondant au déroulement particulier de chaque intervention et non des niveaux objectifs préalablement définis de réalisation de l'action), ni de prévoir l'ordre des séquences : ce sont les besoins de l'épisode sociale en cours qui déterminent les choix des interactants dans le cadre de buts plus ou moins définis et plus ou moins contraignants (1992 : 69).

Z. Simunic reprend l'hypothèse formulée par Aebli (1980), selon laquelle chaque action partielle est subordonnée à celle qui fait suite en ce sens qu'elle crée les conditions de celle-ci, au bout du compte se trouvant l'action but, Bange affirme que toute action complexe apparaît à la fois comme séquentielle et hiérarchisée. Séquentialité et hiérarchie sont deux aspects de la même réalité. Après chaque tour de parole, l'acteur doit choisir la prochaine étape qu'il effectuera pour se rapprocher de son but final dans les circonstances données.

Selon Bange, le caractère hiérarchique- séquentiel du modèle, qui est un aspect essentiel de la théorie de l'action, doit permettre de poser le problème des niveaux de l'organisation de la communication et des macrostructures des interactions verbales. (id. 75). Il développe l'idée que l'interaction doit être conçue comme une structure définie par des buts hiérarchisés communs (au moins partiellement) aux interactants, dont la réalisation exige que ceux-ci coopèrent sur la base d'un savoir réciproque et dont chaque étape sert à la réalisation de l'étape suivante. C'est donc à la recherche de l'adéquation des moyens aux buts (c'est-à-dire à leur façon de concevoir la rationalité de l'interaction en cours) que doit être laissé de déterminer quelles actions subordonnées à quel niveau sont nécessaires. Il applique ensuite à l'organisation de l'interaction la conception hiérarchique de l'action. Bange considère l'interaction comme une hiérarchie de niveaux isomorphes qui s'organise dans le cadre de la réciprocité des perspectives, de la réciprocité des motivations et de la réciprocité des images, depuis le niveau stratégique élémentaire : la « paire adjacente », jusqu'au niveau le plus élevé où le « type d'activité » se structure. (Levinson : 1979). L'accord des partenaires de l'interaction se traduit par une répartition de leurs activités en rôles sociaux complémentaires, c'est-à-dire en des ensembles réciproquement connus d'attentes de comportements typiques qui constituent les moyens de réalisation des buts des interactions.

Selon les hypothèses de Cranach, les actions sont organisées aux différents niveaux en corrélation les uns avec les autres, il distingue des niveaux d'organisation supérieurs structurés par le choix des buts, les plans et les stratégies guidés cognitivement et volontairement ; et des niveaux d'organisation inférieurs organisés par des mécanismes

particuliers, soumis à l'autorégulation subconsciente, Bange établit la distinction entre les niveaux stratégiques et les niveaux opérationnels dans les conversations. En appliquant à l'interaction verbale l'idée que les étapes sont les plus petits éléments de déroulement de l'action au niveau de l'organisation stratégique. Il fait l'hypothèse que le tour de parole représente une étape d'action, conforme à la définition du tour de parole en analyse conversationnelle comme unité orientée vers les tours précédents ou suivants. Les niveaux supérieurs sont représentés par l'agencement des tours de parole en séquences conversationnelles. Bange tient à préciser qu'il faut éviter de concevoir l'opposition fonctionnelle entre niveau stratégique et niveau opérationnel comme catégorique, il s'agit d'un « passage graduel par une succession de niveaux dont les niveaux inférieurs ont pour tâche de réaliser effectivement les buts des niveaux supérieurs et dont les niveaux supérieurs assurent le guidage des niveaux inférieurs » (Bange 1992 : 91). Il ajoute que l'on peut opposer les niveaux opérationnels et les niveaux stratégiques d'organisation de l'action d'après leur contribution fonctionnelle à l'organisation d'ensemble des épisodes sociaux. Les niveaux supérieurs de l'action, les activités de projet sont orientés vers une efficacité externe, vers l'adaptation aux exigences de l'environnement (en tenant compte des besoins internes). Les niveaux inférieurs, opérationnels, de l'action sont orientés, quant à eux vers la consistance interne, basée sur la conformité à des règles.

« L'action (l'interaction) verbale paraît ainsi soumise à deux grands types de règles, les unes sont des règles sociales d'adaptation à la solution de problèmes extérieurs les autres sont des règles de bonne organisation interne. Les unes et les autres n'ont pas la même force contraignante. Les contraintes exercées par les règles opérationnelles sont plus fortes, plus automatiques, elles excluent dans une large mesure les alternatives. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas de raison « d'intention » à ce niveau. Les règles stratégiques, au contraire, autorisent des possibilités de choix plus grandes et d'autant et même d'autant plus grandes que les voies possibles pour la solution des problèmes(les stratégies) sont plus nombreuses et moins routinisées, c'est-à-dire qu'on monte plus haut dans la hiérarchie des macrostructures. On peut appeler intercompréhension le but global visé par les activités des niveaux opérationnels, interaction (en un sens) le but visé par les activités stratégiques. »

(Bange 1992 : 91).

Bange estime qu'il n'y a pas de raison de retomber dans une dichotomisation entre structures linguistiques (où s'effectue la compréhension) et structure pragmatique (où l'on agit). Selon le modèle hiérarchique de l'action, c'est toujours au niveau supérieur qu'est contrôlé le résultat d'une activité et c'est seulement au niveau stratégique que le sens d'une

énonciation est interprété.

Chaque énonciation modifie le contexte dans lequel l'énonciation suivante doit être interprétée ; la place d'une énonciation est donc un élément déterminant pour l'interprétation de sa fonction et une telle conception ne peut trouver place que dans le cadre d'une conception intentionnelle de signification où l'on admet que chaque interlocuteur cherche constamment à comprendre (interpréter, reconstruire) ce que son partenaire a voulu dire en disant cela dans une situation en constante modification. Une telle conception, souligne-t-il, est la seule dont puisse se réclamer l'analyse conversationnelle.

Pour Bange, l'action verbale se présente sous deux faces, l'une est un ensemble d'observables physiques, l'autre consiste en processus cognitifs : perceptions, buts, décisions, valeurs, savoir social, cette face dont tous les aspects sont liés entre eux, qui composent la signification de l'action. Selon Cranach, l'articulation du flot de comportement en action par des buts est le résultat de l'interprétation par laquelle l'acteur construit le sens de son action et/ou un co-acteur attribue un sens l'action d'un acteur. L'action en tant que telle est l'objet d'un processus de compréhension. Les actions verbales ne peuvent se concevoir sans la présence d'au moins deux acteurs qui doivent résoudre un problème majeur, celui de coordonner les attributions de sens qu'ils font et de rendre possible la compréhension réciproque sur une base intersubjective. L'action de chacun repose sur la compréhension de l'autre. L'hypothèse de l'adéquation des moyens aux buts est ce qui rend l'action rationnelle et compréhensible. Bange rappelle que l'idée de rationalité est à la base du mécanisme de l'implicature conversationnelle de Grice et de la théorie inférentielle de la communication selon la règle de coopération/coordination, permettant ainsi au récepteur de faire le calcul inférentiel d'adéquation entre les moyens et le but de l'énonciation, un calcul qui va permettre de faire une interprétation de l'intention de l'acteur en situation.

Bange montre comment le travail de compréhension peut être analysé grâce au concept inférentiel. La théorie intentionnelle de la communication considère la compréhension comme processus complexe au cours duquel le récepteur reconstruit ce qu'il pense être l'intention du locuteur. La communication n'est donc possible que si la compréhension ait atteint le sens de la reconstruction du sens.

Selon Bange, les processus de codage-décodage doivent être intégrés aux processus inférentiels comme des niveaux opérationnels non autonomes qui servent à la réalisation des buts et des stratégies des partenaires de la communication. La communication est un processus complexe qui comporte des niveaux d'organisation différents obéissant à différents

types de règles et travaillant sur du matériel acoustique ou graphique, et des significations textuelles et contextuelles de l'autre. Il conçoit les niveaux comme constituant « une hiérarchie de niveaux multiples dans laquelle les niveaux subordonnés sont au service des niveaux supérieurs et les niveaux superordonnés guident les niveaux inférieurs » (**Bange 1992 : 195**). Il est impossible d'encoder ou de décoder en dehors d'une intention de communication et d'une interprétation. Selon Z. Simunic, la différence entre le niveau opérationnel du décodage et le niveau stratégique de l'inférence réside non dans le mécanisme, mais le fait que les règles n'ont pas le même contenu, ni la même complexité, ni le même pouvoir de contrainte. Enfin, Bange conclut que rien ne s'oppose à l'adoption de la thèse intentionnelle comme théorie générale de la communication, à condition de fonder la communication non dans le concept de cognition, mais dans le concept d'action. Il estime que l'hypothèse de l'interactionnisme symbolique selon laquelle la signification d'un objet est issue du processus d'interaction entre partenaires peut être reprise par l'analyse conversationnelle (1992 : 19). L'interprétation n'est pas une simple application automatique de significations existantes, mais un processus au cours duquel des significations sont utilisées et modifiées comme moyens afin de construire l'action verbale.

Toute interaction consiste à résoudre un problème de coordination de l'action et de coopération, qui présuppose leur compréhension. Dans le cas des interactions verbales, la principale convention sur laquelle elles reposent a été formulée par Grice (1975) sous la désignation de « principe de coopération » ou « principe d'interaction » selon Bange. Dans le cas des interactions verbales précise-t-il, il est rationnel pour les participants de l'interaction de respecter le principe de coopération pour parvenir à un équilibre de coordination et de réaliser les buts de l'action verbale : convaincre ou inciter à faire.

Ce qui caractérise l'interaction verbale, c'est que la négociation (proposition/ acceptation) est la forme ouverte, explicite de constitution et de contrôle de la réciprocité ; elle concerne l'interprétation du sens des énoncés, accord sur les motivations communes, constitution réciproque des images réparables et réparation des accidents.

Bange ajoute que le principe de coopération, principe de coordination des actions individuelles en vues de l'interaction, « s'inscrit dans un principe anthropologique général que **Hormann (1976)** dénomme « constance du sens », selon lequel la compréhension est guidée essentiellement par la volonté du récepteur de construire quelque chose de sensé. Toute action perçue est toujours interprétée selon les motivations qui lui donnent un sens en l'insérant dans un ensemble de relations plus vaste.

L'action de comprendre consiste à construire un système de relation entre une action et

le monde, qui permet de donner un sens à cette action, les mots contribuent à ce processus de construction du sens en apportant ce dont on a besoin dans le contexte et non pas ce qu'ils possèdent partiellement. Le récepteur crée l'information dont il a besoin pour pouvoir insérer l'énonciation dans un ensemble cohérent. Il fait des inférences à partir de son savoir linguistique et non-linguistique.

Bange estime que l'analyse d'une interaction doit montrer la structure hiérarchique-séquentielle de cette interaction, en faisant apparaître les relations existant entre les séquences de puis le niveau englobant qui est constitué de « l'événement de la communication » (Gumperz) jusqu'aux formulations de tours de parole. Elle doit montrer le caractère schématique et émergent de l'interaction. Un schéma la sous-tend et la guide vers son but, mais le schéma ne fixe que les contraintes dans le cadre desquelles les partenaires agissent en tant que personnes singulières.

Bange précise que, dans cette conception, une séquence est définie par rapport aux sous-séquences qui la constituent et relativement à la fonction de la séquence qui l'englobe. On ne peut assigner à tel type de séquence une place fixe dans une hiérarchie. On ne peut décréter à priori de combien de niveaux doit se composer une interaction, cela appartient à chaque événement particulier. La négociation sur le but actualise en même temps un plan commun d'interaction, une stratégie globale qui peut être représentée comme une structure hiérarchique de séquences possibles.

Cette approche de la stratégie repose sur le principe hiérarchique-séquentiel compatible avec une approche modulaire de l'analyse du discours, nous nous appuyerons sur la définition de la stratégie et sur la distinction entre les niveaux stratégiques et opérationnels tels qu'ils sont définis par Bange. Ceci dit, il n'en reste pas moins de clarifier certaines contraintes définitoires, telles la conception de la plus petite unité discursive dans les deux approches. Selon Simunic, l'utilisation des ces deux concepts ne sera possible qu'après leur redéfinition dans une perspective modulaire.

2.5 La notion de stratégie argumentative de Ducrot et d'Anscombe

Dans cette approche, Ducrot essaie d'apporter une réponse à une question de base : pourquoi le discours impose-t-il à l'activité d'argumentation des contraintes spécifiques qui n'ont pas leur explication dans les conditions logiques ou psychologiques de la démonstration ? A travers des élaborations détaillées, sa réponse repose sur idée centrale :

« Le sens d'un énoncé comporte, comme partie intégrante, constitutive, cette forme d'influence que l'on appelle la force argumentative. Signifier pour un énoncé, c'est orienter. De sorte que la langue, dans la mesure où elle contribue en première place à déterminer le

sens des énoncés, est un des lieux privilégiés où s'élabore l'argumentation. » (Ducrot)

La théorie de l'argumentation dans la langue part de l'idée que certains enchaînements ne se comportent pas comme le fait entendre une analyse sémantique classique, faisant des indications descriptives, le noyau même de la valeur sémantique profonde dont la structure de type : argument + donc (conclusion).

Ducrot et Anscombe émettent l'hypothèse que certaines relations argumentatives ne sont pas rhétoriques, qu'elles ne se surajoutent pas à des valeurs sémantiques plus fondamentales, mais sont linguistiques, et donc présentes de droit au premier niveau d'analyse. Cette théorie s'oppose à la conception de la langue comme instrument de communication et à celle qui fait du sens la description de l'état de chose.

Pour les descriptivistes, selon Anscombe, la notion de proposition est une notion bien précise : sous tout énoncé assertif, il y a une proposition représentant un sens littéral (présent dans toutes les occurrences) et par conséquent susceptible de valeurs de vérité.

Pour les ascriptivistes, toute assertion accomplit non pas une description, mais un acte de recommandation. Dans le cadre de la théorie de l'argumentation, selon Anscombe, l'assertion n'est pas qualifiée d'acte de recommandation, mais un argument pour un tel acte.

« Par ailleurs, et dans la mesure où en structure profonde on aura des instructions relatives à l'éventuel comportement argumentatif des occurrences, il ne sera plus à traiter une constante propositionnelle à valeur de vérité, mais une fonction propositionnelle (sans valeur de vérité), qui sera commune à tous les emplois sans pour autant représenter un sens littéral. »(Anscombe 1995 :189)

Ducrot et Anscombe postulent que le sens d'un énoncé n'est pas déterminable directement à partir de la forme de la surface qui le manifeste, mais à partir d'un calcul de valeurs sémantiques « profondes » (rôle analogue à celui de la structure profonde en grammaire générative) (Anscombe 1995 : 186). Afin de déterminer la nature de la valeur sémantique profonde, ils distinguent, en termes de procès/produit, entre énoncé et énonciation. Ainsi, ils appellent l'énonciation l'événement historique unique constitué par l'apparition d'un énoncé (Ducrot 1984 : 179), et l'énoncé le produit du procès de cette énonciation. Selon eux, trouver le sens d'un énoncé, c'est trouver pourquoi l'énoncé a été produit. Le sens d'un énoncé ne peut se décrire sans référence à certaines intentions d'énonciation (Ducrot et al. 1980 : 8). Tout énoncé fait allusion à son énonciation. « Le dire est inscrit dans le dit » (id.9). Cette description du sens inclut plusieurs éléments : premièrement, l'énoncé se présente comme produit par un locuteur. Deuxièmement, l'énoncé présente son énonciation comme adressée à un allocataire. Troisièmement, l'énonciation est

caractérisée comme ayant un certains pouvoir. « Dire qu'un énoncé est un ordre, une interrogation, une affirmation, une promesse, une menace etc., c'est dire qu'il attribue divers effets à son énonciation, qu'il la présente comme créatrice de droits et de devoirs » (**Ducrot 1980 : 37**).

La théorie de l'argumentation dans la langue se propose d'étudier.

« Non seulement la valeur argumentative d'un énoncé est, dans une large mesure, indépendante de son contenu informatif, mais elle est susceptible de déterminer partiellement ce contenu. Ce qui amène à refuser la séparation entre la sémantique qui serait consacré aux notions de valeurs de vérité et de valeur informative, et la pragmatique qui concernait l'effet, notamment l'influence argumentative, que la parole prétend posséder. » (Ducrot et al.1980:72).

D'autre part, l'hypothèse que « le dit » signale « le dire » peut être exploitée dans la description des « enchaînements d'énoncés qui constituent le discours », un énoncé contient une allusion à l'existence d'une suite qui lui est essentielle, cette suite oriente le discours vers telle ou telle direction. Par là, la théorie argumentative se relie à la théorie générale que Ducrot appelle « structuralisme du discours idéal » selon laquelle une entité linguistique tire toute sa réalité du discours où elle prend place.

Selon Anscombe :

« Le sens profond d'un énoncé n'est pas de décrire un état de choses que de rendre possible une certaine continuation du discours au détriment d'autres. Dans la mesure où ces phénomènes débordent largement le cadre de la rhétorique habituelle, le terme d'argumentation » n'est sans doute pas le plus approprié. Il serait plus adéquat de dire que le sens « profond » d'un énoncé est constitué par les stratégies discursives qu'il met et est destiné à mettre en place. Il ne s'agit pas d'un sens statique, mais au contraire dynamique. » (Anscombe 1995 : 189).

A ces différentes stratégies, constitutives du sens profond, correspond au niveau de la compréhension différentes stratégies interprétatives. La distinction entre stratégies de production et stratégies d'interprétation reflète la conception de l'énoncé comme partie intégrante de l'énonciation. Soucieux de ne pas enfermer l'énoncé dans l'activité de production du locuteur, Ducrot et Anscombe mettent en exergue le caractère polyphonique de l'énonciation renvoyé par la dynamique du sens.

À cette pluralité d'instances de production correspond une variété d'interprétations. En effet, « la sémantique linguistique, dans ces échanges avec l'analyse du discours », doit suggérer à la fois « des interprétations et des stratégies interprétatives » (**Ducrot 1980 : 19**).

Selon Ducrot et Anscombre, la signification de la phrase contient des instructions données à ceux qui devront interpréter un énoncé de la phrase, leur demandant de chercher dans la situation de discours tel ou tel type d'information et de l'utiliser de telle ou telle manière pour reconstruire le sens visé par le locuteur.

« Si l'on admet que la signification d'une phrase comporte l'indication des vides à remplir pour obtenir le sens d'un énoncé, et aussi un large éventail de possibilité quant à la façon de les remplir, cette signification, établie par le linguiste, doit inciter l'analyse de textes à imaginer les multiples variations possibles du sens »(id.18)

Pour Ducrot, « la compréhension de l'énoncé implique la découverte de la conclusion précise visée par le locuteur » (id.12)

Nous retiendrons que le sens profond des énoncés est dynamique et qu'il repose sur « les potentialités argumentatives » de ceux-ci. En outre, les interlocuteurs adoptent des stratégies de production d'un côté et des stratégies d'interprétation de l'autre ce qui permet d'éclairer la dimension interactionnelle des stratégies discursives. Cependant, cette approche présente l'inconvénient de porter sur des énoncés isolés et par conséquent, peu compatible avec l'approche modulaire de la complexité du discours.

2.6 La notion de stratégie discursive dans l'approche textuelle de Jean-Michel Adam

L'approche linguistique de Jean-Michel Adam aborde la problématique des stratégies discursives du point de vue de l'organisation séquentielle des textes et aux prototypes des schémas séquentiels de base. Selon lui, les principales stratégies sont de deux types séquentiels de base : les types monogérés narratifs, descriptif, argumentatif et explicatif, ainsi que le type polygéré dialogal.

Adam distingue, le texte comme « objet abstrait construit par définition et qui doit être pensé dans le cadre d'une théorie (explicative) de sa structure compositionnelle », et le discours comme « objet concret, produit dans des situations d'interaction chaque fois spécifiques ».

Le recours à la notion de stratégie dans le cadre d'une théorie séquentielle s'explique par la complémentarité des différents plans d'organisation pragmatique et textuelle dont « aucun ne constitue, à lui seul, une base de typologie susceptible de rendre compte intégralement de tous les aspects de la textualité et de toutes les sortes de textes » (1992 :16). La mise en relation de l'organisation séquentielle au concept de stratégie permet de rendre compte de la complexité des pratiques discursives.

Dans sa théorie, le concept de stratégie se rapporte aux procédés relevant de la structure compositionnelle des énoncés. La comparaison des différents types d'organisation permet de

déterminer leurs spécificités. Ainsi la stratégie argumentative consiste à « obliger le destinataire à entrer dans le jeu de l'argumentation en poursuivant un raisonnement. », la force du récit consiste « à obliger l'interprétant à le compléter sans cesse : au niveau du vraisemblable, au niveau de la logique, au niveau de la symbolique, au niveau du sens global à donner au récit » (1985 : 14). Le critère de mise en intrigue permet de distinguer le récit de la description des actions. Quant à la stratégie explicative, elle permet de donner au locuteur de « se donner pour celui qui n'évalue pas ce dont il parle, mais qui en déploie en toute objectivité l'intelligence. » (1992 : 134).

Jean-Michel Adam définit les stratégies discursives de manière plus précise après avoir mis en relation l'organisation séquentielle avec d'autres plans d'organisation textuelle et pragmatique (énonciative et illocutoire), et avec le contexte discursif. Il pose d'abord que dans certains discours, « la dominante narrative gouverne, détermine et transforme les éléments, garantissant cohésion et cohérence de la structure (séquence ou texte) » pour préciser ensuite que « ces éléments sont agencés selon un ordre qui fait sens pour quelqu'un (lecteur ou auditeur) » :

« Passer ainsi de la clôture structurale aux opérations en jeu dans la stratégie narrative, c'est considérer la relation mutuelle de l'énonciation (narration au sens large) et de la lecture-réception. Ces opérations sont inséparables de l'inscription des récits dans des interactions chaque fois spécifiques. » (Adam 1985 :3).

Il définit l'argumentation narrative « comme un processus dialogique, comme un ensemble d'activités de l'énonciateur pour anticiper et guider l'interprétation du récepteur/co-énonciateur. », « comme nombre d'autres actes de discours, la narration vise à amener l'interprétant potentiel (cas de la communication écrite) ou actuel (cas de la communication orale) à certaines conclusions ou à en détourner. » (1985 :7). Ainsi, partant de ces observations, il distingue les deux notions, celle de « stratégies de production » et « stratégies de réception ». Selon Jean-Michel Adam :

« La stratégie discursive de chaque récit repose sur la construction d'une sorte de modèle de son auditeur/lecteur et de ses connaissances, de ses savoirs objectifs et culturels. Tout texte se présente à lui comme un jeu constant entre pré-orientation dirigiste de sa lecture et vide, blancs, ellipses, appelant sa participation active. » (1985 :14)

Le processus de compréhension est associé au concept de cohérence, car « un texte est jugé cohérent par le destinataire quand celui-ci reconnaît une « intention » maintenue de bout en bout. » (id. 151)

Le concept de stratégie discursive permet de rendre compte de la structure interactive du

discours narratif et du caractère coopératif de l'énonciation qui se trouve à la base de l'interprétation comme de la production du récit. L'analyse des stratégies narratives, précise l'auteur, doit prendre en considération et de manière indissociable « les données de discours qui visent à expliciter pourquoi quelqu'un s'est ou a été institué comme narrateur pour s'emparer un moment de l'espace discursif ». Il observe que ces données « portent sur la narration, en justifiant la prise de parole et en explicitant la visée du récit, ses points forts, par certains traits d'évaluation destinés à favoriser le bon décodage » (id.141)

Pour analyser la manière dont « on fait les choses avec les mots » (id. 199), il est nécessaire de mettre en rapport les structures textuelles, telle que les séquences narratives, avec les activités, telle la narration. Ces différents types de définitions mettent l'action sur la nécessité de distinguer les types séquentiels de base et les activités correspondantes (la narration, l'argumentation, la description, l'explication et le dialogue). Les deux approches telles qu'elles ont été définies par Jean-Michel Adam, paraissent complémentaires :

« La linguistique textuelle a pour tâche de décrire les principes ascendants qui régissent les agencements complexes et non anarchiques des propositions au sein d'une unité « texte » aux réalisations toujours singulières. L'analyse du discours - pour moi analyse des pratiques discursives qui renonce à traiter comme identiques les discours judiciaire, religieux, politique, publicitaire, journalistique, universitaire etc. - s'attarde quant à elle prioritairement sur la description des régulations descendantes que les situations d'interaction, les langues et les genres imposent aux composantes de la textualité. » (1999 :35).

2.7 La notion de stratégie discursive dans l'approche sémio-discursive de Patrick Charaudeau

Charaudeau, dans sa théorie linguistique du discours, s'intéresse à la communication médiatique et au discours d'information, il intègre trois types de problématiques : sémio-discursive, socio-communicative et d'interprétation. A partir de l'observation de phénomènes langagiers, il cherche à découvrir les mécanismes de construction du sens social et, en particulier ceux du fonctionnement de la machine médiatique. Selon lui, le sens n'est jamais donné par avance, il est construit par l'action langagière de l'homme en situation d'échange social. Du fait du caractère multidimensionnel du langage, la construction du sens est soumise à trois types de contraintes (Charaudeau 1995 : 147). Comprendre qui parle en agissant représente la contrainte situationnelle pour construire du sens. Comprendre « qui s'énonce en décrivant, en argumentant ou en narrant » constitue la condition de la dimension sémiotique (contrainte discursive). Enfin, la dimension linguistique constitue sa condition cognitive, dotant des instructions plus ou moins stable le sujet qui construit le sens du discours.

Selon Charaudeau, le sens est construit par l'action langagière par un double processus de sémiotisation : le processus de transformation consiste pour le sujet à transformer le monde « perçu » en monde « signifié » (Charaudeau 1995 :149). L'acte d'informer s'inscrit dans le processus de transformation en tant qu'il doit décrire (identifier, qualifier des faits), raconter (décrire des événements), expliquer (expliquer, donner les motifs de ces événements).

Le processus de transaction consiste, pour le sujet qui produit un acte de langage, à donner une signification psychosociale à son acte (les hypothèses qu'il peut faire sur l'identité de l'autre, l'effet d'influence qu'il veut produire sur cet autre, le type de relation qu'il veut instaurer avec celui-ci et le type de régulation qu'il prévoit) (1997 :40).

Ce processus est appelé transaction parce qu'il pose que, pour qu'un acte de communication soit valide, les deux partenaires doivent être en mesure de reconnaître le cadre d'intentionnalité dans lequel se produit celui-ci. Pour Charaudeau, la communication est un acte d'échange reposant sur quatre principes : un principe d'altérité, un principe d'influence, un principe de pertinence et un principe de régulation.

L'acte d'informer est un acte de transaction dans lequel l'objet d'échange circule entre les partenaires est un certain savoir, que l'un est censé posséder et l'autre pas, que l'un est chargé de transmettre et l'autre censé de recevoir, comprendre, interpréter, subissant du même coup son état de connaissance, et dont le résultat ne peut être mesuré qu'à la possible réaction de l'autre. Il précise que c'est le processus de transaction qui commande celui de transformation et non l'inverse. L'homme ne prend pas la parole pour découper, décrire et structurer le monde ; il parle pour se mettre en relation avec l'autre. C'est en parlant avec l'autre que le monde est commenté, décrit et structuré. Ainsi tout discours témoigne du monde en témoignant d'une relation. L'information repose sur trois conditions, à savoir : supposer l'ignorance de l'autre, transmettre un savoir, supposer l'utilisation de l'autre de ce savoir, appartiennent toutes trois au processus de transaction.

Comme tout acte de communication, la communication médiatique se réalise selon un double processus de transformation et de transaction. Dans la communication médiatique, le monde à décrire est le lieu où se trouve l'événement et le processus de transformation consiste pour l'instance de production, que Charaudeau appelle « instance médiatique », à faire passer un événement d'un état qualifié de « brut » à l'état de monde construit, c'est-à-dire de « nouvelle ». Mais ce processus se trouve dépendant du processus de transaction, qui selon lequel, la nouvelle est construite en fonction de la manière dont l'instance médiatique imagine l'« instance réceptrice », laquelle réinterprète la nouvelle à sa manière.

Ce double processus s'inscrit dans un contrat qui détermine les conditions de mise en

scène de l'information, orientant les opérations qui doivent s'effectuer dans chacun de ses processus, l'espace de stratégie permettant à l'instance médiatique de spécifier son projet de parole.

Charaudeau, dans son examen des rapports entre langage et action, conçoit, l'« action » et le « but » comme un pur enchaînement de faits physiques jusqu'à l'obtention d'un objet extérieur au sujet, car il estime que l'analyste a intérêt à distinguer ce qui est de l'ordre de la planification de celui qui est de l'ordre de la stratégie langagière. Ainsi, refuse-t-il de confondre « fait d'action » et « fait de communication » d'une part, « but » et « visée » de l'autre, et de considérer, comme en psychologie cognitive, que modifier l'état émotionnel ou cognitif de l'autre correspond à un but d'action.

Selon Charaudeau, action et but d'un côté, activité langagière et visée de l'autre contribuent à construire du sens mais sur deux plans parallèles (1995 :150).

L'action s'instaure dans un espace d'« irréversibilité clos ». La réalisation d'une action nécessite la présence d'un acteur ayant projet et pouvoir d'initier une modification physique dans l'état du monde. Cette modification devrait aboutir à la réalisation du but inscrit dans le projet initial. Dans ce cadre actionnel, rien ne se négocie. L'action s'accomplit de façon unidirectionnelle, parce qu'elle dépend de l'instance qui en est l'initiatrice. Cependant, le discours s'instaure dans un espace de « réversibilité ouvert » et par la finalité de l'acte de communication qui n'est pas celle de la communication. Elle ne dépend pas d'une seule instance, mais de deux acteurs qui se reconnaissent mutuellement et réciproquement comme les partenaires d'une co-construction du sens qui se réalise selon certaines conventions.

La distinction entre langage et action correspond à celle de visée et de but. On peut considérer l'action comme : (1) un enchaînement de faits formant une « structure praxéologique » dont la logique aboutit à un certain résultat, et dont on cherchera à décrire la motivation. (E. Roulet 1995 :131). Dans une deuxième acception, l'action est considérée comme un comportement langagier qui construit un univers d'influence entre les partenaires de cet acte tendant à modifier leurs états intellectifs et émotionnels.

Charaudeau (1995) oppose les notions d'action et but aux notions de langage et visée. « *L'action se fonde sur l'atteinte du but inscrit dans un projet finalisé, pour la réalisation duquel doit être suivie une logique d'enchaînement séquentiel linéaire des faits (plans d'action), dont l'expérience dit que c'est l'application correcte es règles d'ordonnement des séquences qui en garantit le succès. [...] L'action s'accomplit de façon unidirectionnelle, [...] dans un espace d'irréversibilité clos* ». (1995 : 150).

Le langage, comme acte de communication, obéit à une finalité tout autre. Celle-ci «

s'accomplit de façon à la fois symétrique et asymétrique, elle ne dépend pas de la décision d'une seule instance, mais de deux en réciprocité ouverte, [...] et donc s'instaure dans un espace de « réversibilité ouvert » (1995 : 152). Ainsi l'acte de communication se définit à travers une visée qui « constitue une tension vers la résolution du problème posé par l'existence de l'autre et un projet d'influence. (1995 : 153).

Selon Charaudeau, la distinction entre comportement actionnel et comportement langagier permet de donner une autonomie au langage. Selon lui, l'action humaine repose sur des structures praxéologique différentes.

« Certaines sont fortement charpentées avec des planifications aisées à reconnaître, à suivre et à décrire, d'autres au contraire se caractérisent par un but global, sans guère de planification, tout se jouant alors sur le plan langagier. C'est le cas par exemple de certains débats dont le but global est de se construire une image identitaire face aux autres et dans lesquels, une fois le contrat d'échange respecté, tout se joue dans les stratégies de l'échange langagier. » (Charaudeau 1995 :155)

Les notions de contrat de communication et de stratégie sont étroitement liées à celles de structure et de sujet. Pour les définir, Charaudeau défend l'idée que dans le rapport homme-monde, il y a, à la fois, de la structure et du sujet. La structure crée une finitude dans un savoir toujours ouvert. Le sujet contribue au processus de structuration. Charaudeau relie ces notions à une problématique de l'influence, selon laquelle, tout acte de langage se réalise dans l'altérité, un sujet se définissant à travers l'autre et cherchant, par conséquent à le faire entrer dans son univers de pensée en l'influençant. L'auteur explique la relation entre structure et contrat par le fait que la structure sociale résulte d'un jeu de régulation des échanges qui stabilisent ceux-ci, en fait un cadre de contraintes qui doit être reconnu pour signifier ; ainsi les partenaires de l'échange entretiennent entre eux des rapports d'ordre contractuel. Charaudeau postule que tout acte de communication, pour ce qui est de sa signification dépend d'un contrat de communication. Cette situation-contrat de communication dépend se compose de données externes (contraintes situationnelles), à savoir, les conditions de finalité, d'identité, de propos et de dispositif, ainsi que des contraintes internes (contraintes discursives), relatives aux espaces de locution, de relation et de thématisation. Le fait que le sujet dispose toujours dans ce cadre de contraintes d'un espace dans lequel il peut s'individuer en jouant d'influence permet, en revanche, de relier les concepts de sujet et de stratégie.

Selon Charaudeau, le contrat de communication est une convention comportementale, et c'est à ce titre qu'il peut être considéré comme élément fondateur de l'acte de langage. Il

repose sur la nécessité pour les participants à l'échange langagier de posséder en commun un certain savoir et d'avoir une aptitude de relier texte et contexte et, surtout, à reconnaître le projet d'influence dans lequel ils sont engagés, qui les oblige à rendre compte de leur légitimité, de leur crédibilité et de leur visée de captation.

Le cadre de référence est représenté par la situation de communication dans laquelle les participants d'une communication sont contraints de réguler les pratiques sociales par les discours de représentation qu'ils produisent afin de les fonder en valeur.

Charaudeau tient à souligner que, par rapport à la problématique de la situation, la notion de contrat apporte une précision intéressante. Il définit la situation comme « cadre de pré-structuration psychologique, social et langagier » qui se compose des données situationnelles (le « pourquoi ? ») et communicationnelles (le « comment ? »). Selon lui, la description des particularités discursives des textes en fonction de leurs conditions doit s'appuyer sur la notion de contrat de communication, contrairement aux approches dont la perspective d'analyse est d'ordre anthropologique et qui cherche à décrire des mécanismes généraux de faits de discours sans s'intéresser aux contraintes situationnelles immédiates. Le contrat de communication permet de mettre l'accent sur les conditions de réalisation psychosociales et langagières dans lesquelles naissent les enjeux d'un échange.

« Le contrat de communication définit ces conditions en termes d'enjeu psychosocial par le biais de ses composantes situationnelles (finalité, identité et circonstances physiques) et communicationnelles (rôles langagiers). » (1995 : 162), constituant ainsi chez les êtres de langage une « mémoire collective » ancrée « socio-historiquement »

Charaudeau émet l'hypothèse selon laquelle la mise en discours se ferait à travers un processus d'individuation dont les interlocuteurs sont les agents. Considérer le discours comme mise en œuvre d'un enjeu de sens dépendant d'une situation et se construisant avec l'autre du langage, oblige l'analyste à distinguer deux types de sujets, correspondant au double espace de signifiante, externe et interne à sa verbalisation. L'être agissant est externe à l'être de sémiologisation de la parole et peut avoir plusieurs identités (anthropologique, sociologique, psychologique). Quant à l'être de parole, il est interne à l'acte de sémiologisation de la parole et peut, lui aussi, avoir plusieurs identités discursives, lesquelles dépendent de sa manière d'intervenir dans la construction du sens à travers un certain choix des formes (1995 : 164).

Les contraintes discursives concernent trois espaces d'insertion du sujet parlant. L'espace de locution permet à celui-ci d'occuper un espace de parole, de prendre possession de la parole et d'inclure l'autre dans cet espace de parole, d'où le problème, pour tout sujet

parlant de sa légitimité.

L'espace de relation se caractérise par le fait que le sujet communicant doit préciser ensuite le type de relation qu'il établit avec l'autre, du point de vue de l'influence qu'il souhaite produire sur lui.

L'espace de thématization se caractérise par le fait que le sujet communicant organise un univers thématique et le problématise en choisissant une identité discursive (décrivant, narrant, argumentant), en se positionnant par rapport à un système de valeurs auquel on adhère, que l'on rejette, que l'on discute, en apportant la preuve qu'il doit valider la prise de position.

Selon Charaudeau, trois conditions sont nécessaires pour définir la stratégie dans les sciences du langage : premièrement, un but défini comme objet de quête d'une action représentant un état d'équilibre final, bénéfique pour le sujet agent de cette quête. Pour atteindre ce but, il suffit d'avoir une compétence d'action fondée sur l'application d'un certain nombre de règles, si bien qu'on ne peut parler de stratégie. Il faut pour cela, qu'existe une incertitude quant à l'atteinte du but, incertitude qui peut être liée soit à l'éventuelle contre-action de l'autre, soit à l'éventuelle supériorité de l'autre, soit à l'existence d'obstacle matériel rendant l'atteinte du but difficile. Dès lors, peut se mettre en place une visée de résolution du problème posé par l'intervention de l'incertitude.

« Cette visée ouvre un nouveau champ d'activités qui, cette fois, est strictement langagier, et qui dépend d'un sujet individuel pourvu d'intentionnalité, lequel devra faire des choix parmi un ensemble de possibles. Ce type d'activité relève donc d'une conceptualisation (et d'une planification) qui consiste à calculer par avance les avantages et les inconvénients (les risques) de chaque choix en fonction des obstacles- incertitudes qui sont présentés. »

(Charaudeau 1995 : 166)

Pour que l'on puisse actualiser la notion de stratégie dans le domaine de la communication, il faut qu'il existe un cadre contractuel qui assure la stabilité et la prévisibilité des comportements, et l'intervention d'un sujet qui, devant tenter de réaliser des visées communicatives à des fins d'atteinte d'un but, joue soit avec les données du contrat, soit à l'intérieur de celles-ci. (**ibid.**)

Deux types de stratégies, le premier correspondant au « sujet psycho-social » qui est constitué par les interlocuteurs se définissant dans « l'espace externe » à la verbalisation de la signifiante mais avec une visée communicative ; ce type de stratégies permet au sujet psychosocial de résoudre les problèmes qui se posent à lui lors de son insertion dans des espaces de parole :

- comment justifier sa prise de parole, sa participation sociale aux échanges langagiers (stratégies de légitimation).
- Comment dans la relation avec l'autre, influencer celui-ci, en agissant sur ses croyances (stratégies de captation).
- Comment, dans la problématisation du propos, témoigner de sa position de vérité, en agissant sur les connaissances (stratégie de crédibilité).

Le deuxième type de stratégie permet au « sujet discursif » qui est constitué par les intralocuteurs, se définissant dans « l'espace interne » avec une visée à effet discursif, de déterminer, en fonction des visées communicatives, les effets discursifs qu'il lui faut produire. Les effets consistent à construire des figures archétypiques qui appartiennent à « l'imaginaire socio-discursifs », d'identité (sociotypes), de vérité (l'authentification, la vraisemblance), d'action (combat, lutte, négociation), à l'aide des procédés discursifs qui permettent d'organiser le discours de manière descriptive, narrative, argumentative. (1995 :167).

Ainsi, Charaudeau conclut-il qu'analyser la manière dont se mettent en place et circulent les discours consiste à décrire en premier lieu les contraintes situationnelles et discursives des contrats de communication dans lesquelles ils s'insèrent et prennent sens et dans un second temps, les types de stratégies qui apparaissent de façon récurrentes à l'intérieur de ce champ contractuel. C'est à cette condition que l'étude de la singularité d'un texte devient possible.

Pour Charaudeau, le rôle de l'analyste est d'observer à distance, pour tenter de comprendre et d'expliquer comment fonctionne la machine à fabriquer le sens social tout en s'engageant dans des interprétations dont il annonce la relativité. Il s'agit d'un processus d'interprétation qui implique une critique sociale afin de faire découvrir le non-dit, les significations possibles qui se trouvent derrière le paraître d'une information objective. L'information est affaire de discours, le discours témoin de la manière dont circulent et s'organisent les mots dans une communauté sociale en produisant du sens.

2.8 Notion de stratégie dans l'approche communicationnelle de Uli Windisch

L'approche communicationnelle permet de saisir le rôle des stratégies discursives dans la communication et l'argumentation politique.

Le terme de communication se rapporte, dans l'approche de Windisch, à l'ensemble des activités sociales et politiques qui se jouent à travers le langage en acte dans la vie quotidienne. L'harmonie ou le conflit dans les relations sociales obéissent à des logiques différentes et contradictoires. Windisch distingue la communication conflictuelle et la communication non- conflictuelle, la première remplit des fonctions sociales telles que :

dominer, se distinguer, exclure, lutter, combattre, vaincre, résister, se révolter ; la deuxième a pour objectif essentiels d'informer et de faire comprendre.

Tout auteur de la réalité sociale ou politique propose une interprétation de la réalité sociale en lui accordant un sens à l'aide de procédés argumentatifs et de stratégies discursives multiples. S'il y a désaccord à propos de l'interprétation, on entre dans le domaine de la communication conflictuel.

« Le chercheur va reconnaître un tel discours aux opérations qu'effectue celui-ci, soit au fait qu'il réfute le discours adverse, le malmène, le disqualifie, le déstructure, le reformule ou le traduit selon un discours manipulateur en un discours manipulé. » (Windisch 1987 :31)

Windisch précise que les relations de domination sont un élément constitutif de tout discours conflictuel. La communication conflictuelle est définie par des rapports d'inégalité et hiérarchiques. L'auteur d'un tel discours a aux moins deux interlocuteurs : son adversaire et le public-témoin. Les objectifs de l'auteur sont au nombre de trois : combattre les idées et les thèses émises par son adversaire, faire triompher ces thèses et les faire partager au public-témoin, au public-visé et concerné par les enjeux du conflit. (1987 : 25).

Le discours conflictuel possède sa nature spécifique : ses règles, sa structure et ses contraintes propres. Ce sont ces formes de langage qu'il s'agit de repérer.

Parmi les marques et les indicateurs linguistiques d'un discours conflictuel à partir de sa forme, abstraction faite de tout contenu, Windisch distingue, les marques « discrètes » et les « stratégies discursives » (1987 :34).

Les marques discrètes sont linguistiques, elles signalent dans un texte écrit, l'opposition d'un auteur de par son discours au discours adverse. Elles peuvent être lexicales ou de marques graphiques. Ces marques permettent à l'auteur d'un discours conflictuel à présenter le discours de l'adversaire tout en s'en distanciant. Cependant, les stratégies discursives représentent les moyens de traiter ce discours, c'est-à-dire de l'intégrer en le transformant et en le manipulant. Parmi les stratégies discursives, Windisch cite le discours rapporté direct et indirect, les différentes formes de négation et de réfutation, le démasquage, l'ironie, la simulation, la représentation fantasmatique, la stratégie de la guerre invisible. Le locuteur a le choix de traiter le discours adverse de trois modes différents : le mode argumentatif, qui consiste à évaluer le discours adverse en terme de vrai/faux à l'aide d'un langage analytique et didactique, le mode normatif, qui se contente de jugements de valeurs, et le mode ludique qui consiste à jouer avec le discours adverse. (1987 :60).

La combinaison de l'analyse de l'argumentation avec une interrogation en termes de

relations, de représentations et d'identité sociales, l'analyse de la communication permettrait de distinguer les procédés et les stratégies utilisées par chacun des deux interlocuteurs en situation de communication conflictuelle, d'un côté pour légitimer le discours du sujet parlant, et de l'autre pour illégitimer le discours et l'image et la représentation sociale adverses à travers le travail langagier et argumentatif qu'il construit.

Selon Windisch, l'auteur d'un discours conflictuel met en place, en plus des stratégies discursives et des moyens linguistiques, toute une série d'opérations en circulation des explications et des développements d'une thèse qu'il cherche à faire admettre auprès de son public, il développe une activité argumentative pour accroître la crédibilité de sa thèse, simultanément, il cherche à illégitimer la thèse adverse. Pour ce faire, il utilise des procédés argumentatifs de légitimation et de crédibilité. Deux grandes catégories peuvent être distinguées :

- l'autorité et la légitimation personnelle fondées sur l'expérience propre, les jeux de placement en relation avec l'interlocuteur, la connaissance de la réalité, l'adoption d'un point de vue particulier.
- légitimation et autorité du locuteur fondées sur celles d'une source extérieure (énoncés rapportés) : source individualisée et citée, source individualisée et rapportée en discours indirect, les « on-dit » collectifs, proverbes et maximes (1987 :71).

Windisch définit la communication politique comme « la lutte pour la définition de la situation, par médias interposés, entre les différents acteurs sociaux et politiques afin d'imposer leur point de vue sur les événements, sur leurs causes et sur les responsabilités en présence » (1999 : 10).

La participation à cette communication conflictuelle exige une certaine compétence médiatique puisque ces activités se déploient à travers les médias. Cette compétence se subdivise en plusieurs composantes, la première est d'ordre langagier ou compétence verbale, la deuxième est d'ordre communicative qui doit être à son tour enrichie d'une compétence en communication politique, cette dernière prend souvent appui sur des événements symboliques à forte connotation émotive, qui sont ancrés dans la mémoire collective et, par conséquent, susceptibles de renfermer une efficacité médiatique et politique. Une autre capacité s'ajoute, dans la définition de la situation par le langage, la capacité de symboliser, de représenter la réalité de façon plus imagée et significative et efficace en direction du citoyen ordinaire.

L'approche communicationnelle insiste sur le caractère dynamique du processus de construction du sens d'un objet politique. De même, le sens d'un thème varie suivant le contexte et la situation, qui agissent sur la perception des phénomènes.

La dimension pragmatique concerne l'usage du langage et les relations qui s'établissent entre l'émetteur et le récepteur. Le langage du politique n'est jamais neutre, il exprime des orientations et des objectifs politiques. Les mots constituent un pouvoir que les acteurs de la communication conflictuelle cherchent à s'emparer afin de définir la situation ; les mots sont créateurs et modificateurs de la réalité. Le sens se construit dans et par l'affrontement des mots, par le sens que chacun des acteurs donne à ces mots, et ces sens sont divergents autant que les visions du monde et les conceptions générales des acteurs le sont aussi.

La dimension symbolique est déterminante, définir un objet politique, c'est lui donner un sens en le symbolisant. Selon Windisch, le code de la communication politique n'est pas simplement un répertoire de signes, mais un répertoire à la fois de signes, de symboles, de mythes, d'images, de métaphore qui vont être combinées dans l'optique de leur acceptabilité par certaines couches de la population.

La réception est l'une des dimensions les plus importantes dans l'approche communicationnelle. Un même message est interprété de manières différentes par des publics différents. L'analyste doit tenir compte de l'efficacité du discours, de la manière dont les messages sont reçus selon qu'ils convergent ou non avec les effets du discours.

La dimension interprétative permet également de mettre en évidence la multidimensionnalité de l'analyse quand le discours politique est médiatisé.

« A ce moment-là, les médias ne doivent plus seulement maîtriser la couverture es événements réels, les cerner de manière aussi adéquate que possible, mais également gérer la manière dont ces événements sont interprétés par les différents acteurs politiques ainsi que la manière dont ces différents événements, discours et interprétations seront présentés au grand public. »

(Windisch 199 :10)

Windisch s'intéresse à la nature et à la logique spécifique des représentations médiatiques des événements politiques. La réalité telle qu'elle est représentée par les médias ne correspond pas à la réalité effective, cette modification n'est pas intentionnelle, mais relève du travail de reconstruction de la réalité par les médias. En effet, conclut Windisch, on arrive au point où ce ne sont plus les événements qui sont déterminants, mais celui qui, parmi les différents acteurs politiques appelés à interpréter ces événements, réussit à imposer sa définition de la situation.

2.9 Convergences et divergences de la notion de stratégie discursive dans les différentes approches

La comparaison des principales définitions de la notion de stratégie discursive montre que ce terme ne recouvre qu'une étiquette qui représente des notions assez souvent

différentes. Mais au de-delà de leurs divergences, ces définitions présentent quelques points communs susceptibles d'être examinés dans une approche unifiée de la complexité du discours. Les auteurs sus-cités considèrent que les stratégies discursives sont liées étroitement à la situation dans laquelle elles se déroulent.

Gumperz considère que la relation entre les activités verbales et le contexte est dialectique, elles en dépendent, le construisent et le modifient ; l'analyse des stratégies discursives doit tenir compte de la spécificité de chaque interaction. Pour Charaudeau, le concept de contrat de communication, à la différence de celui de situation, permet de décrire les textes, leurs particularités en fonction des conditions dans lesquelles ils ont été produits. Il estime que l'étude de ces singularités doit être précédée par la description des contraintes situationnelles des contrats de communication dans lesquels le texte prend sens.

L'analyse des stratégies discursives ne peut être dissociée de leurs conditions de production, mais elle inclut un nombre de procédés qui sont universels, affirme Gumperz. Pour Jean-Michel Adam, les stratégies relevant de l'organisation compositionnelle des énoncés s'appuient sur des structures textuelles relativement stables et a établi des correspondances au niveau de l'organisation compositionnelles des productions discursives.

Charaudeau distingue le « contrat de communication » de celui « d'individuation » et considère que la description des stratégies communicationnelles et discursives comme un préalable à l'étude de la particularité de tout texte.

Les classements des stratégies sont établis selon deux critères, qui recourent la distinction faite par Charaudeau entre la notion de structure et celle de sujet.

Le premier classement met l'accent sur la structure des productions discursives, Gumperz distingue le sens du message et sa structure de surface et postule que le processus de contextualisation consiste à repérer un certain nombre d'indices au niveau de la structure de surface, permettant d'identifier des échanges verbaux comme représentatifs de certaines activités sociales et culturelles, il propose un classement selon le type d'indices repérés.

Pour Charaudeau, le type de stratégie reflète la structure de l'activité verbale, il part de l'hypothèse selon laquelle tout acte de communication dépend d'un contrat de communication comportant des contraintes situationnelles, discursives et linguistiques pour aboutir à une tripartition en stratégies communicationnelles, stratégies discursives et procédés discursifs. Pour Adam a établi un classement des stratégies discursives au niveau de la structure compositionnelle des textes (stratégies narrative, descriptive, argumentative et explicative). Bange, quant à lui, il insiste sur la structure hiérarchique des activités verbales, en différenciant les niveaux stratégiques et les niveaux opérationnels de la structure de

l'interaction.

Le deuxième type de classement s'appuie sur la notion de sujet (parlant ou écrivant) et le sujet interprétant.

Pour Gumperz, le sujet se définit par sa compétence communicationnelle, concept qui permet de distinguer, parmi les stratégies communicationnelles, celles qui sont appropriées ou non du point de vue du sujet parlant, des stratégies interprétatives adéquates mises en œuvre par le sujet interprétant.

Pour Bange, le niveau stratégique est celui de l'interprétation des actons verbales. Ducrot et Adam distinguent, les stratégies de production des stratégies de réception en insistant sur la dimension interprétative des stratégies discursives. Celle-ci fait partie intégrante du processus de production. Charaudeau associe la notion même de stratégie à celle d'un sujet, qui interagit dans un espace d'individuation, conformément à une intentionnalité. Pour Windisch, il insiste sur la dimension interactionnelle des stratégies discursives. Le classement proposé (stratégies d'attaque, de défense et de persuasion) s'appuie sur les différents types de relation entre les interactants.

Selon Bange, il y a un passage graduel entre niveaux stratégiques et opérationnels, basés sur l'existence des buts et des sous-but ; Jean Michel Adam propose un reclassement des procédés compositionnels répertoriés en terme de buts (la soumission, la manipulation ou la persuasion). Ducrot distingue ce que l'on fait en disant quelque chose, et ce que l'on fait et qu'on ne dit pas.

Charaudeau met un parallèle entre les types de stratégies et les types de contraintes qui définissent les contrats de communication en insistant sur le rapport entre le sujet et la structure, déterminés par les enjeux d'une interaction.

Retenons que toutes ces définitions convergent vers l'importance de la dimension interactionnelle dans la définition des stratégies discursives, elles insistent sur le caractère finalisé des activités verbales, en insistant sur l'élément intentionnel, les buts pratiques, les objectifs ou la visée communicationnelle de celles-ci. (Zrinka 2011 : 69)

Gumperz affirme que la tâche des interactants est d'exécuter des actions verbales et de les rendre interprétables en construisant un contexte dans lequel elles s'insèrent. Ils font appel à leur compétence communicative pour construire les buts de communication vraisemblables, ils construisent des prédictions de communication qu'ils pensent sous-tendre les énonciations particulières.

Bange, et après avoir postulé que toute action est complexe, elle est hiérarchisée et séquentielle, il distingue deux niveaux d'analyse, le niveau de la détermination des buts et le

niveau des stratégies. Il définit la stratégie comme un ensemble d'actions sélectionnées et agencées en vue de concourir à la réalisation d'un but final. L'idée de stratégie, selon Bange, inclut l'idée d'une hiérarchie de buts et de moyens.

Ducrot postule que le « dire est inscrit dans le dit », le sens d'un énoncé ne pouvant se décrire sans référence à certaines intentions d'énonciation. L'intention de l'énonciation donne le sens à l'énoncé. Selon la conception énonciative de Ducrot, attribuer un sens à un énoncé, c'est chercher pourquoi l'énoncé a été produit. Le sens d'un énoncé contient une allusion à son éventuelle continuation et prétend orienter le discours dans telle ou telle direction. La distinction entre stratégies de production et stratégies d'interprétation reflète la conception de l'énonciation comme partie intégrante de l'énoncé. Les stratégies discursives sont constitutives du sens profond de l'énoncé, tandis que la compréhension de l'énoncé implique la découverte de la conclusion précise visée par le locuteur.

Adam met en relation la structure compositionnelle des énoncés avec les plans d'organisation énonciative et illocutoire lui permettant de dégager les rapports entre structures sémantiques textuelles et structures énonciatives pragmatiques. Selon lui, la notion de stratégies discursives contribue à la description de certaines activités discursives (telle que la narration). La stratégie narrative consiste à obliger l'interprétant à compléter le récit, à la recherche d'une cohérence sémantique.

Charaudeau distingue la notion de but et de visée, ce qui lui permet de penser la notion de stratégie. Il définit le but comme objet de quête représentant un état d'équilibre final. Pour lui, la visée n'est que l'intension d'influencer l'autre. La finalité actionnelle du comportement actionnel repose sur l'application de règles procédurales prédéfinies. Charaudeau définit les conditions générales de définition de la stratégie : le but, une incertitude quant à la réalisation du but et une visée de résolution du problème, ainsi qu'un sujet pourvu d'intentionnalité.

Windisch distingue deux types de communications, la communication conflictuelle et la communication non-conflictuelle auxquelles correspondent deux réalités langagières discursives avec leurs règles, leurs structures et leurs contraintes propres. Le discours conflictuel vise à amener le récepteur à rejeter une information qu'il a admise. Cependant, le discours non-conflictuel cherche à apporter au récepteur une information qu'il ignore.

La principale source de divergences, selon Zrinka, réside dans le concept même de discours qui n'est pas saisi dans toute sa complexité. Chez Charaudeau, par exemple, le terme de « stratégies discursives » s'oppose à celui de « stratégies communicationnelles » et de « procédés discursifs ». Cependant, dans le modèle genevois, la notion de discours recouvre les dimensions situationnelles, textuelles et linguistiques.

Les approches mentionnées illustrent deux façons différentes d'aborder le discours en général, et le discours du journalisme en particulier. Ce dernier est abordé soit sous la problématique de l'information médiatique, soit sous celle de la communication politique. Le modèle genevois de l'analyse du discours intègre les deux problématiques dans une approche unifiée de la complexité de l'organisation du discours et rend compte les interrelations subtiles entre ses dimensions constitutives, pour en proposer une analyse dynamique.

Retenons que la notion de stratégie discursive est difficilement définissable car elle s'appuie sur un concept flou, une notion « carrefour », d'où la nécessité de la description des stratégies discursives dans un modèle globale qui intègre, selon Roulet, « dans une perspective interactionniste, les dimensions linguistiques, textuelles et situationnelles ».

Le but de ce modèle est de poser un cadre permettant de réexaminer différents concepts d'une analyse pragmatique (acte de langage, fonction illocutoire, connecteur) étudiés généralement sans contexte et sans référence à la structure de discours. Ce modèle vise à montrer qu'il est possible de décrire la structure du discours en s'appuyant sur des principes simples, à condition de concevoir le discours comme « négociation », il procède au repérage des constituants du discours à différents niveaux et des marques des relations entre ces constituants, ainsi qu'à la reconstitution des processus d'articulation qui sont en jeu dans le discours.

Dans la première version du modèle genevois, qui s'appuie sur la conception du discours comme négociation, essaie de dégager deux contraintes qui déterminent la structure d'un discours : la complétude interactionnelle (la satisfaction de la contrainte du double accord qui autorise la clôture d'une négociation, donc, de l'échange qui la constitue) et la complétude interactive.

A partir de cette distinction, il pose que toute conversation a une structure à trois niveaux hiérarchiques: échange, intervention et acte de langage. Ces unités s'insèrent dans des unités de rang supérieur, les incursions.

D'après la fonction qu'ils exercent au sein des unités plus vastes, les échanges confirmatifs remplissent la fonction d'ouverture et de clôture d'une incursion. Les échanges réparateurs, quant à eux, remplissent une fonction de transaction. Les interventions constitutives d'échanges, elles peuvent avoir soit une fonction illocutoire initiative, si elles appellent une réaction, soit une fonction illocutoire réactive, si elles renvoient à une intervention antérieure. Quant aux plus petites unités constitutives d'une intervention, elles sont liées par des fonctions interactives.

Le modèle genevois, dans sa première version, envisage la problématique des stratégies

du discours de deux manières différentes. Elles s'appuient toutes les deux sur le repérage des marques linguistiques responsables de l'organisation argumentative et hiérarchique du discours, conçues comme indicateurs de stratégies. L'analyse qu'elle propose part de l'hypothèse selon laquelle, les faits d'enchaînement et d'interprétation dans le discours sont contraints. Il en découle que les divers constituants du discours dégagés par l'analyse hiérarchique (actes, interventions, échanges) peuvent être considérés comme imposant ou satisfaisant des contraintes de nature différente permettant de rendre compte de leurs interprétations, des enchaînements auxquels ils donnent lieu et de leur complétude.

Selon la première conception, la notion de stratégie est liée à l'exécution des interventions illocutoires. Les « stratégies d'interaction » sont définies en termes de visées.

« Le locuteur voulant exécuter une intervention illocutoire en qui pourrait menacer la face de l'interlocuteur se trouve ainsi, si on laisse de côté la stratégie d'évitement consistant à renoncer à intervenir, devant le choix devant deux grandes stratégies : assurer la fonction de la fonction illocutoire, « être clair », au risque de porter atteinte à la face de l'interlocuteur, ou ménager celle-ci, « ne pas s'imposer », en étant ambigu, au risque de ne pas être compris. Mais le choix n'est pas aussi tranché, car ces deux stratégies peuvent s'analyser en des sous-stratégies : on peut assurer la compréhension de la fonction illocutoire de deux manières : ouvertement ou non ouvertement ; de même, on peut ménager la face de l'autre en étant ambigu, selon qu'on oriente ou non l'interlocuteur vers l'interprétation illocutoire visée. »

(Roulet 1981 : 13).

D'après ce classement, la place centrale est accordée à la volonté du locuteur de réaliser certains buts, en choisissant une manière d'agir qui serait le mieux à même de répondre aux exigences extérieures et d'éviter certains risques que comporte une situation d'interaction.

Les concepts de but, de risque et de choix permettent de définir l'activité du locuteur face à des contraintes communicationnelles. Assurer la compréhension et ménager la face de l'autre sont les buts qui orientent le locuteur dans son intervention. Cependant ces deux concepts sont nécessaires, mais ils ne sont pas suffisants pour définir la notion de stratégie. Celle-ci inclut également le concept de choix. Le locuteur a le choix de choisir l'une des exigences de l'interaction en dépit de l'autre, mais il peut aussi les concilier. Le choix n'est pas sans conséquences sur les rapports à l'intérieur de l'interaction, des rapports de dominance, de soumission ou de rapports égaux. Ainsi toute stratégie est-elle associée aux trois critères : de buts, de contraintes et de choix, ces critères sont indissociables et étroitement liés. Le choix d'une stratégie par le locuteur repose sur la détermination des buts communicatifs, dont la réalisation dépend du respect des contraintes, imposées par la présence

d'un interlocuteur ayant des buts et des choix différents.

A ces stratégies d'exécution des interventions illocutoires correspondent les différents modes de réalisations linguistiques qui peuvent être, selon Grice (1979), la conception intentionnelle des stratégies distingue, dans l'expression de la fonction illocutoire, ce qui est explicité de ce qui est implicite, dans ce qui est implicite, ce qui l'est conventionnellement de ce qui l'est conversationnellement.

Elle met en rapport les stratégies qui commandent l'interaction et la problématique des marqueurs illocutoires, pour constater que le mode explicite est caractérisé par l'emploi de marqueurs dénominatifs de fonction illocutoire, tandis qu'à l'implication conventionnelle, conversationnelle généralisée et conversationnelle particulière correspondent les marqueurs indicatifs de la fonction illocutoire, les marqueurs potentielles de la fonction illocutoire et l'absence de marqueur de la fonction illocutoire implicite.

Quant aux structures syntaxiques fondamentales (déclarative, interrogative et impérative), considérés dans d'autres approches comme marqueurs de fonction illocutoire spécifique (assertion, demande d'information, ordre), elles font partie des marqueurs d'orientation illocutoire permettant d'établir le même type de relation de droits et d'obligation entre les interlocuteurs.

Les tenants de la deuxième conception des stratégies qualifient la première conception d'intuitive, conçue comme un ensemble de moyens, attribués à un responsable et mis en œuvre pour atteindre certains buts. Auchlin et Moeschler affirment que caractériser linguistiquement le responsable d'une stratégie imposerait le choix entre deux conceptions pragmatiques des stratégies, une conception polyphonique et une conception intentionnelle.

Selon la conception formelle, c'est la relation qui s'opère entre l'imposition de contraintes et leur satisfaction qui est nommée « stratégie ».

Une stratégie est définie comme une relation entre deux objets, appelés respectivement source et cible.

« Les notions de source et de cible dénotent respectivement un ensemble de départ et un ensemble d'arrivé associé par la relation stratégie. A ce titre, elles doivent être interpréter comme des variables, et non comme des constantes, ce que sont les notions de but et de moyen de la conception instrumentale. Cette définition implique que pour chaque type de stratégie (interactive, interactionnelle, interprétative) la valeur des variables source et cible soit donnée par des contraintes de nature différente. » (Roulet et al. 1985 : 199)

Partant de l'hypothèse selon laquelle, une stratégie repose sur la mise en relation de deux entités, ceci implique la délimitation d'un espace cognitif dans lequel cette relation

s'actualise.

Cette hypothèse liée au format permet de définir deux modes d'accès aux stratégies : un mode d'accès inférentiel et un mode d'accès totalisant. (1985 : 200).

La conception formelle définit la stratégie comme l'ensemble du matériel nécessaire pour remplir son format. Cependant, la conception formelle se trouve confrontée au problème de l'identification des constituants susceptibles de remplir en termes de contraintes les variables source de la stratégie. Les auteurs de cette conception postulent qu'à un constituant peut correspondre un ensemble de variables source, définies par les contraintes illocutoires et/ou interactives qu'il actualise, et non pas une seule variable source. Le constituant donnant une valeur à la variable cible doit satisfaire les contraintes imposées par la source de la stratégie. Une telle satisfaction peut être évaluée à partir des critères suivants : l'existence d'un lien thématique, la nature entre contenus propositionnels, la compatibilité illocutoire et/ou interactive et l'homogénéité argumentative.

Les tenants de cette conception posent que la variable source d'une stratégie interactive est par convention associée à l'imposition des contraintes d'enchaînement portant sur la bonne formation interactive des interventions. Et de façon symétrique, qu'à la variable cible d'une telle stratégie correspond, également par convention, la satisfaction des contraintes imposées par la source.

La description des stratégies interprétatives permet de présenter d'une façon plus complète les différentes hypothèses sur les relations entre faits d'interprétation, faits de progression et faits d'articulation du discours.

A la source d'une stratégie interprétative sont associées des contraintes que la cible doit satisfaire. Il existe deux grandes catégories de contraintes interprétatives, les instructions argumentatives et/ou fonctionnelles données par les connecteurs pragmatiques, les marqueurs de fonction illocutoire ou interactive, les opérateurs argumentatifs, les marqueurs de structuration et, d'autre part les lois du discours. Envisagée comme cible d'un processus stratégique, l'interprétation doit être conçue comme une représentation hypothétique du sens à attribuer aux divers constituants du discours. Cet aspect « hypothétique » peut être vérifié à travers les procédés d'infirmité et de confirmation auxquels elles sont soumises. Le fait d'envisager les interprétations dans leur aspect hypothétique « n'envisage pas le caractère indécidable du sens intentionné par un énonciateur, mais plutôt les divers mouvements et déplacements auxquels sont soumises, en regard de la progression du discours, les interprétations ». Ils distinguent deux mouvements, ou modes d'accès, modifiant les interprétations : les mouvements projectifs et les mouvements rétroactifs qui interviennent

dans le développement des stratégies interprétatives (1985 : 223).

La valeur de la source, de même que celle de la cible, d'une stratégie interactionnelle ne peuvent être données que par le format rempli d'une stratégie interprétative. L'analyse proposée permet d'identifier deux types de relations qui s'établissent entre ces stratégies, à savoir les relations d'inclusion et de blocage, ainsi que l'ordre suivant des relations entre stratégies conversationnelles (interactive et interactionnelle) et stratégie interprétative, stratégies qui doivent être attribuées à des énonciateurs distincts .

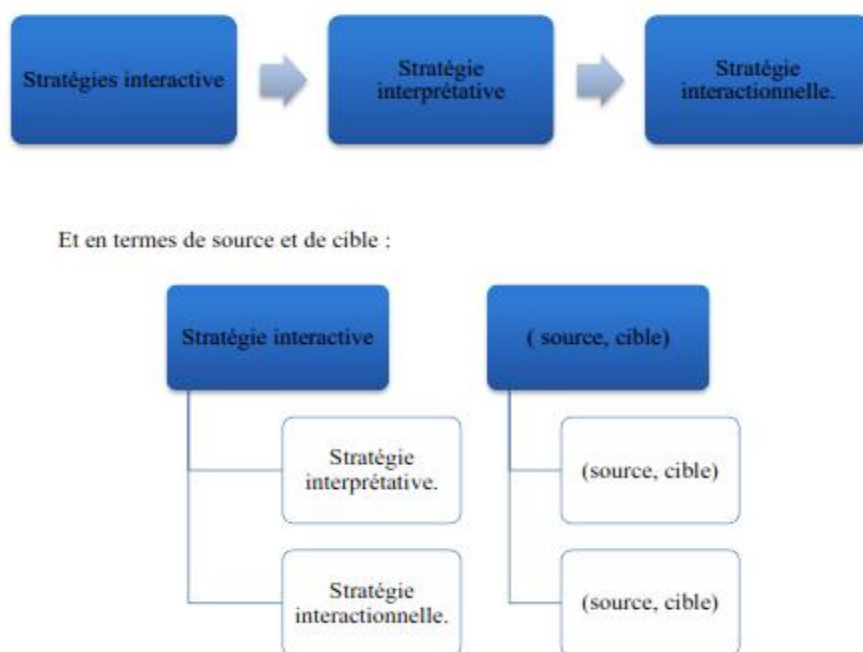


Figure 1: Stratégies (Roulet et al. 1985:234)

Et en termes de source et de cible :

La conception formelle, en mettant en avant le caractère contraint du déroulement du processus de production et d'interprétation des constituants du discours à différents niveaux, vise à réinscrire dans une perspective dynamique les descriptions statiques de l'analyse argumentative et hiérarchique des constituants du discours. Cependant, cette analyse reste insuffisante, du fait qu'elle n'intègre pas les notions de polyphonie et de diaphonie. D'où la nécessité d'introduire dans l'analyse des stratégies d'autres dimensions constitutives du discours afin de redéfinir la notion de stratégie dans un modèle d'analyse de type modulaire.

2.10 La notion de stratégie dans la version finale du modèle genevois

Ce modèle hiérarchique « a permis de rendre compte de la manière dont, avec un nombre fini de catégories, on peut produire une infinité de discours, qu'ils soient monologique ou dialogique ». (Roulet et al. 1985), le modèle a progressivement évolué vers la reconnaissance d'une « organisation hiérarchique de l'activité humaine à tous les niveaux, de la proposition syntaxique à l'échange, à l'action et aux représentations que nous nous faisons du monde » (Roulet, Filliettaz & Grobet 2001 : 5)

Limité au départ à la description de la structure hiérarchique et à l'organisation polyphonique, le modèle genevois a fini par prendre en considération toutes les dimensions constitutives de l'organisation du discours comme l'organisation informationnelle, compositionnelle, actionnelle, inférentielle ou interactionnelle. Ainsi, le modèle genevois est-il devenu un modèle global « s'appliquant à toutes les dimensions de toutes les formes de discours » (**ibid.**).

S'inspirant de l'étude modulaire des systèmes complexes de Simon (1962), les concepteurs de ce modèle proposent une approche qui devrait rendre de façon simple, progressive et systématique de l'organisation d'objets complexes, en les décomposant en un certain nombre de systèmes et de sous-systèmes d'informations. Il s'agit, en effet, d'une approche méthodologique de la modularité qui vise à décrire l'organisation du discours dans ses composantes linguistiques, textuelle et situationnelle, et qui postule un ensemble évolutif de sous-systèmes interdépendants, définissant les modules par la propriété de spécificité de l'information. (**id.31**)

Ce modèle contient cinq types d'informations : le module interactionnel et référentiel (qui relève de la composante situationnelle), le module hiérarchique (qui relève de la composante textuelle) et le module syntaxique et lexical (qui relève de la composante linguistique).

Ce dispositif permet de passer de la description des dimensions modulaires à la description des formes d'organisation élémentaires qui reposent sur la combinaison d'informations d'origine modulaire, tandis que les formes d'organisation complexes (compositionnelle, périodique, topicale, polyphonique et stratégique) sont fondées sur le couplage entre des informations issues de modules et de formes d'organisation (**Roulet 2001: 51**).

Dans cette approche, une stratégie est définie comme un processus discursif complexe, hiérarchiquement et séquentiellement organisé, issu de la combinaison d'information modulaires d'origines praxéologique et textuelle (relatives à la définition des unités de rangs différents) avec les informations liées aux formes d'organisation simples et complexes qui

interviennent dans l'analyse des buts et des visées communicationnelles des productions discursives réalisées dans une situation d'interaction spécifique.

La combinaison d'informations modulaires d'ordres praxéologique et textuelles s'effectue dans le cadre de la forme d'organisation opérationnelle, qui vise à rendre compte de la manière dont « les ressources communicationnelles s'imbriquent dans la structuration des actions » (Filliettaz 2001 : 209). La combinaison d'unités praxéologiques et textuelles minimales et intermédiaires donnent lieu aux unités discursives relevant du niveau opérationnel de l'interaction, tandis que la hiérarchisation des opérations discursives en fonction de leur contribution à la réalisation des enjeux individuels et communs d'une situation d'interaction spécifique relève du niveau stratégique. C'est à ce niveau, à partir de leur place au sein des unités discursives, que s'effectue l'attribution de la signification aux opérations discursives de portée locale.

Les stratégies de production et d'interprétation relevées par Ducrot et par Adam apparaissent, dans la perspective interactionniste cognitiviste, comme deux facettes « conceptuelles » du même processus stratégique de mise en relation des ressources langagières et des conduites finalisées, processus anticipé par l'instance de production et reconstitué par l'instance de réception. (Simunic 2011 : 87). De fait les stratégies de production et d'interprétation peuvent être considérées, l'une comme point de départ et l'autre comme point d'arrivée des opérations discursives effectives.

Une stratégie de production consisterait à donner un sens, en fixant leur but global et leurs sous-buts, à l'ensemble des opérations discursives qui seront effectuées, ainsi qu'à chacune d'entre elles.

En revanche une stratégie d'interprétation consisterait à comprendre le sens de l'ensemble des opérations discursives qui ont été effectuées, en reconstituant, étape par étape, les sous-buts de chacune des opérations ainsi que leur but global.

De là, l'analyse des stratégies discursives exige la prise en considération de l'ensemble des dimensions constitutives de cet instrument complexe permettant d'articuler les enjeux individuels et communs d'une situation d'interaction. Les dimensions linguistique, textuelle et situationnelle doivent être considérées à la fois comme ressources sur lesquelles s'élaborent les différentes stratégies et comme des contraintes imposées aux participants d'une interaction verbale.



Chapitre 3

Choix et justification du modèle Théorique

3 Pourquoi un modèle hiérarchique ?

Le modèle genevois présente de nombreux atouts tant au plan épistémologique qu'au plan descriptif.

Au plan épistémologique, le modèle présente un cadre contraignant pour la formulation et la validation des hypothèses sur l'organisation du discours. Dans le modèle hiérarchique, il n'est pas possible de poser un niveau de structure sans définir clairement les constituants et les relations qui le caractérisent ou de postuler un constituant sans indiquer clairement à quoi et par quoi il est rattaché. Ainsi, il est impossible de postuler un constituant subordonné dans une structure sans indiquer à quoi et par quelle relation il est rattaché.

Au plan descriptif, le modèle hiérarchique présente de nombreux avantages.

- 1- Il constitue un instrument heuristique efficace pour dégager des hypothèses sur les structures possibles d'un discours et constitue, de ce fait un préalable indispensable au passage de l'interprétation naïve à l'interprétation critique.
- 2- Il permet de formuler ces hypothèses de manière explicite, sous la forme de schémas arborescents, d'en saisir clairement les implications et d'en favoriser ainsi la validation.
- 3- Il permet de ramener la structure des discours les plus complexes à la combinaison d'un nombre limité de constituants et de relations de différents niveaux.
- 4- Il permet de mettre en évidence des propriétés fondamentales de la structure du discours (tels les échanges enchâssés dans une intervention, qu'il s'agisse d'un échange subordonné de préparation ouvert par l'initiateur de l'intervention, ou d'un échange subordonné de demande de clarification, ouvert par le destinataire.

Selon Eddy Roulet, « si on pose explicitement que la structure hiérarchique est le produit émergent du processus de négociation sous-jacent à toute interaction, elle apparaît à la fois comme constitutive de l'organisation du discours, comme motivée et comme produit d'un processus dynamique »

Dans la première version du modèle genevois, l'échange était subordonné à la réponse de l'interlocuteur, comme un préalable à celle-ci ; dans les versions les plus récentes, il est subordonné à la proposition initiale.

Les deux modes de structuration sont possibles, mais ils correspondent à des situations et des stratégies différentes de la part des interlocuteurs. L'interlocuteur est obligé de demander au locuteur de compléter sa proposition pour pouvoir y répondre et où l'échange enchâssé est subordonné et lié à celle-ci par une relation de clarification.

Dans ce cas, l'échange enchâssé ne vise pas à compléter la proposition du locuteur mais à éclaircir un préalable à la réponse ; il sera donc subordonné à celle-ci.

Selon Vion,

« l'analyse hiérarchique présente l'inconvénient d'être une analyse structurale, c'est-à-dire descriptive. La question se pose de savoir si cette procédure constitue une véritable analyse de l'interaction ou si, au contraire, elle n'est qu'un simple balisage préparant les données pour l'analyse » (1992 : 144).

Deux unités constitutives du discours, selon Ducrot, issues d'horizons différents : l'acte et l'échange.

Il reste la question de comment les articuler ?

Ducrot (Ducrot et al. 1980) va mettre en évidence le rôle des connecteurs ou mot du discours, il montre que la prise en compte des instructions données par les connecteurs permet d'enrichir considérablement l'interprétation des discours.

« Si donc, on admet que la signification d'une phrase comporte des vides à remplir pour obtenir le sens d'un énoncé, et aussi l'indication d'un large éventail de possibilités quant à la façon de les remplir, cette signification, établie par le linguiste, doit inciter l'analyse de textes à imaginer les multiples variations possibles du sens. Et cette invitation à l'invention sémantique constitue justement pour moi un des principaux apports de la linguistique à l'analyse du discours » (Ducrot et al. 1980 : 18).

Roulet a montré, dans (Roulet et al. 1985, chap. 2), que les connecteurs jouent un rôle très important dans la construction des séquences d'actes et, plus généralement, des interventions qui sont les constituants immédiats des échanges.

Pour résoudre cette hétérogénéité des enchaînements marqués par les connecteurs et les anaphores, Berrendonner postule l'existence d'une mémoire discursive, qui comprend « les divers prérequis culturels (normes communicatives, lieux argumentatifs, savoirs encyclopédiques communs, etc.) qui servent d'axiomes aux interlocuteurs pour mener une activité déductive » ; la mémoire discursive est alimentée en permanence par diverses sources, dont la première est la perception des évidences situationnelles : « Tout événement extralinguistique A ayant un caractère suffisant d'évidence verra sa représentation intégrée à M. Une autre source est constituée par les énonciations successives qui constituent le discours », ainsi que « la totalité des sous-entendus qui sont inférables soit de l'énonciation même, en tant qu'événement locutoire, soit de son contenu propositionnel » (183 : 230-231). Il propose alors une solution homogène au problème posé précédemment, en postulant que les connecteurs et les anaphores enchaînent dans tous les cas sur une information en mémoire discursive, information qui peut avoir sa source dans les connaissances encyclopédiques des interlocuteurs, dans l'environnement cognitif immédiat, dans l'avant texte, ou dans des

inférences tirées des unes et des autres.

Bally avance l'hypothèse selon laquelle, le discours n'est pas formé seulement d'unités et d'informations linguistiques, mais aussi d'unités et d'informations référentielles. L'hypothèse d'une mémoire discursive se révèle indispensable pour rendre compte des enchaînements qui ne sont pas marqués par des connecteurs ou des anaphores, ainsi que les cas non marqués de polyphonie comme l'ironie. Seule la référence à des informations en mémoire discursive permet d'expliquer la relation d'argument entre les deux actes : la relation d'anaphore, dite associative ou l'ironie de l'affirmation.

Sinclair & Coulthard (1975) sont les premiers à proposer une description de la dimension hiérarchique de l'échange, qui articule les trois niveaux de l'échange, de l'intervention et de l'acte.

De fait, il faut combiner les apports de Pike, sur la conception d'une structure hiérarchique récursive, de Ducrot et Franck sur les relations entre les constituants de l'intervention, et de Sinclair & Coulthard, sur la structure de l'échange, pour aboutir à Roulet et al. (1985) à un premier modèle de l'articulation du discours, tant dialogique que monologique, qui était fondé sur une conception du discours comme négociation et sur l'organisation hiérarchique récursive découlant de celle-ci.

Retenons la définition d'un objet d'étude : « le discours comme interaction verbale située, dans des dimension linguistique et situationnelles », la définition d'un ordre méthodologique descendant, de l'interaction verbale aux formes qui la constituent, échanges, intervention et actes, le caractère central de l'organisation hiérarchique, la formulation d'hypothèses intéressantes sur les relations entre ces constituants et les formes en mémoire discursive, sur l'organisation polyphonique, sur le repérage de séquences typiques (narrative, délibérative, poétique, etc.), sur les mécanismes inférentiels qui commandent l'interprétation, enfin qui régissent l'interaction (comme le ménagement des faces des participants).

Le discours est ainsi défini par la combinaison de ces trois types d'informations.

Bronckart note que «les textes constituent des entités dont l'organisation et le fonctionnement sont sous la dépendance de paramètres multiples et hétérogènes : situation de communication, modèles des genres, modèles des types discursifs, règles du système de la langue, décision particulière du producteur, etc. » (1997 : 80).

Molino affirme que :

« Ce qui apparaît ici, c'est la stratification complexe du texte ; il ne constitue pas une unité, un système cohérent qui devrait correspondre à un sens déterminé, mais un ensemble hétérogène de données appartenant à des couches, elles aussi diverses. [...] On aboutit ainsi à

l'hypothèse fondamentale selon laquelle un texte, pas plus qu'une autre réalité empirique, n'est qu'un objet simple dont il faudrait découvrir la signification » (1989 : 44)

et il conclut « il faut donc élaborer des modèles descriptifs qui soient adéquats pour décrire cette complexité » (46).

L'étude modulaire des systèmes complexes, telle qu'elle a été esquissée par Simon (1962) dans une perspective méthodologique, propose une approche qui permette de rendre compte de manière simple, progressive et systématique de l'organisation d'objets complexes, en les décomposant en un certain nombre de systèmes et de sous-systèmes d'informations. Cette approche présente au moins deux avantages. Tout d'abord, elle permet de décomposer un problème complexe de dimension raisonnable (1962 : 473). Ensuite, elle favorise la cumulativité du développement de la description en offrant la possibilité de construire celle-ci pas à pas et d'établir des acquis, au moins provisoires (1962 : 470-473).

Nous adhérons, avec Rubattel (1990), Nölke, à l'hypothèse selon laquelle l'objet complexe que constitue le discours peut être décomposé en systèmes d'informations pouvant être décrits de manière indépendante. Nous adoptons avec les auteurs mentionnés ci-dessus, une conception méthodologique de la modularité, qui vise à décrire l'organisation du discours, dans ses composantes linguistique, textuelle et situationnelle. Avec Nölke, nous postulons que « chaque module doit fournir une description du dispositif dont il traite qui soit exhaustive, cohérente, maximale économiquement et notionnellement indépendante des autres modules » (1994 : 77)

« Un modèle de l'organisation du discours est un ensemble articulé d'hypothèses sur les différentes composantes, linguistique, textuelle et situationnelle, et sur les interrelations. Il doit

permettre d'une part de décrire les propriétés de discours particuliers et, d'autre part, d'expliquer celles-ci en référence à des principes généraux. » (Roulet : 33)

Selon Roulet, il est impossible dans l'état actuel de nos connaissances et de nos moyens d'observation, de décrire sur le vif, l'ensemble des processus mis en œuvre simultanément par la production et l'interprétation d'une séquence. (Mobilisation des représentations mentales de l'évènement, identification du locuteur et du destinataire dans la situation d'interaction, choix ou interprétation du lexique, de la syntaxe, des marques temporelles, des expressions référentielles et des anaphores, de l'intonation, expression et interprétation de la relation argumentative entre les deux actes, de la nature polyphonique du second, de la dimension affective de la séquence.)

L'analyse ne peut pas se fonder sur la perception fugitive d'un discours occurrence, c'est-

à-dire un événement discursif auquel il a participé ou assisté, pour en élaborer une description.

Il est contraint de fonder ses observations et analyses sur des formes réduites et stabilisées de discours, susceptibles d'être relues, revues ou réécoutées autant de fois qu'il est nécessaire, qu'il s'agisse d'un document écrit ou oral, ainsi que sur les informations qui ont pu être recueillies sur celles-ci. Il y a nécessairement un décalage entre le discours-occurrence et le chercheur, et ce décalage s'accroît avec la distance spatiale et temporelle entre ceux-ci.

Ricœur distingue deux types d'opérations en analyse du discours :

L'interprétation objective, qui neutralise la personnalité de l'analyste et s'en tient aux indications données par le discours, et l'interprétation subjective, qui consiste en une appropriation du discours par l'analyste ; il entend par « appropriation », que l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence à se comprendre » (Ricoeur 1986 : 152).

L'analyste peut envisager, dans un premier temps, les différentes interprétations d'un discours à partir des informations linguistiques et situationnelles dont il dispose, sans prendre position et sans utiliser celle-ci à des fins personnelles, avant, dans un second temps, d'en exploiter certaines à des fins personnelles.

L'analyse du discours utilise donc principalement comme données des discours situés, tels qu'ils peuvent être observés sous la forme stabilisée du document écrit et des informations situationnelles qui l'accompagnent. Par ailleurs, afin d'atteindre un niveau de description assez général pour intéresser tous les publics susceptibles d'avoir accès au discours étudié, elle s'efforce de neutraliser la personnalité subjective de l'analyste en faisant intervenir les intuitions d'une équipe de chercheurs.

A partir de l'observation de discours situés, l'analyse se donne pour objectif d'élaborer un modèle de l'organisation du discours, qui doit permettre non seulement de rendre compte de l'organisation des discours observés, mais aussi de tous les discours possibles.

Berrendonner définit la notion de modèle ainsi : « Toute activité scientifique est une tentative pour représenter un objet livré par l'expérience, un quelconque matériau observable. Le représenter, c'est-à-dire, le reproduire abstraitement, le simuler à l'aide de concept, signifiés par un discours. » (in Cosnier et al. 1982 : 15).

Nous adoptons une épistémologie de la simulation, qui implique un travail en deux temps :

1) observer, interpréter et décrire des données discursives à l'aide de ces hypothèses dites externes que sont les notions introduites par les travaux antérieurs de chercheurs sur le

discours (tour de parole, échange, acte de langage, implicitation, connecteur, etc.) ;

2) élaborer des hypothèses internes qui permettent de rendre compte des faits ainsi observés dans un cadre intégré et qui permettent de prédire les propriétés de tout discours.

Nous avons procédé de la manière suivante :

Nous sommes partis de l'observation d'un grand nombre de chroniques en les examinant selon une démarche méthodologique descendante, nous nous sommes donné comme objectif de formuler des hypothèses abstraites, des contraintes (celles qui régissent la structure hiérarchique réursive de l'échange), permettant d'aboutir à des généralisations et de rendre compte non seulement des discours observés, mais d'autres discours possibles.

Nous avons tenté de décrire la structure hiérarchique, les relations entre les constituants et les constructions polyphoniques, en recourant aux notions (d'échange, d'actes de langage, de connecteur, de relation argumentative, de face et de polyphonie), nous avons étendu l'analyse à d'autres dimensions de l'organisation du discours, en particulier les dimensions référentielle, topicale, compositionnelle et stratégique, en exploitant de nouvelles hypothèses externes, telles que les notions de mémoire discursive, de représentation praxéologique, de topique, de place, de séquence narrative, d'explication et d'implicitation.

En résumé, nous visons à élaborer un modèle récursif permettant, à l'aide d'un nombre limité d'unités, de relations, et de principes généraux, de rendre compte, de manière à la fois fine et étendue, de la complexité de l'organisation de toutes les formes de discours possibles et réalisés, qu'ils soient dialogiques ou monologiques, écrits ou oraux, spontanés ou fabriqués, dans des langues particulières, et proposer un instrument d'analyse permettant de décrire de manière systématique toute forme de discours.

Pour Eddy Roulet, la pierre de touche d'un modèle de l'organisation du discours réside dans la combinaison d'une capacité descriptive (prenant en compte la complexité des discours observés) et d'une capacité explicative (liée à la formulation de contraintes, comme, par exemple, les règles qui déterminent les structures hiérarchiques possibles).

D'une manière générale le modèle proposé par Roulet adopte une position intermédiaire entre une démarche inductive, illustrée en particulier par l'analyse conversationnelle qui tend à privilégier les données empiriques, et d'une démarche déductive, illustrée par la théorie de la pertinence, qui tend à privilégier la formulation de principes généraux à partir de brefs exemples fabriqués au dépens de la description de la complexité des données discursives.

3.1. Présentation du dispositif modulaire

Adopter un dispositif modulaire, c'est partir de l'hypothèse selon laquelle un objet complexe peut être décomposer en un nombre de systèmes d'informations simples et

notionnellement indépendant (par notionnellement indépendant, on entend qu'il peut être décrit dans un premier temps pour lui même, sans référence à d'autres systèmes d'informations : ainsi, il est parfaitement possible de décrire les structures syntaxique, hiérarchique et référentielle indépendamment les uns des autres.), qui déterminent différentes formes d'organisation.

Le fait que ces différents systèmes d'informations puissent être décrits dans un premier temps indépendamment les uns des autres ne signifie pas qu'ils ne se combinent pas dans la production et dans l'interprétation des discours. En effet, les informations issues des différents modules se combinent continuellement dans la production et l'interprétation des discours. C'est cette combinaison de différents systèmes d'informations qui permet de rendre compte de la complexité des discours.

L'approche modulaire de l'organisation du discours implique une double exigence :

- a) Décomposer l'organisation du discours en un nombre limité de systèmes (ou modules) réduits à des informations simples.
- b) Décrire de manière aussi précise que possible la manière dont ces informations simples peuvent être combinées pour rendre compte des différentes formes d'organisation des discours analysés.

Selon Roulet, cela amène à distinguer les dimensions du discours correspondants aux différents modules du système (lexical, syntaxique, hiérarchique, référentiel et interactionnel), de celles des formes d'organisations (polyphonique, topicale, inférentielle, etc.), dont la description relève du couplage entre des informations issues de modules ou de formes d'organisation.

Cet aspect multidimensionnel ne permettait pas de rendre compte de manière simple et systématique de la complexité de cette organisation. Pour cela, il fallait non seulement réduire le nombre de modules, mais aussi réduire le système d'informations propre à chacun aux notions les plus simples.

L'architecture du modèle est hétéroarchic, pour reprendre, le terme de Sabah (1989 : 49), ce qui signifie qu'elle autorise des couplages entre tous les modules et forme d'organisation, mais elle accorde une place importante aux modules syntaxique, hiérarchique et référentiel, parce que ce sont eux qui déterminent les structures portantes du discours et qui rendent compte de la capacité de produire une infinité respectivement de clauses (ou propositions indépendantes), d'échanges et de structures conceptuelles et praxéologiques. La combinaison devrait être assurée par des règles de couplage, correspondant aux métrarègles de NOLke (1994).

Ces règles devraient permettre de définir les catégories discursives, des plus simples (l'acte périodique), aux plus complexes (comme le discours représenté diaphonique implicite) et, d'autres part de décrire les formes complexes d'organisation discursive (comme l'organisation polyphonique ou l'organisation stratégique).

Dans un premier temps, il est nécessaire de décrire de manière plus approfondie les combinaisons d'informations sur lesquelles reposent les différentes formes d'organisation.

3.2. Les modules

Selon Charaudeau (1989), la construction et l'interprétation du discours sont soumises à trois types de contraintes :

- a) Des contraintes situationnelles, liées à l'univers de référence et à la situation d'interaction.
- b) Des contraintes linguistiques, liées à la syntaxe et au lexique de la (ou des) variété(s) de langue(s) utilisées.
- c) Et des contraintes textuelles liées à la structure hiérarchique du texte.

On aboutit ainsi à un dispositif de cinq modules, définissant cinq types d'informations de base qui peuvent être décrites de manière indépendante : les modules interactionnels et référentiel (qui relève de la composante situationnelle), le module hiérarchique (qui relève de la composante textuelle), et les modules syntaxique et lexical (qui relèvent de la composante linguistique).

Le **module lexical** indique, en plus du sens conceptuel des lexèmes ayant un contenu référentiel, le sens procédural des formes telles que les déictiques et les connecteurs, qui donnent des instructions sur les informations à récupérer en mémoire discursive pour interpréter les discours (cf. Ducrot et al. 1980)

Quant au **module syntaxique**, il consiste en un ensemble de règles déterminant les catégories et les constructions des clauses en usage dans une langue ou une variété de langue, il indique aussi les instructions qui sont fournies par certains morphèmes, comme les pronoms anaphoriques et les temps verbaux ou certaines constructions syntaxiques, comme les constructions disloquées ou clivées, et qui visent à faciliter l'interprétation du discours (cf. Kleiber 1994, Lambrecht 1994, Moeschler et al. 1994, 199 et Grobet 2000).

Le **module hiérarchique** définit les catégories et les règles permettant d'engendrer les structures hiérarchiques de tous les textes possibles, de manière analogue au module syntaxique pour les clauses possibles ; il distingue trois constituants : L'échange, l'intervention et l'acte, et trois types de rapports entre ceux-ci : la dépendance, l'interdépendance et l'indépendance. Il est formé sur un principe de récursivité (une

intervention peut être formée de constituants de rangs supérieur, égal, ou inférieur) qui permet d'engendrer les structures hiérarchiques des textes dialogiques et monologiques les plus complexes (Roulet : 45).

Nous adoptons, avec Roulet, une conception restrictive et technique de la notion de texte, en considérant l'échange comme l'unité textuelle maximale.

La structure hiérarchique est le résultat, la face émergente d'un processus dynamique de négociation.

Le module référentiel décrit les représentations mentales, conceptuelles et praxéologiques, des activités, ainsi que des êtres et des objets qui constituent les univers dans lesquels le discours s'inscrit et dont il parle.

Le module interactionnel définit les propriétés matérielles de la situation d'interaction du discours et des situations d'interaction qu'il représente à différents niveaux : canal écrit ou oral, alternance des tours de paroles ou d'écriture, nombre d'interactants, coprésence ou distance spatio-temporelle entre ceux-ci, réciprocité ou non de la communication.

3.3. Les formes d'organisation

Roulet distingue les formes d'organisation élémentaires dont la description repose sur des catégories qui devraient être définies par des règles de couplage à partir d'informations d'origine modulaire. Ainsi les notions qui résultent du couplage d'informations d'origine modulaire, des formes d'organisation complexes, qui résultent du couplage d'informations issues de modules et/ou d'autres formes d'organisation.

La description d'une forme d'organisation élémentaire propose une première analyse d'un discours à l'aide de ces catégories. Roulet distingue sept formes d'organisation élémentaires suivantes : sémantique, prosodique (qui reposent sur le couplage d'informations hiérarchiques, lexicales et/ou référentielles), opérationnelle, séquentielle (qui reposent toutes les deux sur le couplage d'informations hiérarchiques et référentielles), informationnelle (qui reposent sur le couplage d'informations hiérarchiques, linguistique et/ou référentielles) et énonciative (qui repose sur le couplage d'informations linguistiques et interactionnelles).

Les deux premières formes d'organisations élémentaires, l'organisation phono-prosodique traite des représentations qui résultent du couplage entre les structures syntaxiques et les informations sur les propriétés phono-prosodiques des lexèmes et l'organisation sémantique. Elle décrit en premier lieu la structure prosodique de base, c'est-à-dire l'analyse en groupes et en mouvements intonatifs potentiels.

Quant à **l'organisation sémantique**, elle décrit les représentations sémantiques (ou formes logiques) des clauses, qui constituent une des entrées des processus inférentiels.

L'organisation **opérationnelle**, qui repose sur la combinaison d'informations issues des modules hiérarchique (pour la structure de l'échange) et référentiel (pour la structure des actions), permet d'intégrer les descriptions des dimensions verbales et actionnelles du discours.

L'organisation relationnelle traite de la description des relations illocutoires et interactives entre les constituants du discours, elle porte sur les relations entre des constituants textuels et des informations en mémoire discursive. L'organisation relationnelle repose sur le couplage entre des informations issues des modules linguistiques, pour les instructions fournies par les marqueurs des relations illocutoires et interactives (construction syntaxique, connecteurs, etc.), hiérarchique, pour la définition des constituants textuels, et référentiels, pour les informations stockées en mémoire discursive.

L'organisation séquentielle vise à définir et à repérer dans le discours des séquences typiques : narrative, descriptive et délibérative, en se fondant sur des informations d'origine hiérarchique et référentielle.

L'organisation informationnelle repère le topique et le propos de chaque acte en se fondant sur des informations d'origines hiérarchique, linguistique et/ou référentielle.

L'organisation énonciative définit et distingue les segments de discours produits et représentés dans le discours par les locuteurs scripteurs à différents niveaux d'emboîtement.

Les formes d'organisation complexes sont fondées sur le couplage entre des informations issues de modules ou de formes d'organisation.

C'est ainsi que l'organisation périodique repose sur le couplage d'informations issues du module hiérarchique et de la forme d'organisation élémentaire phono-prosodique.

Roulet distingue cinq formes d'organisation complexes :

périodique, topicale, polyphonique, compositionnelle et stratégique.

L'organisation compositionnelle traite des formes et des fonctions des séquences typiques décrites dans l'organisation séquentielle. Elle repose sur la combinaison d'informations issues des modules hiérarchiques, référentiels et linguistiques, ainsi que de l'organisation séquentielle et de l'organisation relationnelle.

« L'organisation périodique, qui repose sur la combinaison d'informations issues du module hiérarchique (pour la structure de l'échange et des interventions) et de l'organisation graphique (pour la délimitation d'unités et de mouvements périodiques) traite de la ponctuation du discours. »

L'organisation topicale traite de l'enchaînement des informations dans le discours. Dans un premier temps d'un point de vue statique, elle décrit les relations hiérarchiques ainsi que

les relations de dérivation entre les propos décrits dans l'organisation informationnelle; dans un second temps, elle vise à rendre compte de la gestion dynamique des propos dans le développement de l'interaction.

L'organisation topicale repose sur la combinaison d'informations issues des modules hiérarchique, référentiel et linguistique, ainsi que de l'organisation informationnelle et de l'organisation inférentielle.

L'organisation polyphonique traite des formes et des fonctions, dans le discours analysé, des discours représentés décrits dans l'organisation énonciative. Elle fait intervenir le couplage d'informations issues des modules hiérarchique, linguistique, interactionnel et référentiel, ainsi que des formes d'organisation relationnelle, topicale et inférentielle.

L'organisation stratégique décrit une dimension de l'organisation du discours, cette forme d'organisation repose sur le couplage d'informations d'origines linguistique, référentielle, interactionnelle, hiérarchique, relationnelle et topicale.

Ce dispositif modulaire permet de passer de la description des dimensions modulaires à la description des formes d'organisation élémentaires et complexes.

3.4. La dimension hiérarchique

La place centrale attribuée dans le modèle genevois à la structure hiérarchique de par son importance dans la description du discours.

Kerbrat-Orecchioni (1990 : 210) affirme que « le modèle dit “ hiérarchique fonctionnel ” constitue pour l'analyse des conversations (envisagée sous l'angle de leur structure interne) un outil précieux, et qui présente l'intérêt de rendre compte à la fois de leur organisation locale et globale, « micro et macro » ; Vincent parle d'« une théorie puissante de l'analyse de la conversation et des marqueurs discursifs » (1993 : 17).

Ricœur fait l'hypothèse que :

« Sous certaines conditions les grosses unités de langage, c'est-à-dire les unités de degré supérieur à la phrase, offrent des organisations comparables à celles des petites unités du langage, c'est-à-dire les unités de degré inférieur à la phrase, celle qui sont du ressort de la linguistique » (1986 :147) ;

Dès lors, pour lui, « la tâche de l'analyse structurale consiste à procéder à la segmentation (aspect horizontal), puis à établir les divers niveaux d'intégration des parties dans le tout (aspect hiérarchique) » (149-150)

Le modèle hiérarchique genevois présente de nombreux atouts tant sur le plan épistémologique qu'au plan descriptif. Il présente l'avantage de fournir un cadre contraignant pour la formulation et la validation des hypothèses sur l'organisation du discours.

Dans le modèle hiérarchique, « il n'est pas possible de poser un niveau de structure sans définir clairement les constituants et les relations qui le caractérisent ou de postuler un constituant sans indiquer clairement à quoi et par quelle relation il est rattaché. » (Roulet : 89).

Au plan descriptif, le modèle hiérarchique présente aussi de nombreux avantages :

- 1- Il constitue un instrument heuristique pour dégager des hypothèses sur des structures possibles d'un discours et constitue, de ce fait, « un préalable indispensable au passage de l'interprétation naïve, ou spontanée, à l'interprétation critique », dans le sens de Ricœur (1986 : 137-159).
- 2- Le modèle hiérarchique permet de formuler ces hypothèses de manière explicite, sous la forme de schémas arborescents, d'en saisir clairement les implications et il en favorise ainsi la validation.
- 3- Il permet de ramener la structure des discours les plus complexes à la combinaison d'un nombre limité de constituants et de relations à différents niveaux.
- 4- Il permet de mettre en évidence des propriétés fondamentales de la structure du discours. Nous pensons en particulier aux échanges enchâssés dans une intervention, qu'il s'agisse d'un échange subordonné de préparation, ouvert par l'initiateur de l'intervention, ou d'un échange subordonné de demande de clarification, ouvert par le destinataire.

Roulet signale que :

« La récursivité des modèles hiérarchiques, propriété indispensable pour rendre compte d'une infinité de structures phrastiques ou textuelles possibles, était précisément fondée sur la possibilité d'un constituant d'un rang donné, d'intégrer des constituants de même rang ou de rang supérieur ». (Roulet 2002 : 90).

La représentation proposée met en évidence une propriété fondamentale des constituants monologiques d'un dialogue. Le locuteur peut amener l'interlocuteur à collaborer à la construction de sa requête, en ouvrant un échange subordonné de préalable, ou l'interlocuteur peut intervenir de sa propre initiative dans la construction de celle-ci en ouvrant un échange subordonné de clarification. C'est cette dimension fondamentalement dialogale de la construction de tout discours monologique, affirmée par Bakhtine, que cette structure permet de figurer.

3.5. Dimension référentielle

Une telle analyse ne doit pas perdre de vue le caractère socio-historique des pratiques discursives et ne peut omettre de prendre en considération les médiations sociales qui interviennent en permanence dans la manière dont les agents se représentent les contextes

d'activité.

« *Toute interaction a pour condition de réaliser un schéma fonctionnel qui appartient au savoir commun des partenaires : c'est son côté schématique ; elle le fait dans des formes non prédictibles, car dépendantes de la relation qui se noue entre des individus dont chaque histoire est singulière : c'est son côté émergent.* » (Bange 1992 : 211)

Outre le fait d'être largement compatible avec la posture interactionniste adoptée par le modèle modulaire, elle offre notamment l'avantage de montrer comment les données référentielles liées à l'accomplissement des actions et à la négociation des concepts participent étroitement à la structuration des productions discursives. Le module référentiel est la composante élémentaire du modèle modulaire spécialisé dans la description des rapports que le discours entretient avec le monde dans lequel il est produit ainsi qu'avec le(s) monde(s) qu'il représente. Le module référentiel cherche à rendre compte d'une part des actions langagières accomplies ou désignées par les locuteurs, et d'autres parts les concepts impliqués dans de telles actions. Parce que ces actions et ces concepts sont partiellement régulés par des attentes typifiantes, et toujours négociés en situation.

Selon Bange, « le module référentiel doit décrire non seulement les représentations schématiques (praxéologiques ou conceptuels) sous-jacentes au discours, mais encore les structures ou configurations émergentes (praxéologiques ou conceptuels) qui résultent des réalités discursives particulières. »

Les paragraphes suivants seront consacrés à une présentation des principaux instruments d'analyse des composantes praxéologiques et conceptuels des productions discursives.

3.6. La composante praxéologique des productions discursives

A toute prise de parole est associé un enjeu, dont la nature dépasse les contraintes grammaticales et textuelles de la mise en forme linguistique. (Roulet 2001 : 103).

Fondamentalement « hétéronomes », les pratiques discursives « n'acquièrent sens et finalité qu'à s'enraciner dans une situation où s'opèrent des transactions » (Vernant 1997b : 175). C'est donc à l'aune de catégories praxéologiques que sont interprétées les conduites des interactants et sur celles-ci que se fonde la rationalité des rapports interpersonnels.

L'analyse des productions langagières ne peut être conduite sans recourir à des notions comme celle de but, de finalité, d'intention, d'agent, de motif, d'enjeu, etc.

En effet, l'agir humain n'est réductible ni à des comportements physiques manifestes, ni à des mécaniques cognitifs intériorisés, ni à des déterminations socio-langagières, mais il invite indiscutablement à une prise en compte articulée de ces diverses dimensions.

Confrontée à la nature praxéologique de toute réalité linguistique, l'analyse de discours se

doit de décrire les liens étroits que les productions langagières entretiennent avec les activités sociales qu'elle contribue à médiatiser.

Selon Roulet, il est possible de rendre compte efficacement, et sous leurs diverses formes de manifestation, de la diversité et de la complexité des situations d'interaction reviennent minimalement à couvrir les trois objectifs suivants :

- a. Expliciter quelques-unes des ressources typifiantes liées à l'accomplissement et à l'identification des actions dans le monde.
- b. Décrire, dans des situations d'interaction effectives, la nature et la configuration des enjeux actionnels tels qu'ils contribuent à structurer les conduites verbales des agents en présence.
- c. Représenter, dans leurs dimensions séquentielle et hiérarchique, les processus actionnels effectivement négociés.

L'étude des typifications mises à l'œuvre dans les pratiques sociales (a), des configurations d'interaction (b) et des négociations d'actions (c) donnera lieu à des propositions de description et débouchera sur la présentation des instruments d'analyse explicites que sont :

Les représentations praxéologiques, les cadres actionnels et les structures praxéologiques.



Chapitre 4

*Description des Stratégies du Discours Politique en Général
et Satirique en Particulier*

Le modèle genevois est composé de cinq modules ou systèmes d'informations de base, selon Roulet, ces modules peuvent être décrits de façon indépendante : « les modules interactionnel et référentiel (qui relèvent de la composante situationnelle), le module hiérarchique (qui relève de la composante textuelle) et les modules syntaxique et lexical (qui relèvent de la composante linguistique) » (Roulet 2001 :44)

Dans le présent chapitre, nous inventorions les informations d'origine modulaire nécessaires à la description des formes d'organisation opérationnelle et stratégiques discursives en général, et des discours du journalisme politique en particulier. Nous aborderons le rôle des différents aspects du cadre interactionnel dans l'étude des stratégies discursives.

La description de la dimension référentielle rendra compte des représentations et des structures praxéologiques et conceptuelles qui interviennent dans la construction des stratégies discursives, et à mettre en évidence les informations spécifiques de nature référentielle que l'instance médiatique met en place pour élaborer ses stratégies. L'analyse de la dimension hiérarchique, nous nous intéressons à la manière dont se combinent les unités textuelles et à différents niveaux de la structure textuelle à plusieurs niveaux et à leurs spécificités par rapport aux structures praxéologique et conceptuelle. La description de la dimension syntaxique et lexicale permettra de rendre comptes des ressources langagières mobilisées dans l'élaboration des stratégies discursives.

4. Les informations relevant de la dimension interactionnelle

L'analyse de la dimension interactionnelle a pour objet le fonctionnement de la communication médiatique en tant que type d'interaction sociale et sur celui du discours médiatique en tant que « construction collective ».

Kerbrat-Orecchioni (1990) envisage deux perspectives possibles de l'analyse d'une interaction.

La première « consiste à considérer l'interaction comme un texte produit collectivement » et « à dégager les règles de composition textuelle qui sous-tendent son organisation ».

La deuxième « consiste à la considérer comme le lieu où se construisent en permanence l'identité sociale, et la relation interpersonnelle. Dans cette perspective, les relations qu'il s'agit de décrire ne sont plus celles qui s'établissent entre les différents constituants du texte conversationnel, mais celles qui s'instaurent entre les interactants eux-mêmes, par le biais de l'échange verbal ». Pour concilier les deux définitions, elle propose la définition suivante : « Les interactions sont des séquences structurées d'actions, mais elles sont aussi par excellence le lieu où se déploient les rituels, où se construisent les identités, où se négocient les statuts »

(1990 : 277-278).

Ce modèle semble trop restrictif, du moment où il exclut de l'analyse un certain nombre de situations plus complexes où le produit discursif et son auteur servent de médiateurs entre plusieurs acteurs. Ainsi, pour décrire le cadre interactionnel du discours de la presse écrite, nous avons besoin d'une conception plus large des interactions verbales, en dehors du discours monologique, une conception qui considérerait le discours de la presse écrite comme une interaction sociale plus englobante.

Le modèle que Bakhtine développe semble répondre à cette exigence, car ce modèle accorde la priorité dans l'étude de la langue aux formes et aux types d'interactions verbales.

« La véritable substance de la langue n'est pas constitué par un système abstrait de formes linguistiques, ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psychophysique de sa production, mais par le phénomène social de l'interaction verbale, réalisée à travers l'énonciation et les énonciations. » (Bakhtine : 1977 : 135-136)

Toute énonciation, « quelque signifiante et complète qu'elle soit par elle-même, ne constitue qu'une fraction d'un courant de communication verbale ininterrompu (touchant à la vie quotidienne, la littérature, la connaissance, la politique» (id. 136).

Selon Bakhtine, les interactions doivent être mises en relations avec les conditions concrètes où elles ont été produites. « Grâce à ce lien avec la situation, la communication verbale s'accompagne toujours d'actes sociaux de caractère non-verbal, dont elle ne constitue que le complément, et au service desquels elle se trouve ». L'étude des « relations entre l'interaction concrète et la situation extralinguistique immédiate, et, par-delà celle-ci, le contexte social élargi. » constitue un vrai problème à l'analyse de la communication verbale.

« Jamais la communication verbale ne pourra être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète » (id. 137). D'autre part, le modèle bakhtinien propose une définition du dialogue qui peut être étendu à l'ensemble des pratiques discursives :

« Le dialogue au sens étroit du terme, ne constitue, bien entendu, qu'une des formes, des plus importantes, il est vrai, de l'interaction verbale. Mais on peut comprendre le mot 'dialogue' dans un sens élargi, c'est-à-dire non seulement comme l'échange à haute voix et impliquant des individus placés face à face, mais tout échange verbal, de quelque type qu'il soit. »

(Bakhtine 1977 : 137)

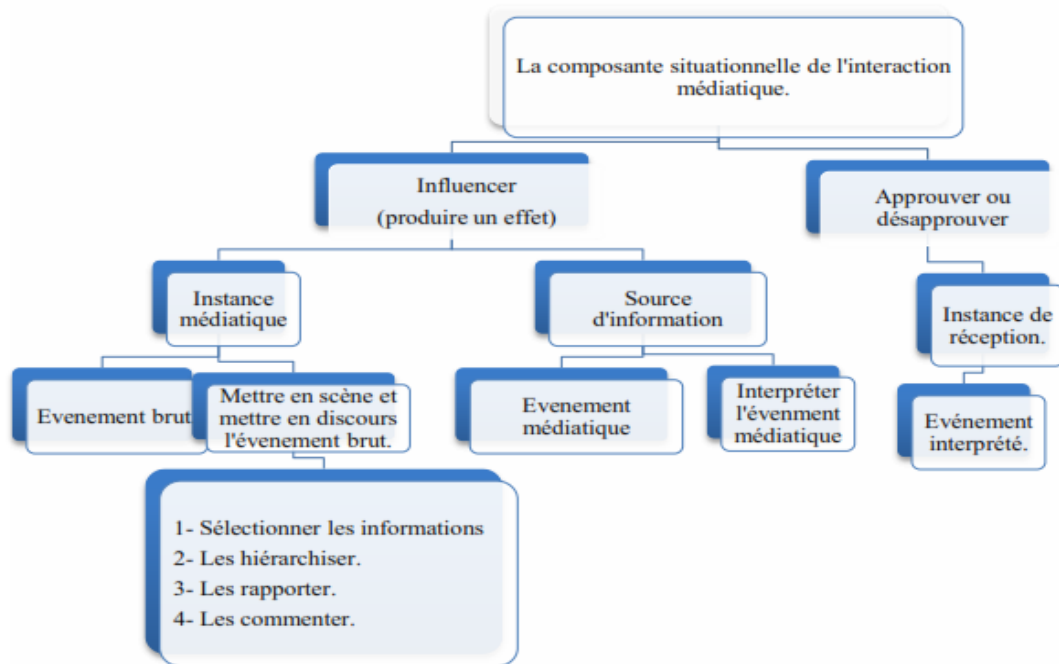
Admettre, avec Bakhtine, qu'une interaction verbale s'insère dans une interaction sociale plus englobante, c'est non seulement insister sur la complexité notionnelle de l'activité discursive, qui comporte une composante textuelle et une composante praxéologique, mais surtout prendre en considération le contexte social plus large qui contribue à l'élaboration du

produit discursif final. Dans le cas de la communication médiatique, cet élargissement de perspective s'avère indispensable dans le processus même de l'identification des interactants. S'agissant d'un processus plus complexe, son étude nécessite la prise en charge des rapports qui s'établissent entre les médias et les sources. Seule une analyse du processus dynamique de négociation entre les différents acteurs est susceptible de donner une explication sur le rôle des médias et l'efficacité des stratégies discursives déployées par les journalistes.

Dans ce processus dynamique de négociation entre différents acteurs, la mise en scène médiatique et son interprétation par l'instance de réception s'inscrivent dans un cadre interactionnel complexe, composé de deux interactions distinctes et complémentaires : celle entre l'instance médiatique et l'instance de réception d'un côté, et celle de l'instance médiatique et celle de sa source, de l'autre. Le produit médiatique (l'information) va se construire dans l'interaction de ces trois acteurs.

Le discours d'information médiatique n'est pas construit par la seule instance médiatique, mais co-construit dans l'interaction de la source d'information et l'instance de réception, comme le montre le schéma suivant :

Figure 2: Composante situationnelle de l'interaction médiatique.



Ce schéma s'inspire du point de vue terminologique du modèle d'analyse du discours d'information médiatique élaboré par Charaudeau (1997).

Il présente l'interaction entre trois instances qui participent à l'élaboration du produit médiatique, à savoir l'instance médiatique, la source d'information et l'instance de réception dans un processus dynamique de production et d'interprétation, au cours duquel l'évènement dont le discours parle (l'évènement brut) se transforme successivement en évènement médiatique et en évènement interprété. Par conséquent, il rend compte non seulement de la dimension interactionnelle de la communication médiatique, mais également de sa dimension référentielle, à l'aide des représentations praxéologiques et conceptuelle de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.

Ce schéma permet de délimiter et de décrire avec plus de précision les dimensions constitutives de la composante situationnelle de l'organisation du discours médiatique. Ainsi, nous pouvons identifier, au niveau des représentations mentales des êtres, des choses et des

événements, les deux univers du discours qui feront l'objet d'une description détaillée dans le cadre de l'analyse de la dimension référentielle : l'univers dont le discours parle (la représentation de l'événement brut) et l'univers dans lequel le discours s'inscrit (l'ensemble des représentations que comporte le schéma). Nous pouvons distinguer les représentations conceptuelles des représentations praxéologiques et rendre compte de leur complémentarité. Cependant, si ce schéma représente l'avantage de réunir plusieurs informations d'origines diverses pour rendre compte des différentes relations entre les différentes dimensions de la composante situationnelle, le schéma ne permet pas de saisir la spécificité de la dimension interactionnelle ni de décrire celle-ci de manière plus approfondie.

Selon Simunic (2010 : 110), l'application d'un modèle d'analyse du discours de type modulaire présente un intérêt incontestable dans la description de ces phénomènes discursifs complexes. L'approche modulaire consiste justement à analyser la composante situationnelle en deux systèmes d'informations simples, les modules interactionnel et référentiel, dont le premier permet de décrire la matérialité de l'interaction, en faisant abstraction en quelque sorte des relations complexes qu'elle entretient avec d'autres dimensions modulaires.

Dans l'analyse de la dimension interactionnelle, le modèle genevois s'inspire du modèle élaboré par Goffman (1988), qui distingue dans un premier temps, l'ordre de l'interaction de l'ordre social, pour envisager dans un deuxième temps, deux définitions de la notion d'interaction.

L'interaction au sens étroit se confond avec les situations d'échange en face à face, tandis que l'interaction au sens large s'étend à « toute occasion où un individu parvient à la portée de la réponse d'un autre que ce soit par co-présence physique, par connexion téléphonique ou par échange épistolaire » (Goffman 1988 : 202-203). Le modèle genevois reprend la notion d'interaction dans son acception large et propose la description de la dimension interactionnelle sous forme d'analyse de cadre interactionnel dans lequel s'inscrivent des productions discursives effectives. Selon Roulet,

« Le module interactionnel définit les propriétés matérielles de la situation d'interaction du discours et des situations d'interaction qu'il représente à différents niveaux : canal écrit ou oral, alternances des tours de parole ou d'écriture, nombre d'interactants, co-présence ou distance spatio-temporelle entre ceux-ci, réciprocité ou non de la communication. »(2001 : 46)

Nous nous intéressons principalement aux informations relatives à la matérialité de l'interaction médiatique. Celle-ci réunit trois participants : une source d'information, une instance médiatique et une instance de réception.

Avant de procéder à la description des paramètres interactionnels de la communication médiatique, nous signalons le caractère difficile et complexe de la situation d'interaction, et l'identification des interactants à des niveaux d'interaction différents. Ainsi, la diversité des événements mis en scène médiatique (politique, social et culturel), nous contraint à situer la communication à un second niveau d'emboîtement, celle entre un <journaliste> (scripteur) et son <lectorat> (lecteur). Quant aux événements sur lesquels porte l'information, ils se situent au niveau de l'interaction représentée.

1.1. Le premier paramètre interactionnel

C'est celui de l'occupation du canal, quand il s'agit de la presse écrite, le lecteur n'a pas la possibilité d'occuper le canal, sinon qu'exceptionnellement dans des situations où le lecteur puisse intervenir par des commentaires.

1.2. Le deuxième paramètre interactionnel

La situation matérielle des interactants est liée au type de support physique utilisé ou « canal de l'interaction »¹¹ Marcel Burger (2001). Ainsi la presse écrite utilise la presse écrite pour transmettre le texte, mais aussi le canal visuel pour transmettre le contexte.

La spécificité du support médiatique et de la situation matérielle des interactants détermine les stratégies discursives de production et d'interprétation.

1.3. Le nombre d'interactants est un paramètre

Dans le cas de l'interaction médiatique, le nombre d'interactants ne peut être décrit que de manière relative, dans le cas de l'article de presse, le cadre interactionnel comporte un journaliste scripteur et un nombre de lecteur indéfini. Le nombre de participants à l'interaction détermine aussi bien les stratégies de production (un journaliste s'adressant à un public nombreux et anonyme dont il doit imaginer et supposer la réaction) que les stratégies d'interprétation (un public ayant des interprétations différentes du même texte).

¹¹Burger définit la matérialité de l'interaction à l'aide de trois paramètres :

1. le canal de l'interaction, c'est-à-dire le canal utilisé par les interactants : oral, écrit ou visuel.
2. Le mode d'interaction, c'est-à-dire le degré de co-présence spatiale et temporelle des interactants.
3. Le lien d'interaction, c'est-à-dire la rétroaction, réciprocité ou non réciprocité entre les interactants.(2001 : 141)

1.4. La distance ou la co-présence spatiale et temporelle entre les interactants

Dans le cas de la presse écrite, le mode d'interaction est caractérisé à l'aide de trois concepts : la distance spatiale, la distance temporelle (au niveau de l'interaction entre le

journaliste et son lecteur), la co-présence communicationnelle (au niveau de l'interaction entre l'instance médiatique et l'instance de réception). Les tensions entre ces deux niveaux d'interaction sont manifestes dans le choix des stratégies discursives.

1.5. L'emploi des temps verbaux

L'utilisation des temps verbaux (Présent et futur) vise à effacer la distance temporelle, ou l'application du principe de la proximité géographique dans la sélection et la hiérarchisation des informations qui renforcent la présence communicationnelle.

1.6. Le lien d'interaction

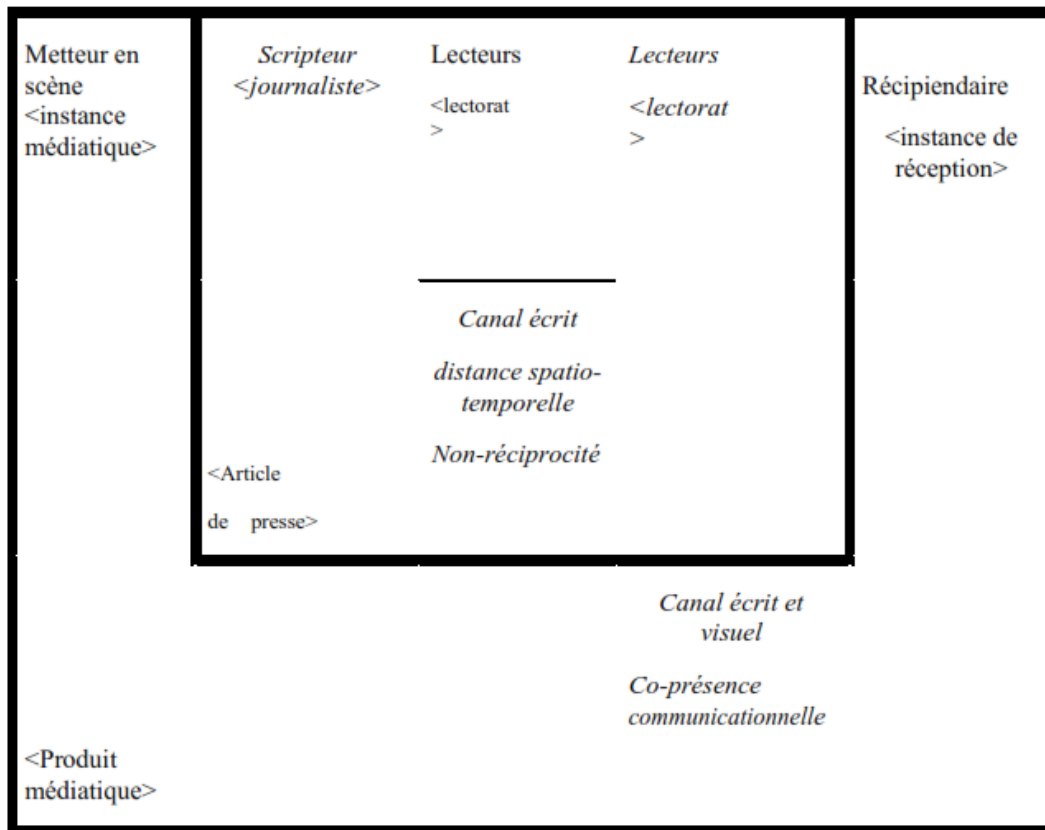
Dans le cas de la presse écrite, l'interaction médiatique et le discours de la presse écrite sont caractérisés par un lien unidirectionnel : entre l'auteur d'un article et son lecteur, il n'y a pas de réciprocité, car le lecteur n'a pas la possibilité de réponse immédiate au journaliste, et (le seul cas où cette réponse soit possible, elle le serait en différée).

Le lien unidirectionnel et l'absence de contact physique avec l'instance de réception permettent à l'instance médiatique de déployer diverses stratégies discursives (l'instance médiatique entreprend divers sondages de l'opinion publique) sans pour autant avoir la garantie que l'effet souhaité corresponde à l'effet produit. Cela n'exclut pas la présence d'une forme de réciprocité, qualifiée de partielle, de par la nature dialogique des interactions réunissant une instance médiatique et une instance de réception.

4.6. La complexité du cadre interactionnel dans le cas de la communication médiatique

L'interaction médiatique comporte plusieurs situations d'interaction emboîtées l'une dans l'autre, le cadre interactionnel fait intervenir les paramètres d'interaction à plusieurs niveaux. Dans le cas de notre corpus d'articles de presse (ou chroniques), le cadre interactionnel comporte deux niveaux d'emboîtement, le premier réunit une instance médiatique (Le Quotidien d'Oran) et une instance de réception, le deuxième niveau réunit le scripteur (journaliste) et ses lecteurs (lectorat).

Figure 3: Composante situationnelle de l'interaction médiatique



Ce schéma montre la pluralité des niveaux d'interaction et le nombre de « positions d'interaction » (Burger 2001 : 143) à chaque niveau. Les informations interactionnelles sont marquées en italiques et les informations d'ordre référentiel sont entre crochets.

Examinons de plus près les niveaux d'interaction que comporte le schéma du cadre interactionnel du discours de la presse écrite.

4.7. Au premier niveau de l'interaction

Au niveau le plus élevé, l'interaction médiatique réunit deux interactants, le metteur en scène (<instance médiatique>) et les récipiendaires (<instance de réception>). Ce cadre est caractérisé par un lien visuel et écrit et par la co-présence communicationnelle, qui repose sur l'idée d'une autonomie de l'espace communicationnel par rapport à l'espace physique.

Quant au lien d'interaction, une forme de lien réciproque partiel dans la mesure où l'instance médiatique évolue en fonctions des réactions de son public et que l'opinion publique pourrait être orientée sous l'influence des médias. Selon Z. Simunic,

« la différence entre ces trois paramètres et ceux qui caractérisent les autres niveaux d'interaction repose sur l'opposition entre l'identité collective de groupes responsables de

différents secteurs d'activités et l'identité individuelle des membres de ces groupes chargés d'activités spécifiques. Le premier cadre d'interaction est, en fait, le cadre de l'interaction sociale. Dans le secteur des responsabilités des médias, les activités verbales occupant la place centrale, ce cadre interactionnel met en évidence la profonde imbrication entre celles-ci et les activités non-verbales dans le processus d'interaction sociale. » (Simunic, 2001 : 119)

Vu sous l'angle des stratégies discursives du journalisme politique, c'est le niveau de sélection de l'information, de hiérarchisation et de diffusion de l'information.

4.8. Le deuxième niveau

Au deuxième niveau, sont réunis le journaliste et ses lecteurs. Ce cadre interactionnel, emboîté dans le premier, se caractérise par un canal où domine l'écrit qui permet au journaliste d'accéder à l'identité interactionnelle de scripteur. L'interaction entre scripteur et ses lecteurs est caractérisée par la distance spatiale, les interactants ne partagent pas le même environnement, et temporelle, le moment de lecture étant différent de celui de l'écriture.

Il s'agit du niveau le plus important de l'interaction pour l'analyse des stratégies discursives du discours du journalisme politique : c'est le niveau de production et d'interprétation du discours.

L'analyse des paramètres interactionnels a mis en évidence la complexité de l'interaction médiatique, dont le déroulement est assuré par plusieurs participants et à des niveaux différents.

Le principe d'emboîtement successif permet de décomposer le cadre interactionnel complexe en plusieurs cadres interactionnels simples et de rendre compte des relations de dépendance des niveaux emboîtés par rapport aux niveaux superordonnants. Ainsi, le cadre qui nous intéresse est celui des stratégies de production et d'interprétation des discours journalistique et qui se situe au deuxième niveau, celui qui réunit le journaliste et ses lecteurs.

Nous adhérons à l'hypothèse de Simunic, selon laquelle, l'élaboration de stratégies discursives du journalisme politique, en général et satirique en particulier, est soumise à des contraintes externes, qui relèvent du premier niveau d'interaction, et internes, qui relèvent du deuxième niveau, tandis que le champ dont dispose le journaliste correspond aux niveaux d'interaction représentés.

4.9. Contraintes externes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs

Le contexte socio-politique et historique dans lequel s'inscrit l'interaction sociale (hommes politiques, journalistes, citoyens) imposent à l'instance médiatique, qui sert d'intermédiaire entre les sphères politique et publique, un certain nombre de contraintes

relatives à la sélection et à la hiérarchisation des informations (comme le principe de proximité géographique, qui accorde une priorité à des informations issues du contexte social le plus immédiat, ou la nature du système politique, qui détermine le degré d'indépendance des médias par rapport aux sources).

Les contraintes externes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs les plus immédiates, sont liées, aux paramètres interactionnels qui interviennent au premier niveau de l'interaction médiatique :

- La présence d'une pluralité d'acteurs impliqués dans l'interaction sociale qui sont susceptibles d'interpréter et d'évaluer le produit médiatique,
- La présence d'une pluralité d'acteurs impliqués dans chaque secteur d'activités, qui pousse chacun d'eux à améliorer la qualité de son produit,
- La présence d'une pluralité d'instances médiatiques qui utilisent le même support médiatique,
- La présence au sein d'une même instance médiatique de plusieurs individus, qui participent à l'élaboration du produit médiatique.

- L'ambiguïté de la position interactionnelle de l'instance médiatique :

« [...] « *information* » et « *communication* » sont des notions qui renvoient à des phénomènes sociaux ;

« *les médias* » constituent un support

organisationnel qui s'empare de ces notions pour les intégrer dans leurs diverses logiques (économique, technologique et symbolique) » (Charaudeau 1997 : 5) ;

- Un lien de réciprocité partielle entre l'instance de production et l'instance de réception, qui influence la qualité du produit médiatique ;
- L'identité de l'instance de réception, qui intervient dans la sélection, la hiérarchisation et le traitement d'informations. Les choix discursifs auxquels se livrera chaque journal pour transmettre les faits sélectionnés et qui seront ajustés aux attentes du public visé.
- La mise en scène et la mise en discours propres à chaque journal et à chaque événement médiatique particulier constituent un univers à part, différent du monde réel, dont le média concerné ne peut donner qu'une image simplifiée et partielle.
- Le lien de réciprocité partielle entre l'instance médiatique et la source d'information, qui détermine le degré de distanciation de l'instance médiatique par rapport à la source d'information.

4.10. Contraintes internes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs

Si l'on essaie d'analyser un épisode de l'activité de l'instance médiatique pour atteindre l'instance de réception, on passe du niveau de l'interaction sociale au niveau de l'interaction

entre le journaliste et son lecteur. Selon Orecchioni (1992 :9), cela s'effectue de deux manières : « comme une suite d'évènements dont l'ensemble constitue un « texte », produit collectivement dans un contexte déterminé », ou bien sous l'angle des relations qui s'établissent non plus entre les différents constituants du texte conversationnel », mais « entre les interactants eux-mêmes », par le biais de l'échange verbal ».

Les contraintes internes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs sont liées aux paramètres qui définissent la matérialité du deuxième niveau de l'interaction :

- le scripteur, qui est le premier pôle de l'interaction, ouvre l'interaction et dirige son déroulement. Le journaliste, lors de l'interaction, construit, reconstruit et déconstruit des objets politiques, son information, ce processus exige du scripteur une compétence discursive lui permettant de prévoir, au cours de l'élaboration des stratégies discursives, les réactions de ses lecteurs et de rendre son discours plus efficace.
- Le lecteur, qui représente le deuxième pôle de l'interaction, parce qu'il reconstruit les objets politiques en interprétant les stratégies discursives mises en œuvre. Il doit posséder la compétence discursive qui lui permet de suivre le parcours tracé par le journaliste. Le processus d'interprétation reste subjectif si bien que l'effet visé par le journaliste diffère plus ou moins de l'effet produit sur les lecteurs.
- Le canal, qui oblige le scripteur à ajuster les structures praxéologiques aux structures textuelles au niveau de l'organisation opérationnelle.
- La distance spatiale exige du scripteur de chercher les moyens de se rapprocher de son lecteur, soit sur le plan du contenu en introduisant des thèmes susceptibles de l'intéresser (selon le principe de la proximité géographique), de toucher ses sentiments ou de flatter ses stéréotypes (Bougnoux 19995), soit sur le plan de la forme, en utilisant des tournures caractéristiques de l'interaction en face à face (interrogatives, exclamatives, elliptiques, humour, ironie, discours direct etc.)
- La distance temporelle qui sépare les interactants est supprimée en quelque sorte au niveau supérieur où nous avons postulé une forme de co-présence spécifique à l'interaction médiatique qualifiée de « communicationnelle » ; elle permet d'élargir la notion d'espace physique mais aussi celle de temps : Pour assurer la co-présence communicationnelle entre les participants à l'interaction sociale, l'instance médiatique doit diffuser l'information à l'opinion publique dans les plus brefs délais.

Au deuxième niveau de l'interaction, il s'agit de supprimer la distance qui sépare la source d'information et l'instance de réception. Le journaliste le fait en rapprochant, en quelque sorte, les événements du lecteur, grâce à l'emploi des « temps du discours » (Benveniste

1966, Weinrich 1964), qui relève de la dimension syntaxique de l'organisation du discours.

- Le lien unidirectionnel, lié à la problématique de l'occupation du canal, a des répercussions directes sur le type de relations hiérarchiques qui s'établissent entre le journaliste scripteur et le lecteur. La possibilité d'occuper le canal, d'ouvrir et de clore, le temps que ça prend une interaction, place le journaliste en position de « dominant » (celui qui possède l'information dont l'autre a besoin) et son ou ses lecteur(s) dans la position de « dominés », (ceux qui sont tributaires de la manière dont le journaliste présente l'événement, présente l'objet politique et définit la situation.). Si l'absence de réponse de la part du lecteur ne le privant pas de contrôle du processus de reconstruction, de compréhension et d'interprétation de l'information, en le laissant perplexe quant à l'effet réellement produit sur le lecteur.

Les stratégies discursives doivent ainsi être soigneusement élaborées, pour orienter la lecture dans la direction souhaitée par le journaliste.

- La position de « délocuté » (Kerbrat-Orecchioni) occupée par le troisième participant à l'interaction médiatique. L'occupation des deux pôles de l'interaction interpersonnelle par le scripteur et son lecteur met ceux-ci dans un rapport de complicité et dans une position haute par rapport au troisième « participant » à l'interaction médiatique, absent de ce deuxième niveau.

4.11. Champs de liberté du journaliste dans l'élaboration des stratégies discursives

Le journaliste scripteur se trouvant dans une situation d'interaction complexe ne peut dire n'importe quoi : participant à un processus d'interaction complexe où il doit tenir compte des intérêts des participants. Le scripteur ne peut non plus écrire n'importe comment : il doit respecter certaines règles et prendre en considération les exigences de ses lecteurs.

Le journaliste organise le niveau d'interaction en fonction des objectifs de l'instance de production et des effets que celles-ci veut produire sur l'instance de réception et, d'autre part, des contraintes matérielles internes au cadre d'interaction, tels le canal écrit la distance spatio-temporelle et la non réciprocité entre les interactants.

L'ensemble de ces contraintes est qualifié par Kerbrat-Orecchioni (1992 :279) de « double contrainte » interactionnelle pour rendre compte d'impératifs contradictoires et de dilemmes permanents qu'imposent aux interactants la communication sociale. L'interaction médiatique semble se palier aux mêmes règles que les autres types d'interactions sociales.

Face à ces contraintes, le journaliste procède à la construction des objets politiques à un niveau de l'interaction représentée. Dans cet univers de discours qui lui est propre, le journaliste scripteur essaie de concilier les deux principes contradictoires qui régissent toute interaction sociale, en

élaborant deux principales stratégies de la dimension interactionnelle : la stratégie d'évitement et la stratégie de figuration.

Ces deux stratégies, qui permettent au journaliste de ne pas porter atteinte à la face de l'un ou l'autre participant de l'interaction, s'appuient sur divers éléments, dont nous ne mentionnerons ici que ceux qui relèvent de la matérialité de l'interaction représentée :

- Le journaliste procède à une sélection des acteurs de l'espace public qui font des déclarations ou sont susceptibles de prendre la parole, et cela « *en fonction de l'identité du déclarant et de la valeur de son dit.* » (Charaudeau 1997 : 184). Celle-ci intervient dans la mesure où le journaliste peut être amené à choisir la déclaration qu'il va rapporter selon son effet de valeur.

- Charaudeau(1997 : 184) distingue quatre principaux effets de valeur : effet de « décision », de « savoir », de « témoignage » et d' « opinion ».

- La manière dont l'identité des interactants se construit tout au long du discours dépend de l'attitude du journaliste. Celui-ci peut, en effet, marquer une plus ou moins grande distance par rapport aux déclarants par le degré de prise en charge énonciative de leurs discours (dont l'analyse relève de la combinaison d'informations situationnelles, textuelles et linguistiques), ou bien, par une manière polie, impolie ou neutre de décrire leur comportement (en recourant à un vocabulaire axiologique marqué au niveau de la dimension lexicale) ;

- Le nombre d'interactants qui apparaissent (dans une même situation d'interaction) au(x) niveau(x) représenté(s), dépend du choix du journaliste ;

- La manière de représenter les relations entre les interactants permet au journaliste de transformer le cadre interactionnel initial en un cadre représenté nouveau ;

- La multiplication des niveaux d'interaction représentés élargit l'espace stratégique du journaliste, et la possibilité d'emboîter sur l'un ou l'autre niveau représenté produit un effet d'ambiguïté.

4.12. La relation entre le journaliste et la politique : une définition fonctionnelle du journalisme politique

Simunic (2010 :129) propose une première définition, fonctionnelle, du journalisme politique. Une définition structurale ne peut être envisagée que dans le cadre de l'analyse praxéologique (pour sa composante non-verbale) et textuelle (pour sa composante verbale)⁷

⁷Todorov explique la nécessité de distinguer rigoureusement les points de vue fonctionnel et structural, même si l'on peut parfaitement passer de l'un à l'autre. A partir de l'exemple de la publicité qui a « une fonction précise dans la société » (Todorov 1978 :14), et « une identité structurale. » [...] elle peut emprunter les média, visuel ou sonore, elle peut avoir une durée dans le temps, être continue ou discontinue, se servir de mécanismes aussi variés que l'incitation directe, la description, l'allusion, l'antiphrase et ainsi de suite. [...]C'est là une différence

Selon la méthodologie descendante de Bakhtine, la définition fonctionnelle est première par rapport à la définition structurale : les structures textuelles participent à la réalisation des buts spécifiques, et leur fonction (locale) dépend de la fonction (globale) du discours journalistique. De même, la fonction du journalisme politique dépend des structures plus englobantes dont il fait partie. L'analyse du cadre interactionnel du journalisme politique nous permet de qualifier le journalisme comme une activité doublement politique.

D'une part, le journaliste fait partie de la vie politique d'une société, en assurant le lien entre les hommes politiques et les citoyens. La méthodologie descendante proposée par Bakhtine trouve son application dans l'étude de l'impact de la dimension interactionnelle sur les stratégies discursives du journalisme politique. En permettant de délimiter les champs où s'exerce la liberté du journaliste et celui des contraintes imposées.

D'autre part, la vie politique fait l'objet du journalisme politique. Le journaliste, par un travail de construction, de déconstruction et de reconstruction des objets sélectionnés rend compte du monde (politique, social et économique), il le représente dans le discours en cherchant à définir la situation.

Le terme de journalisme politique est trop restrictif, les relations entre le journaliste et politique ne pouvant être extraites du contexte social où interagissent les trois instances politique, médiatique et citoyenne, dans des rapports complexes.

« Le champ du politique est celui de l'espace de la vie publique où se jouent des rapports de pouvoir d'influence entre une instance politique citoyenne à des fins de la gestion de la citoyenneté », marquée par une visée de « faire faire » ou de « faire penser ». Le champ du médiatique est aussi celui de la vie publique, mais les rapports qui s'y jouent entre l'instance médiatique et l'instance citoyenne sont différents du précédent », marqués par une visée de « faire savoir » à propos de ce qui se produit dans cet espace public. » (Charaudeau 2001 :9)

Les deux instances entretiennent des relations opposées avec l'instance citoyenne, l'instance politique de part sa nature entretient une relation de pouvoir avec l'instance citoyenne qui, elle, est dans une position de responsabilité sociale. Par contre, l'instance médiatique se trouve dans un lieu de « gestion de l'information » face à l'instance citoyenne placée « dans un lieu de savoir » :

« L'instance médiatique gère l'information en fonction de l'idée qu'elle se fait de ce que sont :

de point de vue plutôt que d'objet : si l'on découvre que la publicité est une notion structurale, on aura à rendre compte de la fonction de ses éléments constitutifs, réciproquement, l'entité « publicité » fait partie d'une structure qui est, disons, celle de société. La structure est faite de fonctions, et les fonctions créent une structure » (Todorov 1978 : 14)

« *L'intérêt social* » (sélectionner- et donc imposer- dans la masse des faits ce qui sera jugé le plus important), l' « *l'authenticité* » et « *la vérité* » des événements (montrer la réalité dévoiler les causes). (Charaudeau 2001 : 9)

La fonction du journalisme politique en général et celle du journalisme satirique en particulier peut être définie dans un processus d'interaction sociale plus englobant, c'est donc la gestion de l'information par l'instance médiatique et le journaliste à des niveaux d'interaction social et interpersonnel, réunissant les instances politique et citoyenne.



Chapitre 5
Etude de cas n° : 1

Selon (Roulet, Filiettaz & Grobet 2001 : 7), le modèle genevois constitue à la fois un instrument de représentation, de description et de développement, permettant de rendre compte de l'aspect dynamique des phénomènes discursifs à partir de l'analyse de discours authentiques. Zrinka Simunic, ajoute :

Ça serait donc priver l'approche modulaire de sa dimension dialectique que de ne pas soumettre les hypothèses formulées à l'épreuve de données empiriques ni de chercher à compléter, réévaluer ou modifier une description globale, schématique et approximative, en l'occurrence celle de l'interaction médiatique, à la lumière d'analyses minutieuses de textes authentiques, représentatifs de différents aspects de l'organisation du discours. (Zrinka2001 : 132)

A partir de l'analyse d'un article de presse tiré de notre corpus, nous allons essayer de montrer que le cadre interactionnel proposé plus haut peut être soumis à des variations considérables au niveau de l'interaction représentée, qui constitue un champ de liberté pour le journaliste scripteur et un lieu de l'élaboration de ses stratégies discursives.

Journal : Le Quotidien d'Oran.

Mercredi 29 sept 2010.

« AVILISSEMENT GENERALISE »

A Mostaganem, l'une des plus grandes vagues de départ de harraga a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd. Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs. La plupart seront interceptés cependant à « l'atterrissage » par les gardes espagnols qui n'avaient pas congé ce jour-là, comme chez nous. D'autres périront en mer, comme raconté par leurs amis à cause de la surcharge. Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur, des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients » : les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge. « Jusqu'à vingt-six personnes par barque », nous raconte-t-on. Les morts ont été nombreux et la mer les rapporte, depuis une semaine, vers le rivage national comme elle les a emportés. C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts. Car comme l'Egypte des pharaons, le pays possède un pays des vivants et un autre des morts. On passe de l'un à l'autre, selon la mythologie, avec une barque et un guide. Le corps y est embaumé, l'âme pesée et jugée.

Pourquoi parler de l’Egypte et la lier avec les harraga ? Parce que dans l’ex- Egypte d’aujourd’hui, des Egyptiens ont marché contre Moubarek, il y a une semaine. Des milliers d’Egyptiens qui sont descendus dans les rues pour dénoncer l’intronisation annoncée du fils de Moubarek après son père. Ils ont marché dans ce pays où la police peut violer un inculpé, où on torture, où on tue et où la dictature « formule arabe » a atteint des sommets de ridicule et de férocité. Des Egyptiens ont protesté dans la rue malgré la matraque et l’état d’urgence. Chose que nous ne faisons plus chez nous, que nous n’osons plus faire. Depuis quand les Algériens ne sortent-ils plus dans les rues pour demander plus de démocratie ? Depuis vingt ans. La raison ? Il y en a plusieurs : le traumatisme terroriste, l’état d’urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc. Des milliers d’analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons. Il en reste cependant une dernière : celle dite de l’avilissement.

Si en effet les Algériens ont été d’abord punis pour le vote des années 1990 puis frappés, dispersés et réduits à des comités et des émeutiers, cela n’a pas suffi. Depuis deux décennies, ils subissent un processus d’avilissement qui les a conduit à conclure à leur propre inexistence, à leur autodénigrement.

On a vidé leurs partis, acheté leurs élus, fermé leurs places publiques, pris en otage leurs journaux, on a dépecé leur histoire nationale et privatisé leurs moyens d’expression.

A l’époque, on disait « Etat policier » pour parler d’un Etat fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés. Il y a comme un plus, aujourd’hui : Etat-biographie qui ne veut plus entendre que lui-même. Une sorte de fonctionnement de l’Etat avec pour seul but d’avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller. L’une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle, c’est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, n’attendent plus le changement que par les péremptions de la biologie. Il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d’avoir la paix du mouton chez le reste du peuple. Il y a donc un lien entre la capacité de marcher dans son propre pays et le nombre des harraga. Les Algériens n’émigrent pas : ils s’enfuient. Légalement, quand ils ont un visa et donc dans la discrétion, ou sur des barques, quand ils n’ont pas d’autre voie. Les Algériens s’enfuient. Ce n’est plus notre pays, mais la villa de quelqu’un qui nous a signifié qu’il ne veut pas de nous, qu’il nous méprise et qu’il nous donne à manger que pour mieux nous voir nous rabaisser dans le geste de la mastication.

Le cadre interactionnel de ce texte comporte plusieurs niveaux d'interaction, le premier niveau est celui de l'interaction entre l'instance médiatique (Le Quotidien d'Oran), une instance politique (qui se situe au niveau interactionnel et dont l'identité est construite tout au long du texte), et une instance citoyenne (groupe de lecteurs dont le nombre correspond approximativement au tirage du journal). La date et le lieu de publication (Mercredi 29sept 2010, Oran) constituent des marqueurs de co-présence communicationnelle entre les interactants.

Le deuxième niveau de l'interaction est celui du journaliste et de ses lecteurs. Ce niveau est marqué par la volonté de l'auteur de réduire, par sa manière de présenter l'événement, la distance spatio-temporelle qui le sépare de son lecteur. Ainsi, le journaliste scripteur annule la distance spatiale en mettant en rapport la situation qu'il décrit avec les problèmes de la vie quotidienne qui préoccupent les lecteurs.

L'auteur de cet article complexifie le niveau de l'interaction représentée par rapport au cadre interactionnel décrit plus haut, en faisant suivre le niveau de l'interaction interpersonnelle par d'autres niveaux interactionnels.

La séquence textuelle la plus importante du point de vue interactionnel correspond au quatrième paragraphe.

5.1. Les informations relevant de la dimension référentielle

L'analyse de cette dimension concerne deux types d'informations, le premier est d'ordre conceptuel, ces informations sont relatives à des êtres et des objets, le second type est d'ordre praxéologique, en rapport avec les actions et les événements. En s'appuyant sur ces deux types d'informations, nous allons décrire ces deux univers de discours.

« Le module référentiel décrit les représentations mentales, conceptuelles et praxéologiques, des activités, ainsi que des êtres et des objets qui constituent les univers dans lesquels lediscours s'inscrit et dont il parle [...] ainsi que les réalisations émergentes de ces représentations dans des discours spécifiques » (Roulet 2001 : 45-46).

L'analyse des actions et des concepts ne relève pas de la spécialité des linguistes. Cependant, nous allons délimiter la part de ce monde vaste des actions et des concepts, désormais les deux univers de discours et sur l'aspect important de la dimension référentielle, qui est le cadre actionnel.

Les activités langagières exercent une double fonction, communicative et

représentative, en se référant au deux univers de discours, celui dans lequel le discours s'inscrit et celui que le discours permet de représenter. Le rapport entre ces deux fonctions est envisagé en fonction de l'importance accordée à l'un ou l'autre des deux univers de discours. Selon Roulet (2001 : 28), admettre avec Bally, Bakhtine, Austin, Searle, Ducrot, Bronckart et H. Clark, que la fonction fondamentale du langage est d'ordre communicatif, et que la fonction de représentation est seconde », Roulet revient, d'une certaine façon, à postuler que l'univers dans lequel le discours s'inscrit déterminerait l'univers représenté dans le discours.

Selon Simunic Zrinka (Simunic 2010 : 140),

« Cela ne signifie aucunement que l'univers réel serait lui-même déterminé par l'activité verbale, bien que celle-ci participe à son évolution, mais que la manière dont il sera représenté dans le discours dépendra des caractéristiques de l'univers dans lequel le discours s'inscrit, de l'intentionnalité de l'instance de production, de son rôle praxéologique et de ses rapports avec les autres participants à la communication. »

Cela veut dire que l'univers représenté dans le discours est relativement dépendant de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.

Les deux univers du discours ne sont pas deux entités référentielles distinctes, car ils reposent sur le même type de représentation et donnent lieu au même type de structures (conceptuels et praxéologiques), composées d'éléments identiques (êtres, objets et événements). En admettant que le discours satirique est essentiellement politique, les ressemblances affectent le contenu même des représentations et des structures référentielles, l'univers politique étant à la fois l'univers dans lequel le discours s'inscrit et celui que le discours permet de représenter. Les deux discours sont aux antipodes l'un de l'autre, le discours politique est utilisé comme moyen dans la lutte pour le pouvoir, le discours journalistique est censé démasquer cette lutte, la rendre plus transparente en lui affectant de nouvelles charges sémantiques. A ces objectifs divergents correspondent des stratégies discursives différentes. La description des deux univers du discours permettra de mieux décrire la mise en place des stratégies spécifiques au discours du journalisme politique.

Reprenons l'exemple cité par Simunic,

« La distinction entre les êtres appartenant à l'univers dans lequel le discours s'inscrit (le journaliste et ses lecteurs) et ceux qui font partie de l'univers représenté (protagonistes de l'événement politique qui fait l'objet de l'article de presse), permet de marquer, en combinaison avec d'autres informations modulaires (lexicales et syntaxique), le degré de prise

en charge énonciative du discours par le journaliste. »

Nous allons dans un premier temps décrire séparément les concepts et les activités constitutives des représentations et de structures conceptuelles et praxéologiques de l'univers dans lequel le discours se déroule et de l'univers représenté dans le discours. Cependant, nous garderons toujours présent à l'esprit que les deux univers sont complémentaires et étroitement liés, et sans faire abstraction des liens qu'entretiennent ces deux univers avec les contextes (socio-politique, socio-historique et socio-discursif) dans la production et l'interprétation du discours du journalisme politique en général et satirique en particulier.

5.2. L'univers dans lequel le discours s'inscrit.

L'analyse des stratégies discursives rend compte des deux principaux aspects de l'univers dans lequel le discours s'inscrit : « *un aspect statique, qui fixe ses repères conceptuels, l'autre, dynamique, centré sur les processus praxéologiques.* » (Simunic 2010 : 143).

L'aspect statique de l'univers du journalisme politique peut être décrit au moyen des schémas conceptuels entre les représentations conceptuelles d'une source d'information, d'une instance de production, d'un produit médiatique et d'une instance de réception. Par contre, l'aspect dynamique du journalisme politique peut être saisi grâce aux représentations praxéologiques des activités de production et d'interprétation de textes journalistiques, déployés par l'instance médiatique et l'instance de réception.

Il est important de s'arrêter sur deux points essentiels pour la description des stratégies discursives du journalisme politique, la complémentarité des représentations conceptuelles et leur dépendance des contextes socio-politique et socio-historique. Cette complémentarité apparaît dès le niveau des schématisations rudimentaires de la communication médiatique, à partir du concept de base (concept de produit médiatique). L'établissement des liens entre ce concept et ceux d'instance médiatique ou de réception passe par le recours à des représentations de nature praxéologiques qui concernent les activités de production ou d'interprétation de textes journalistiques. D'autre part, les représentations praxéologiques des stratégies discursives du journalisme politique liées aux activités discursives, telle que « informer », qui s'appuient sur des schématisations conceptuelles. Celles-ci se composent des concepts de journaliste (celui qui transmet l'information, la manière avec laquelle elle est transmise), de lecteur (celui à qui l'information est destinée, la manière dont elle est reçue) et de source d'information (l'événement ou la personne à l'origine de l'information).

L'interprétation de ses représentations conceptuelles et praxéologiques de l'univers dans lequel le discours s'inscrit est liée au contexte socio-politique et socio-historique où se déroule l'interaction de l'instance médiatique et l'instance de réception, ce contexte a un lien direct sur le choix et la hiérarchisation de l'information et de son traitement qui détermine le degré de liberté dont peut disposer la presse dans la régulation de ses rapports avec les sources et le public. Quant à l'analyse des formes sous lesquelles sont présentés les contenus, elle nécessite la prise en charge du contexte socio-historique, favorisant le développement des genres discursifs spécifiques. Cette complémentarité des représentations conceptuelles et praxéologiques et leur dépendance aux contextes constituent des informations modulaires essentielles qui permettent la description des stratégies discursives.

Le concept de stratégie discursive fournit l'exemple de l'interdépendance des représentations de nature conceptuelle et praxéologique, reliant les concepts : instance médiatique, instance de réception et de produit médiatique avec les représentations praxéologiques des activités de « production » et d'« interprétation » de textes médiatiques.

Selon Charaudeau, le contexte socio-politique oriente les stratégies discursives typiques (narrative, descriptive, argumentative et explicative) vers une finalité extérieure à l'activité verbale (persuader, influencer, dénoncer, critiquer, se faire valoir, être crédible, attirer l'attention etc.) et les inscrit dans des stratégies de crédibilité et de captation spécifiques au discours médiatique (Charaudeau 1997). Au cours de son développement historique, chaque discours a créé un certain nombre de genres discursifs spécifiques, parmi lesquels le genre de la presse écrite. Au delà de leur spécificité liée à la matérialité de l'interaction, l'analyse des genres discursifs relève de la dimension référentielle et la mise en relation des deux univers de discours.

5.3. L'univers dont le discours parle

L'univers dont le discours parle ne doit pas être confondu avec la réalité, c'est un univers représenté, dans lequel et grâce à l'activité discursive de l'instance de production, des objets réels se transforment en objet de discours.

Selon Charaudeau, ces représentations ou « imaginaires » dépendent à la fois « du type d'événement dont il est question, des rapports que les médias entretiennent avec les événements réels et le monde politique, du type de population auquel on croit s'adresser, de l'époque de référence et de l'espace culturel auquel appartient le sujet visé. » (2001 : 12-13).

En plus, l'influence des médias s'exerce au niveau des représentations conceptuelles et

praxéologique du lecteur, d'ordres « cognitif, émotionnel et pragmatique » (ibid) que les stratégies visent à modifier.

Les représentations conceptuelles et praxéologiques de l'univers réel se transforment à travers l'activité journalistique en structures praxéologiques et conceptuelles de l'univers représenté dans le discours médiatique. L'interprétation qu'en fait le lecteur donne lieu à un processus d'ajustement des représentations conceptuelles et praxéologiques des participants à l'interaction.

L'univers référentiel que construit le média se compose de plusieurs « domaines scéniques constitués d'actions et de paroles » (Charaudeau 2001), dont chacun peut être décrit des points de vue conceptuel et praxéologique. « Pour décrire un domaine scénique du point de vue praxéologique, Charaudeau propose une grille d'analyse comportant les catégories suivantes : la qualité des acteurs, leur rôle actionnel, la nature de l'action et la finalité de l'action. » (2001).

5.4. L'articulation des deux univers de discours

L'articulation des deux univers de discours est liée à la problématique des genres journalistiques. Leur étude, au-delà de la matérialité de l'interaction (canal écrit) et au type de support (presse écrite), relève de la dimension référentielle.

Les genres journalistiques articulent des éléments de l'univers dans lequel le discours s'inscrit (l'identité de l'instance de production, ses objectifs, le type de discours prédominant, les propriétés de la cible) et de l'univers dont le discours parle (le type d'événement médiatique et ses différents aspects).

Parmi les approches des catégories génériques de la presse écrite, deux typologies qui s'appuient sur des critères linguistiques : textuels et sémio-discursifs. Adam résume les classements que les manuels de journalismes proposent « *en distribuant les textes réalisés, quelque soit leur contenu, sur un continuum, selon qu'ils tendent vers l'une ou l'autre position énonciative* » : vers le pôle « *information* » ou vers le pôle « *commentaire* » (1997 : 10). Il propose ensuite une approche renouvelée des catégorisations des productions discursives qui consiste à considérer tel fait de langue ou de discours concret comme n'étant jamais qu'un représentant plus ou moins caractéristique d'une catégorie. Il insiste sur la nature floue des classifications, car « *entre le centre et la périphérie d'une catégorie, entre les zones périphériques de catégories proches, il existe des différences graduelles que les recherches doivent tenter de décrire.* » (Adam 1997 : 12). Il estime, quant à la catégorisation

des genres de la presse écrite, que les unités rédactionnelles de celle-ci doivent être étudiées comme « des réalités tant discursives-interactionnelles que textuelles-linguistiques ».

Dans une formation discursive particulière, les genres donnent forme aux actions discursives et règlent avec plus ou moins de force et de précision les différents plans d'organisation du discours. Du point de vue de la dimension textuelle, un énoncé médiatique est le produit hétérogène et complexe d'interrelations entre différents plans de structuration.

Adam propose six critères définissant les genres de la presse écrite : sémantique ou thématique (« familles événementielles » et rubriques), énonciatif (degré de prise en charge des énoncés et identité de l'énonciateur), longueur (brièveté vs développement), pragmatique (buts, intentions communicatives), compositionnel (plans de textes et séquences) et stylistique (texture micro-linguistique) (id.17).

Selon Charaudeau (1997), une typologie des genres doit définir :

- 1- Le type d'objet-texte auquel s'applique la typologie
- 2- Déterminer le lieu de pertinence dans lequel agit la typologie
- 3- Définir les axes de typologisation selon des critères homogènes d'organisationdiscursive

Pour saisir l'objet d'une typologie des genres, Charaudeau combine deux éléments : la visée d'une finalité qui détermine le type d'influence que l'instance d'énonciation veut avoir sur l'instance de réception : textes informatifs (faire savoir), didactique (faire apprendre), démonstratifs (prouver), persuasifs (convaincre) etc. et un type de propos correspondant à un domaine de la pratique sociale. Il aboutit ainsi à une première typologie de macro-genres : persuasif + domaine de la pratique du pouvoir = type propagandiste ; persuasif + domaine de la pratique commerciale = type publicitaire ; information + domaine de la pratique informative sur l'espace public = type journalistique (Charaudeau 1997 : 135).

L'établissement d'une typologie, pour Charaudeau, constitue l'acte final d'un travail de description et d'analyse, il propose un ordre méthodologique en croisant les principaux types de mode de traitements de l'information : « événement rapporté », « événement commenté », « événement provoqué », avec les principaux types d'instance énonciatrice (origine interne ou externe, degré d'engagement). Charaudeau précise qu'un tel choix est réducteur dans la mesure où il ne tient pas compte des autres sous-catégories des modes discursifs, des

caractéristiques précises des dispositifs, ni du caractère discriminant de la composante thématique. Dans une approche modulaire du traitement de la problématique des genres discursifs de la presse écrite, « les critères mentionnés par Adam concernent les dimensions praxéologique et conceptuelle de l'univers du discours dans lequel le discours s'inscrit. Seul le critère sémantique concerne l'univers représenté dans le discours. L'ensemble des critères définis dans les deux approches permet de situer « le journalisme politique » comme un type de discours (journalistique) portant sur un domaine thématique (politique), et la presse écrite comme un macro-genre discours journalistique, à l'intérieur duquel existe plusieurs sous-genres, regroupés autour de ses principales visées communicationnelles (par exemple, informative, explicative).

Pour Charaudeau, l'articulation des deux univers de discours de la presse écrite doit satisfaire à quatre exigences : exigences de lisibilité, de lisibilité, d'intelligibilité et de dramatisation.

« Ces quatre types d'exigences cohabitent dans un même organe d'information, et c'est pourquoi il est toujours difficile de procéder à un classement des formes textuelles et d'opérer une typologie des genres journalistiques, d'autant que chaque instance médiatique joue sa propre stratégie dans la manière de satisfaire à ces exigences » (1997 : 220-221).

5.6. Le cadre actionnel

Selon Filliettaz (2001),

« Le cadre actionnel vise à expliciter quelques-unes des propriétés référentielles d'une interaction verbale effective, saisie du point de vue de la configuration des actions qui y sont en jeu. Plus spécifiquement, il cherche à rendre compte du fait que le discours fonctionne toujours comme le lieu de convergence d'une pluralité d'instances agentives engagées non seulement dans un enjeu qui leur est commun, mais également dans des activités externes à la rencontre qui les associe momentanément. » (2001 :112)

Le cadre actionnel permet d'articuler dans une représentation schématique unifiée des informations d'ordre conceptuel et praxéologique qui interviennent dans l'analyse des productions discursives.

La description des configurations d'action résulte de l'articulation des quatre paramètres :

les enjeux communs, les actions participatives, les positions actionnelles (statuts sociaux, rôles praxéologiques, face) et les complexes motivationnels.

L'idée du cadre actionnel est que lors du rencontre entre deux interactants, pour chacun d'eux, le moment de la rencontre correspond à tout un programme d'activités. Mais, son application pour le discours de la presse écrite met en évidence l'absence de la linéarité dans le déroulement des activités des interactants (l'instance médiatique et l'instance de réception). Ce programme d'activités est représenté à l'aide du schéma suivant :

5.7. Cadre actionnel de l'univers dans lequel le discours s'inscrit

Instance agentive	<ul style="list-style-type: none"> - Chercher, - Sélectionner et hiérarchiser des informations. 	<ul style="list-style-type: none"> S'intéresser aux problèmes de société et chercher à être informé 	Instance agentive	
	<ul style="list-style-type: none"> Action participative. -Rapporter, commenter et diffuser. 	<p>[Enjeu Information]</p>	<ul style="list-style-type: none"> Action participative : acheter et lire le journal 	
	<ul style="list-style-type: none"> - répondre aux attentes de ses lecteurs et en attirer d'autres (être crédible et capter le public) 		<ul style="list-style-type: none"> avoir un certain nombre d'exigences quant à la 	

	fiabilité et à la validité de l'information.
Position actionnelle :	Position actionnelle :
- statut social : média d'informatique	-statut social : citoyen.
- rôle praxéologique : prestataire	-rôle praxéologique : demandeur.
- face : image et territoire.	-Face : image et territoire.

Dans le cadre actionnel, l'instance de production poursuit un double objectif : « être le plus crédible possible tout en attirant le plus grand nombre possible de récepteurs » (Charaudeau 1997 : 73).

L'instance de production est guidée par deux logiques, la première est produire un objet de consommation, la seconde est de vendre le journal. L'instance de réception cherche à être informée et à occuper une position sociale. Enfin, toute situation d'action conjointe génère des positions actionnelles, dont la description permet de spécifier, du point de vue référentiel, les identités des instances agentives.

Selon Filiettaz, « la position actionnelle ne se ramène pas à un paramètre unique, mais se manifeste à la fois sous la forme de statuts sociaux, de rôles praxéologiques et de mises en jeu de face » (2001 : 115). Les statuts sociaux renvoient aux « prérequis que doivent satisfaire les agents pour participer à l'interaction » (ibid).

Dans notre cas, l'instance médiatique occupe le rôle de prestataire de service, et l'instance de réception occupe celui de demandeur. Dans le cadre actionnel, l'instance médiatique doit, d'une part, ménager la face positive de ses lecteurs qui ont un certain nombre d'exigences quant à la fiabilité et à la validité de l'information, et d'autre part, sauvegarder sa propre face positive, en répondant aux attentes des lecteurs qui lui ont fait confiance. En plus, pour attirer d'autres lecteurs, elle devra non seulement adapter au mieux son discours au type de sensibilité et au problème de face que manifestent les lecteurs qu'elle connaît, mais également déterminer les degrés de sensibilités de consommateurs potentiels.

Le double objectif de l'instance médiatique et sa grande sensibilité aux problèmes de face auront des implications au niveau de la forme d'organisation stratégique, qui traite de la gestion des problèmes de face et de place.

5.8. Représentation et structures conceptuelles

Selon Filliettaz, les informations conceptuelles et praxéologiques, nécessaires à l'analyse de la dimension référentielle, sont en rapport avec des êtres et des objets : « Le fait que les transactions portent sur des objets déterminés renvoie à des savoirs conceptuels que les interactants doivent être en mesure de mobiliser et dont ils négocient la validité dans leurs productions discursives » (2001 : 99).

Ces informations représentent deux aspects de la dimension référentielle, l'aspect représentation correspond à la dimension sous-jacente, et l'aspect structure à la dimension émergente. Deux problèmes surgissent pour une analyse linguistique des représentations et des structures conceptuelles des univers du discours :

- un nombre infini de concepts, correspondant aux multiples dimensions des réalités linguistiques et extralinguistiques, qui obligent à faire des choix en fonction de l'objet de recherche.
- L'appartenance de concepts à des niveaux de généralité différents, liés à leur imbrication dans des unités praxéologique de rangs différents, qui l'oblige à tenir compte également de la portée des concepts choisis.

5.9. Représentations conceptuelles génériques

Selon Simunic, la représentation générique selon laquelle repose un grand nombre de représentations conceptuelles spécifiques est celle d' « acteur », reliée à d'autres concepts génériques, tels que les concepts d' « identité », de « but » et de « moyen ». Parmi les

représentations conceptuelles spécifiques, celles de « source d'information », « d'instance médiatique » et « d'instance de réception », constitutives de l'univers dans lequel s'inscrit le discours du journalisme politique. Une autre représentation conceptuelle générique, celle de « produit », est à la base de plusieurs représentations conceptuelles spécifiques, dont celles de « produit médiatique » faisant partie de l'univers dans lequel s'inscrit « le discours médiatique » et l'ensemble des thèmes mentionnés dans notre corpus (Avilissement généralisé,...). Le concept de « produit » est lié à ceux de « fabricant, de destinataire, de forme et de contenu. »

Les concepts de « fabricant » et de « destinataire » permettent de réunir deux acteurs de l'univers dans lequel le discours de l'information médiatique s'inscrit, instance médiatique et instance de réception, autour du produit médiatique, résultat de leur interaction, ainsi que l'univers dont le discours parle.

Le concept de produit est lié à ceux de « fabriquant », de « destinataire », de « forme » et de « contenu ».

Figure 4: Représentations conceptuelles génériques.



Le concept de fabriquant et de destinataire permettent de réunir deux acteurs de l'univers dans lequel s'inscrit le discours d'information médiatique, l'instance médiatique et l'instance de réception, autour du produit médiatique, résultat de leur interaction ainsi que les acteurs dont le discours parle, résultat de leurs négociations.

5.10. Représentations et structures conceptuelles de l'univers dans lequel le discours s'inscrit

La représentation schématique des informations conceptuelles repose sur l'idée que l'esprit des membres d'une communauté est rempli de toute sorte de concepts et que chaque concept est un noyau rattaché, au niveau des représentations, par une série de liens à d'autres concepts.

Selon Simunic, « Décrire les représentations conceptuelles de l'univers dans lequel le

discours s'inscrit revient à suivre le parcours mental entre la représentation conceptuelle d'une source d'information et celle d'une instance de réception » (2001 :155)

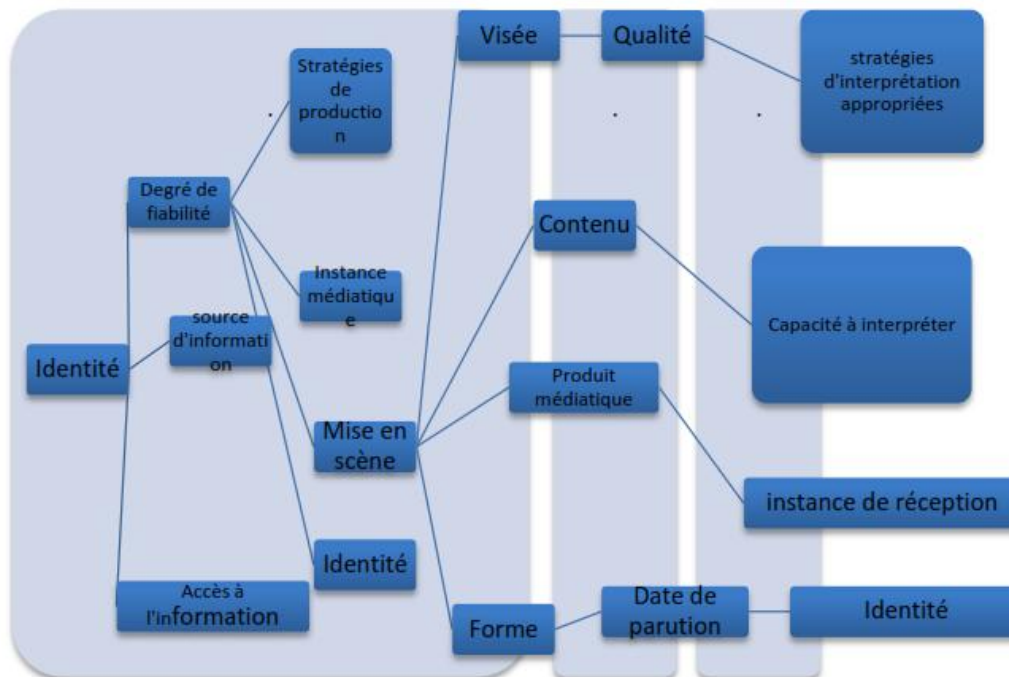
Un concept comme « source d'information » est lié de manière privilégiée à d'autres concepts, comme, celui de « degré de fiabilité » ou « d'identité » de la source d'information (l'événement lui-même, un document, une information d'agence de presse, un rapport de journaliste etc.)

Le concept d'instance médiatique occupe la place centrale parmi les représentations conceptuelles des principaux acteurs de l'univers dans lequel s'inscrit le discours. Il est relié, dans notre esprit aux concepts de moyens (accès à l'information), de but (ou produit médiatique), d'identité, collective (quotidien pour notre cas) et individuel (journaliste, éditorialiste ou expert), de qualités (stratégies appropriées, discursives ou celles liées à l'orientation idéologique, qui détermine un certain nombre de valeurs de la ligne rédactionnelle de l'instance médiatique).

Finalement, le concept d'instance de réception est relié à ceux d'identité, collective (le public) et individuelle (lecteur), du destinataire de l'information médiatique, de qualités et (de moyens dont dispose celle-ci pour bien interpréter de manière adéquate les stratégies mises en œuvre par l'instance de production) et de but (l'information contenue dans le produit médiatique). Peuvent s'ajouter à la représentation conceptuelle de l'instance de réception des exigences des lecteurs quant à la qualité de l'information, leur intérêt personnel et les croyances partagées dans le milieu socioculturel auquel ils appartiennent, regroupés autour du concept d'identité.

Le concept de « produit médiatique » est relié à celui de « forme » (ici, article de presse), à ceux d'identité (journaliste) et de son destinataire (lecteur), de leurs qualités respectives (les propriétés de la mise en scène médiatique et la capacité à interpréter les stratégies de production déployées), ainsi qu'au concept de « contenu » (politique).

Figure 5: Réseau conceptuel de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.



Le schéma ci-dessus permet de mettre en évidence :

- la place centrale du concept de « produit médiatique » dans ce réseau de liens conceptuels.
- Les concepts primaires de « fabricant/instance médiatique », de « destinataire/instance de réception », de « forme », de « contenu ».
- Les concepts dérivés, tels que, celui de « visée » (de crédibilité et de captation) et de « stratégies de production » et de « 'interprétation ».
- Tous ces concepts entretiennent des liens multiples et complexes les uns avec les autres.

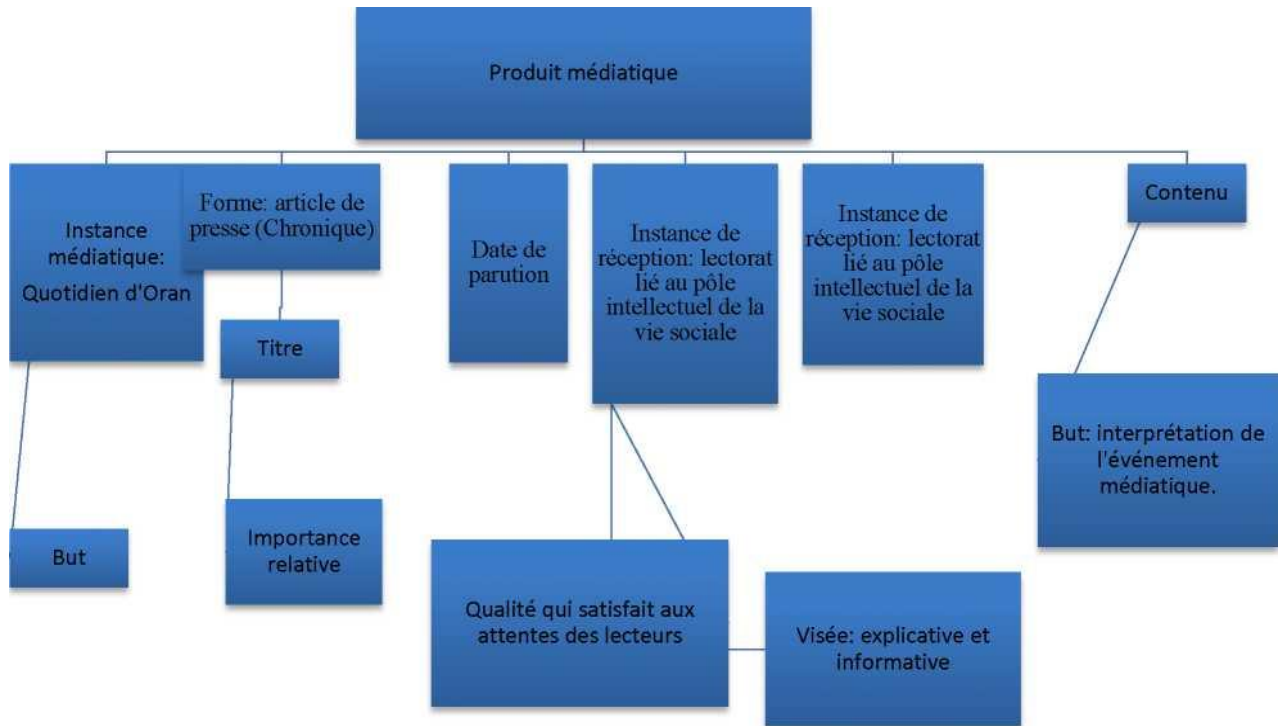
La description des représentations conceptuelles repose sur l'idée que l'esprit de chaque membre d'une communauté est rempli de toute sorte de concepts dont chacun constitue un noyau rattaché par de multiples liens à d'autres.

Chaque situation d'interaction donne lieu à une combinaison spécifique de ces concepts : pour coordonner leurs engagements dans l'action conjointe, les interactants sont conduits à combiner des propriétés interactionnelles et à les articuler dans des structures émergentes⁸.

⁸ « A la suite de Bange (1992), il faut considérer que l'étude des interactions en général et de leur dimension référentielle en particulier porte à la fois sur des entités schématiques qui préexistent à l'action et sur des processus émergents qui sont propres à la réalisation effective » (Roulet, Fillietaz et Grobet 2001 :102)

A ce stade-ci, nous passons du domaine de des représentations conceptuelles à celui des structures conceptuelles qui vont nous permettre de représenter les productions discursives effectives comme « le lieu d'une négociations des représentations conceptuelles » (Filliettaz 2001 : 132)

Figure 6:Structure conceptuelle de l'objet transactionnel.



Le schéma ci-dessus représente la structure conceptuelle de l'univers dans lequel le discours s'inscrit à partir de l'exemple de l'article analysé (Avilissement généralisé), publié dans le Quotidien du 29 sept 2010 fait ressortir la différence entre les faces schématique et émergente de la dimension conceptuelle.

A propos de l'entité centrale « Le produit médiatique » explicite, en plus des entités conceptuelles de [le fabricant, le destinataire, la forme et le contenu], des propriétés qui ne relèvent pas nécessairement de ce sous-ensemble (titraire ou importance relative). En outre les propriétés constitutives de la structure conceptuelle ne se réduisent pas à ces catégories abstraites. A chacune d'entre elles sont assignées des propriétés spécifiques : article de presse (forme), titre (Avilissement généralisé)

Figure 7:Représentation de la structure conceptuelle de l'objet transactionnel.

Forme	Titre	Importance relative	Date de parution	Instance médiatique	Contenu	But	Visée	Instance de réception
-------	-------	---------------------	------------------	---------------------	---------	-----	-------	-----------------------

5.11. Représentations et structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle

Après avoir relevé quelques propriétés des représentations conceptuelles de l'univers dans lequel le discours s'inscrit, nous procéderons à la description des représentations et des structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle à partir d'exemple de notre corpus.

Le rapport entre les représentations et les structures conceptuelles de l'univers représenté dans le discours sont d'une grande importance dans l'analyse des stratégies discursives du journalisme satirique considéré principalement comme un discours politique. Ces stratégies consistent à agir sur les représentations conceptuelles des membres d'une communauté, à les modifier et à les orienter dans la direction souhaitée, par des moyens discursifs.

Les représentations et les structures conceptuelles du monde dans lequel le discours s'inscrit sont stables et complémentaires, alors que les représentations conceptuelles du monde dont le discours parle partagées par les membres d'une communauté et celles proposées par l'instance médiatique sont sensiblement divergentes et dynamiques au cours de l'interaction dans le but d'imposer une définition de la situation en essayant d'imposer, à travers la construction d'une structure conceptuelle, une modification des représentations communément partagées.

5.12. Structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle

Déterminer les catégories thématiques dans chaque chronique.

Dans l'établissement de la macrostructure conceptuelle⁹ des textes consacrés à l'analyse et des principales catégories thématiques.

5.13. Représentation et structures praxéologiques.

Les informations praxéologiques sont relatives aux actions et aux événements.

⁹« Dans l'établissement de la macrostructure conceptuelle et des principales thématiques développées dans chaque chronique, nous avons tenu compte de la manière dont les informations sont hiérarchisées. » « L'importance d'un article n'existe pas en soi, son environnement participe à son existence, c'est-à-dire quels articles entourent celui que l'on veut analyser et quels effets produisent-ils sur notre fragment du point de vue de sa mise en scène. Pour pouvoir tenir compte de cette dimension, il est très important, lors d'une analyse de presse, d'observer la page entière dans laquelle est inséré l'article observé » (Favez, Richard & Windisch 1987: 95)

Selon Filliettaz (2001 : 104),

« Les instruments d'analyse de la composante praxéologique visent à « expliciter quelques-unes des ressources typifiantes liées à l'accomplissement et à l'identification des actions dans le monde » et à « représenter, dans leurs dimensions séquentielle et hiérarchique, les processus actionnels effectivement négociés ».

Il s'agit de saisir quelques-uns des parcours actionnels typiques liés à une situation d'interaction déterminée. Les représentations praxéologiques renvoient à la dimension schématique de l'agir humain et se distinguent des structures émergentes que négocient les interactants. Les structures praxéologiques constituent des processus complexes, séquentiellement et hiérarchiquement organisés, que les interactants négocient progressivement, dans le but de réaliser avec succès des parcours transactionnels. Z. Simunic distingue deux types de représentations et de structures praxéologiques, qui relèvent respectivement de l'univers dans lequel le discours s'inscrit et de l'univers dont le discours parle.

Ces deux aspects de la dimension praxéologique peuvent être analysés, dans un premier temps, indépendamment des contextes sociopolitique et sociohistorique. Cette analyse donne lieu à un premier classement des activités discursives décontextualisés, « prototypes séquentiels » (Adam 1992) ou « modes d'organisation du discours » (Charaudeau 1997).

Selon Charaudeau,

« Il existe, sous forme de schématisations cognitives, dans la tête de tout sujet se trouvant dans un processus de production ou d'interprétation à l'intérieur d'une situation d'échange contractualisée, deux types de catégories : d'une part des catégories générales de mises en discours, indépendantes de la situation d'échange, d'autre part, des catégories particulières, intrinsèquement liées aux instructions et contraintes situationnelles de chaque contrat de communication. » (1997 : 166). « Les catégories particulières correspondent à ce qu'il appelle « des modes d'organisation du discours », au nombre de quatre (le descriptif, l'argumentatif, le narratif et l'énonciatif), « dont chacun sert à organiser discursivement une manière particulière de rendre compte du monde » (ibid.)

Nous nous appuyerons sur le classement élaboré dans le cadre de l'approche modulaire qui distingue trois « types de discours sous-jacents aux productions langagières : narration, description et délibération. » (Roulet, Filliettaz & Grobet 2001 : 310). Si l'on met en relation ces activités discursives avec les contextes, en s'intéressant au journalisme politique en tant qu'activité sociale dans l'espace public, « les processus praxéologiques typiques s'inscriront

dans des finalités extérieures à l'activité verbale elle-même (dénoncer, agir sur le lecteur, le convaincre, vendre le journal.), et se présentent sous forme d'activités (rapporter, commenter, etc.) et de genres discursifs spécifiques (brève, éditorial, chronique, etc.) un macro-genre de discours (la presse écrite).

Les modes discursifs du traitement de l'information, selon Charaudeau (1997: 166-167), « s'organisent autour de trois finalités de base : rapporter ce qui se passe ou s'est passé dans l'espace public, commenter le pourquoi et le comment de l'événement rapporté, provoquer la confrontation d'idées. »

Nous adhérons à l'hypothèse de Z. Simunic, selon laquelle

« le même type de distinction pourrait être postulé au niveau des représentations praxéologiques de l'univers dont le discours parle, entre les représentations praxéologiques décontextualisées, telle que la lutte pour la définition de la situation, et les catégories particulières, telle que l'atteinte des objectifs politiques. »

1 - Représentations et structures praxéologiques de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.

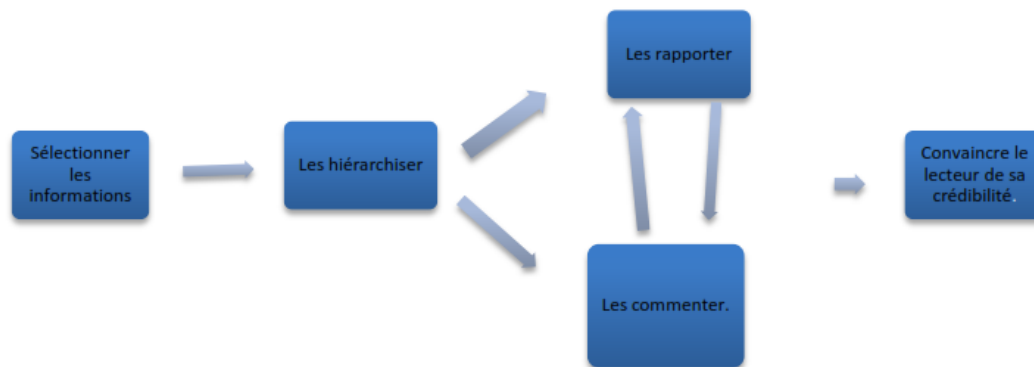
Dans l'exemple du discours médiatique, « les attentes typifiantes des instances agentives » (Filliettaz 2001 :106) s'expriment à l'aide de la récurrence des éléments suivants :

- une mise en scène de la part de l'instance médiatique comportant principalement les activités comme sélectionner l'information, la hiérarchiser, rapporter, commenter en vue de capter le lecteur et de le convaincre de sa crédibilité.

- L'interprétation par l'instance de réception de cette mise en scène médiatique, à l'issue des processus de sélection d'information et de lecture.

- Une organisation chronologique des principales activités de production et d'interprétation (rapporter, commenter, interpréter les informations et les commentaires lus).

Dans l'exemple de la presse écrite, deux grands types de représentations praxéologiques de l'univers dans lequel le discours s'inscrit, qui caractérisent les instances de production et de réception. Les informations concernant ces deux activités constituent le produit d'un « construit collectif », qui est intériorisé par les deux instances agentives de l'interaction sous formes de représentations praxéologiques.

Figure 8: Représentation praxéologique des activités de productions.

L'instance de production doit d'abord sélectionner un certain nombre d'informations susceptibles d'intéresser l'instance de réception, avant de les hiérarchiser. Selon Charaudeau, les deux activités constitutives du discours d'information médiatique - rapporter et commenter les faits et les dits- se combinent de différentes manières, si bien qu'il est difficile de les délimiter :

« La visée informative de faire savoir a besoin de « crédibilité » pour sa réalisation. On ne peut informer si l'on n'est pas en mesure de donner simultanément des garanties sur la véracité des informations que l'on transmet, faire savoir s'accompagne nécessairement d'un faire croire : le commentaire est une activité étroitement liée à la description e l'événement »

(Charaudeau 1997 : 190-191).

Les deux activités langagières, informer et commenter, sont intrinsèquement liées du fait qu'elles poursuivent la même quête : « connaître le pourquoi des faits, des êtres et des choses, pour laquelle on raconte en commentant et on commente en racontant » (Charaudeau 1997 : 189).

Ces deux activités langagières sont opposées dans leur finalité et dans leur visée, informative pour l'une et explicative pour l'autre, elles font appel à « des facultés d'esprit et à des mises en œuvre du discours différentes. Le récit propose du monde une vision d'ordre « constatif ». Le commentaire argumenté impose du monde une vision d'ordre « explicatif ». Le lecteur est appelé à évaluer, à mesurer le commentaire pour décider en raison pour y adhérer ou le rejeter. Les faits et les dits commentés sont, donc, des éléments constitutifs d'événements qui relèvent de la représentation praxéologique de l'univers dont le discours parle. Dans les articles de presse à visée informative, ces deux types d'éléments font l'objet de l'activité de rapporter, qui, quant à elle, fait partie de la représentation praxéologique de discours dans lequel le discours s'inscrit. Cependant, dans les articles de presse à visée explicative, les faits et les dits sont enchâssés dans le commentaire du journaliste, qui en crée un événement commenté.

L'instance médiatique doit capter le lecteur et le convaincre de la fiabilité des informations fournies et de la validité de son argumentation.

Dans la communication médiatique, le langage acquiert une importance sociale et politique,, et non seulement expressive et cognitive, « le langage n'est pas une traduction de la réalité, le langage est l'action. » (Simunic 2010 : 169). En plus de l'information transmise, l'instance médiatique cherche à établir un lien avec le destinataire, à agir sur lui et à l'influencer.

Les médias combinent les activités langagières, commenter et rapporter, d'une manière à créer une certaine tension. Car, la tension

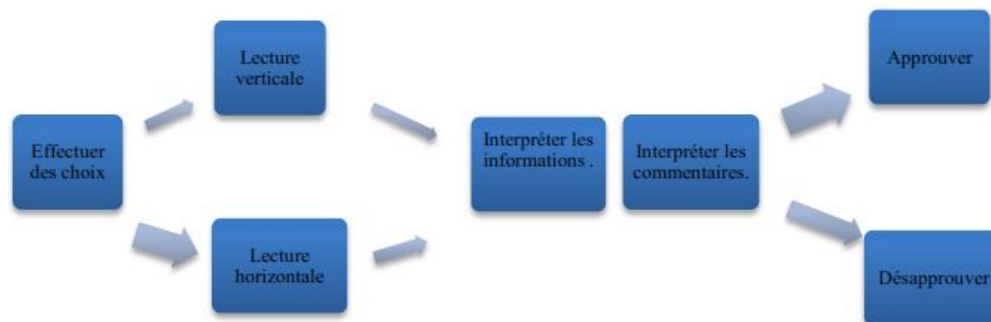
« est exigée justement dans un genre qui, par sa structuration linguistique, prédispose le lecteur ou l'auditeur à un mode de réception détendu. Si le narrateur confère de la tension à son récit c'est par compensation. Grâce à un sujet propre à impressionner, mais aussi en disposant des signaux stylistiques de manière à provoquer la tension, il captive son lecteur, il l'oblige à une attitude réceptive qui contrebalance en partie la détente de l'attitude initiale, il raconte comme s'il commentait » (Weinrich 1964 : 43)

D'autre part, les médias exploitent des moyens non-langagiers pour hiérarchiser les informations sélectionnées, attirer l'attention et faciliter la lecture du texte, que le découpage en segments discursifs rendra mieux structurés.

Le rôle des médias ne se réduit pas à la transmission simple des informations disponibles, mais à les sélectionner, les hiérarchiser, à les interpréter, en créant une mise en scène et une mise en discours qui est propre à chaque journal et à chaque événement médiatique particulier constituent un univers à part, différent du monde réel dont le média concerné ne présente qu'une image simplifiée, ainsi que du monde de l'instance de réception, qui modifie l'image médiatique à travers une interprétation subjective.

Les deux activités principales de la représentation praxéologique du processus de production du discours médiatique, commenter et rapporter, font l'objet de l'appréciation de la deuxième instance, qui déploie des activités complémentaires pour s'informer d'un certain nombre de sujets de la vie sociale. Elle peut approuver ou désapprouver le type d'informations et de commentaires fournis.

Le processus de réception comporte différentes activités qui peuvent être représentées à l'aide du schéma ci-dessus.

Figure 9:Le processus de réception

En ouvrant le journal, le lecteur peut remarquer que les informations réunies sous la même rubrique, ou dans le même article de presse, n'ont pas le même traitement.

Certaines sont privilégiées par rapport à d'autres. C'est le cas des unités discursives dites « péritextuelles », et grâce à leurs mises en exergue, elles deviennent le pivot de la lecture partielle (verticale) du journal ainsi que du choix des textes qui feront l'objet de la lecture horizontale (intégrale). L'interprétation des informations et des commentaires par l'instance de réception est la résultante de deux types de lectures, précédés du processus de la sélection des informations.

Les représentations praxéologiques de l'univers dans lequel s'inscrit le discours médiatique, qui sont tout à fait générales et abstraites, seront exploitées de manière spécifique dans chaque interaction entre les deux instances, à travers des structures praxéologiques spécifiques.

Selon Simunic,

« un modèle d'analyse du discours doit donc se donner les moyens de décrire non seulement les activités typifiées dont on peut chercher à capter quelques propriétés à l'aide des propriétés schématiques, mais tenter de rendre compte des actions effectives émergentes dans des situations d'interaction spécifiques. »

Selon Filliettaz (2001 : 111),

« Un des problèmes majeurs auquel on se trouve confronté dans une telle tentative réside dans le caractère nécessairement unique et partiellement insaisissable des conduites humaines effectives. » qui « renvoient à des réalités empiriques qui varient selon une infinité de points de vue et qui, par conséquent, échappent dans une certaine mesure à toute entreprise de description systématique. »

Pour rendre compte du caractère à la fois séquentiel et hiérarchique des actions négociées, Filliettaz propose l'ordre décroissant des unités référentielles qui entrent dans la construction des structures praxéologiques, telles que : (l'incursion, les transactions, épisodes, phases, actions minimales.) (id. 119-121).

En appliquant ce modèle au discours de la presse écrite, nous pouvons avancer que le produit médiatique (le journal : Le Quotidien) correspond à l'incursion ou l'unité praxéologique maximale, elle est décomposée en séquences rituelles d'ouverture et de clôture traversées par des transactions qui correspondent aux rubriques. Les transactions correspondent à leur tour aux catégories thématiques réunies sous la chronique. Une transaction pourrait être décomposée en plusieurs épisodes, correspondant aux différents articles de presse.

La transaction analysée compte au moins (trois épisodes) hiérarchiquement et séquentiellement organisés. La chronique intitulée « Avilissement généralisé. » représente l'épisode principal de la transaction. Chaque épisode contient au moins deux phases, la première phase de préparation et la deuxième d'élaboration, regroupant l'ensemble des unités textuelles d'un article de presse. Les phases praxéologiques assurent la récursivité des structures praxéologiques qui sont analysables en unités praxéologiques minimales (actions minimales), elles peuvent être de même rang ou de rang supérieur. L'épisode correspondant au premier article en importance visuelle dans la chronique « Raïna- Raïkom » comporte deux phases. La première constituée par le titre « Avilissement généralisé » vise à attirer le lecteur sur le texte. La deuxième phase, d'ordre communicationnelle, consiste à rapporter et à commenter un certain nombre de faits et de dits relatifs à l'événement sélectionné. La deuxième phase peut être analysée en deux phases de rang inférieur et dont chacune peut être décomposée en trois plus petites unités, en phases de problématisation, d'élucidation et d'évaluation.

Le processus d'interprétation de ces activités discursives permet de déterminer les buts communicationnels complémentaires du titre et du corps du texte. L'interprétation de ces activités discursives appartenant à l'univers dans lequel s'inscrit le discours nécessite une prise en compte de la dimension praxéologique l'univers représenté dans le discours.

5.14. Représentations et structures praxéologiques de l'univers dont le discours parle

Les deux dimensions praxéologiques sont étroitement liées, les unités praxéologiques de l'univers dans lequel s'inscrit le discours médiatique portent sur des unités représentées dans le discours. Une analyse de celles-ci pourrait contribuer à une meilleure compréhension des stratégies mises en œuvre par les deux instances de production et d'interprétation.

Le journaliste reconstruit les différentes étapes du déroulement de l'événement dans une mise

en scène politique et médiatique.

Selon Habermas (1987), à ces

« procès d'intercompréhension par lesquels les participants entrent en accord ou en opposition au sujet de quelque chose qui appartient à l'unicité du monde objectif, à la particularité du monde subjectif, ou à la communauté du monde social » s'ajoutent les stratégies auxquelles recourt l'analyste, « l'interprète », afin de saisir la signification d'un texte et de « comprendre les raisons pour lesquelles l'auteur se sent justifié de poser comme (vraies) certaines affirmations déterminées, de reconnaître (comme justes) certaines valeurs et normes déterminées, d'exprimer comme (véridiques) certaines expériences vécues *déterminées* » (Habermas 1987 : 148).

Les actions et les concepts constitutifs des structures praxéologiques et conceptuelles des deux univers s'articulent au niveau de la dimension textuel, autour des structures hiérarchiques plus ou moins élaborées, présentant des degrés de complexité différents et correspondant à des stratégies de production et d'interprétation spécifiques. L'analyse des structures textuelles permet de saisir le caractère dynamique des processus discursifs, résultant d'une mise en relation de l'infinie variété des actions et des concepts avec un nombre restreint de combinaison d'unités textuelles.

5.15. Les informations relevant de la dimension textuelle

La dimension hiérarchique relève, contrairement à la dimension référentielle qui concerne les concepts et les activités dans le monde, de l'ordre du texte et des activités verbales qui font partie intégrante des activités dans le monde.

Selon Habermas (1987), la problématique des activités verbales est abordée sous deux angles différents : la dimension référentielle mettant en évidence leur aspect « téléologique » et la dimension hiérarchique leur aspect « communicationnel » (Habermas 1987).

La dimension hiérarchique doit être distinguée de la dimension syntaxique, la première relevant du discours et la seconde de l'« ordre de la langue » (Benveniste 1966).

Les trois structures portantes de l'organisation du discours qui relèvent des ordres de l'action, du texte et de la langue, ne forment pas des niveaux d'analyse distincts car elles reposent sur le principe hiérarchique récursif, qui semble être une propriété de tous les systèmes complexes (Simon 1962). Il ne s'agit donc ni d'une superposition nette de niveaux d'analyse distincts (Benveniste 1966), ni de la présence d'un continuum entre des structures de même nature (Pike 1967), mais d'une combinaison de dimensions complémentaires, qui interagissent sans cesse les

unes avec les autres.

Selon (Roulet 1995 : 135), « une interaction verbale ne se laisse ramener ni à une structure hiérarchique et relationnelle discursive, comme dans les travaux genevois antérieurs, ni à une structure praxéologique générale, comme le laisse entendre Bange (1992), mais qu'elle est constituée par les deux modes de structuration. »

5.16. Les relations entre les trois structures : hiérarchique, référentielle et syntaxique.

La structure hiérarchique s'établit dans le cadre du module textuel, qui définit les constituants du discours à différents niveaux. Le module textuel « distingue trois catégories de constituants : l'échange, l'intervention et l'acte, et trois types de rapports entre ceux-ci : la dépendance, l'interdépendance et l'indépendance » (Roulet 2001 : 45).

L'échange constitue l'unité textuelle maximale. Roulet définit la structure hiérarchique de l'échange comme « le résultat d'un processus de négociation, sous-jacent à toute interaction » Roulet (2001 : 56), il met en évidence les interrelations entre les structures praxéologiques et textuelle. Les intentions et les objectifs individuels envisagés par chacun des acteurs, au niveau de la structure praxéologique, seront négociés au cours d'échanges verbaux, sous forme de propositions, d'approbations ou de rejets, avant de faire l'objet d'une ratification.

« L'établissement d'un parallèle entre le déroulement d'une négociation et la construction d'un échange permet de mieux saisir les contraintes qui commandent tant la structure hiérarchique récursive que la clôture des constituants du discours. »

(Roulet 1988: 28)

Si la définition de l'unité textuelle maximale est liée à la contrainte de «complétude dialogique », la définition de l'intervention textuelle est liée à la contrainte de « complétude monologique » (Roulet 2001 : 57)

Partant de la notion d'intervention, le modèle genevois présente une conception plus élaborée de l'unité textuelle de rang intermédiaire, qui permet de rendre compte de la récursivité des structures textuelles.

« La récursivité des modèles hiérarchiques, propriété indispensable pour rendre compte d'une infinité de structures phrastiques ou textuelles possibles, est fondée sur la possibilité pour un constituant d'un rang donné d'intégrer des constituants de même rang ou de rang supérieur. » (Roulet, Filliettaz & Grobet 2001 : 90)

L'intervention peut être constituée des unités du même rang, de rang inférieur et des unités de rang supérieur. Elle entretient d'étroites relations avec les structures praxéologique et

conceptuelle : à la structure hiérarchique de chaque intervention correspond une stratégie conceptuelle particulière visant la réalisation d'un projet spécifique.

L'intervention peut être décomposée en actes, unités textuelles minimales, qui ne doivent pas être confondues avec les unités syntaxiques maximales. Les actes textuels ne relèvent pas de l'ordre de la langue, mais de l'ordre du texte. Par conséquent, leur définition est issue de la démarche descendante, proposée par Bakhtine, allant des plus grandes aux plus petites unités textuelles. Si l'échange constitue la plus grande unité dialogique et l'intervention la plus grande unité monologique, l'acte est défini comme la plus petite unité de la structure hiérarchique « délimitée par un passage en mémoire discursive, dans le sens de Berrendonner (1990) » (Roulet 2001 :64). Les structures hiérarchiques textuelle et syntaxique entretiennent d'étroites interrelations.

Cette forte imbrication met l'analyste devant un certain nombre de difficultés, parmi lesquelles, celles qui sont liées à la problématique des stratégies discursives :

- La délimitation des unités textuelles par rapport aux unités praxéologiques correspondantes, dans le cas d'un isomorphisme entre structures praxéologique et hiérarchique textuelle, et la mise en évidence de leurs interrelations,
- La mise en évidence de l'aspect dynamique des structures textuelles hiérarchiques,
- La délimitation des unités qui relèvent des dimensions textuelles et syntaxiques, préalables au découpage du texte en unités textuelles minimales, et la mise en évidence des interrelations entre les structures textuelle et syntaxique.

Face à la complexité de ces problèmes, il y a possibilité de mettre en rapport les unités qui relèvent de niveaux d'analyse différents.

5.17. Rapport des structures hiérarchiques avec les structures praxéologiques, conceptuelles et syntaxiques

Selon Roulet, « les constituants de base du discours (échanges, interventions et actes) y ont été considérés comme unités de rang inférieur, à la différence de l'incursion (définie comme unité maximale) et de la transaction, se situant à « un macro-niveau du discours » (Roulet et al 1985 : 23-24).

La mise en évidence progressive d'un certain nombre de principes, régissant la structure praxéologique, ont permis de distinguer l'incursion et la transaction en tant qu'unités praxéologiques, relevant du module référentiel, de l'échange qui constitue l'unité textuelle maximale et relève du module hiérarchique, et de délimiter par la suite, les structures

praxéologique et hiérarchique textuelle.

La structure praxéologique du discours et le cadre actionnel plus englobant reposent sur les notions de but, de complexes motivationnels et d'action individuelle de chacun des interactants.

La négociation, le dialogue et l'entente constituent des mots clés de l'analyse de la structure hiérarchique et de la définition de l'unité textuelle maximale. En effet, tout dialogue active généralement chez les interactants, des « représentations praxéologiques générale, sous- jacentes à toute interaction, comme le schéma de négociation » (Roulet 1996 : 22)

Roulet estime que toute négociation est formée de trois phases : une phase de proposition, une phase de réaction et une phase d'évaluation ou de ratification. Chacune de ces phases doit être claire et complète pour permettre l'ouverture de la phase suivante.

Roulet fait ensuite l'hypothèse que le déroulement linguistique suit le même schéma que le déroulement d'une négociation. Ainsi, l'échange comporte-t-il au moins trois interventions. Celles-ci doivent être suffisamment claires pour être évaluées par l'interlocuteur, sinon, celui-ci est obligé d'ouvrir une négociation secondaire pour clarifier l'intervention de l'autre » (Roulet 2001 : 57).

Selon le principe de récursivité, la négociation principale peut donner lieu à l'ouverture d'une négociation secondaire de rang inférieur, celle-ci peut donner à son tour lieu à d'autres négociations de rang inférieur. Le déroulement d'un échange linguistique est également soumis à la contrainte de complétude interactionnelle ou dialogique, « une réaction ou une ratification négative entraîne une relance de l'intervention antérieure et donc une prolongation de la négociation, qui comportera non plus trois, cinq, sept, éventuellement davantage, d'interventions » (Roulet 2001 : 58).

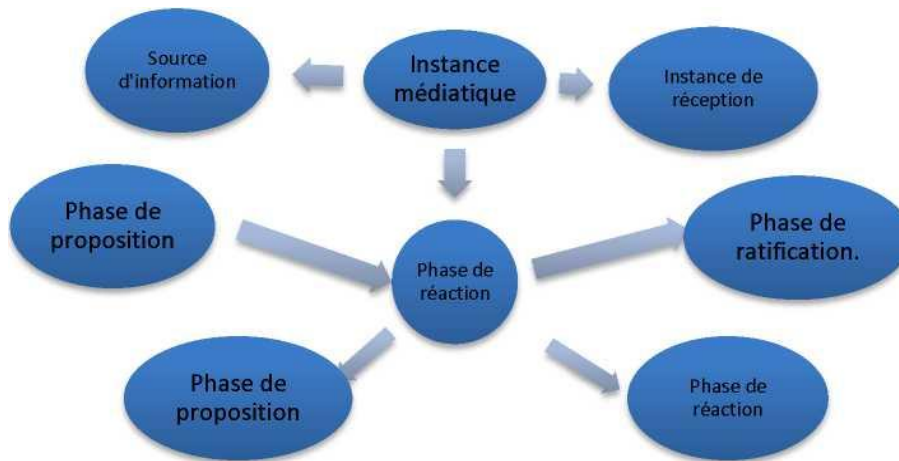
La conception de la structure hiérarchique de l'échange comme structure émergente de l'activité récursive de négociation vise à mettre en avant l'aspect dynamique des processus discursifs à l'œuvre dans différentes formes d'organisation du discours résultant du couplage d'informations d'origine modulaire.

Bien que la notion d'échange se rapporte particulièrement à un cadre actionnel caractérisé par la présence spatio-temporelle des interactants, ainsi qu'à la complétude dialogique, l'approche modulaire n'exclut pas la possibilité d'envisager le dialogisme dans le sens de Bakhtine (1997 : 105), et de considérer toute intervention, orale ou écrite, comme élément constitutif d'un échange dont les autres éléments sont à reconstituer.

L'analyse de textes monologiques, d'un corpus d'article de presse, comme interventions

constitutives d'unités textuelles de rang supérieur nécessite un élargissement de la notion de dialogisme à des cadres interactionnels plus complexes, supérieur à deux ,par la distance spatio temporelle et par un lien de réciprocité partielle entre les interactants.

Figure 10:Schéma de la négociation sous-jacent à l'interaction médiatique.



Cet élargissement permet d'appliquer le schéma de négociation à l'interaction médiatique, en attribuant à ces trois participants (source d'information, instance médiatique et instance de réception) la responsabilité de l'une des trois phases du processus de négociation sous-jacent au déroulement de tout échange linguistique. La phase de proposition du schéma de négociation sous-tend l'intervention de la source d'information, la phase de ratification celle de l'instance de réception et l'instance médiatique correspond à la phase intermédiaire.

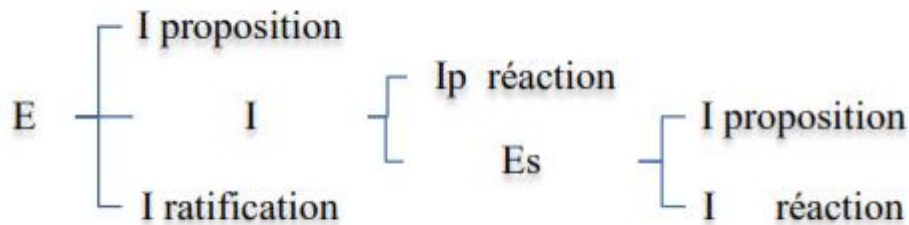
Sur le plan de la structure hiérarchique de l'échange, cette intervention permet d'établir un lien entre les deux instances d'information et de réception séparées par la distance spatio-temporelle. Il s'agit d'une négociation à trois interactants séparés par la distance spatio-temporelle. « La proposition principale est le reflet de l'intervention de la source d'information dans l'opinion publique, comme un questionnement qui apparaît dans le monde politique, comme une question qui se pose dans le public. » (Simunic 2010 : 184)

Autrement dit, ce à quoi réagit le journaliste et ce qu'il négocie avec le lecteur, c'est un commentaire concernant une information d'autre source, que cette information elle-même. A son tour, le journaliste n'a pas accès à la réaction du lecteur, le journaliste suppose la réaction du lecteur et du coup, il formule la proposition secondaire.

Dans le cas de l'interaction médiatique dans un cadre réunissant plus de deux interactants séparés par la distance à la fois temporelle et spatiale, complexifie la structure hiérarchique de l'unité textuelle maximale. Ce trilogue peut être analysé en deux dialogues successifs : celui entre la source d'information et l'instance médiatique et celui entre l'instance médiatique et l'instance

de réception.

La combinaison des informations relevant de la composante situationnelle avec les règles de production des structures hiérarchiques permet d'obtenir la représentation schématique de la structure hiérarchique de l'échange réunissant une source d'information, une instance médiatique et une instance de réception.



Les textes médiatiques sur lesquels est centrée notre analyse correspondent à la deuxième intervention.¹⁰

Le schéma de négociation de l'interaction médiatique et la structure hiérarchique correspond aux trois phases de négociation, la première et la troisième intervention ne sont pas verbalisées, l'intervention de l'instance médiatique présente une structure complexe formée d'une intervention principale (ou phase de réaction), et d'un échange subordonné, dont le rôle consiste à permettre la prise en considération du destinataire de l'information, l'échange secondaire à son tour peut se décomposer en deux intervention, correspondant respectivement à la proposition de l'instance médiatique et à la réaction supposée de l'instance de réception.

Bronckart (1996) souligne le statut fondamentalement dialogale des unités textuelles, au sujet de l'organisation séquentielle des productions discursives.

Selon Bronckart,

« Les séquences et les autres formes de planification constituent le produit d'une structuration d'un contenu thématique déjà organisé dans la mémoire d'un agent producteur sous forme de macrostructure. Or, la forme que prend cette réorganisation est motivée par les représentations qu'à cet agent des propriétés des destinataires de son texte, ainsi que de l'effet qu'il veut produire sur eux. L'emprunt à un prototype de séquence disponible dans l'intertexte résulte donc d'une décision de l'agent producteur, orienté par ses représentations des destinataires et par le but qu'il poursuit à leur égard. Et dans la mesure où elles reposent sur de

¹⁰ Les capitales d'imprimerie E, I, Ip et Es désignent respectivement : Echange, Intervention, Intervention principale et Echange secondaire.

telles décisions interactives, les séquences ont un statut fondamentalement dialogique. » (Bronckart 1996 : 236-237).

Simunic (2010 : 187) ajoute, en s'appuyant sur l'approche bakhtinienne du dialogisme, le schéma de la structure hiérarchique du discours médiatique permet, dans un premier temps de saisir les rapports d'interdépendance que l'instance médiatique entretient avec les autres constituants de l'échange médiatique.

Un texte médiatique peut être défini, sur la plan textuel, comme une intervention à la fois réactive et initiative, constitutive de l'échange entre la (les) sources(s) d'information et l'instance de réception, ou plus précisément entre des commentaires qui circulent dans le public à propos de l'une ou de l'autre.

A partir de là, un parallélisme peut être établi entre, d'une part les trois phases de négociation qui sous-tendent l'intervention de l'instance médiatique et, d'autre part, les stratégies discursives que cette dernière déploie dans la sélection des informations, dans leur traitement et dans l'anticipation des réactions de l'instance de réception.

Après avoir mis en évidence les rapports qu'entretient l'instance médiatique avec les autres constituants de la structure hiérarchique du discours médiatique, nous nous intéressons aux interrelations entre les structures hiérarchiques textuelles et la dimension référentielle de l'univers représenté dans le discours.

5.18. Le caractère dynamique des structures textuelles

L'application de l'approche du dialogisme nous a permis de définir le texte journalistique comme une intervention complexe, formée d'une intervention principale, d'un échange subordonné qui, lui-même, peut être décomposé en deux interventions.

Nous pouvons intuitivement associer l'intervention principale à une visée informative et explicative, et l'échange subordonné à des visées émotionnelle et argumentative.

La structure hiérarchique de l'intervention textuelle est influencée par les structures praxéologique et conceptuelle de l'univers représenté dans le discours. Si on compare plusieurs interventions qui occupent la même position dans la structure de l'échange, en l'occurrence celle de l'intervention à la fois réactive et initiative (troisième phase) dans l'interaction médiatique, nous relevons qu'à la structure hiérarchique de chacune d'entre elles correspond, au niveau de la dimension référentielle, une structure conceptuelle particulière, une manière spécifique de représenter l'objet de discours, visant la réalisation d'un projet

spécifique. Car « *le discours construit des micro-univers à l'intention de ceux sur lesquels il se propose d'intervenir, univers dans lesquels les éléments sont agencés de telle sorte que les conclusions désirées s'imposent, qu'elles soient évidentes* » (Grize 1974 : 190).

Pour élaborer le concept de schématisation argumentative, Grize distingue trois types d'activités qui les engendrent :

- Les activités de position, par où poser des objets dans un certain éclairage.
- Les activités de disposition, activités qui fixent à la fois les degrés de liberté de ce qui est posé et la place qu'occupent les éléments dans l'ensemble.
- Les activités d'enchaînement, ou la logique de l'argumentation.

La structure hiérarchique textuelle se situe à l'intersection des deux univers du discours. Cependant, il est impossible de dissocier les activités discursives qui sont à l'origine des structures praxéologique et conceptuelle de l'univers représenté dans le discours, car les deux activités s'enchevêtrent tout au long du texte.

La combinaison des propriétés de l'objet de discours construit par une intervention textuelle et de la visée de celle-ci dans une situation d'interaction spécifique donne lieu à des structures textuelles hiérarchiques qui divergent de la structure journalistique représenté dans le schéma ci-dessus.

Selon Simunic (2010 : 189), les dimensions référentielle et textuelle interagissent de deux manières :

Premièrement, les activités discursives épousent la forme des objets sur lesquels elles portent.

Chacun des épisodes correspondant à un texte journalistique comporte minimalement deux phases, une phase de préparation et une phase d'élaboration. Leur structure interne est loin de correspondre à celles des phases constitutives du processus de négociation sous-jacent à l'interaction médiatique.

D'une part, le titre, qui constitue la phase de préparation de cet épisode, résume l'ensemble des visées attribuables à un article de presse.

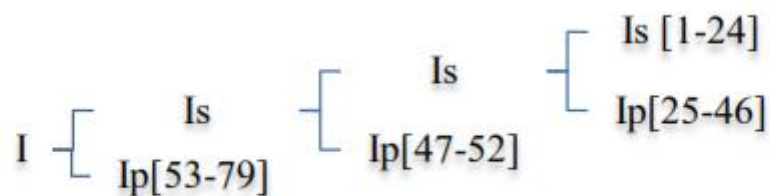
D'autre part, la structure praxéologique de la phase d'élaboration suit les contours de la structure praxéologique de l'univers représenté dans le discours et des propriétés conceptuelles des objets de discours sur lesquelles portent les principales activités discursives

: commenter et décrire.

Deuxièmement, les objets de discours s'adaptent aux cadres textuels qui émergent des activités discursives typiques : (narrative, descriptive), et (d'autres qui échappent à toute tentative de classement définitif : (séquences délibératives).

Les différentes combinaisons des structures praxéologiques et conceptuelles des deux univers de discours, celui dans le discours est inscrit et celui dont le discours parle, donnent lieu à des modes de structuration du texte différents, correspondant à des projets spécifiques du locuteur scripteur.

Figure 11: Structure hiérarchique textuelle et la construction des objets de discours.



5.19. La proposition maximale et la notion d'acte textuel

L'analyse de la structure hiérarchique se poursuit à un autre niveau, celui des *actes textuels ou unités textuelles minimales*. « Le découpage d'un texte médiatique en actes pose le

problème de la délimitation des structures hiérarchiques textuelles et syntaxiques du fait que les unités textuelles présentent un haut degré d'isomorphisme » Simunic (2010 : 193).

L'approche modulaire tente d'apporter une solution en rendant compte des interrelations complexes entre les différentes dimensions constitutives du discours.

« Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous paraît qu'une approche modulaire, permettant à la fois de distinguer nettement les aspects syntaxiques et textuels des constructions et de les combiner pour rendre compte des propriétés de celles-ci, est la mieux à même de rendre compte des isomorphismes et des différences entre les deux modes de

structuration. » (Roulet 2001 : 70)

Roulet rappelle que « *l'acte hiérarchique est l'unité minimale d'un processus de négociation, et que celui-ci implique des étapes successives, qui doivent faire l'objet d'un enregistrement par les interactants* » (Roulet 2001 : 64). Il postule que « pour constituer une étape du processus de négociation sous-jacent à toute interaction, chaque acte doit faire l'objet d'un enregistrement par la mémoire discursive » (ibid)

« Berrendonner propose donc une définition de l'unité textuelle minimale, l'énonciation, en termes de traitements cognitifs de l'information et non de structure linguistique, qui s'inscrit parfaitement dans notre conception de l'interaction comme négociation, et il fournit un critère linguistique qui permet de délimiter cette unité » (Roulet 2001 : 67)

A l'instar de l'unité « énonciation », utilisée par Berrendonner, les frontières gauche et droite de l'acte hiérarchique sont liées à un « passage par la mémoire discursive ». Vers la gauche, l'acte entretient un « rapport de présuppositions » avec des connaissances qui peuvent être encyclopédiques, issues du contexte ou du cotexte (Berrendonner 1990 : 28). Vers la droite, l'énonciation de chaque acte entraîne un stockage des informations qu'il active en vertu d'une « règle de production » (ibid).

Liés par des relations qui font intervenir la mémoire discursive, les actes hiérarchiques doivent être radicalement distingués des constituants de la proposition, dont les relations, qui ne font pas intervenir la mémoire discursive (relation de liage), relèvent de la syntaxe (Blanche- Benveniste et al. 1990, Berrendonner 1990). La relation de pointage est considérée comme ayant les propriétés inverses de la relation de liage et permettant en particulier le remplacement du pronom pointeur par une expression nominal. Cette possibilité de substituer constitue, d'après Roulet, un texte permettant d'évaluer de manière fiable l'existence d'un passage en mémoire discursive. « *Le passage en mémoire discursive, qui indique la frontière entre deux énonciations, est signalé en particulier par la possibilité d'utiliser indifféremment comme anaphore un pronom ou une expression définie pour marquée la co-référence* » (Roulet 2001 : 65).

Comme l'observe Anne Grobet (2002), si les unités de l'acte hiérarchique et de l'énonciation reposent sur le même critère, définitoire de « passage par la mémoire discursive », elle se distinguent au niveau du statut théorique qui leur est accordé dans l'organisation discursive : à la différence de Berrendonner, pour qui l' « énonciation » relève de la macro-syntaxe, Roulet considère que l'acte relève de la dimension hiérarchique du discours, dont il

constitue la plus petite unité.

La segmentation du texte en actes est au cœur de la dimension hiérarchique, nous poursuivons notre étude de cas, après cette mise en perspective théorique, ce qui permettra de l'aborder de manière détaillée.

Grobet estime que la segmentation en actes est le produit de l'interrelation de différents indices de contextualisation, qui peuvent coïncider. « *Au niveau de la segmentation du discours, les indices de contextualisation lexicaux, syntaxiques et prosodiques*

contribuent à marquer la cohésion interne des unités ainsi que leurs frontières. Celles-ci sont marquées à la fois prospectivement par l'achèvement d'une structure syntaxique, par la présence d'éventuels ponctuant et d'un intonème continuatif ou conclusif, et rétrospectivement par le début d'une nouvelle structure syntaxique, par certains régulateurs, ainsi que par la présence d'une pause, voir d'une augmentation du débit des premières syllabes qui suivent. Dans certains cas simples, les indices syntaxiques, prosodiques et lexicaux coïncident » (Grobet 2002 : 89-91)



Chapitre 06
étude De cas n° : 2

6. Etude de cas N° : 2.

Segmentation des textes de notre corpus en actes : un préalable pour l'analyse de la structure hiérarchique

Nous proposons un découpage en unités textuelles minimales afin de pouvoir établir la structure hiérarchique des textes de notre corpus.

Textes segmentés en actes.

Le découpage de l'unité textuelle minimale de la chronique « **AVILISSEMENT GENERALISE** », publié dans le Quotidien d'Oran le Mercredi 29 sept 2010.

[1] AVILISSEMENT GENERALISE

[2] A Mostaganem,

[3] l'une des plus grandes vagues de départ de harraga a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd.

[4] Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs.

[5] La plupart seront interceptés cependant à « l'atterrissage » par les gardes espagnols qui **n'avaient pas** congé ce jour-là,

[6] comme chez nous.

[7] D'autres périront en mer,

[8] comme raconté par leurs amis à cause de la surcharge.

[9] Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur,

[10] des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients » :

[11] les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge.

[12] « Jusqu'à vingt-six personnes par barque »,

[13] nous raconte-t-on.

[14] Les morts ont été nombreux et la mer les rapporte,

[15] depuis une semaine,

[16] vers le rivage national comme elle les a emportés.

[17] C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts.

[19] Car comme l'Egypte des pharaons,

[20] le pays possède un pays des vivants et un autre des morts.

[21] On passe de l'un à l'autre

[22] selon la mythologie

[23] avec une barque et un guide

[24] Le corps y est embaumé,

- [25] l'âme pesée et jugée.
- [26] Pourquoi parler de l'Egypte et la lier avec les harraga ?
- [27] Parce que dans l'ex- Egypte d'aujourd'hui,
- [28] des Egyptiens ont marché contre Moubarek,
- [29] il y a une semaine.
- [30] Des milliers d'Egyptiens qui sont descendus dans les rues pour dénoncer l'intronisation annoncée du fils de Moubarek après son père.
- [31] Ils ont marché dans ce pays où la police peut violer un inculpé,
- [32] où on torture,
- [33] où on tue et où la dictature « formule arabe » a atteint des sommets de ridicule et de férocité.
- [34] Des Egyptiens ont protesté dans la rue malgré la matraque et l'état d'urgence.
- [35] Chose que **nous ne faisons** plus chez nous, que **nous n'osons** plus faire.
- [36] que **nous n'osons** plus faire.
- [37] Depuis quand les Algériens **ne sortent-ils plus** dans les rues pour demander plus de démocratie ?
- [38] Depuis vingt ans
- [39] La raison ?
- [40] Il y en a plusieurs :
- [41] le traumatisme terroriste,
- [42] l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc.
- [43] Des milliers d'analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons.
- [44] Il en reste cependant une dernière :
- [45] celle dite de l'avilissement.
- [46] Si en effet les Algériens ont été d'abord punis pour le vote des années 1990
- [47] puis frappés,
- [48] dispersés et réduits à des comités et des émeutiers,
- [49] cela n'a pas suffi.
- [50] Depuis deux décennies
- [51] ils subissent un processus d'avilissement qui les a conduits à conclure à leur propre inexistence
- [52] à leur autodénigrement.

- [53] On a vidé leurs partis,
[54] acheté leurs élus
[55] fermé leurs places publiques,
[56] pris en otage leurs journaux,
[57] on a dépecé leur histoire nationale et privatisé leurs moyens d'expression.
[58] A l'époque,
[59] on disait « Etat policier » pour parler d'un Etat fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés.
[60] Il y a comme un plus
[61] aujourd'hui :
[62] Etat-biographie qui **ne veut plus entendre** que lui-même.
[63] Une sorte de fonctionnement de l'Etat avec pour seul but d'avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller.
[64] L'une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle
[65] c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, **n'attendent plus** le changement que par les péremptions de la biologie
[66] Il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d'avoir la paix du mouton chez le reste du peuple.
[67] Il y a donc un lien entre la capacité de marcher dans son propre pays et le nombre des harraga.
[68] Les Algériens **n'émigrent pas** :
[69] ils s'enfuient.
[70] Légalement,
[71] quand ils ont un visa et donc dans la discrétion,
[72] ou sur des barques
[73] quand ils **n'ont pas** d'autre voie.
[74] Les Algériens s'enfuient.
[75] Ce **n'est plus** notre pays mais la villa de quelqu'un qui nous a signifié qu'il **ne veut pas** de nous,
[76] qu'il nous méprise
[77] et qu'il nous donne à manger que pour mieux nous voir nous rabaisser dans le geste de la mastication.

Texte 2 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **CE POUR QUOI JE VAIS ETRE PRESIDENT DE CE PAYS.** » publiée le Dimanche 3 octobre 2010 dans le Quotidien d'Oran..

[1] **CE POUR QUOI JE VAIS ETRE PRESIDENT DE CE PAYS**

[2] « ... Il **n y a pas** d'autres choix :

[3] c'est une histoire que m'a racontée un ami car Kateb Yacine l'a racontée.

[4] On lui avait demandé (à Kateb ?) pourquoi il **ne pouvait pas** vivre comme les autres,

[5] avoir une maison, un salaire, un extrait de naissance et des chaussures distribuées par l'Etat.

[6] Pourquoi **se sent-on** parfois obligé de se battre pour la liberté après la Libération, s'opposer, dire « non », dénoncer, au prix même de son confort de tous les jours, de sa vie, de celle de ses enfants ?

[7] Pourquoi **se sent-on** responsable du reste du monde ?

[8] La vérité c'est qu'on **ne se sent pas** responsable du reste du monde plus que les autres :

[9] on **n'a pas** de monde et même pas ce petit morceau du monde que le monde vous doit.

[10] La réponse a été que

[11] comme tout le monde

[12] Kateb voulait avoir une maison avec un jardin, une rue et un arbre.

[13] Sauf que pour avoir une maison pareille

[14] il fallait avoir,

[15] au préalable,

[16] une terre, un pays tout autour, un sens.

[17] « On ne peut construire sur de l'eau »,

[18] dit le proverbe.

[19] C'est ce qui explique un peu le grand détour que font les grands hommes pour revenir chez eux :

[20] ils construisent leur chez-eux en commençant logiquement par construire un pays.

[21] Ce n'est pas du destin,

[22] simplement une logique de maçon.

[23] Donc pour avoir une maison, un arbre, un bon salaire, un peu de respect aux guichets de l'Administration et le droit de parler à la télé,

[24] il faut commencer par avoir un pays et non pas commencer par avoir un logement.

[25] Que faire d'un logement hors duquel vous **n'avez pas** le droit de vous promener avec

votre femme en lui tenant la main,

[26] ou de laisser vos enfants jouer au bas de l'immeuble sans craindre pour eux ?

[27] Que faire d'un jardin s'il **n'a pas** la surface entière de votre pays ?

[28] Que faire d'une maison si vous **ne pouvez pas** vous sentir libre et heureux dès que vous en franchissez la porte ?

[29] C'est ce qui m'amène à mon histoire :

[30] j'ai décidé de devenir président de la république

[31] tôt ou tard

[32] car c'est le seul moyen d'être citoyen de mon pays,

[33] d'avoir un pays et donc une maison chez moi.

[34] Une fois élu

[35] je fabriquerai, enfin, un pays à partir de son indépendance

[36] et je rentrerai chez moi pour labourer ma terre.

[37] Je jure que ce n'est pas un caprice mais la conclusion d'une longue réflexion sur ma vie.

[38] J'ai attendu que ce boulot de maçon soit fait par les partis,

[39] les hommes d'affaires, les services, les anciens généraux, les élections, l'émeute ou l'attente,

[40] mais j'ai vite compris

[41] ma vie est courte et mon envie est grande.

[42] Autant me fabriquer le pays que je veux moi-même au lieu de l'attendre.

[43] Est-ce possible ?

[44] Oui.

[45] Je sais que je **n'ai pas fait** la guerre de Libération

[46] que je risque de finir comme Benflis,

[47] que je **n'ai pas** les « Gens de la décision » derrière moi ,

[48] que je suis un inconnu né après 1962 et donc pas né du tout,

[49] qu'il faut de l'argent, un parti, une patte blanche, un souffle long et une formidable capacité à créer le consensus sans inquiéter personne,

[50] et enfin une durée de vie capable de surmonter les verrouillages administratifs,

[51] **mais je n'ai pas le choix :**

[52] ce que je veux,

[53] c'est une maison et puisque je ne peux pas avoir une maison dans un pays qui n'existe pas,

[54] je vais commencer par construire un pays.

- [55] J'y imposerai la modernité,
 [56] le respect de la femme,
 [57] l'algérien comme langue officielle
 [58] la séparation de la mosquée avec la fainéantise et une histoire nationale qui remonte
 aux nuits du temps et jusqu'au moment de mon battement de cœur
 [59] Je ne plaisante pas :
 [60] je vais me lancer, même si je n'ai que quarante ans, mes chaussures et ma voiture.
 [61] Je n'ai pas le choix :
 [62] je n'ai rien à perdre.
 [63] **Je ne vais pas attendre** de mourir pour mieux vivre et me présenter et faire l'histoire,
 [64] ni que la Constitution change
 [65] ni qu'on me le permette,
 [66] ni que la règle du jeu soit autre.
 [67] Le seul moyen de vivre dans ce pays c'est de le construire,
 [68] et le seul moyen de le construire,
 [69] c'est d'en être le président et faire ce travail de maçon que ne savent pas faire les
 anciens combattants.
 [70] Je serai président à cause de mon désir d'avoir une maison. »

Texte 3 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **VARIANTES OISIVES SUR LE MYTHE DE SISYPHE** » publiée le Dimanche Jeudi 20octobre 2010dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Parce qu'il trompa les instincts profonds
 [2] les lois de la nature ou les dieux grecs (leurs anciens synonymes),
 [3] un homme qui s'appelait Sisyphe a été condamné à pousser vers le haut d'une colline
 un énorme rocher qui irait rouler vers le bas dès que le but serait atteint,
 [4] et ainsi de suite.
 [5] Sans fin.
 [6] Pas même la mort,
 [7] car le châtement a lieu après la mort justement.
 [8] Albert Camus en fit un mythe encore plus moderne et l'illustration de la condition
 humaine absurde
 [9] à l'exception de la dignité de l'effort
 [10] L'homme est l'homme,

- 11] et le rocher son univers :
- 12] condamné à faire n'importe quoi,
- 13] le plus longtemps possible,
- 14] dans un monde qui **n'a pas** de sens.
- 15] Fascinante illustration qui laisse deviner un abîme de variantes.
- 16] On imagine par exemple un Sisyphe croyant :
- 17] il refuse de pousser la pierre,
- 18] y sculpte un dieu et s'agenouille devant lui pour que la pierre roule d'elle-même,
- 19] sans effort,
- 20] dans le calme miracle de la transgression de la pesanteur.
- 21] On imagine aussi Sisyphe refusant de pousser la pierre :
- 22] il s'assoit en haut de la colline et attend que quelqu'un passe,
- 23] comme le font les tiers-mondistes depuis les décolonisations.
- 24] Ou le contraire :
- 25] il s'assoit en haut de la colline,
- colonise un pays,
- 26]
- 27] prend ses hommes et les oblige à pousser la pierre à sa place comme le fit l'Occident.
- [28] On imagine encore la grosse pierre roulant sur Sisyphe,
- [29] le tuant sans le faire mourir,
- [30] l'écrasant en lui passant dessus sans fin pendant qu'il essaye de se relever,
- [31] comme c'est le cas de tous ceux qui vivent dans des pays sales,
- [32] pauvres et méchants et sans droits de l'homme ni démocratie.
- [33] On imagine,
- [34] enfin,
- [35] un Sisyphe plus intelligent :
- [36] il s'attaque à la colline pour l'aplatir au lieu de pousser une pierre.
- [37] C'est la solution de l'Occidental,
- [38] la source de son développement technologique qui va de la pioche au satellite.
- [39] On peut aussi trouver un genre de Sisyphe qui,
- [40] pour échapper à son sort,
- [41] dynamite la pierre en se dynamitant lui-même par une ceinture d'explosifs au nom d'Allah ou de Jéhovah ou de Jésus combattant :
- [42] la peine étant liée à la pierre,

- [43] on **ne peut** changer sa condition qu'en y mettant fin en la refusant.
- [44] Une sorte de fast-bouddhisme à la TNT.
- [45] Il y_a aussi des Sisyphe encore plus malades :
- [46] le genre de celui qui s'interroge sans fin sur le poids de la pierre,
- [47] le diamètre de la colline ou la nature de la gravité.
- [48] Est-ce-que la pierre a un poids ou est-ce-que la colline a une fin ?
- [49] D'où vient la pierre et où va la colline ?
- [50] Un Sisyphe politicien irait s'asseoir au sommet de la pente et ferait un discours à la grosse pierre pour la soulever avec sa langue ou la convaincre de rouler dans sa paume.
- [51] Une énigme :
- [52] que fait donc Sisyphe quand il dort ?
- [53] Il se retrouve sous ses propres paupières
- [54] avec une autre pierre et une autre colline :
- [55] les dieux ont veillé à fermer la brèche du côté du sommeil comme du côté des herbes hallucinogènes.
- [56] Dormir **n'a pas** une solution contre l'absurde.
- [57] C'est une reconduction de la condition humaine,
- [58] mais sans le muscle et la mobilité.
- [59] D'où des éclairages plus nets sur des questions bêtes et méchantes :
- [60] avec une barbe,
- [61] on **ne pousse** ni plus rapidement ni plus lentement sa pierre.
- [62] Avec un livre,
- [63] on peut la caler un moment,
- [64] le temps de se donner des raisons.
- [65] Avec une corde,
- [66] **on ne fait pas mieux :**
- [67] face à l'univers,
- [68] on est seul.
- [69] Avec une machine,
- [70] la pierre devient plus grosse et la colline plus difficile.
- [71] Même la géologie **n'y peut rien :**
- [72] la pierre est explicable mais pas plus transportable.
- [73] Dernière question :
- [74] pourquoi le mythe a fait de Sisyphe un homme ?

- [75] Et un homme seul ?
- [76] Parce que chacun l'est, intimement
- [77] Le rocher de Sisyphe,
- [78] c'est comme les toilettes ou la mort ou la naissance ou l'amour (c'est-à-dire l'essentiel):
- [79] on peut n'y aller que seul et ne pas en revenir parfois.
- [80] Rien ne permet de porter la pierre à la place de l'homme :
- [81] ni les livres célestes,
- [82] ni les prêcheurs,
- [83] ni les idéologies de masse,
- [84] ni la fuite en avant.
- [85] Seules peuvent aider des décisions d'homme :
- [86] la foi, le sens de la dignité, le défi face au vide ou la transgression de la solitude par le chant ou l'entraide.

Texte 4 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LA PEINE DE MORT REQUISE CONTRE UNE CHANSON.** » publiée le Samedi 6 novembre 2010 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Qui est le pire ennemi du pouvoir ?
- [2] Traditionnellement
- [3] c'est Ait Ahmed,
- [4] « les mal-votants »,
- [5] le *makhzen* marocain,

- [6] les ONG internationales des droits de l'homme ou les opposants qui ont de l'audience et que les renseignements généraux suivent partout,
- [7] même lors des mariages.
- [8] Est-ce-tout ?
- [9] Non.
- [10] Le pouvoir a aussi une sorte d'ennemi « interne »,
- [11] non politisé,
- [12] anonyme comme une banalité et que les forces intermédiaires et zélés du pouvoir détruisent là ou elles le trouvent,
- [13] le découpent en morceaux,
- [14] le broient et le dispersent.
- [15] Voici une histoire qui s'est passée à Chlef,
- [16] selon le compte rendu d'un journal confrère :
- [17] un jeune Algérien amateur de rap a écrit et publié sur le Net des chansons qui parlent de Bouteflika et du terrorisme.
- [18] Pour bien compléter le tableau,
- [19] il faut savoir que le jeune Algérien en question est un *harrag* et qu'il vit en Europe,
- [20] clandestinement,
- [21] et qu'il a donc déjà un bon coefficient d'inspiration et de représentativité.
- [22] Ces chansons dissidentes seront donc reprises par son frère qui a le malheur d'habiter « ici » et feront un peu le tour des oreilles amusées jusqu'au moment où elles feront l'objet d'une enquête policière.
- [23] Le frère éditeur sera donc arrêté et présenté à la justice algérienne.
- [24] Le verdict a été prononcé cette semaine :
- [25] dix ans de réclusion criminelle par contumace et 500 000 DA d'amende contre le rappeur,
- [26] coupable d'être *harrag* et d'avoir porté atteinte à l'image du président de la RADP et d'avoir fait l'éloge du terrorisme
- [27] Le frère du chanteur occasionnel écopera de trois ans de prison.
- [28] Le plus curieux sera de noter que le procureur avait requis...
- [29] la peine de mort
- [30] Une demande bouleversante.
- [31] Car si dans la presse on vous apprend très tôt à nepascommenter une décision de justice,

- [32] ici on ne peut pas éviter de reprendre l’histoire nationale parsee cheveux :
- [33] ce verdict est lourd,
- [34] la peine requise est incroyable et le crime est un verbe,
- [35] pas une bombe ou un attentat.
- [36] Le drame est que si cela choque autant,
- [37] c’est que aux yeux des Algériens,
- [38] les fondements du sentiment de justice ont été fortement ébranlés par la dernière décennie et sa réconciliation nationale sans punitions ni aveux.
- [39] Depuis,
- [40] l’Algérien **n’arrive pas** à croire à la justice et **n’admet pas** ses balances et poids et mesures :
- [41] parce qu’un homme qui a posé une bombe et tué des gens peut être pardonné,
- [42] il devient incompréhensible qu’un autre qui chantait destiné à la peine de mort.
- [43] Parce qu’un homme qui vole un million de milliards peut être mis en liberté conditionnelle
- [44] celui qu’on condamne pour avoir volé un timbre devient un martyr.
- [45] Ayant introduit l’impunité,
- [46] le pouvoir a consacré l’absurde :
- [47] l’exception de la réconciliation a été si énorme qu’elle a détruit tout le reste.
- [48] Pour le cas du chanteur de rap
- [49] il y a cette disproportion nationale mais aussi le zèle d’une classe de supplétifs du politique qui croit qu’on peut plaire encore mieux si on offre des têtes tranchées.
- [50] Le chanteur de Chlef est un *harrag* en exil,
- [51] il chante contre Bouteflika et pour le terrorisme.
- [52] De quoi en faire une sorte d’ennemi exemplaire,
- [53] un anti-citoyen,
- [54] une mauvaise herbe et la cible de la colère d’un système qui supporte déjà trop mal l’opposition intellectuelle pour avoir à tolérer l’opposition « plébéienne ».

Texte 5 :

Le découpage de l’unité minimale de la chronique «**SCHEMA STANDARD DE LA DICTATURE « ARABE »**». » publiée le Samedi 29 janvier 2011 dans le Quotidien d’Oran..

- [1] La dictature arabe est désormais d’une routine insupportable :
- [2] on y retrouve toujours et toujours les mêmes rôles. D’abord
- [3] D’abord un président venu au pouvoir par les militaires,

[4] maintenu par la fraude électorale et qui, en avançant dans l'âge, demande toujours plus de pourcentages de « oui » faramineux pour combler les creux de ses caprices.

[5] Le dictateur a généralement plus de soixante-quinze ans, se présente comme l'héritier d'un Père de la nation mort depuis longtemps et possède soit un fils aîné promis au pouvoir, soit une femme qui le détient déjà, soit un frère qui en possède la moitié.

[6] Dans le casting,

[7] on retrouve le fameux ministre de l'intérieur qui dit la même phrase du Golf à l'Océan,
[8] c'est-à-dire n'importe quoi.

[9] Connu pour soutenir l'insoutenable,

[10] il récite des chiffres qui font rire après chaque élection,

[11] explique que « les manifestants sont des délinquants » ou prétend que personne **ne peut** déstabiliser l'Etat,

[12] c'est-à-dire lui et son maître et leurs alliés.

[13] Dans l'ordre

[14] on retrouve aussi un parti « majoritaire »,

[15] façon moderne de dire « parti unique ».

[16] Lequel parti est géré et possédé et embrassé de force par une équipe qui a généralement l'âge du président,

[17] qui répète des phrases débiles sur la nation et la réforme,

[18] l'héritage et les constances et que le pouvoir utilise comme un club de domestiques politiques.

[19] Le cadre général est consolidé souvent avec un appareil syndical servile,

[20] voleur d'argent et de cotisations

[21] avec aussi de faux concurrents à la présidence et à usage multiple,

[22] tolérés pour les besoins du coloriage avec

[23] en aide de camp

[24] une armée endoctrinée au culte de la stabilité ou impliquée dans le festin national.

[25] Le pouvoir possède aussi quelques journaux du clan,

[26] des médias sous la botte et une mainmise sur les marchés stratégiques pour s'assurer la collaboration stratégique des Occidentaux.

[27] Dans ce schéma panarabe,

[28] , le dictateur est généralement lui-même ministre de la Défense (on **ne vole pas** un voleur)

[29] et son fils, sa femme ou son frère gèrent les milieux d'affaires et le patronat fragile ou

complice du pays.

[30] Quand éclatent des émeutes ou naissent des oppositions,

[31] le dictateur se tait pour mieux souligner sa souveraineté qui **ne daigne pas** se pencher sur les petits détails intestinaux du pays ;

[32] le ministre de l'Intérieur envoie des policiers frapper ou interdire en expliquant qu'il s'agit de délinquants ;

[33] un communiqué de terroristes d'al-Qaida est rendu public avec démantèlement d'une cellule djihadiste pour bien faire passer le message aux Occidentaux,

[34] puis le peuple est divisé en deux : une partie recevra plus de semoule et l'autre plus de coups de matraque.

[35] Et cela se passe ainsi du Maroc au Yemen.

[36] Et cela dure depuis dix ans, vingt ans, trente ans.

[37] Et cela **ne change pas** même si cela est indécent, risible, assassin ou comique.

[38] Même s'il s'agit de la dernière minute du règne.

[39] Même si le peuple est à la porte du palais ou s'il maudit le dictateur à chacune des apparitions.

[40] Car le dictateur, au bout de si longues années, a fini par se dire que si un peuple le supporte depuis si longtemps sans rien dire, c'est parce que ce peuple **n'existe pas** en définitive et que donc rien ne peut arriver comme le dit son ministre de l'Intérieur.

[41] Conclusion ?

[42] Une blague circule sur le Net,

[43] résumant dans le rire acide l'amère réalité :

[44] lorsque Dieu envoya l'ange Azraël à Moubarek pour cueillir ce qui lui restait d'âme et que

l'ange lui demanda :

[45] « Tu **ne fais pas** tes adieux à ton peuple ? »

[46] Moubarak lui répondit :

[47] « Ah bon ! Le peuple s'en va quelque part ? »

[48] La blague est valable pour le reste des vingt et un membres de la Ligue arabe.

Texte 6 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique «**METHODES CONTRE-REVOLUTIONNAIRES**» publiée le Mercredi 9 février 2011.

dans le Quotidien d'Oran..

[1] Comment mettre fin à une révolution ?

- [2] Voici quelques méthodes connues :
- [3] 1° - La répression policière directe :
- [4] méthode qui remonte à l'invention du bâton mais qui a le malheur de posséder un point de basculement :
- [5] dix révoltés tués peuvent provoquer la peur chez les autres,
- [6] onze révoltés tués peuvent provoquer la rage et le martyr et la vengeance et la révolte générale.
- [7] A pratiquer avec prudence.
- [8] Le bâton est plus efficace lorsqu'il menace,
- [9] moins quand il frappe.
- [10] 2° - La criminalisation :
- [11] les révolutionnaires sont accusés d'être des casseurs,
- [12] des terroristes ou des islamistes.
- [13] Pour faire peur aux gens qui ont peur
- [14] en Occident et à l'intérieur du pays.
- [15] « Ce n'est pas le peuple, seulement quelques dizaines d'individus. »
- [16] 3° - Les contremarches :
- [17] pro, contre, anti, pour souligner aux yeux des occidentaux qu'il **ne s'agit pas** du soulèvement d'un peuple mais d'un fragment de foule.
- [18] Moubarak l'a fait,
- [19] chez nous les marches « spontanées » se préparent déjà pour le 12 février.
- [20] 4° - La culpabilisation œdipienne :
- [21] les révolutionnaires sont présentés comme des ingrats vis-à-vis d'un père national nourricier qui « a construit des routes,
- [22] donné des logements,
- [23] distribué la semoule et chassé le colonisateur ».
- [24] Les révolutionnaires sont infantilisés,
- [25] présentés comme des gamins manipulés par des forces étrangères et qui vont détruire le pays et le voler.
- [26] 5° - La dissimulation :
- [27] le dictateur « est » le pays, la nation, l'Etat.
- [28] « Pourquoi ces gens s'attaquent au pays ? »,
- [29] disent le dictateur et ses employés qui travaillent à raccourcir le raccourci abusif.
- [30] Les révolutionnaires répondent :

- [31] « Le pays c'est nous, vous êtes le pouvoir ».
- [32] 6° - La corruption :
- [33] on paye, en un temps record, les salaires en retard, les pensions de retraite, on inscrit les chômeurs, on distribue les logements vides, on stoppe les retraits de permis de conduire
- [34] on augmente les journées de réception des gouverneurs et responsables et on appelle la « société civile » à dialoguer.
- [35] 7° - La manipulation internationale :
- [36] on démantèle « opportunément » une cellule d'al-Qaida qui menaçait l'Europe (SMS : c'est nous ou le terrorisme),
- [37] on arrête un chef barbu,
- [38] on filme les barbus dans les rues et parmi les manifestants et on explique : c'est soit nous, soit « eux ».
- [39] 8° - Le déplacement :
- [40] les révolutionnaires veulent la fin du dictateur et des siens ?
- [41] Le dictateur leur offre les siens :
- [42] changement de gouvernement, de ministres, purge, enquête sur la corruption.
- [43] Le dictateur s'installe dans le rôle transcendant de l'arbitre au-dessus de la mêlée :
- [44] c'est une crise entre un gouvernement et des contestataires.
- [45] Donc « je tranche et je répare car j'aime le peuple qui m'aime ».
- [46] 9° - L'émiettement :
- [47] « Que veulent ces jeunes ?,
- [48] _dit la propagande officielle.
- [49] « On **ne peutpas** dialoguer avec eux car ils **n'ont pas** de représentants.
- [50] « Le système répond alors à côté :
- [51] révision d'un article de la constitution,
- [52] commission de dialogues, propositions, etc.
- [53] Le but est de provoquer l'usure.
- [54] 10° - La banalisation :
- [55] le régime relance, de force, la vie courante :
- [56] banques rouvertes, circulation dans les rues, scènes de pêche et de pain.
- [57] Le but est de casser l'élan et de le réduire à une place publique puis à un banc, puis à un pied, puis à un orteil.
- [58] 11° - Le dialogue :
- [59] avec qui ?

- [60] Avec les faux partis que le système entretient depuis des décennies.
- [61] En clair,
- [62] la dictature discute avec elle-même sous la forme d'une négociation avec son autre main.
- [63] La rue, le peuple, la révolution sont exclus.
- [64] Le pluralisme n'est possible que dans le cadre d'un parti unique pluraliste.
- [65] 12° - L'assimilation esthétique :
- [66] au bout de toutes les tentatives,
- [67] reste la tentative de l'assimilation :
- [68] « Oui, ces jeunes sont des héros qui changent l'histoire de ce pays.
- [69] « Les TV de propagande s'y mettent alors, invitent les jeunes, les saluent comme des héros nationaux dans le cadre d'un sursaut national qui **ne vise personne** mais seulement l'avenir
- [70] On gomme le « Dégage » sous l'effusion de « quel courage ! »,
- [71] on embrasse les militants,
- [72] on écoute leur récit transformé en épopée vidée de toute demande politique et on répète :
- [73] « Le pays va en sortir plus fort et plus uni ».
- [74] Contre qui ?
- [75] Ce n'est pas important.
- [76] Cela peut-il réussir ?
- [77] Oui, un moment, un peu.
- [78] Mais,
- [79] en règle générale,
- [80] le dictateur tombe.
- [81] Ils tombent toujours et **ne se réforment jamais**.

Texte 7 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LA REVOLUTION : EST-ELLE NECESSAIRE ?** » publiée le **Mardi 26 avril 2011** dans le Quotidien d'Oran.

- [1] La révolution est-elle nécessaire ?
- [2] « Expliquez-le-moi »,
- [3] dit-il en insistant avec sincérité.
- [4] « Ce que je vois,
- [5] c'est surtout le chaos, le désastre et le malheur.
- [6] Tu les as vus à Lampedusa, ces Tunisiens ?
- [7] On les a salués comme des révolutionnaires,
- [8] ils ont chassé leur dictateur et maintenant ils vont se faire humilier sur leurs chaloupes et se faire chasser près des frontières de l'Europe
- [9] Tu as vu les Libyens ?
- [10] Moi je **ne serai jamais** la prostituée des Occidentaux.
- [11] Jamais je **n'agiterai** le drapeau français ou anglais dans mon propre pays.
- [12] Dis-le-moi :
- [13] cela a servi à quoi de faire la révolution si **on ne peut** même plus sortir en sécurité dans les rues de son propre pays ? », lance-t-il, exaspéré.
- [14] « Dites-le aux gens.
- [15] **Ne parlez pas** seulement de la révolution mais **parlez** de la réalité. »
- [16] Et c'est vrai :
- [17] l'après-dictateur en Tunisie, en Egypte ou ailleurs coûte beaucoup :
- [18] les affaires vont mal,
- [19] l'économie est réduite à la préhistoire,
- [20] l'insécurité est totale,
- [21] le pain va manquer,
- [22] les gens fuient par la mer et les règlements de comptes comme la délinquance atteignent des pics.
- [23] « Quoi que l'on dise, c'était mieux avec Ben Ali que sans lui », conclut notre interlocuteur.
- [24] Est-ce vrai ?
- [25] Oui, si **on n'est pas** tunisien peut-être.
- [26] Mais cela dépend de ce qu'on demande à la vie :
- [27] une vie meilleure pour soi ou une vie meilleure pour ses enfants et ses petits-enfants.

- [28] Les révolutions arabes ont été et seront violentes
- [29] Au-delà des premiers jours de gloire
- [30] c'est la société entière qui se révèle pour ce qu'elle est et pour ce que les dictatures en ont fait.
- [31] Donc la question reste posée :
- [32] la révolution est-elle nécessaire ?
- [33] Pistes de réponse :
- [34] cela dépend de ce que l'on veut.
- [35] Les peuples arabes n'en **sont pas arrivés** à la révolution parce qu'ils s'ennuyaient,
- [36] parce qu'ils avaient envie de casser des vitres ou de vivre sans loi
- [37] mais parce que leurs pays étaient volés,
- [38] leurs élus étaient faux,
- [39] leurs espoirs étaient des mensonges,
- [40] leurs économies étaient comme une femme violée et leurs ressources étaient bradées.
- [41] La révolution s'impose comme une solution douloureuse pour décoloniser un pays longtemps après le départ du colon étranger.
- [42] Elle coûte cher, risque tout et peut aller dans le sens aveugle de l'indécision
- [43] On peut faire confiance à une révolution, ou pas
- [44] Elle peut trahir ou être trahie.
- [45] Dans n'importe quel pays où les gens voient qu'ils **ne sont pas** un peuple,
- [46] où la démocratie est une arnaque,
- [47] la corruption une nécessité,
- [48] l'injustice une règle et le rapport de force une loi,
- [49] on aboutit à la révolution.
- [50] Tôt ou tard.
- [51] On **n'accouche pas** avec le sourire et les femmes le savent.
- [52] Et dans tous les pays où les jeunes **n'arrivent pas** à naître ni les vieux à mourir,
- [53] on aboutit à la violence.
- [54] Chaque « arabe »,
- [55] chaque Algérien a rêvé de la révolution un jour ou l'autre :
- [56] face à un guichet de poste,
- [57] à la mer,
- [58] à un discours officiel télévisé,
- [59] un abus ou face à son propre rêve.

- [60] La seule différence avec les autres peuples,
[61] c'est que,
[62] dans la révolution,
[63] il va payer avec tous,
[64] et, sans elle, il va payer tout seul
[65] D'ailleurs la bonne question est :
[66] « Une révolution doit-elle être toujours violente ? »
[67] La réponse,
[68] le chroniqueur s'en souvient,
[69] a été donnée par l'éminent sociologue Lahouari Abdi quand il a été interrogé :
[70] pourquoi la guerre d'indépendance a été violente ?
[71] Parce que la colonisation a été dure et meurtrière. »
[72] » On ne peut chasser le colon violeur que par la violence.
[73] Bien sûr, la peur et le doute sont légitimes :
[74] mieux vaut une démocratie par la transition qu'une promesse de démocratie par le meurtre et l'Otan.
[75] Sauf que,
[76] dans ce cas,
[77] le choix **n'est pas** celui des peuples qui veulent le changement.
[78] C'est celui,
[79] constamment refusé,
[80] de leurs dictateurs qui **ne veulent pas** d'une transition douce.
[81] Avec Ben Ali la Tunisie était mieux ?
[82] Oui, sauf que si Ben Ali avait été meilleur,
[83] les Tunisiens **n'en seraient pas** à Lampedusa.
[84] Même quand il est chassé ou tué
[85] un dictateur continue à tuer l'avenir pendant longtemps.
[86] La violence est évitable.
[87] La révolution, non.

Texte 8 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **EXTRAIT D'UNE MORT INCOMPREHENSIBLE.** » publiée le Samedi 14 mai 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] « ... Quand la balle m'a atteinte,
[2] je suis tombé.
[3] Et avec moi les immeubles, un arbre au loin, deux oiseaux qui **n'avaient rien fait** et tout le bruit du monde.
[4] C'est ainsi que je suis mort :
[5] une balle dans la poitrine et un grand point d'exclamation dans la tête.
[6] Sauf que j'étais encore là.
[7] Presque rien **nechange** quand on se fait tuer.
[8] Du coup,
[9] **je** n'ai pas hésité :
[10] après avoir ouvert les yeux encore une fois,
[11] j'ai vu le goudron de la route et,
[12] au loin,
[13] une dizaine de paires de chaussures qui piétinaient au ralenti.
[14] Je savais que je **n'avais** que quelques minutes :
[15] prompt comme à l'époque où je volais les fruits du voisin,
[16] je me suis mis debout et je l'ai découvert,
[17] là,
[18] à mes cotés,
[19] étendu, bien mort, éteint, obscurci :
[20] mon propre corps.
[21] J'avais encore le slogan à la bouche et de la buée sortaient des mots.
[22] Je me sentais en colère comme si un homme m'avait fait les poches ou m'avait volé les chaussures à la sortie de la mosquée.
[23] Quand on se fait tuer,
[24] on se fait trahir surtout et on vit l'au-delà,
[25] je crois,
[26] comme un grand moment d'énervement en attendant le jugement dernier.
[27] En colère donc,
[28] comme je vous le raconte,
[29] j'ai décidé de prendre mon cadavre et de continuer pour le déposer chez nous,

[30] dans mon lit,
[31] et le laisser se reposer.
[32] J'ai marché bien droit vers le cordon des flics qui nous mettaient en joue et les voitures banalisées où on a déjà entassé la moitié du peuple en révolte.
[33] De toutes les manières,
[34] me disait une voix,
[35] on **ne peut pas** tuer un homme deux fois.
[36] J'avais besoin d'abord de le crier au visage de l'Etat,
[37] puis d'emmener mon cadavre quelque part pour lui renouer les lacets et le laisser reprendre son souffle et ensuite rentrer quand la manif serait terminée.
[38] Dans les airs,
[39] des débris de verre étaient en suspension
[40] ainsi qu'un cri avec des gouttelettes de salive ;
[41] un jeune était étrangement tordu dans son lancer de pierre,
[42] comme une statue figée,
[43] un mur blanc était devenu rouge à cause de la lumière d'un gyrophare
[44] J'ai donc marché,
[45] après la première balle,
[46] mon propre corps sur le dos dont je sentais tout le poids et le trimbalement des chaussures qui me heurtaient le dos car je le tenais par la taille,
[47] la tête en bas et les fesses vers le ciel,
[48] sur mon épaule
[49] Etrangement,
[50] personne **ne semblait** s'occuper de moi,
[51] ni les flics, ni les snipers sur les toits, ni mes amis venus avec moi pour faire la révolution.
[52] J'étais pourtant le seul mort abattu lors de la charge des flics et personne **ne se souciait** de ce que j'avais sur le dos.
[53] Au loin,
[54] certains entouraient ma flaque de sang alors que moi j'étais derrière leur dos à vouloir les tirer par la veste.
[55] Puis je me suis lassé.
[56] Cela est venu comme lorsqu'une musique s'éteint ou lorsqu'on rentre chez soi après une vaine recherche de formulaires ou lorsqu'un mariage devient ennuyeux.

- [57] J'ai décidé de rentrer. Alors.
- [58] Dans la rue,
- [59] il **n'y avait** personne tout d'un coup.
- [60] Cela m'a rappelé le jour,
- [61] j'avais sept ans,
- [62] où je suis revenu de l'école et que je **n'ai trouvé** personne chez nous en poussant la porte de la maison.
- [63] Tout y était :
- [64] la tasse de café à sa place,
- [65] le pain dans le sac suspendu à la fenêtre et aussi l'arbre qui **ne répond jamais**,
- [66] mais personne d'autre.
- [67] C'était ma première panique, vraie.
- [68] J'ai crié le nom de ma mère,
- [69] j'ai fouillé les pièces puis j'ai eu atrocement peur.
- [70] Des années après,
- [71] j'ai vu un film qui racontait l'histoire d'un homme qui a survécu à toute l'humanité.
- [72] C'était pareil.
- [73] Les magasins étaient ouverts
- [74] les vitrines offertes ou cassées,
- [75] des voitures étaient arrêtées portes ouvertes en plein milieu des croisements,
- [76] mais personne d'autre.
- [77] Juste le bruit de la manif derrière moi qui allait s'amenuisant
- [78] Comme si je sortais de la ville alors que j'allais vers son cœur.
- [79] Je **n'ai jamais aimé** l'effort physique,
- [80] et le cadavre sur mon dos était lourd.
- [81] J'avais soif et je sentais ma propre odeur comme sur une autre veste que la mienne.
- [82] Je voulais rentrer mais je **ne savais plus** où :
- [83] le nom de la ville m'échappait d'un coup.
- [84] J'étais où ?
- [85] Dans le quartier de Khormaksar
- [86] dans le quartier de Cheikh Othmane à Aden ?
- [87] Peut-être suis-je encore dans le quartier financier de Manama.
- [88] A bien regarder,
- [89] il était difficile de voir :

[87] : cela ressemblait, à cause d'une lointaine mosquée qui suppliait son dieu, à la rue de Maydane à Damas.

[88] De toute façon,

[89] je commence à oublier tout

[90] sauf le poids de mon corps sur mon dos.

[91] C'est peut-être ça la mort :

[92] être partout sans savoir où se trouve sa propre maison ou sa propre mère.

[93] Puis marcher sans fin pendant que tout devient poussière sans la trace de vos pas. »

Texte 9 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LE COMPLEXE OUJDA.**» publiée

Lundi 16 mai 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] « Il aurait mieux fait d'enterrer son secret avec lui »,
- [2] a réagit l'un des chefs islamistes assimilés,
- [3] à propos des dernières déclarations d'Ahmed Ben Bella.
- [4] Le secret ?
- [5] La nationalité marocaine de ses parents qu'il vient « d'avouer » dans un entretien.
- [6] Dans le sillage,
- [7] quelques Algériens se sont embarqués dans ce vieux rafiote de l'inquisition en cherchant qui est d'origine marocaine par le sang, par la terre, la filiation ou par l'armée des frontières.
- [8] Et une partie des Algériens **n'ont pas** encore **vu** l'affreuse absurdité de ce genre de procès.
- [9] D'où vient qu'être né au Maroc soit une « révélation »,
- [10] un secret ou un crime ?
- [11] D'abord de la confusion entre procès de personnes,
- [12] coupables d'avoir mené ce pays de l'Indépendance à l'échec et,
- [13] surtout, du fait que beaucoup d'« historiques » ou de vieux survivants de la guerre d'indépendance ont fait de leur acte de naissance un tabou.
- [14] Le « né à Oujda », visible sur le site de la présidence durant le premier mandat, a vite été effacé dès le second comme s'il s'agissait d'une tare ou d'un acte honteux ou de la preuve d'une trahison par l'accouchement.
- [15] . Et sur ce vieux réflexe de falsification absurde se sont greffées les pires infamies politiques qui ont suivi
- [16] Du coup,
- [17] le procès de l'armée des frontières et de son coup d'Etat inaugural, le régionalisme bête et méchant qui a pris l'Ouest algérien en otage de ses ambitions et des ses peurs, les turpitudes post-indépendance et le jeu très vieux des règlements de comptes ont transformé une banalité génétique en une sorte de crime de filiation.
- [18] Ceux qui sont nés à Oujda **ne sont pas** mauvais,
- [19] pourtant,
- [20] parce qu'ils sont nés à Oujda ou à Casablanca,
- [21] mais parce qu'ils ont dilapidé notre confiance,
- [22] piétiné notre terre et volé notre histoire pour en faire une autobiographie.

- [23] Effacer son lieu de naissance est ridicule et signe d'une honte de soi ;
- [24] accuser quelqu'un d'être né au Maroc est une autre maladie tout aussi ridicule.
- [25] Et pour que cela soit encore plus clair,
- [26] le chroniqueur le précise :
- [27] il **ne défend pas** Ben Bella, ni son contraire,
- [28] mais s'attarde sur ce surréaliste débat qui fait qu'un homme politique cache son lieu de naissance comme s'il s'agissait d'une honte et que d'autres en parlent comme d'un secret tout aussi honteux.
- [29] Cette forme de guerre des sables algéro-algérienne **n'aidera ni** à construire le Maghreb, ni à libérer notre histoire, ni à dépasser les fixations de cette génération qui nous précède et qui **ne veut pas** céder l'air et l'oxygène aux suivants.
- [30] Et c'est pourquoi s'en est presque amusant que de suivre ce « faux scandale » à la Ben Bella.
- [31] Né(s) au Maroc, lui ou d'autres ? C'est leur affaire.
- [32] Nous, ce qu'on veut, c'est naître ici, vraiment, une fois pour toutes, et c'est ce que nous attendons.
- [33] Je viens au monde là où le monde vient à moi : à Oujda, Sidi Bouzid ou Damas.

Texte : 10.

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LES SYRIENS MEURENT ENTRE DIEU ET YOUTUBE.**» publiée **Mercredi 18 mai 2011** dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Les syriens sont seuls.
- [2] On peut les tuer en masse,
- [3] , les exécuter contre le mur le plus blanc, les regarder mourir entre deux pubs sur des détergents ou les entendre crier avant d'éteindre sa lampe de chevet pour dormir.
- [4] Presque personne **ne s'en soucie**,
- [5] ni l'ONU
- [6] ni les Droits de l'homme version mondiale
- [7] ni l'opinion du monde
- [8] ni l'Otan.
- [9] La cause est évidente :
- [10] Bachar Al- Assad et son régime incarnent au mieux le statut de « dictature utile » qui a fait le bonheur des autres potentats dans la région.
- [11] C'est « notre meilleur ennemi »,
- [12] comme l'a écrit dernièrement un éditorialiste israélien commentant les thèses de la droite.
- [13] Si le régime de ce Rat de Damas « tombe »,
- [14] c'est l'inconnu dans la région,
- [15] c'est-à-dire pour les maitres de la région,
- [16] et la possibilité de voir s'effondrer la ceinture de sécurité assurée par les dictateurs arabes depuis des décennies.
- [17] La démocratie arabe est le pire ennemi de la droite israélienne (la gauche étant dans un malaise qu'elle **ne dépasse pas**) et la seule force des peuples sans armées fortes.
- [18] L'Egypte en offre le parfait exemple :
- [19] à l'époque,
- [20] on pouvait avilir ce pays en menaçant son dictateur,
- [21] mais aujourd'hui on peut tuer des milliers d'Egyptiens sans faire changer d'avis à des millions.
- [22] Et c'est ce qui explique que les Syriens sont seuls,
- [23] le frère sanguinaire de Bachar l'a bien dit à un journal américain :
- [24] « Sans nous, c'est la menace contre Israël ».
- [25] Message clair et direct.

- [26] Le Front du refus est une patate
- [27] le jeu d'assassins avec le Hamas,
- [28] l'hébergement offert aux extrémistes,
- [29] les alliances avec le Hezbollah et la danse de la hache à propos du Golan sont des paillettes et des arnaques alimentaires.
- [30] Rien de tout ce qui nous a été vendu n'est vrai :
- [31] les tanks qui bougent à l'écran **ne se dirigent pas** vers le Golan mais vers Daraa pour tuer des Syriens.
- [32] Tellement et si souvent que le chroniqueur **n'arrive plus** à suivre l'évènement sur les écrans sans avoir envie de traverser la télé et de jeter la plus grosse pierre sur la tête de ce Rat.
- [33] Les Syriens sont tués avec froideur
- [34] dans le dos du monde
- [35] comme s'il s'agissait de figurants,
- [36] par dizaines.
- [37] Ils font face avec un courage inouï à l'un des régimes les plus durs de la région et du monde.
- [38] Le génocide **n'en est qu'à** son début et des charniers sont déjà découverts malgré les démentis grossiers des propagandes staliniennes de ce régime.
- [39] Bachar est déjà tombé,
- [40] ainsi que son frère Maher et leur cousin,
- [41] Ce qui reste,
- [42] c'est le sang sur les mains et des bataillons d'effectifs qui obéissent aux ordres de la minorité et des frères proches du Rat de Damas.
- [43] Ce qui reste
- [44] c'est la scène de courage et la vaste salle vide du monde entier qui mange du pop-corn.
- [45] Près de mille morts, des centaines de disparus et des milliers d'arrestations en Syrie sans que cela soit encore compris et admis comme révolution et comme massacre.
- [46] Tout cela parce que nos dictatures sont utiles à « leurs » démocraties et qu'un camp de concentration stable vaut mieux qu'une démocratie indocile et donc menaçante
- [47] Vu hier à la télé :
- [48] une vidéo avec effet de zoom sur un dentier.
- [49] Celui d'une vieille femme syrienne abattue par l'armée, froidement, parce qu'elle criait sa liberté. Il
- [50] Il y avait du sang,

[51] un corps ramassé et ce dentier.

[52] Dieu, aidez-les !

[53] Vous voyez tout

[54] Et You Tube aussi.

Texte 11 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « PEUT-ON EMPRISONNER UN ALGERIEN POUR TENTATIVE D'IMMOLATION ? » publiée le Dimanche 12 juin 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Paradoxe philosophique fascinant :
- [2] peut-on emprisonner un homme parce qu'il veut se suicider ?
- [3] Dans une ville du Sud algérien,
- [4] à Ouargla
- [5] qui tue ses chômeurs par le vent de sable,
- [6] deux Algériens ont été emprisonnés pour tentative d'immolation.
- [7] Vouloir partir est donc un crime :
- [8] par mer ou par feu
- [9] *Harrag* ou grand brûlé
- [10] De quoi est coupable un jeune Algérien qui veut s'immoler pour dénoncer ?
- [11] D'abord de répartir les rôles :
- [12] lui, c'est la victime et donc, fatalement, le pouvoir est un tueur assassin.
- [13] Quand on en arrive à se suicider par le feu,
- [14] c'est que l'Etat vous a vendu du vent et que quelqu'un **n'a pas fait** son travail :
- [15] le président, le ministre, le wali, le martyr ou celui qui a promis de vendre du pétrole pour acheter du gazon.
- [16] Ensuite,
- [17] une immolation trop près des gisements de pétrole est un risque :
- [18] on **ne joue pas** avec le feu est une consigne politique mais aussi domestique
- [19] On peut tenter de s'immoler à El Bayadh et être secouru puis rendu à sa mère,
- [20] mais pas à Hassi Messaoud.
- [21] Là,
- [22] vous menacez le pétrole et donc l'alimentation générale
- [23] Ensuite,
- [24] s'immoler est un crime :
- [25] vous voulez échapper à la punition de votre vie nationale,
- [26] laisser des millions souffrir d'ennui et de manque de sens et vous soustraire à la peine de tous,
- [27] partir pendant que les autres **ne peuvent même pas** bouger.
- [28] S'immoler,

- [29] c'est quitter le territoire national sans autorisation.
- [30] C'est un départ illégal
- [31] une émigration vers le rien à cause de tout.
- [32] L'immolation est un SMS mondial,
- [33] le signal par la fumée d'un naufragé dans une île à siège unique,
- [34] une défection et un démenti trop bruyants.
- [35] Enfin,
- [36] s'immoler met le feu au reste.
- [37] Les deux immolés d'Ouargla, qui ont fait de la prison pour ça, sont accusés de donner des idées aux chômeurs du sud et inculpés de tentative d'immolation préméditée.
- [38] Donc, il s'agit de deux meneurs, même si c'est vers la mort et la cendre.
- [39] On **ne doit pas** s'attrouper même pour brûler , ni mourir si **ce n'est pas** la mort ou le pouvoir qui vous tue.
- [40] La vie du chômeur doit être vécue jusqu'au bout,
- [41] avalée entièrement comme un mauvais sirop,
- [42] sinon on est puni et privé de dessert.
- [43] On **ne doit pas** mourir d'un seul coup,
- [44] avec la pollution sonore que cela provoque, mais lentement.
- [45] On **n'a pas** le droit de se brûler
- [46] sauf à petit feu devant une poste sans liquidités ou un guichet de S12 sans formulaires.
- [47] La question du suicide est un crime dans les régimes totalitaires et les religions d'empire :
- [48] c'est un refus que la domination **ne peut pas accepter**, un démenti, comme dit plus haut, et une évasion fiscale du corps et de l'esprit.
- [49] Les deux chômeurs d'Ouargla sont donc « coupables » aux yeux de la sécurité nationale,
- [50] c'est-à-dire la sécurité du régime,
- [51] c'est-à-dire son idéologie.
- [52] Le procès de ces Algériens doit donc être un grand moment qu'il **ne faut pas rater** :
- [53] s'y poseront les grandes questions de la vie et on discutera de l'ancienne question camusienne :
- [54] la liberté par la mort,
- [55] la lucidité par le suicide.
- [56] On s'y interrogera sur la bonne interrogation :

- [57] la vie de chacun est-elle sa propriété et son choix ou un bien *wakf* de l'Etat ?
- [58] L'inculpé pourra dire :
- [59] **je** ne voulais plus vivre **puisque je** n'étais pas vivant.
- [60] Le juge pourra lui répondre :
- [61] non, tu **n'as pas essayé** de mourir,
- [62] mais de faire de la politique en mourant.
- [63] D'ailleurs,
- [64] et sans jouer sur les mots,
- [65] le chef d'inculpation le plus proche de la réalité est celui de « désertion ».
- [66] Comble des sens secondaires pour un chômeur du Sud,
- [67] habitant du « désert » justement.
- [68] Comble des sens secondaires pour un chômeur du Sud,
- [69] habitant du « désert » justement.
- [70] Cette histoire est absurde et démontre que les régimes dans l'impasse finissent toujours devant le même carrefour :
- [71] à gauche la répression, à droite le ridicule.

Texte 12 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « PEUT-ON EMPRISONNER UN ALGERIEN POUR TENTATIVE D'IMMOLATION ? » publiée le Dimanche 12 juin 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Paradoxe philosophique fascinant :
- [2] peut-on emprisonner un homme parce qu'il veut se suicider ?
- [3] Dans une ville du Sud algérien,
- [4] à Ouargla
- [5] qui tue ses chômeurs par le vent de sable,
- [6] deux Algériens ont été emprisonnés pour tentative d'immolation.
- [7] Vouloir partir est donc un crime :
- [8] par mer ou par feu
- [9] *Harrag* ou grand brûlé
- [10] De quoi est coupable un jeune Algérien qui veut s'immoler pour dénoncer ?
- [11] D'abord de répartir les rôles :
- [12] lui, c'est la victime et donc, fatalement, le pouvoir est un tueur assassin.
- [13] Quand on en arrive à se suicider par le feu,
- [14] c'est que l'Etat vous a vendu du vent et que quelqu'un **n'a pas fait** son travail :
- [15] le président, le ministre, le wali, le martyr ou celui qui a promis de vendre du pétrole pour acheter du gazon.
- [16] Ensuite,
- [17] une immolation trop près des gisements de pétrole est un risque :
- [18] on **ne joue pas** avec le feu est une consigne politique mais aussi domestique
- [19] On peut tenter de s'immoler à El Bayadh et être secouru puis rendu à sa mère,
- [20] mais pas à Hassi Messaoud.
- [21] Là,
- [22] vous menacez le pétrole et donc l'alimentation générale
- [23] Ensuite,
- [24] s'immoler est un crime :
- [25] vous voulez échapper à la punition de votre vie nationale,
- [26] laisser des millions souffrir d'ennui et de manque de sens et vous soustraire à la peine de tous,
- [27] partir pendant que les autres **ne peuvent même pas** bouger.
- [28] S'immoler,

- [29] c'est quitter le territoire national sans autorisation.
- [30] C'est un départ illégal
- [31] une émigration vers le rien à cause de tout.
- [32] L'immolation est un SMS mondial,
- [33] le signal par la fumée d'un naufragé dans une île à siège unique,
- [34] une défection et un démenti trop bruyants.
- [35] Enfin,
- [36] s'immoler met le feu au reste.
- [37] Les deux immolés d'Ouargla, qui ont fait de la prison pour ça, sont accusés de donner des idées aux chômeurs du sud et inculpés de tentative d'immolation préméditée.
- [38] Donc, il s'agit de deux meneurs, même si c'est vers la mort et la cendre.
- [39] On **ne doit pas** s'attrouper même pour brûler , ni mourir si **ce n'est pas** la mort ou le pouvoir qui vous tue.
- [40] La vie du chômeur doit être vécue jusqu'au bout,
- [41] avalée entièrement comme un mauvais sirop,
- [42] sinon on est puni et privé de dessert.
- [43] On **ne doit pas** mourir d'un seul coup,
- [44] avec la pollution sonore que cela provoque, mais lentement.
- [45] On **n'a pas** le droit de se brûler
- [46] sauf à petit feu devant une poste sans liquidités ou un guichet de S12 sans formulaires.
- [47] La question du suicide est un crime dans les régimes totalitaires et les religions d'empire :
- [48] c'est un refus que la domination **ne peut pas accepter**, un démenti, comme dit plus haut, et une évasion fiscale du corps et de l'esprit.
- [49] Les deux chômeurs d'Ouargla sont donc « coupables » aux yeux de la sécurité nationale,
- [50] c'est-à-dire la sécurité du régime,
- [51] c'est-à-dire son idéologie.
- [52] Le procès de ces Algériens doit donc être un grand moment qu'il **ne faut pas rater** :
- [53] s'y poseront les grandes questions de la vie et on discutera de l'ancienne question camusienne :
- [54] la liberté par la mort,
- [55] la lucidité par le suicide.
- [56] On s'y interrogera sur la bonne interrogation :

- [57] la vie de chacun est-elle sa propriété et son choix ou un bien *wakf* de l'Etat ?
- [58] L'inculpé pourra dire :
- [59] **je** ne voulais plus vivre **puisque je** n'étais pas vivant.
- [60] Le juge pourra lui répondre :
- [61] non, tu **n'as pas essayé** de mourir,
- [62] mais de faire de la politique en mourant.
- [63] D'ailleurs,
- [64] et sans jouer sur les mots,
- [65] le chef d'inculpation le plus proche de la réalité est celui de « désertion ».
- [66] Comble des sens secondaires pour un chômeur du Sud,
- [67] habitant du « désert » justement.
- [68] Comble des sens secondaires pour un chômeur du Sud,
- [69] habitant du « désert » justement.
- [70] Cette histoire est absurde et démontre que les régimes dans l'impasse finissent toujours devant le même carrefour :
- [71] à gauche la répression, à droite le ridicule.

Texte13 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LE PAPILLON PASSANT** » publiée le **Judi 7 juillet 2011** dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Ils sont là,
- [2] ensemble,
- [3] dans le même pays
- [4] **mais** ne le savent pas :
- [5] un médecin, un garde communal, un étudiant sans fin, un avocat saignant de la tête et un passant en trois dimensions
- [6] Comme on le sait,
- [7] tous marchent ou ont marché ou vont encore marcher à cause des salaires ou des mensonges ou de la dictature molle nationale.
- [8] Les médecins, les gardes communaux, les avocats, les étudiants et les passants.
- [9] D'ailleurs,
- [10] les cinq ont les mêmes soucis et visent le même endroit quand ils parlent du bonheur et du malheur à la troisième personne du singulier.
- [11] Tous vont à la présidence,
- [12] par le même chemin,

- [13] d'ailleurs,
- [14] puisqu'il **n'en existe** qu'un seul,
- [15] et ont le même slogan.
- [16] La seule différence est dans le temps :
- [17] chacun y va par lui-même,
- [18] pour lui-même et en l'absence des autres.
- [19] Les cinq **ne marchent jamais** en même temps,
- [20] ou presque,
- [21] si on réfléchit sur le cas du passant.
- [22] Un vieux marxiste aigre aurait expliqué que c'est pour cette raison qu'on réussit à les tabasser sans provoquer de changement notable,
- [23] sauf dans la qualité des soupirs collectifs.
- [24] Donc la question est :
- [25] que se passera-t-il lorsque le garde communal, le médecin, l'avocat, l'étudiant et le passant marcheront tous vers le même endroit
- [26] ensemble et en même temps que le temps du monde entier ?
- [27] Le pouvoir **ne pourra pas** les avaler tous en même temps,
- [28] **ne pourra pas** les frapper tous en même temps,
- [29] **ne pourra pas** les repousser car ils seront partout :
- [30] pendant que le médecin guérira le blessé,
- [31] l'avocat criera à tue-tête ce que l'étudiant veut dire depuis toujours,
- [32] cependant que le garde communal essayera de les défendre tous.
- [33] Passant par là,
- [34] le passant apportera son nombre incalculable,
- [35] sa qualité de peuple entier,
- [36] sa légitimité de seul électeur légal et son poids mort qui donne la vie à la révolution.
- [37] Que pourra alors le pouvoir,
- [38] même caché derrière les policiers ?
- [39] Rien.
- [40] Ou presque rien
- [41] Il peut vaincre tout le monde,
- [42] un par un,
- [43] mais jamais tous en même temps que le temps.
- [44] Il faut seulement de la concordance pour chasser Moubarak et ses frères.

- [45] Il y_a dans le peuple de quoi sauver le peuple.
- [46] Il faut seulement le lien,
- [47] la corde,
- [48] la capacité ancestrale d'être un seul homme sans se sentir seul justement
- [49] C'est ce que répètent les chansons, les éclairés, les analystes et la logique.
- [50] D'ailleurs,
- [51] c'est ce que dit le manuel des agitateurs :
- [52] « Mettez la révolution dans la rue et attendez. »
- [53] Oui mais si la rue est bloquée par un cordon de flics ?
- [54] **Cela** ne fait rien,
- [55] dit encore le manuel :
- [56] le proverbe est symbolique et il veut dire que la rue existe toujours.
- [57] Il suffit de la remplir et elle vous emporte.
- [58] Ce qu'il faut,
- [59] c'est que le temps soit partagé équitablement comme une cause,
- [60] Pas comme un effet.
- [61] Ce qu'il faut aussi,
- [62] c'est convaincre le passant qu'il **ne fait** pas que passer.
- [63] Il faut lui dire qu'il est comme le papillon du japon qui provoques orages en Afrique du Sud :
- [64] quand le passant baisse la tête, le médecin se fait frapper et l'avocat se fait tabasser.
- [65] L'échine du passant est l'avenir du peuple.

Texte 14 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **NOUVELLES MISERES EN KABYLIE** » publiée le jeudi 7 juillet 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] Sujet du jour :
- [2] ce qui se passe en Kabylie.
- [3] Il **ne faut pas** en parler.
- [4] Car la mentalité régnante veut que cela ne se passe pas en Algérie ou que cela **ne se passe pas** « chez vous ».
- [5] La Kabylie est victime d'un double acte d'isolation qui a cultivé l'indifférence à l'égard de son drame, printemps, kidnapping et misères.
- [6] D'un côté,
- [7] une culture jacobine, baathiste, du pouvoir a fait de cette région une cible de sa politique

culturelle de déracinement et de rééducation à la chinoise ;

[8] de l'autre

[9] une culture élitiste,

[10] un peu exclusive de l'autre et de rejet,

[11] a élevé un haut mur entre les Algériens de la Kabylie et ceux des autres régions.

[12] L'apartheid a été subi mais aussi voulu.

[13] Par les extrémistes des deux bords.

[14] La région a servi à ceux qui voulaient d'une sorte d'ethnicisme de prestige et à ceux qui l'utilisaient comme poudrière domestique pour des complots cycliques.

[15] A la fin ?

[16] C'est cette immense indifférence du reste du pays à cette région que tous,

[17] certains de ses propres enfants et certains de ses ennemis abâtardis par le panarabisme intégriste, veulent

[18] Aujourd'hui, les attentats terroristes, les kidnappings, les vols, les hold-up ou les émeutes y sont traités comme des faits divers

[19] et vécus par le reste de l'Algérie comme un événement presque étranger.

[20] Une indifférence qui laisse le chroniqueur sans mot.

[21] Et bien-sur,

[22] il faut dénoncer cette mort de l'Algérien à lui-même avec lucidité.

[23] Certains vont en faire un cri de misère locale et une preuve de la haine des « Arabes » envers les Kabyles ;

[24] d'autres vont y voir le signe d'une servilité d'intellectuels à un clergé

[25] et d'autres encore vont lire ces lignes en se disant « qu'est-ce que cela cache ? ».

[26] La vérité est que,

[27] malgré les déclarations,

[28] la Kabylie **ne cache rien** que l'évidence :

[29] c'est une partie du pays qui souffre des siens et des autres.

[30] Tout le reste,

[31] ce que pensent les partis politiques,

[32] les opposants ou les serviteurs du régime n'est que maladies en abîme de l'esprit.

[33] Pourquoi chaque pensée pour la Kabylie est une arrière-pensée ?

[34] Pourquoi chaque misère est un complot ?

[35] Pourquoi chaque complot y a le sens d'un crime presque raciste ?

[36] Pourquoi ?

- [37] Parce que cette région est voulue ainsi :
- [38] propriété idéologique pour certains,
- [39] annexe mal annexée par d'autres,
- [40] mal néocolonial pour les puritains des Banu Hilal.
- [41] L'évidence est cependant là :
- [42] on **ne pourra** fonder l'algérianité, la concevoir, la penser,
- [43] et la constater que lorsque cette région sera vécue comme étant une partie de l'Algérie entière et que ses enfants les plus extrêmes la vivront comme ils vivent le reste du pays.
- [44] Trop de rumeurs ont crevé les yeux :
- [45] aujourd'hui une partie de l'Algérie est tuée, massacrée, volée,
- [46] et cela est vécu comme une manœuvre artificielle ou une preuve de persécution et pas comme une misère nationale et une souffrance de tous.
- [47] La cause :
- [48] la Kabylie a été isolée peu à peu du pays qui lui-même sombre dans la lâcheté et l'indifférence à soi.
- [49] Du coup,
- [50] on oublie l'évidence :
- [51] il **ne s'agit pas** d'une région qui souffre mais d'un pays qui se tourne le dos
- [52] *Lamisère en Kabylie*, titre d'un reportage d'Albert Camus.
- [53] La misère y est toujours :
- [54] visible en Kabylie,
- [55] évidente dans le reste du pays et dans son esprit.
- [56] Kabyle n'est pas une nationalité,
- [57] certes
- [58] mais le reste du pays **n'est pas encore** une nation entière vécue dans la solidarité et la plénitude.
- [59] Si ce qui se passe en Kabylie n'intéresse que les Kabyles,
- [60] c'est que l'Algérie **n'est pas encore née**.
- [61] Et vis versa.

Texte 15 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LE CONCEPT LE PLUS TRISTE DEPUIS DEUX MILLE ANS.** » publiée le **Lundi 10 octobre 2011** dans le Quotidien d'Oran.

[1] « Faites attention :

[2] ce peuple est ignorant et violent.

[3] **On ne peut pas faire** une révolution avec lui. »

[4] C'est ce qu'on se croit obligé,

[5] souvent de dire au chroniqueur pour répondre à ses positions.

6] On peut rétorquer par le plus simple :

7] si ce peuple est devenu ignorant et violent,

8] c'est la faute à qui ?

9] A un système qu'il faut changer,

10] maintenant, avant que cela ne soit pire.

L'essentiel **n'est** cependant **pas** dans la conversation, mais dans ces images : les Algériens ont peur ... d'eux-mêmes.

Ils ont peur de manger, se tuer,

se voler et se marcher dessus.

C'est un crime qu'on leur a déjà fait faire.

Un jour,

on les a montés les uns contre les autres.

On le sait.

Tous le savent Surtout les morts.

Depuis,

l'Algérienne **s'aime pas** et, pire encore,

se déteste comme aucun peuple **n'a détesté** un voisin.

L'image de l'Algérien sur l'Algérien est la pire qui soit

[29] la plus raciste,

[30] la plus dégradante,

[31] la plus abimée.

[32] Dans une sorte de tour de force par l'hypnose et la propagande,

[33] ce peuple a endossé le statut que lui imposent ceux qui le gouvernent.

[34] Il faut peut-être relire Frantz-Fanon comme un manifeste moderne en remplaçant,

[35] encore une fois,

- [36] l'équation colon/colonisé,
[37] par décolonisateur/décolonisé.
[38] Le colonisé se sent « nègre », « arabe », méprisable, reprend les tics qu'on lui suppose, la paresse de « l'Arabe », la musculature du Noir, la ruse du tiers-mondiste.
[39] Il finit par y croire
[40] et s'en revendiquer car c'est le seul moyen de faire baisser la pression qui s'exerce sur lui par l'autre,
[41] le dominant.
[42] Il y_a une explication de la perception de l'Algérien par l'Algérien dans *Les Damnés de la terre*.
[43] Nous en sommes arrivés à croire que **ce n'est pas** le pouvoir qui est le mal,
[44] mais nous.
[45] Que le pouvoir est le seul garant du cessez-le-feu entre nous et nous-mêmes.
[46] Que sans le pouvoir,
[47] on va se manger.
[48] Sur l'échelle des effets spéciaux,
[49] c'est une immense prouesse du colonisateur moderne.
[50] Faire croire à sa nécessaire et à sa mission civilisatrice en terre barbare ou tentée par des cycles de barbarie.
[51] Par la suite,
[52] les Algériens ont donc mis le costume :
[53] ils sont ce qu'on a voulu qu'ils soient :
[54] un peuple qui fait peur au peuple.
[55] Ils frappent, cassent, brûlent ou volent.
[56] Tous ?
[57] Non,
[58] justement,
[59] mais le cinéma néocolonial ressemble au traitement de la crise des banlieues par la France :
[60] on fait peur aux classes moyennes par les classes en déshérence.
[61] On joue sur la délinquance et ses images,
[62] sur la peur de l'autre,
[63] sur le portrait.
[64] Ailleurs,

- [65] on le fait avec des téléés,
- [66] ici avec certains journaux,
- [67] des réseaux informels et le discours ambiant.
- [68] « Nous **ne sommes pas** aptes à la démocratie.
- [69] Nous **ne pouvons pas** faire de révolution douce et non violente.
- [70] Nous sommes incapables.
- [71] Nous **ne sommes pas** des gens intelligents.
- [72] Nous ne pouvons pas discuter sans nous manger.
- [73] Nous ne sommes pas un seul peuple mais des millions d'avis.
- [74] Nous sommes des barbares.
- [75] Nous sommes inférieurs.
- [76] Nous sommes déjà morts
- [77] Nous ne méritons pas qu'on nous consulte.
- [78] Nous sommes à surveiller.
- [79] C'est ce qu'on a réussi à faire croire aux Algériens au point que les Algériens le croient profondément.
- [80] Difficile de libérer un homme qui revendique ses chaînes comme des bijoux,
- [81] dit un proverbe imaginaire.
- [82] Et c'est la tristesse :
- [83] ce que deux mille ans de colons de toutes nationalités **n'ont pas réussi** à faire,
- [84] le pouvoir a réussi à nous le faire croire par nous-mêmes :
- [85] que nous **ne méritons pas** la liberté.

Texte 16 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LE CONCEPT LE PLUS TRISTE DEPUIS DEUX MILLE ANS.** » publiée le **Lundi 10 octobre 2011** dans le Quotidien d'Oran.

[1] « Faites attention :

[2] ce peuple est ignorant et violent.

[3] On **ne peut pas faire** une révolution avec lui. »

[4] C'est ce qu'on se croit obligé,

[5] souvent de dire au chroniqueur pour répondre à ses positions.

[6] On peut rétorquer par le plus simple :

[7] si ce peuple est devenu ignorant et violent,

[8] c'est la faute à qui ?

[9] A un système qu'il faut changer,

[10] maintenant, avant que cela ne soit pire.

L'essentiel **n'est** cependant **pas** dans la conversation, mais dans ces images : les Algériens ont peur ... d'eux-mêmes.

Ils ont peur de manger, se tuer,

se voler et se marcher dessus.

C'est un crime qu'on leur a déjà fait faire.

Un jour,

on les a montés les uns contre les autres.

On le sait.

Tous le savent Surtout les morts.

Depuis,

l'Algérienne **s'aime pas** et, pire encore,

se déteste comme aucun peuple **n'a détesté** un voisin.

L'image de l'Algérien sur l'Algérien est la pire qui soit la plus raciste,

[30] la plus dégradante,

[31] la plus abimée.

[32] Dans une sorte de tour de force par l'hypnose et la propagande,

[33] ce peuple a endossé le statut que lui imposent ceux qui le gouvernent.

[34] Il faut peut-être relire Frantz-Fanon comme un manifeste moderne en remplaçant,

[35] encore une fois,

[36] l'équation colon/colonisé,

- [37] par décolonisateur/décolonisé.
- [38] Le colonisé se sent « nègre », « arabe », méprisable, reprend les tics qu'on lui suppose, la paresse de « l'Arabe », la musculature du Noir, la ruse du tiers-mondiste.
- [39] Il finit par y croire
- [40] et s'en revendiquer car c'est le seul moyen de faire baisser la pression qui s'exerce sur lui par l'autre,
- [41] le dominant.
- [42] Il y_a une explication de la perception de l'Algérien par l'Algérien dans *Les Damnés de la terre*.
- [43] Nous en sommes arrivés à croire que **ce n'est pas** le pouvoir qui est le mal,
- [44] mais nous.
- [45] Que le pouvoir est le seul garant du cessez-le-feu entre nous et nous-mêmes.
- [46] Que sans le pouvoir,
- [47] on va se manger.
- [48] Sur l'échelle des effets spéciaux,
- [49] c'est une immense prouesse du colonisateur moderne.
- [50] Faire croire à sa nécessaire et à sa mission civilisatrice en terre barbare ou tentée par des cycles de barbarie.
- [51] Par la suite,
- [52] les Algériens ont donc mis le costume :
- [53] ils sont ce qu'on a voulu qu'ils soient :
- [54] un peuple qui fait peur au peuple.
- [55] Ils frappent, cassent, brûlent ou volent.
- [56] Tous ?
- [57] Non,
- [58] justement,
- [59] mais le cinéma néocolonial ressemble au traitement de la crise des banlieues par la France :
- [60] on fait peur aux classes moyennes par les classes en déshérence.
- [61] On joue sur la délinquance et ses images,
- [62] sur la peur de l'autre,
- [63] sur le portrait.
- [64] Ailleurs,
- [65] on le fait avec des téléés,
- [66] ici avec certains journaux,

- [67] des réseaux informels et le discours ambiant.
- [68] « Nous **ne sommes pas** aptes à la démocratie.
- [69] Nous **ne pouvons pas** faire de révolution douce et non violente.
- [70] Nous sommes incapables.
- [71] Nous **ne sommes pas** des gens intelligents.
- [72] Nous ne pouvons pas discuter sans nous manger.
- [73] Nous ne sommes pas un seul peuple mais des millions d'avis.
- [74] Nous sommes des barbares.
- [75] Nous sommes inférieurs.
- [76] Nous sommes déjà morts
- [77] Nous ne méritons pas qu'on nous consulte.
- [78] Nous sommes à surveiller.
- [79] C'est ce qu'on a réussi à faire croire aux Algériens au point que les Algériens le croient profondément.
- [80] Difficile de libérer un homme qui revendique ses chaînes comme des bijoux,
- [81] dit un proverbe imaginaire.
- [82] Et c'est la tristesse :
- [83] ce que deux mille ans de colons de toutes nationalités **n'ont pas réussi** à faire,
- [84] le pouvoir a réussi à nous le faire croire par nous-mêmes :
- [85] que nous **ne méritons pas** la liberté.

Texte 17 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « UN JEUNE SYRIEN, SEUL DANS LA NUIT, SOUS DIX MILLE COMMENTAIRES. » publiée le Lundi 5 décembre 2011 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] UN JEUNE SYRIEN, SEUL DANS LA NUIT, SOUS DIX MILLE COMMENTAIRES.
- [2] L'horreur est une énigme que chacun porte et emporte seul dans sa nuit.
- [3] Sur l'écran,
- [4] on écoute et on voit mais on **ne sait pas**,
- [5] soudain empêché sur le seuil de l'absolue compassion.
- [6] Lorsqu'un jeune syrien est arrêté par l'armée du boucher de Damas,
- [7] pour nous c'est un chiffre,
- [8] quelques brèves secondes durant un clip de téléphone,
- [9] une image.
- [10] Ensuite,
- [11] la speakerine commente,
- [12] on voit le reste du monde qui cherche une solution ou une fausse solution, puis on **ne sait rien**.
- [13] . Qu'est-ce que le mot « torture » ?
- [14] Comment transmettre à chacun le parfait sens du hurlement du gamin arrêté, torturé, déchiré aux coudes et aux yeux crevés et à l'honneur violé,
- [15] consumant son dernier souffle dans son dernier halètement,
- [16] absolument seul dans la douleur et pour lequel le pays promis **ne sera plus** que sa tombe et la liberté sera celle d'un courant d'air ?
- [17] Comment expliquer l'absolue horreur de ce Syrien torturé,
- [18] l'aveugle douleur qui **n'a pas** le sens du martyre sauf pour les survivants,
- [19] la noirceur de toute l'humanité ?
- [20] Un seul torturé, tué, dans ce monde « arabe » suffit pour que les régimes et tous les dictateurs méritent la chute, la chasse, la condamnation et la pendaison.
- [21] Ce qui se passe en Syrie est horrible,
- [22] presque inexplicable par le politique.
- [23] On pourra soliloquer sur la géostratégie,
- [24] le complot ou n'importe quoi, cela **n'enlève rien** à la vérité crue :
- [25] la mort, la torture, les abus, les viols, les vols, les bombardements.
- [26] Parler d'autre chose est une indécence de spectateur.

- [27] Un crime contre sa propre humanité,
- [28] Le boucher de Damas est un criminel et les Syriens en révolte offrent aujourd'hui l'exemple du plus grand courage devant la répression, l'embargo, les punitions collectives et les fosses communes et la gouvernance par la terreur.
- [29] Ce régime est prêt au pire et le commet :
- [30] terrorisme international,
- [31] kidnappings, manipulations des confessions, trahisons et prise d'otage de toute une terre et d'une région.
- [32] Tout est bon pour faire plier le révolté et la communauté internationale.
- [33] Pour quel but ?
- [34] Rester.
- [35] Mais sur quelle terre si on la détruit ?
- [36] **On** ne sait pas.
- [37] Ce régime est mort depuis des mois,
- [38] il est infréquentable, seul, criminel, condamné et sans sens,
- [39] et pourtant il reste là,
- [40] son fusil contre la tête de son peuple,
- [41] menaçant de tout faire exploser si on l'approche.
- [42] Ferme dans sa croyance que l'on peut mater un peuple par la force et la mort.
- [43] L'image reste dans les yeux :
- [44] L'image reste dans les yeux :
- [45] ce jeune homme saisi au coup,
- [46] embarqué dans un camion de militaires,
- [47] roulé en boule puis les mains sur la tête.
- [48] **On ne le reverra plus**
- [49] **On ne saura rien** de sa mort ou de son cri de douleur quand on lui brisera les coudes et la mâchoire.
- [50] **On ne saura rien** de sa mort ou de son cri de douleur quand on lui brisera les coudes et la mâchoire.
- [51] Il disparaîtra sous une tonne de commentaires, d'analyses, de doutes, de débats et de polémiques.
- [52] Tout le monde parle,
- [53] y compris moi,
- [54] et il est seul à ne rien entendre sauf sa respiration.

- [55] De tous les peuples qui se soulèvent contre les Quarante voleurs,
[56] le peuple syrien a décroché la lune de l'admiration.
[57] Son courage est exemplaire et son avenir sera à lui,
[58] car il paye si fort le prix du futur qu'il ne peut que le décrocher dans le ciel.
[59] Le régime syrien est devenu hystérique, dangereux pour toute la région, invraisemblable,
[60] cas moderne de ces régimes de terreur et de néant du XXe siècle, totalitaire, fourbe, maladif
et rusé.
[61] Du Assad & Makhoulf & Cie contre le reste de l'humanité.
[62] C'est la fin de cette chronique mais l'image reste :
[63] ce jeune homme,
[64] _vu avant-hier,
[65] embarqué dans le camion d'une armée familiale,
[66] poussé dans le dos vers la tombe,
[67] tête baissée, sans nom, croulant sous les coups et dix mille analyses,
[68] seul dans la terreur et pourtant éclairé de l'intérieur par la sens qu'il **a donné** à sa vie et à sa
mort.

Texte 18 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « ANALYSE D'UNE DOUBLE IMMOLATION » publiée le Mardi 31 janvier 2012 dans le Quotidien d'Oran..

- [1] ANALYSE D'UNE DOUBLE IMMOLATION
- [2] « Je ne suis pas Bouazizi,
- [3] je **veux** seulement un logement ».
- [4] C'est ce qu'**a dit** un Algérien qui **a tenté** de s'immoler à un confrère d'El Watan.
- [5] **C'est** donc le résumé absolu de l'écrasement vital.
- [6] Le condensé de l'Algérien en verres cassés de miettes de revendications.
- [7] Le bonhomme **a raison** dans ses raisons :
- [8] il ne veut pas d'un printemps pour tous,
- [9] mais d'une saison pour lui.
- [10] C'est le propre du cas algérien :
- [11] révolution individuelle,
- [12] personnalisée,
- [13] unique,
- [14] résumée à sa propre personne.
- [15] Multiplié par 36 millions,
- [16] cela **donne** une revendication d'un jasmin par personne avec un total qui égale zéro.
- [17] Le régime a donc **réussi** :
- [18] on ne tabasse pas,
- [19] on n'interdit pas **ouvertement**,
- [20] on ne tue pas,
- [21] on ne réprime pas **en masse**,
- [22] **on ne tire pas** sur la foule mais on lui demande de s'aligner.
- [23] Un Algérien derrière l'autre,
- [24] face au guichet unique du « pétrole contre nourriture ».
- [25] La phrase exprime un condensé extraordinaire de la réponse à la fameuse question « pourquoi l'Algérie **n'explose pas** ? »
- [26] Réponse, donc :
- [27] **ce n'est pas** mon problème.
- [28] Réponse du régime : je vous écoute, un par un.
- [29] Je vous réponds, un par un.
- [30] Du coup,

- [31] il n y a pas de lien entre les demandeurs,
- [32] pas de slogan commun,
- [33] pas de cri unanime,
- [34] pas de « dégage » à la première personne du pluriel.
- [35] L'entreprise est prodigieuse :
- [36] disperser la foule avant qu'elle ne se rassemble.
- [37] La phrase exprime aussi un nihilisme politique profond :
- [38] : les Algériens, beaucoup, **ne voient pas** le lien entre l'effet de leur misère et la cause unique.
- [39] On s'élève contre un maire mais pas contre l'élection frauduleuse qui l'a élu.
- [40] On dénonce une politique sans vouloir admettre que c'est de la politique, justement.
- [41] Non donc :
- [42] je **ne suis pas** Bouazizi,
- [43] je veux juste ma part,
- [44] pas mon droit.
- [45] Mon toit,
- [46] pas mon pays.
- [47] Un morceau,
- [48] pas toute la citoyenneté.
- [49] Je m'immole mais sans vouloir vous déranger.
- [50] Je ne suis pas Bouazizi est ma façon de vous dire que je n'existe pas et je le veux si bien etsi publiquement que cela devrait être récompensé puisque c'est votre but.
- [51] D'ailleurs,
- [52] Bouazizi est notre ennemi commun.
- [53] A vous et à moi.
- [54] Vous **n'en voulez pas** et je vous affirme que moi aussi je **ne veux pas** l'être.
- [55] Pouvons-nous nous entendre ?
- [56] Désespoir exact et bien calculé,
- [57] négation de soi,
- [58] écrasement dernier de l'algerianité et de son droit à dire non puisque je dis non à moi-même, ce qui vaut, par double négation, un « oui » à vous.
- [59] Du coup,
- [60] on comprend :
- [61] l'Algérien est désormais si dépolitisé qu'il le revendique comme une preuve de son nationalisme.

- [62] Cette sentence d'un Algérien contre lui-même est le signe d'une immolation double :
- [63] je me brule mais je brule aussi le Bouazizi possible en moi.
- [64] D'ailleurs,
- [65] je le brule avant ma propre personne.
- [66] Ou après.
- [67] Une sentence vraie, lourde, signe d'une misère effroyable du sens et des actes, juste parce qu'elle est dite par un homme sans toit, père d'une fille handicapée moteur.
- [68] Il **ne faut pas** le juger,
- [69] donc,
- [70] mais seulement réfléchir sur son résumé éblouissant de tristesse et de déni.
- [71] L'homme se brule et brule même le sens de son acte.
- [72] Il a compris le message :
- [73] on ne vous donnera le toit ou le baril ou de l'argent que si vous prouvez que vous **n'existez pas** et que vous **n'êtes rien**.
- [74] Le choix entre exister et habiter.
- [75] Avoir un toit ou une part de la rente est conditionné par une négation de soi,
- [76] signée en bas d'un tas de cendres.

Texte 18 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « **LE NEZ D'UN CLOWN PEUT-IL ETRE VERT ?** » publiée le **Samedi 10 mars 2012** dans le Quotidien d'Oran..

- [1] LE NEZ D'UN CLOWN PEUT-IL ETRE VERT ?
- [2] Le premier sujet était le nez en Egypte :
- [3] comment un salafiste pure souche,
- [4] député du parti Nour,
- [5] avec le tampon sur le front et la fatwa dans la bouche,
- [6] a menti en disant avoir été agressé alors qu'il s'est fait refaire le nez.
- [7] La chirurgie esthétique est donc interdite par les islamistes aux femmes,
- [8] mais hallal pour se refaire un nez avec le salaire de député.
- [9] Selon Internet
- [10] Blaise Pascal
- [11] le philosophe français, a dit :
- [12] « le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé ».
- [13] C'est pour dire que les variantes humoristiques sont nombreuses :
- [14] nez de Cléopâtre, nez manquant du sphinx, etc.
- [15] L'essentiel est que ce salafiste,
- [16] membre d'un parti salafiste
- [17] a menti,
- [18] veut changer son nez,
- [19] l'a fait et pourra changer l'histoire en changeant la perception que certains se font des islamistes en politique :
- [20] ils **n'ont pas** de nez.
- [21] Et Soltani,
- [22] l'ex de l'Alliance présidentielle,
- [23] l'a prouvé.
- [24] Question :
- [25] quelle partie du corps les islamistes algériens voudront-ils refaire s'ils prennent la majorité du parlement,
- [26] Oui,
- [27] mais cela ne suffira pas.
- [28] Il faut se refaire tout le visage.
- [29] Du coup,

- [30] on arrive,
[31] après le nez,
[32] à la couleur : verte.
[33] Celle de l'Alliance islamiste d'aujourd'hui en Algérie.
[34] Couleur du FIS défunt officiellement,
[35] du paradis selon les gens du désert qui fantasment sur les espaces verts.
[36] Couleur du passeport algérien et de la moitié du drapeau.
[37] Couleur du feu vert.
[38] Couleur du Khidr,
[39] guide mystique des mystiques sans guide.
[40] La nouvelle Alliance a donc joué sur une couleur :
[41] on ne peut pas fonder un parti sur une religion (quoique),
[42] ni sur une région,
[43] ni sur une ethnie,
[44] cette famille islamiste a contourné la loi en fondant le tout sur une couleur.
[45] Le vert, couleur de l'ex-FIS.
[46] La loi ne dit rien sur la couleur et l'odeur.
[47] Donc l'Alliance sera verte.
[48] On aurait donc voulu que ce vert inspire un peu le respect de l'écologie du pays,
[49] ses forêts qui meurent,
[50] ses champs, par exemple.
[51] Que cela stoppe le déboisement,
[52] le déracinement,
[53] et aide au retour du gazon dans les têtes.
[54] Que non !
[55] Il s'agit de partis pour les espaces verts après la mort,
[56] pas avant.
[57] D'où la question :
[58] pourquoi l'environnement est-il un ministère en Algérie et pas une culture générale ?
[59] Pourquoi est-on sales,
[60] pollueurs, déracineurs d'arbres ?
[61] Pourquoi avons-nous ce rapport non hygiénique avec la terre de nos ancêtres ?
[62] Pourquoi la terre est-elle vue comme un lot de terrain et pas comme une prairie possible?

- [63] Parce que l'histoire algérienne n'est pas encore apaisée :
- [64] la question du pouvoir n'est pas réglée après la descente du maquis.
- [65] Le pays est un terrain vague avec au milieu une chaise vide :
- [66] tous les dix ans,
- [67] un homme s'en fait éjecter et d'autres se bousculent pour s'y asseoir.
- [68] La fascination du pouvoir a carbonisé le reste :
- [69] arbres, herbes et feuillages, arts et ruines romaines.
- [70] Une conclusion provocante pour provoquer la conscience ?
- [71] Oui :
- [72] les derniers colons de ce pays plantaient plus d'arbres que ceux qui l'ont libéré,
- [73] malgré le barrage vert.
- [74] Bien sûr,
- [75] les colons le faisaient pour eux,
- [76] mais nous on ne le fait même pas pour nous-mêmes.
- [77] Un pays vert qui a la main verte où on peut planter sa racine et ses grains.
- [78] Oui, sauf que ce n'est dans le programme de personne :
- [79] et encore moins dans le programme de cette nouvelle alliance verte des islamistes.
- [80] Le vert, donc ?
- [81] Ce n'est pas la couleur d'un pays promis.
- [82] C'est la couleur d'une caserne ou d'un islamiste.
- [83] Jamais celle d'un gazon qui apporte la paix et l'heureuse oisiveté d'exister.

Texte 20 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (I). » publiée le Jeudi 19 avril 2012 dans le Quotidien d'Oran..

- [1] LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (I).
- [2] Le peuple est-il victime du pouvoir ou de lui-même ?
- [3] Vaste débat entre les intellectuels algériens.
- [4] A gauche,
- [5] on persiste à traiter l'addition totale des Algériens comme une malheureuse soustraction du pouvoir.
- [6] Vision ancienne du peuple pauvre, mal nourri, colonisé par les autres puis par les siens, naïf, poussé vers l'illettrisme et les rebords de l'existence, bon par nature, courageux si on en donne l'occasion.
- [7] De l'autre côté,
- [8] vers la droite,
- [9] on traite le peuple avec mépris :
- [10] ce qui lui arrive,
- [11] c'est le péché de sa soumission aux rires et aux ratages.
- [12] S'il est ce qu'il est,
- [13] en marge de son propre pays,
- [14] c'est qu'il ne se bat pas,
- [15] ne se soulève pas,
- [16] ne critique pas,
- [17] ne proteste pas et s'en remet au ciel et à la fatalité pour expliquer son désenchantement et son sort de sac vide qui ne tient pas debout.
- [18] Selon cette vision,
- [19] presque néocoloniale,
- [20] le peuple est indigène parce qu'il le vaut bien.
- [21] Selon cette philosophie,
- [22] il ne nous arrive que ce que nous méritons.
- [23] Le peuple est donc complice du crime contre lui-même et,
- [24] si le pouvoir le méprise
- [25] c'est parce que le peuple est cupide, veule, paresseux, jamais satisfait, impoli, peu civique, raciste, peu respectueux des femmes et des feux rouges, peu éduqué et sans envie d'être meilleur.

- [26] Où est le peuple entre les deux ?
- [27] On ne sait pas.
- [28] Celui qu'on imagine dans sa tête ou celui qui vous bouscule dans un magasin
- [29] entre en dernier,
- [30] passe le bras par-dessus votre épaule et commande un kilo de sucre.
- [31] Le paradoxe est que les deux visions sont celles de la culpabilité, peut-être.
- [32] D'un côté on n'aime pas que les étrangers critiquent le peuple car on en fait partie,
- [33] mais de l'autre on ne se sent pas partie de ce peuple parce qu'il ne répond pas aux rêves ni aux critères des bonnes manières.
- [34] Chacun est seul,
- [35] se sent seul.
- [36] Dans une conférence donnée à Oran il y_a une semaine Lahouari Addi,
- [37] l'immense sociologue,
- [38] expliquera que les Algériens sont aussi des gens qui veulent fuir.
- [39] Toujours plus loin.
- [40] Il existe même une collection de blagues sur l'Algérien qui cherche la terre où il n'y a aucun Algérien sauf lui-même.
- [41] Terre inconnue et impossible car on est partout et on ne promène que soi-même.
- [42] C'est ce que l'on fuit
- [43] soi-même au nom du peuple et le peuple au nom de soi-même et des siens.
- [44] Le peuple est-il donc victime du pouvoir qui émane du peuple ou de sa passivité ?
- [45] Oui.
- [46] Si on est devenu ainsi,
- [47] c'est à cause « d'Eux » et des vingt-deux ans de règne de Benbouzid,
- [48] le ministre de l'Education,
- [49] le plus ancien au monde.
- [50] Le peuple est-il coupable ?
- [51] Oui.
- [52] Chacun le constate.
- [53] En lui-même,
- [54] avec ses voisins,
- [55] le bonhomme qui lui grille sa priorité au volant et les millions d'autres gestes qui nous poussent, les uns et les autres, à fuir partout où on n'est pas.
- [56] Vaste débat donc.

[57] De deux millions de kilomètres carrés.

[58] Il faut y revenir car ce qu'il faut peut-être c'est reconstruire la communauté et le désir de vivre ensemble.

[59] Sans cela,

[60] tous les visas du monde ne nous suffiront pas, ni toutes les terres possibles.

Texte 21 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (II). » publiée le Samedi 21 avril 2012 dans le Quotidien d'Oran.

[1] LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (II)

[2] Le peuple est-il victime du pouvoir ou de lui-même ?

[3] Les deux réponses sont valables :

[4] le pouvoir a réussi à faire de ce peuple un vrai indigène, illettré, vaniteux, moyenâgeux, superstitieux, violent et mal habillé.

[5] Tout ce que le colon voyait dans « l'Arabe » qu'il a fini par tuer sur une plage algéroise,

[6] l'arme à la main de Meursault

[7] le héros d'Albert Camus.

[8] Comment s'y prend le pouvoir ?

[9] En faisant remonter le temps aux Algériens :

[10] on est passé ainsi des élites héritées des années 1970 aux zaouias des années 1940,

[11] aux lecteurs de journaux des années 1920.

[12] Puis, plus loin, vers les tribus soumises au dey d'Alger, etc.

[13] Par qui ?

[14] Par un système d'éducation destinée à l'abêtissement généralisé.

[15] « On croit que le pouvoir a échoué dans l'éducation alors que c'est faux :

[16] il a réussi car le but était « d'analphabétiser » le peuple et les générations »,

[17] expliquera un collègue au chroniqueur.

[18] C'est ce qui explique la permanence du ministère inexplicable de Benbouzid.

[19] Du coup,

[20] si on ajoute à cette déculturation le FLN, l'UGTA, l'interdiction de marcher ou de participer à son propre pays, la décennie 1990, la tuerie des élites, cela vous donne ce peuple qui est victime absolue d'un pouvoir absolu.

[21] Sauf que,

[22] dans le jeu de soumission,

- [23] le peuple est aussi coupable :
- [24] le pouvoir tel qu'il est pratiqué n'est pas une entité étrangère comme depuis des millénaires,
- [25] mais une émanation locale.
- [26] Le seul produit *made in Algérie* que l'on peut voir chaque jour se renouveler et rechercher la performance.
- [27] Un axiome du dictionnaire du parfait fataliste explique :
- [28] « On a le gouvernement que l'on mérite ».
- [29] C'est le peuple qui veut ne rien vouloir,
- [30] qui ne dit rien et se laisse faire par démission collective
- [31] addition de toutes les démissions individuelles
- [32] Et c'est à partir de là que se précise une solution à ce désir de fuir, de s'éloigner, de partir et de mettre le maximum de distance entre soi et la nationalité.
- [33] Laquelle ?
- [34] Celle de se regarder soi-même comme étant la totalité du peuple,
- [35] l'unique habitant de l'île,
- [36] le seul responsable,
- [37] et agir sur soi :
- [38] se laver les mains avant le repas
- [39] ne pas se soumettre entièrement dans la mesure du possible,
- [40] ne pas croire être l'avocat attitré de l'islam,
- [41] ne pas être intolérant,
- [42] ne pas se mentir,
- [43] ne pas être lâche, voleur, corrompu et faible.
- [44] Enfin,
- [45] tout le catalogue des bonnes manières célestes.
- [46] Et les autres ?
- [47] Et le reste du peuple qui ne veut pas changer ?
- [48] C'est justement le piège.
- [49] La solution est de se débrouiller dans la vie comme on le fait dans la mort et lors de la naissance :
- [50] sauver d'abord le sens de sa vie.
- [51] Etrangement,
- [52] cela est contagieux :

- [53] par cet absolu égoïsme de l'homme qui veut un monde meilleur pour lui,
[54] on débouche tôt ou tard dans la générosité insoupçonnée d'un monde meilleur pour tous ou,
[55] on débouche tôt ou tard dans la générosité insoupçonnée d'un monde meilleur pour tous ou, du moins, moins pénible à porter sur le dos.
[56] Du coup,
[57] on surmonte cette haine de soi que l'on nous a inculquée comme culture,
[58] langue officielle,
[59] déni de soi et de sa propre histoire.
[60] Confus ou compliqué ?
[61] Oui,
[62] car c'est à contresens et parfaitement nouveau.
[63] C'est un dur métier que de faire la paix pour un peuple qui ne fait que les guerres.
[64] C'est aussi à contresens de l'école actuelle, de la colonisation par l'arabisation, de la FLNisation par l'abêtissement et de la vanité par l'hymen national.
[65] On fera un jour tout le tour de la terre pour comprendre que l'on n'échappe pas à son ombre sous le soleil de l'évidence.

Texte 22 :

Le découpage de l'unité minimale de la chronique « TROIS FOIS RIEN » publiée le Dimanche 23 Septembre 2012 dans le Quotidien d'Oran.

- [1] TROIS FOIS RIEN
[2] Dans le désert,
[3] Dieu est un,
[4] mais eux,
[5] ils sont trois.
[6] Le musulman dit :
[7] « je suis le meilleur, car nous sommes les derniers vivants à qui Dieu a parlé et a donné un livre. »
[8] Le juif dit :
[9] « Ce n'est pas logique. Nous sommes les meilleurs, car Dieu nous a choisis et nous a parlé en premier. »
[10] Le chrétien rit et dit :
[11] « Nous sommes les meilleurs, car Dieu est venu chez nous, parmi nous, et nous a parlé, un par un. »

- [12] Le désert ne dit rien et avança de dix mètres vers les trois voyageurs.
- [13] Alors le musulman dit :
- [14] « Abraham est notre père à tous, mais c'est pour nous et notre mère qu'il quitta sa femme juive et alla construire une maison au désert. »
- [15] Le juif dit :
- [16] « Erreur, c'est notre père à nous surtout. Car après le désert, il revient chez lui. C'est-à-dire chez nous. »
- [17] Le chrétien dit :
- [18] « Abraham est votre père à tous deux,
- [19] mais ce n'est qu'un homme.
- [20] Car pour nous,
- [21] notre père est au ciel et dans nos cœurs,
- [22] pas dans le désert,
- [23] ni sur une montagne. »
- [24] Le musulman commença alors à se mettre en colère :
- [25] « Que non !
- [26] Son fils préféré était Ismaël,
- [27] qui est notre ancêtre.
- [28] C'est Ismaël que Dieu sauva avec un mouton au sommet de la montagne ! »
- [29] Le juif fit de même :
- [30] Que non !
- [31] Il s'agit de notre ancêtre à nous.
- [32] Pas le votre.
- [33] Et puisqu'on y est
- [34] aujourd'hui vous égorgez les deux : vos fils et vos moutons. »
- [35] Le musulman commença alors à ramasser des pierres et le juif des buissons ardents.
- [36] Le chrétien s'interposa :
- [37] « Calmez-vous mes frères !
- [38] Venez chez nous.
- [39] Chez nous,
- [40] Dieu s'est sacrifié lui-même pour éviter des problèmes, justement. »
- [41] Et pendant ce temps-là,
- [42] le désert avança encore plus vers les trois pèlerins.
- [43] Le soleil était haut,

- [44] le vent bas,
- [45] l'humanité lointaine.
- [46] Une tension s'installait entre les trois compagnons du même voyage vers la même destination mais pas avec les mêmes chaussures.
- [47] « Je ne ferai rien, c'est vendredi. »
- [48] Le juif sursauta :
- [49] « Mais non ! C'est samedi. »
- [50] Le chrétien rit :
- [51] « C'est dimanche, mes frères. Je le sais depuis ce matin. »
- [52] Pour le désert,
- [53] cependant
- [54] c'était le même jour
- [55] Depuis toujours.
- [56] Le jour où il mourut et s'étendit sous les étoiles pour réclamer un peu d'eau.
- [57] « J'aime le désert, c'est là que notre religion est née »,
- [58] _dit le premier.
- [59] « Non, C'est là que la mienne est née »,
- [60] _dit le second.
- [61] « Non, vous parlez de la mienne surtout »,
- [62] _dit le troisième.
- [63] Mais tous pensaient :
- [64] « C'est là que nous crèverons tous, peut-être ».
- [65] Et le désert avança encore d'un pas en leur direction
- [66] les yeux plissés,
- [67] la gorge ouverte.
- [68] Un lézard terrifié s'enfuit.
- [69] Après un grand silence,
- [70] le juif osa la question :
- [71] « pourquoi vous ne voulez pas qu'on dessine votre prophète ? »
- [72] Le musulman rétorqua :
- [73] « on le fera le jour où vous accepterez qu'on dessine vos frontières ! »
- [74] Le chrétien s'esclaffa :
- [75] « Pour nous, Dieu a créé l'homme à son image. Nous sommes le dessin de Dieu, et c'est Dieu qui dessine ! »

[76]

[77] Le musulman et le juif se tournèrent alors vers lui :

[78] « Oui. Et il est blanc, sans nez crochu, ni teint basané, et il est bien armé et aime les colonies et les fours ! »

[79] C'est alors que le désert avança encore et arriva jusqu'aux pieds des trois voyageurs qui n'avaient rien remarqué tant ils étaient occupés à creuser le ciel avec leurs paupières.

[80] Le silence était le plus haut minaret du monde,

[81] la plus belle église et la plus ancienne synagogue de l'endroit,

[82] mais les trois pèlerins ne l'avaient pas remarqué.

[83] La beauté du moment était gâchée par la petitesse des trois passagers de l'infini.

[84] On entendait leurs cris très loin dans le désert qui avançait sans cesse.

[85] Les trois se disputent Dieu,

[86] les ancêtres, les livres sacrés, la Ville sainte, la Palestine, l'Andalousie, le sens du mot Amen/Amine, les origines de l'Islam et celles d'Israël et celles de la déclaration universelle des droits de l'homme.

[87] S'accusèrent d'avoir tué le plus d'hommes au nom du dieu de chacun (ou le plus de dieux païens au nom de l'homme universel)

[88] et se dirent des choses vilaines et s'accusèrent les uns les autres d'avoir copié l'un sur l'autre des passages de leurs livres sacrés.

[89] « Vous voulez tuer le monde entier ! »,

[90] cria le pèlerin juif au musulman qui hurla :

[91] « vous voulez vous venger de la terre entière ! »

[92] Avant que les deux n'accusent le chrétien de vouloir posséder la terre entière,

[93] ce dernier s'écria :

[94] « c'est la terre entière qui me réclame pour la sauver de vous deux ! »

[95] Puis,

[96] pendant que le désert leur montait jusqu'aux hanches,

[97] que le ciel se bouchait les oreilles et que le soleil buvait les dernières eaux possibles,

[98] les trois pèlerins en vinrent aux mains.

[99] On arracha une barbe,

[100] puis une oreille et un chapelet,

[101] puis une soutane et un doigt et le quart d'une cuisse avec les dents.

[102] Un œil tenta de voir un nez qui saigna tout de suite avant qu'une lèvre appelle à l'aide.

[103] Un homme hurla et un second grogna.

[104] Les trois étaient monothéistes mais les insultes étaient polythéistes.

[105] La bataille leur donne soudain soif et les trois tombèrent dans l'hébététe.

[106] Le désert était alors à leur bouche

[107] juste sous la lèvre,

[108] et il se préparait à les avaler.

[109] Il n'y avait qu'une seule gourde d'eau.

[110] Unique,

[111] posée sur un monticule par une main inconnue.

[112] C'est un miracle ! »,

[113] cria le chrétien.

113 119 200 201 202 203

« C'est de l'eau bénite »,

Le musulman la faucha dans les airs :

« Non, c'est l'eau de Zemzem », hurla-t-il avant de sauter par-dessus le chrétien. Non, c'est l'eau de Moïse et nous sommes dans mon Sinaï », murmura le juif avec férocité.

La bataille reprit.

A la fin ils moururent tous, assassinés les uns par les autres.

Le désert les mangea alors très vite et s'en alla.

L'eau s'écoula et avec elle le temps.

Un vent se leva et dessina sur le sable une caricature pensive. Un lézard aima le soleil et se mit à le refléter.

Puis rien.

204] Le monde se sentit mieux.

Pour segmenter ces textes, nous avons combiné le test de substitution avec les indices de textualisation lexicaux, syntaxiques et graphiques, ce type d'informations relève de la dimension syntaxique et lexicale de l'organisation du discours.

Ce découpage des textes en actes nous permettra d'établir la macrostructure hiérarchique, en combinant les deux démarches méthodologiques complémentaires, l'une descendante et l'autre ascendante.

6.1. Le schéma de la macrostructure hiérarchique

Selon Roulet (2001), pour attribuer telle ou telle structure hiérarchique textuelle à une intervention particulière, il est possible de faire appel à des informations d'ordre très divers, telles que :

« La reconstruction du processus de négociation sous-jacent, la possibilité de supprimer un

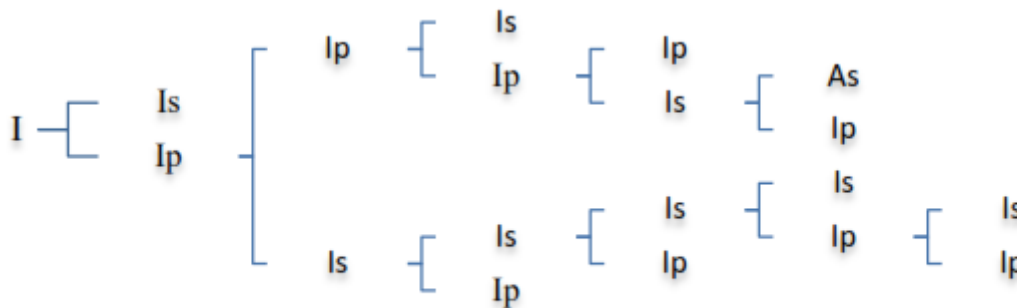
constituant subordonné, la présence d'un connecteur (ou la possibilité d'en insérer un dans la séquence, sans modifier l'interprétation de celle-ci), voire les indications données par la ponctuation ou la prosodie »

(2001 : 76).

Dans le premier article de notre corpus (Annexe : 1), la macrostructure hiérarchique correspond à la structure émergente d'une étape de négociation sous-jacent à l'interaction médiatique.

Rappelons qu'aux trois phases de négociation correspondent les trois interventions constitutives de l'échange. La deuxième intervention, qui correspond à notre étude de cas, celle de l'instance médiatique, se compose d'une intervention principale, qui correspond à la phase de réaction, celle du journaliste, et d'un échange subordonné, dont le rôle consiste à permettre la prise en considération du destinataire de l'information.

Figure 12:Schéma de la macrostructure hiérarchique d'un article de presse.





Chapitre 07
étude de cas n° : 3

7. Analyse au niveau de l'énonciation et au niveau du discours

La grande extension du concept discours le rend difficile à appréhender. Tantôt, il est synonyme de la parole au sens saussurien, tantôt il désigne un message pris globalement.

Dans l'œuvre de Benveniste (1966), il est défini comme "toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière" (p.242).

Chez Jaubert (1990), c'est "du langage en situation" (p.22). Selon Widdowson, c'est "l'utilisation d'énoncés en combinaison pour l'accomplissement d'actes sociaux" (dans Kramersch, 1984, p.10).

Avec Kerbrat-Orecchioni, il s'agit de "langage mis en action" (dans Bougnoux, 1993, p.219), tandis que du point de vue de Maingueneau (1976), "le discours n'est pas un objet concret offert à l'intuition, mais le résultat d'une construction (...), le résultat de l'articulation d'une pluralité plus ou moins grande de structurations transphrastiques, en fonction des conditions de production" (p.16).

S'il est difficile de circonscrire le discours à travers cette diversité de définitions, il y a néanmoins une évidence : "le discours ne peut être défini comme une unité linguistique, mais qu'il résulte de la combinaison d'informations linguistiques et situationnelles" (Roulet, Filliettaz et Grobet, 2001, p.12).

Aussi, concluons-nous que le discours implique un acte langagier d'où émergent un texte, un contexte et une intention. Le discours est donc une entité complexe ayant une dimension linguistique (en tant que texte), une dimension sociologique (en tant que production en contexte), et une dimension communicationnelle (en tant qu'interaction finalisée).

Le discours peut être:

Pédagogique quand le locuteur fait appel à des procédés de renforcement comme la répétition.

Didactique quand le locuteur entend faire la leçon à son interlocuteur. Il se présente alors comme étant celui qui "sait".

Prescriptif quand le locuteur adopte le ton du conseiller ou dicte des comportements à adopter.

Mais le discours est foncièrement :

Subjectif le discours est toujours celui d'un sujet individuel ou collectif. Qu'il s'agisse de discours médiatique ou scientifique, il est pris en charge par une instance. La notion de discours désincarné n'est pas envisageable.

Dialogique parler, c'est parler à quelqu'un. Le locuteur en situation de discours postule nécessairement un allocutaire. Contrairement à l'idée généralement admise, le monologue n'est pas monologique. En tant que discours, il est dialogique.

Polémique le discours est une arme de combat. Il doit son existence à un état de choses à définir ou redéfinir. Il n'envisage les réalités à construire qu'à partir de réalités à déconstruire.

Dans la configuration des études française, l'analyse du discours tend à assigner à la notion de discours une valeur socio-sémantique. Mais à la diversité des valeurs d'emploi de la notion de discours s'ajoute un autre problème, celui qui consiste à confondre ce même terme avec d'autres que l'usage courant tend à lui associer (discours/langage, discours /parole, discours/ énoncé).

Clarifions les données, selon Georges-Elia Sarfati,

« Le langage : faculté de symbolisation (représentation et expression) propre à l'espèce humaine qui englobe d'une part le langage articulé (la langue, objet de la linguistique) et les langages (autres systèmes de signes, mimo-gestuels par exemple, objets de la sémiotique).
»(Georges-Elia Sarfati2007 :13)

La langue : mécanisme systématique, objet de la linguistique structurale, étudié du point de vue phonologique, morphologique, syntaxique et sémantique.

L'énoncé : résultat d'un acte d'énonciation, par lequel, selon Benveniste, le locuteur « s'approprie la langue » et par là même se pose comme « sujet ».

Le texte: objet empirique de l'analyse du discours, ensemble suivi (cohésif et cohérent) d'énoncé qui constitue un propos (écrit ou oral). Compte tenu de normes culturelles et historiques, une société reconnaît à certains textes le statut d'œuvres.

Le genre : catégorie de classification définie d'après certaines contraintes formelles et permettant traditionnellement de répertorier les textes littéraires. L'analyse du discours a étendu la problématique de l'appartenance générique au-delà du seul discours littéraire (ainsi l'analyse du discours journalistique selon ces genres propres : reportage, interview, chronique).

Le discours : objet de connaissance de l'analyse du discours, désigne l'ensemble des textes considérés en relation avec leurs conditions historiques (sociales, idéologiques) de production.

Un discours est caractérisé par sa situation sociologique relativement à un groupe social donné (positionnement), ensuite, par la qualité de son support médiatique (inscription), et enfin, le régime de relations qui règlent les rapports que les textes qui en procèdent

entretiennent entre eux ou avec d'autres textes d'un autre type de discours (intertextualité).

La définition canonique de l'analyse du discours, comme étude d'un texte en rapport avec ses conditions de production, peut alors être spécifiée avec profit. C'est relativement à l'analyse de textes particuliers que l'analyse du discours peut formuler des hypothèses sur la spécificité des discours dont relèvent ces mêmes textes. D'autre part ce n'est qu'à travers l'analyse des textes qu'un type de discours est connaissable. Aussi, les conditions de production d'un texte ne sont-ils pas des paramètres extérieurs à ce texte, mais des paramètres dont la présence est attestée dans le texte sous forme de traces linguistiques repérables.

Un texte véhicule en effet une bonne part des enjeux extralinguistiques dont il relève, sans pour autant que son analyse attende nécessairement du « dehors » les moyens de sa mise en œuvre.

Si un texte, identifié d'abord du point de vue d'un genre, est rapporté- supposons-le au discours politique(ou juridique), c'est en vertu de la présence, au fil de son développement, d'une thématique particulière, mais également d'un vocabulaire ou encore d'un mode d'organisation argumentatif distinctif de ce type de discours. D'un point de vue purement méthodologique, c'est donc la prise en compte des différents niveaux d'analyse du texte qui rend à terme possible la description du type de discours dont relève ce texte.

Georges Elias Sarfati distingue quatre niveaux d'approches, un niveau élémentaire relatif à l'ancrage énonciatif du texte ainsi qu'aux relations transphrastiques qui s'y nouent. Un niveau « rhétorique-stylistique » qui privilégie l'examen des formes de l'hétérogénéité du texte. Un niveau typologique axé sur l'examen des relations entre texte et discours. Un niveau sémiotique, enfin, centré sur la place faite par les théories du discours à l'analyse des contenus textuels dans leur rapport avec les marques de société. (Ibid.)

7.1. Discours médiatique

Tout acte de langage est un acte d'échange interactionnel entre deux personnes (un sujet communicant et un sujet interprétant) liés par un principe d'intentionnalité, cet échange se produisant dans une situation de communication. Le sujet communicant, en prenant possession de la parole s'institue en sujet énonçant ou énonciateur, et institue du même coup le sujet interprétant en destinataire.

Le positionnement du sujet énonciateur dépend donc des données de la situation de communication dans laquelle se trouve le sujet communicant. Ces données sont d'ordre socio-communicationnel dans la mesure où elles déterminent, en même temps et dans des rapports de réciprocité, la nature identitaire des partenaires de l'échange, la relation que ceux-ci entretiennent entre eux, la visée d'influence qui justifie le fait de prendre la parole. Ces

données fournissent au sujet parlant des « instructions discursives » sur la façon de se comporter en tant qu'énonciateur, à propos de l'identité qu'il doit attribuer à son partenaire en tant que destinataire, à propos de la façon d'organiser son discours (de manière descriptive, narrative et/ ou argumentative) sur les topiques sémantiques qu'il doit convoquer ; cet ensemble de données externes et d'instructions discursives constitue le « contrat de communication » et ou genre situationnel ainsi peuvent être distingués divers types de contrats, tel le contrat médiatique.

Le discours médiatique peut être rapporté à ce qui se dit ou se montre dans un espace public. « *Les médias relèvent avant tout d'un processus de publicisation et d'une activité communicationnelle* »(Ringoot 2014 : 34).

Cette opération, rendre public, s'effectue par le biais d'un support signifiant et s'inscrit dans une intentionnalité.

Le discours médiatique pourrait se définir comme un régime de cohabitation de discours fondé sur l'impératif de publicité, et les médias imprimés formeraient la part exposée de tous les discours sociaux, et à la fois, l'arène dans laquelle ils interagissent. Du coup, le discours médiatique serait « le discours par lequel se constituent les normes du dévoilement et de l'exposition des discours sociaux, ce qu'une société donne à voir d'elle même en octroyant aux médias la mission de spécularisation. » (ibid.).

« Tout discours est traversé par l'interdiscursivité, il a pour propriété constitutive d'être en relation multiple avec d'autres discours, d'entrer dans l'interdiscours (...). L'identité d'un discours ne fait qu'un avec son émergence et son maintien à travers l'interdiscours. » (Charaudeau, Maingueneau 2002 : 324)

La particularité du discours journalistique est qu'il revendique son interdiscursivité. « L'interaction avec les autres discours sociaux est signifiée par les dispositifs énonciatifs : la catégorisation de l'information en cahiers ou rubriques (politique, économique, sportive), les citations des sources dans les articles (notables ou anonymes socialement identifiés.), la parole donnée à des personnalités extérieures au journal (écrivain, universitaire, politique, scientifique, signant un article). »(**Ringoot 2014 : 39**)

Le journalisme peut être défini comme l'interdiscours entre les trois instances impliquées que sont les professionnels, les sources et le public. L'identité éditoriale du journal met en tension ces trois figures. Si tout journal est destiné aux lecteurs, il est tout autant destiné à ceux qui l'alimentent (les sources), et aux pairs qui sont à la fois des concurrents. Dans l'énonciation journalistique, l'interdiscursivité donne lieu à des variations dans la valorisation des figures. La figure du lecteur est valorisée dans un espace éditorial spécifique

(Courriers des lecteurs). Celle de la source est mise en valeur par les citations ou le genre interview. La figure du journaliste dépend des genres journalistiques.

Les genres constituent des modèles d'écriture spécifique qui comportent à la fois une dimension stable et une dimension dynamique. Un genre de discours peut être provisoire ou encore s'adapter en fonction de différents contextes. « *Le genre est défini dans la double logique de permanence et de transformation, ou d'ouverture et de clôture* »(Adam : 1997).

Contribuant à l'identité discursive du journalisme. Les genres opèrent une polarisation du discours de presse entre deux logiques. Il y a d'un côté, les genres d'informations qui sont produites à partir d'observations et d'entretiens ; ils présupposent la présence du journaliste sur le terrain, le contact avec des sources. D'un autre côté, il y a les genres dans lesquels l'information est produite à partir d'autres informations.

« Les genres ne sont ni stables, ni univoques, mais ils cristallisent des intentions et des mises en scène énonciatives autour de grandes dominantes. »(Op.cit.)

Deux catégories d'énonciation s'opposent dans ce cadre : celle qui vise une personnalisation des propos, la manifestation d'un point de vue par le biais de commentaires ; celle qui visent un effacement du journaliste de manière à créer l'effet d'une information qui parle d'elle-même et qui échapperait à toute subjectivité.

En définitive, les genres mettent l'accent sur une posture énonciative majeure, mais chaque article de presse peut combiner différentes stratégies énonciatives.

7.2. Communication

D'après le Dictionnaire historique de la langue française,

Ce mot « est emprunté (fin XIII début XIV siècle) au dérivé latin *communicatio* : mise en commun, échange de propos, action de faire part et a été introduit en français avec le sens général de (manière d'être ensemble) et envisagé dès l'ancien français comme un mode privilégié de relations sociales. »

Un deuxième moment important est celui qui a vu apparaître la théorie de l'information. Celle-ci, s'inspirant des schémas de transmission de l'énergie développés par la physique, a opéré pour une distinction entre forme et contenu, ce qui deviendra d'un côté un système de formes, de l'autre le sens représenté par ces formes, considéré comme secondaire, dès lors, il était aisé de définir, sur ce modèle, la communication comme un processus de transmission entre une source et une personne cible du message, selon un schéma symétrique autour des notions de code, canal, émetteur, récepteur, encodage et décodage.

Dans le domaine du discours, diverses théories sont venues remettre en cause ces différents schémas considérés comme restrictifs du point de vue de l'ancrage psychologique

et social du phénomène, et qui ont pris deux orientations à la fois opposées et complémentaires.

L'une soutient l'idée qu'on arrive jamais à communiquer. Certaines observations semblent aller dans ce sens : les malentendus, les fausses interprétations, l'incompréhension, tant au niveau individuel qu'au niveau collectif.

« Face à l'aspect explicite, transparent et mécaniste de la communication, certains auteurs défendent l'idée que le but de la communication humaine est essentiellement de produire et interpréter du sens, que celui-ci est en grande partie implicite, ou plus exactement une combinaison d'implicite et d'explicite ; de conscient et d'inconscient, d'interindividuel et d'inter-collectif à travers des rapports de symétrie et de complémentarité» **(Watzlawick et al.1972 :66).**

La communication est le propre des individus vivant en société, ceux-ci ne cessant d'échanger des messages à l'aide de systèmes de signes à des fins de persuasion et de séduction, et établissant des relations d'influence plus ou moins efficaces.

L'analyse des discours médiatiques montre comment se réalisent les jeux de combinaisons entre implicite et explicite du sens, à travers d'une part les contraintes de la situation de communication (contrat), d'autre part les stratégies discursives mises en œuvre par le sujet (individuation).

7.3. La spécificité du discours satirique

En s'appuyant sur les travaux de quelques critiques, il est possible de dégager certains éléments qui permettent une première conceptualisation ; selon Roland Barthes: « Le discours satirique peut s'analyser comme processus communicationnel mettant en jeu plusieurs paramètres. La communication satirique met en place trois actants : le satiriste, la cible et le destinataire. » (Barthes 1985 : 146)

L'engagement satirique se mobilise contre une apparente multiplicité de cibles. Parmi les plus traditionnelles figurent les institutions. Mais en réalité, dans tous les cas, la satire vise deux principaux travers, les dissimulations et la démesure. La satire consiste à (démasquer), dénoncer, c'est-à-dire à creuser l'écart entre l'apparence et la réalité. Pour contrer ces travers, le satiriste se construit un personnage, il affiche à cet effet trois traits principaux, le bon sens moral, le deuxième le comique, se mêle à un troisième, l'esprit critique. C'est ainsi que le satiriste met en place une stratégie rhétorique de persuasion : pour rabaisser sa cible, il en déforme la représentation par le biais du comique et la condamne en s'appuyant sur une norme morale.

7.4. Le contrat médiatique

Selon Charaudeau,

« L'information médiatique est déterminée par un dispositif dont les caractéristiques sont les suivantes : Une instance de production composite comprenant divers acteurs ayant chacun un rôle bien déterminé, ce qui rend difficile l'attribution des propos tenus. Cependant, cette instance se définit globalement à travers cinq types de rôles qui englobent tous les autres : de chercheur d'information, ce qui la conduit à s'organiser pour aller aux sources (les Agences de presse, correspondants de terrain, envoyés spéciaux, relais d'indicateurs) ; de pourvoyeur d'information ; de commentateur de ces informations, ce qui l'amène à produire un discours explicatif tentant d'établir des relations de cause à effet entre les événements (ou les déclarations) rapportés ; enfin, de provocateur de débats destinés à confronter des points de vue de différents acteurs sociaux. » (Charaudeau 2002 :

Une instance de réception, elle aussi composite, mais sans détermination de rôles spécifiques, ce qui la rend un peu plus floue. Cette instance est double, car il ne faut pas confondre l'instance-cible, celle à laquelle s'adresse l'instance de production en l'imaginant, et l'instance-public, celle qui reçoit effectivement l'information et qui l'interprète. Cette dernière est difficile à saisir, ce qui n'empêche pas l'instance médiatique à la cerner à grands coups de sondages et d'enquêtes. Dès lors, l'instance-cible est une construction imaginée à partir de ces sondages, mais surtout à partir d'hypothèses sur ce que sont les capacités de compréhension du public visé (cible intellectuelle), ses intérêts et ses désirs (cible affective).

Quant à la finalité de ce contrat, on sait qu'elle est double : une finalité éthique de transmission d'information, il faut informer le citoyen pour qu'il prenne part à la vie publique ; une finalité commerciale de conquête de plus grand nombre de lecteurs.

Ces données du dispositif médiatique assignent au journaliste des instructions discursives qui peuvent varier selon qu'elles obéissent à l'enjeu de crédibilité ou de captation.

7.5. Les figures de rhétorique

En s'appuyant sur la «Rhétorique générale» du groupe p, on va distinguer successivement dans l'exposé :

- Les figures graphiques portant sur la graphie des mots.
- Les figures phoniques agissant sur les sonorités.
- Les figures sémantiques qui déplacent ou modifient le sens des mots.
- Les figures de construction qui jouent
- Les figures de construction qui jouent sur la syntaxe et la structure de la phrase.

On a pris quelques distances avec la rhétorique en choisissant de développer plus particulièrement les figures graphiques et phoniques qui sont habituellement peu évoquées. On privilégiera aussi l'aspect ludique, souvent délaissé. Il ne s'agit pas de faire un inventaire de toutes les figures de rhétorique en citant des exemples, mais de présenter les plus courantes dans le titre.

- L'homophonie se définit par une identité phonique mais non graphique.
- L'homographie, inversement, se caractérise par une identité graphique mais non phonique. Lorsque l'identité du signifiant est totale (phonique et graphique), on parle d'homonymie.

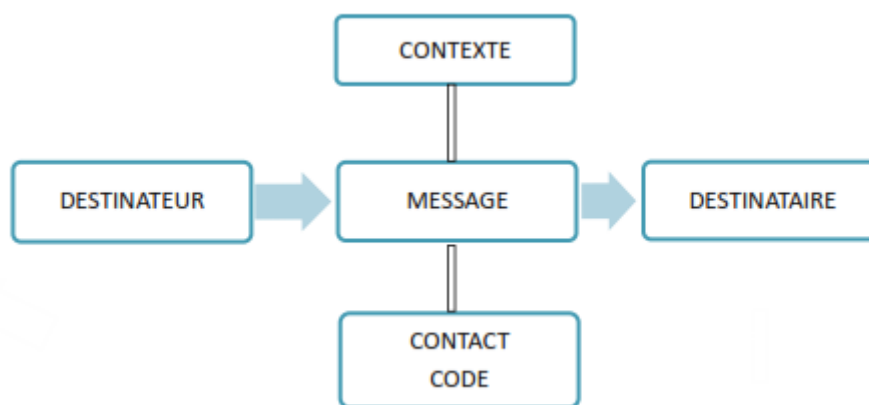
On distingue les homophones par l'orthographe : une même suite phonique peut s'écrire de plusieurs façons. Des formes confondues à l'oral sont ainsi différenciées à l'écrit, les titres s'appuient sur ces propriétés pour produire des effets.

Pour la perception de ces jeux, il faut une bonne maîtrise de l'orthographe, en particulier de la terminaison de mots.

7.6. Le schéma de la communication de Jakobson

La fonction importante du titre est d'informer, mais aussi d'émouvoir et de convaincre. Le titre cherche à avoir un impact sur le lecteur. La communication dans le titre est unilatérale, elle s'établit d'un émetteur vers un récepteur sans qu'il y ait réciprocité. On reprend ici le schéma de Jakobson

Figure 13: Schéma de la communication de Jakobson



A chacun de ces termes correspond une fonction du langage :

- La fonction émotive (ou expressive) est centrée sur le destinataire, c'est-à-dire sur le scripteur qui élabore le message. Elle se manifeste par la présence de jugements, de sentiment du destinataire.
- La fonction conative (ou impressive) est centrée sur le destinataire. Elle vise à agir sur le

destinataire. à provoquer un comportement.

- La fonction référentielle est centrée sur le contexte ; elle renvoie à l'information brute, sans commentaire ni jugement. Contexte est à prendre au sens de référent, c'est-à-dire à l'objet du discours, la réalité à laquelle réfère le message.
- La fonction phatique est centrée sur le contact, elle assure la continuité du message. Dans le cas du titre, la communication est différée, le canal de communication est le message écrit.
- La fonction métalinguistique est centrée sur le code, c'est la valeur explicative du message, elle permet la cohérence de l'énoncé en définissant les termes qui le composent.
- La fonction poétique est centrée sur le message, c'est la forme du message qui est prise en compte.

7.7. Présentation du corpus

Notre étude relative à l'analyse du discours satirique se concentre plus particulièrement sur un corpus de chroniques paraissant dans des quotidiens nationaux d'expression française. A savoir, les chroniques " *Raïna- Raïkoun*", du " *Quotidien d'Oran*" qui forment un échantillon représentatif à travers lequel nous tentons d'apporter des réponses à un ensemble de questionnements. Le corpus journalistique nous permet d'aborder à travers une analyse du discours, les stratégies discursives dans trois manifestations d'écriture différentes.

Dans cette optique, il est à noter que le premier numéro du *Quotidien d'Oran* est paru le 14 janvier 1994. Avec un tirage de 190000 exemplaires. Le tirage actuel est estimé à plus de 425000 exemplaires ce qui le positionne comme premier quotidien d'expression française. Au vu des conditions de production, le discours journalistique reprend différents discours d'ordre social, politique et culturel, et permet aux chroniques de fonctionner pour nombre de lecteurs comme exposant une opinion «réelle» du vécu, conforme à un contenu éditorial, marquant un rapport de force en faveur de la réalité quelle qu'elle soit, et se présentant dans un cadre formel, celui de quotidien s'installant dans l'espace national à travers un discours qui soutient la nécessité de défendre le pluralisme de la presse en Algérie.

Nous nous sommes intéressé à ce type de corpus car il révèle la mise en place d'un processus déterminé quant à l'évolution de la presse, de son public, du métier de journaliste et du traitement des événements qui assurent la création de l'image nouvelle du lectorat de la société algérienne.

Ainsi, à travers le discours journalistique et plus particulièrement à travers celui des chroniques "*Raïna- Raïkoun*", du " *Quotidien d'Oran*", nous cherchons à observer ce que dit le journaliste au sujet des événements, sa manière de présenter les faits et leur impact sur le lectorat. Nous voulons démontrer que la manière dont les données textuelles sont constituées

et manipulées, permettent de relever différents types d'informations présents dans notre corpus, une écriture journalistique qui se démarque des autres.

Notre examen s'effectue sur un corpus relativement limité de cinq chroniques rassemblant des données langagières soumises à des stratégies discursives de type journalistique.

Par souci méthodologique nous sommes amené à procéder à un tri sélectif de cinq textes de parus à des dates variées.

La chronique en tant que genre journalistique renvoie à des rapports de force et à des enjeux particuliers, à travers une polyvalence voulue par le chroniqueur qui se fait à la fois témoin, critique et rapporteur. Cela nous amène à nous interroger sur la manière de l'écriture journalistique plus particulièrement à travers les chroniques « *Raïna-Raïkoum* ».

7.7.1. Présentation de la chronique " Raïna- Raïkoum"

" *Raïna- Raïkoum*" est le titre générique des articles qui paraissent à la page trois du journal " *Le Quotidien d'Oran*", sous la plume de Kamel Daoud. La chronique est le plus souvent insérée en milieu de page, encadrée et présentée sur deux colonnes, avec des caractères gras et en italique.

Au milieu en haut de chaque chronique apparaissent les titres spécifiques à chaque numéro en caractères gros et gras en couleurs bleues sur fond blanc.

Nous avons procédé à un tri sélectif de cinq articles présentés dans le tableau ci- dessous :

N	Titre de l'article	Titre du quotidien	Date de parution
1	<i>Un bataille pour la table pas pour la chaise.</i>	Quotidien d'Oran	16.01.2008
2	<i>« Dieu, pardonnez-leur, ce ne sont que des ustensiles. »</i>	Quotidien d'Oran	22.02.2008
3	<i>Onze petits nègres dans un pays fermé à clé.</i>	Quotidien d'Oran	23.02.2008
4	<i>Une discussion entre « eux »</i>	Quotidien d'Oran	10.03.2008

Figure 14: Présentation de la chronique " Raïna- Raïkoum"

7.8. Analyse du corpus

La chronique en tant que genre journalistique renvoie à des rapports de force et à des enjeux particuliers, à travers une polyvalence voulue par le chroniqueur qui se fait à la fois témoin, critique et rapporteur. Cela nous amène à nous interroger sur la manière de l'écriture

journalistique plus particulièrement à travers les chroniques "*Raïna- Raïkoun*", nous tenons à préciser que les enjeux de cette analyse du discours procèdent d'un point de vue empirique révélant deux logiques : une logique économique, politique et culturelle relative à un vécu commun entre les individus d'une même société ; et une logique sémiologique relative à la production des signes qui s'organisent autour de l'activité humaine pour construire du sens «social». Chaque article se présente donc comme un discours sur l'actualité visant à donner de cette dernière une vision critique constamment remise en cause par le biais de stratégies discursives reliées à la grille d'interprétation idéologique constituant « la ligne » des journaux, reliés aussi à la conception (façon de voir), donc aux attentes présumées du public.

Un échange langagier quasi permanent s'instaure, puisque la chronique est quotidienne, et le lectorat s'habitue progressivement à des normes communicationnelles d'une grande diversité de ton et d'esprit. Une sorte de contrat relationnel entre le journal et son lectorat se développe donc.

Examinons maintenant la satire dans "*Raïna- Raïkoun*".

«*Raina Raikoun*» est le titre générique des articles qui paraissent à la page trois du journal sous la plume de Kamel Daoud. Ce titre peut être traduit comme: « *notre opinion - votre opinion* », donc invitant et incitant en même temps le lecteur à rejoindre une forme de lieu public de rencontres et d'échanges, le sollicitant, le prenant à témoin et l'interpellant directement par ce titre qui dégage au-delà de sa fonction informative, une charge émotionnelle.

L'examen du titre «*Raina Raikoun*» permet de révéler un ancrage dans la réalité algérienne, à travers un mélange des genres et procédés humoristiques, qui attribuent au lecteur des explications non autoritaires. «*Rai*» signifie «*opinion*» en arabe. Ce mot est suffixé par le biais des deux adjectifs possessifs «*na*» de «*Raïna*» équivalent de l'adjectif «notre» en français

et «*koun*» de «*Raïkoun*» équivalent de l'adjectif «votre». On a donc l'impression d'une sorte de va- et-vient entre le locuteur- journaliste et le lecteur, donc d'une relation de basculement et de mise en commun, à travers un discours journalistique.

La chronique est le plus souvent insérée à gauche en bas de page, encadrée, et présentée sur deux colonnes, avec des caractères gras et en italique.

Texte: 1

« Une bataille pour la table pas pour la chaise »

« Dans le fond, peut être que rien n'a changé, mais il reste les formes que l'on peut commenter : à trop ne vouloir exercer qu'une seule politique, le Système RADP a réussi, peu à peu, à faire

basculer l'exercice de l'opposition hors du champ des sigles de la vie partisane vers les courants de la vie syndicale. Du coup, on ne se bat plus, comme depuis toujours autour de l'icône du Pouvoir représenté par une « chaise », un trône ou une estrade à la manière de la présidence collective après la mort de Boudiaf, mais autour de denrées alimentaires de plus en plus coûteuses, impossibles à acquérir par le mécanisme classique du couple travail/salaire. Et c'est comme si les Algériens désespérés d'un changement de régime, ne veulent plus qu'un changement de prix, des salaires ou d'alimentation plus accessible. Du coup, la bataille de l'opposition se mène avec des syndicats et mobilise des troupes ou des sympathies autour de dossiers que l'on peut abruptement classer sous des étiquettes simples comme « Dossier Pain », « Dossier Lait », « Dossier Pomme de terre », « Dossier huile»...etc. Cantonnée dans le gastrique, la mécanique du politique en Algérie se retrouve donc illisible si on utilise les grilles classiques en vogue dans le monde entier, genre gauche, droite, centre-gauche, islamistes, conservateurs ou nationalistes. Ici, coincé entre le pétrole et le Paradis, le discours ne peut plus être qu'alimentaire et se retrouve être non comestible dès qu'il se replie vers le lexique de l'idéologique. Et si la farine est une question politique, le pain, lui, reste un dossier du peuple et passe mieux comme sigle qu'un slogan partisan. D'où ce tableau clinique en Algérie d'une opposition qui s'est isolée peu à peu en discourant sur l'Alternance, la Démocratie ou la Chariaâ et dont l'audimat a été supplanté par les défenseurs du droit au pain, à la farine, à l'eau et à la pomme de terre. Dans les pays sains, la jonction est vite faite entre les demandes alimentaires d'une classe sociale, son expression soft, ses PME de transformation et le sigle partisan porteur. Machiavélisme réussi des actionnaires de la RADP ou fausse stratégie de l'intellectualisation par le haut chez les démocrates, la « chose » n'a pas eu lieu en Algérie. Le discours sur le pain est devenu totalement autonome des partis politiques. Et si les nouveaux syndicats sont dits autonomes, c'est pour cette raison aussi. "

7.8.1. Au niveau de l'énonciation.

Les quotidiens d'informations générales sont structurés selon un modèle propre à chacun qui est stable en général. Les différents thèmes apparaissent dans le même ordre. Cette organisation fournit des repères au lecteur qui peut ainsi se reporter à la rubrique l'intéressant plus particulièrement. A l'intérieur de ces pages, chacun des articles est annoncé par un titre auquel le lecteur se réfère avant de lire ou non l'article.

7.8.1.1. Titre.

Engageons l'analyse de cette chronique ; on se place ici dans une perspective linguistique conduisant à l'importance accordée aux mots du titre.

Prenons l'article du : 16.01.08. « Une bataille pour la table pas pour la chaise».

En apparence ce titre informe sur le sujet du texte. Il s'agit pour le journaliste de condenser l'information en peu de mots vite assimilables pour l'œil et pour l'esprit. Mais un nouveau signifié se substitue aux mots « table » et « chaise » ce procédé est destiné à piquer la curiosité du lecteur.

7.8.1.2. Corps de l'article.

Soit l'article du 16.01.08 de son auteur Kamel Daoud.

Cet article en tant que genre journalistique relève de « l'événement commenté ».

Pour accomplir notre analyse, nous avons choisi de la fonder sur la division bipartite de la phrase, en distinguant une partie thématique et une partie rhématique.

22

Selon Georges Elias Sarfati : « Tout texte comporte un thème (ce dont il est question). C'est sur la base de ce point de départ connu que, par suite, le développement textuel amène un propos (des informations nouvelles) ».

Le contenu sémantique de tout texte obéit à une double organisation : La première est de type énonciatif, consiste dans la relation thème/ propos.

La seconde est de type cohésif, consiste dans l'organisation logique des unités (répartie en unités déjà identifiées (ou éléments thématiques) et en unités identifiantes (ou éléments rhématiques). En étudiant la progression thématique de cet article, qui correspond à la manière dont s'enchainent les phrases ; la progression est à thème constant ou continu, c'est-à-dire qu'elle fonctionne sur le schéma suivant :

Thème 1.....Rhème 1 Thème 1..... Rhème 2 Thème 1.....Rhème 3

Afin d'explicitier ce schéma, nous avons sélectionné cet extrait pour éclairer le fonctionnement de la progression thématique.

[Le Système RADP a réussi, peu à peu, à faire basculer l'exercice de l'opposition hors du champ des sigles de la vie partisane vers les courants de la vie syndicale. Du coup, on ne se bat plus, comme depuis toujours autour de l'icône du Pouvoir représenté par une « chaise », un trône ou une estrade à la manière de la présidence collective après la mort de Boudiaf, mais autour de denrées alimentaires de plus en plus coûteuses, impossibles à acquérir par le mécanisme classique du couple travail/salaire. Et c'est comme si les Algériens désespérés d'un changement de régime, ne veulent plus qu'un changement de prix, des salaires ou d'alimentation plus accessible. Du coup, la bataille de l'opposition se mène avec des syndicats et mobilise des troupes ou des sympathies autour de dossiers que l'on peut abruptement classer sous des étiquettes simples comme « Dossier Pain », « Dossier Lait », « Dossier

Pomme de terre », « Dossier huile»...etc.]

Soit les énoncés suivants : « La bataille pour la table pas pour la chaise. »

« On ne se bat plus, comme depuis toujours autour de l'icône du pouvoir représentée par une chaise..., mais autour de denrées alimentaires...»

« La bataille de l'opposition se mène avec des syndicats et mobilise des troupes... » « Cantonnée dans le gastrique, la mécanique du politique en Algérie se trouve donc illisible... »

Nous avons relevé que différentes actions se sont accomplies, la focalisation est maintenue sur le même sujet. Le même thème «la bataille» amorce une progression thématique, il est pratiquement conservé dans chacun des énoncés, il s'agit d'une progression à thème constant.

Les énoncés «La bataille de l'opposition», «la mécanique du politique», placés en début de phrases peuvent être considérés comme «thème», et l'élément de départ «se mène avec des syndicats... » est supposé être acquis comme rhème, qui une fois introduit dans le texte peut également devenir thème pour une autre phrase.

A travers l'étude de la progression thématique, nous voulons montrer le mode d'élaboration des idées directrices du texte, et comment certains mots jouent un rôle privilégié dans cette construction du sens au fil du texte.

7.8.2. Au niveau du discours.

Un discours postule tout d'abord un locuteur, ici, il s'agit du journaliste, autrement dit l'énonciateur qui prend en charge le discours et qui conduit son discours à partir d'une norme. C'est à partir de l'élaboration de ce discours que s'instaure une connivence entre le chroniqueur et le destinataire (lecteur).

L'examen du titre «*Raina Raikoum*» permet de révéler un ancrage dans la réalité algérienne, à travers un mélange des genres et procédés humoristiques, qui attribuent au lecteur des explications non autoritaires. «*Rai*» signifie «*opinion*» en arabe. Ce mot est suffixé par le biais des deux adjectifs possessifs «*na*» de «*Raina*» équivalent de l'adjectif «notre» en français et «*koum*» de «*Raikoum*» équivalent de l'adjectif «votre». On a donc l'impression d'une sorte de va-et-vient entre le locuteur- journaliste et le lecteur, donc d'une relation de basculement et de mise en commun, à travers un discours journalistique.

Nous remarquons que l'énoncé dans cet article se construit selon le schéma suivant :

1- Procédé de focalisation qui consiste à amener un événement au devant de la scène. (Ici par le titre « *Une bataille pour la table pas pour la chaise* »).

2- Identification de la cible. (Le système de la RADP¹¹).

3- Faire subir la cible des déformations à l'aide d'une représentation.

4- L'emploi des guillemets pour donner une valeur critique à son énoncé selon l'expression de J. Authier:

« Par le recours aux guillemets le locuteur marque qu'il se désolidarise d'une certaine manière de dire, une mise en question du caractère apporté au mot. » (« Chaise », « Dossierpain », « Dossier lait », « Dossier pomme de terre », « Dossier huile »).

- Le journaliste présente une norme qui est explicitée à la fin de l'article :

« Dans les pays sains, la jonction est vite faite entre les demandes alimentaires d'une classe sociale, son expression soft, ses PME de transformation et le sigle partisan porteur ».

Texte2 : « Dieu, pardonnez-leur, ce ne sont que des ustensiles ! »

La polémique continue : la colère des lycéens est-elle manipulée, créée, spontanée, préfabriquée, bio ou artificielle ? Journalistes, devins, médiums, observateurs ou neurasthéniques peuvent donc soliloquer à l'infini. C'est de coutume en Algérie, pays du soupçon essentiel et du regard qui regarde ce qu'il y a derrière les apparences. Passons donc sur la théorie et examinons les formulations.

A chaque crise donc, en Algérie, il y a toujours un ministre ou un Président ou un « Décideur » qui se sent visé par un tireur de balles ou de fils et qui réplique par les canaux lourds ou légers en affirmant connaître ceux qui manipulent et tirent les ficelles. L'affirmation est systématique mais s'arrête à chaque fois au meilleur moment de l'intrigue : le ministre concerné ne donne jamais de noms ni de prénoms et n'indique jamais les auteurs de cette formidable capacité à faire sortir les foules rien qu'en appuyant sur un bouton. Du coup, la théorie de la manipulation, même officiellement soutenue par un membre du gouvernement, perd de son sérieux et de sa crédibilité et retombe dans le statut de la feuille de vigne ou de figuier. La grande question est donc celle du « pourquoi ». Pourquoi ceux qui crient à la manipulation ne donnent jamais de noms et se contentent seulement de vagues sous-entendus ? Par peur ? Par peur de se tromper ? Parce qu'au fond ils n'y croient pas ? Par manque d'informations crédibles ? Ou parce qu'ils se réservent le droit de rendre le coup par la même méthode anonyme ? Raisonnablement, il s'agit de la dernière option. Les grosses guerres produisent toujours leur quota de traîtres, supposés, soit pour mieux souder les rangs soit pour mieux se débarrasser des adversités par les purges. En Algérie, la théorie du Harki inconnu a laissé dans les mentalités une culture du « coup dans le dos » qui a eu des avatars divers : bourgeois ennemi du socialisme, francophile ennemi de l'identité, laïc ennemi de

RADP sigle de la République Algérienne Démocratique et Populaire.

l'Islam, évangéliste ennemi de la religion, spéculateur ennemi des bas salaires...etc. Le tout menant à la figure du Manipulateur sans nom, sans visage, reconnaissable par ses seuls adversaires et discernable par les seuls initiés. D'où, cette réserve sur les noms et les adresses dans les réponses des ministres confrontés aux événements qui en veulent à leur pain ou à leurs réformes. Face aux lycées en colère, le ministre de l'Education a donc parlé de manipulateurs qu'il connaît, qui agissent selon leurs intérêts menacés. On peut le comprendre, car il fait partie d'un système qui sait ce que signifie le mot « spontané » et qui a l'habitude de voir le peuple sortir dans la rue comme un ressort qui sort d'une boîte en appuyant sur un levier. Pour lui, la colère est aussi « spontanée » que le sont les marches de soutien, les appels à un 3ème mandat, les grèves décidées par l'UGTA ou le départ de Zéroual. Confronté à une réaction, un ministre du genre ne peut voir qu'une action. Et, faisant face à une colère, il ne peut y voir qu'un sale coup. Tout se passe donc dans une cuisine philosophique où des manifestants ne peuvent avoir que l'essence d'un ustensile incapable de penser par lui-même et qui ne peut entrer en action que par la main d'un cuisinier. Le ministre ne donne pas de noms parce qu'il estime qu'il n'y a personne à qui les donner : le peuple n'existe pas.

Nous allons aborder notre corpus selon une analyse énonciative dans un premier temps.

7.8.3. Au niveau de l'énonciation

7.8.3.1. Titre.

« Dieu, pardonnez-leur, ce ne sont que des ustensiles ! ».

Le journaliste guillemette son énoncé, en utilisant des signes typographiques pour indiquer que les mots ne sont pas pris au sens propre, le scripteur produit un énoncé qui signifie littéralement une chose mais véhicule l'implicature que l'énonciateur entend en signifier une autre. Ainsi, le journaliste installe un décalage entre sens littéral et sens figuré. Ce procédé est défini par Kerbrat Orecchioni comme « *Ironie* »

7.8.3.2. Corps de l'article.

Cet article relève de l'événement commenté, le locuteur introduit son texte par un énoncé assertif, situant ainsi le sujet de son article. Ex : « La polémique continue. » Le locuteur s'inscrit comme énonciateur en employant la deuxième personne du pluriel, le « nous » offrant ainsi des possibilités à l'énonciateur puisqu'il lui permet de fusionner le « je et le tu », ou, plus largement d'intégrer n'importe quelle autre entité. En étudiant la progression thématique de cet article, nous avons remarqué que : La progression est à thème constant ou continu.

Ex : « le ministre concerné ne donne jamais de noms... » « Le ministre de l'éducation a parlé de manipulation. »

« Un ministre du genre ne peut voir qu'une action.»

« Il ne peut y voir qu'un sale coup. ».

Nous remarquons que différentes actions se sont accomplies, la focalisation est maintenue sur le même thème. A travers l'étude de la progression thématique, nous voulons montrer le mode d'élaboration des idées directrices du texte, et comment est construit le sens au fil du texte.

7.8.4. Au niveau du discours

Dans cette partie, nous allons analyser cet article au niveau du discours.

7.8.4.1. Titre de l'article.

Dans l'élaboration de son discours, le locuteur journaliste a recours à la « figure » du discours, la plus importante par laquelle, le journaliste met « ustensiles » pour un nom propre « les lycéens », que le journaliste emprunte d'une chose à celle dont il parle. Par exemple, dans « *Dieu, pardonnez-leur, ce ne sont que des ustensiles !* » Le mot « ustensiles » pour des « manipulés », ainsi, le journaliste procède à une substitution de mots par analogie. L'analyse de cet énoncé révèle, la présence, en plus d'un énoncé injonctif, un énoncé négatif, qui, selon O. Ducrot, est analysable comme mise en scène du choc entre deux attitudes antagonistes, attribuées à deux énonciateurs, le premier prend en charge le point de vue rejeté et le second, le rejet de ce point de vue.

7.8.4.2. Corps de l'article.

Engageons maintenant l'analyse de cet article au niveau du discours. L'énonciateur journaliste construit son discours selon deux procédés discursifs qui transforment l'actualité événementielle en suractualité en produisant des effets déformants. Pour ce faire, le journaliste utilise deux procédés : Le procédé de focalisation qui consiste à amener un événement sur le devant de la scène, par l'annonce au début, du sujet de l'article : « *La polémique continue* ».

Le journaliste produit un effet de grossissement. La nouvelle sélectionnée est mise en exergue. Cela participe d'un phénomène discursif général : toute prise de parole est un acte d'imposition de sa présence de locuteur à l'interlocuteur. Le second procédé, la répétition, le journaliste multiplie dans le même article les cibles sur lesquelles il concentre ses attaques.

Ex : « un ministre », « un Président » ou un « Décideur » dans l'énoncé : « A chaque crise donc, en Algérie, il y a toujours un ministre ou un Président ou un « Décideur » qui se sent visé par un tireur de balles ou de fils et qui réplique par des canaux lourds ou légers en affirmant connaître ceux qui manipulent et tirent les ficelles.»

Le troisième procédé, l'interrogation qui est une catégorie discursive ambivalente du point

de vue du rapport de force qu'elle instaure entre locuteur et interlocuteur. L'interrogation place le journaliste en position de maîtrise du raisonnement, le locuteur a recours à une variante rhétorique de l'interrogation, l'interrogation interpellatrice en s'adressant à un public qui est pris à témoin, met en cause la responsabilité d'un tiers, en implicite une réponse.

Ex : « la grande question est donc celle du « pourquoi ». Pourquoi ceux qui crient à la manipulation ne donnent jamais de noms et se contentent seulement de vagues sous-entendus ? Par peur ? Par peur de se tromper ? Parce qu'au fond ils n'y croient pas ? Par manque d'informations crédibles ? Ou parce qu'ils se réservent le droit de rendre le coup par la même méthode anonyme ? Raisonnablement, il s'agit de la dernière option. »

Texte 3: Une discussion entre «eux»

« Le premier: moi je soutiens Bouteflika et il me soutient sans le savoir ni me connaître. Le second: moi je l'ai soutenu même avant la mort de Boumediene. Le premier: moi, je suis pour un troisième mandat. Le second: moi, c'est mieux: je suis déjà pour le quatrième et pour le cinquième.

Le premier: moi, je suis sûr que le peuple va voter à 100 % pour la révision de la Constitution. Le second: moi je suis sûr qu'on n'a même pas besoin d'un référendum : les deux Chambres suffisent.

Le premier: moi, je dis qu'on n'a même pas besoin des députés pour le faire. Un décret suffit.

Le second: moi je dis que Bouteflika n'a besoin de ne consulter personne. Pas même moi qui suis pour.

Le premier: moi je pense qu'avec le prix Nobel, il n'a pas besoin de l'Algérie, c'est elle qui a besoin de lui. Le second: moi, je donne déjà ma voix à Bouteflika. Le premier: moi, je lui donne ma veste et la tienne quand tu iras au bain.

Le second: moi, je pense que sans Bouteflika, le peuple sera perdu. Le premier: moi, je dis que sans Bouteflika, il ne pleuvra jamais plus. Le second: moi, je pense que sans Bouteflika, le ciel pleuvra pour rien. Le premier: moi, quand je regarde trop Bouteflika, je deviens aveugle. Le second: moi, quand je le regarde trop longtemps, je deviens une femme amoureuse. Le premier: moi, je dis que ce peuple ne mérite pas cet homme. Le second: moi, je répète que ce peuple n'a même pas le droit d'habiter avec nous et Bouteflika ici, chez nous, entre nous et nous. Le premier: est-ce que tu vois quelqu'un d'autre dans ce pays pour sauver ce pays ? Le second: pas même toi, mis à part moi et lui. Je ne vois que ce que voit l'ENTV. Le premier: est-ce que tu vois quelqu'un d'autre qui a fait pour ce pays ce que lui a fait avec ce pays ? Le second: personne. Sans lui, le ciel perd ses couleurs. Désert des champs, jardins

sans fleurs. Ne t'en vas pas où j'ai fui le feu, quand la paille à peine défaille, qu'elle soit cendre pour qu'il s'en aille. Le premier: ce n'est pas de toi, c'est d'Aragon. Le second: même Aragon a voté Bouteflika. Le premier: que ferons-nous lorsqu'il mourra ? Le second: nous mourrons à sa place et d'ailleurs, il est mort pendant vingt ans et il est quand même revenu. Le premier: oui, il rassemble tout le monde. Le second: oui. Et nous encore plus que les autres. Le premier: oui, mais il y a des gens qui sont contre. Le second: ils sont contre eux-mêmes. Personne n'est jamais contre un bon repas. Le premier: nous allons gagner à la fin. Le second: nous avons déjà gagné au début. »

Le premier: moi, encore plus que toi. Le second: pourquoi ? Le premier: parce que je l'ai dit avant toi .Parce que je suis le premier et tu es le second."

7.8.5. A- Au niveau de l'énonciation

7.8.5.1. Titre de l'article

Soit l'énoncé : [Une discussion entre « eux »].

Ce titre se présente sous une forme nominale, l'élément linguistique ainsi isolé constitue un fragment d'une parole autre, selon Authier, J. cité par Georges Elias Sarfati, « *les mots guillemetés sont des «paroles tenues à distance »*, c'est-à-dire des paroles tenues par le journaliste au sens où on « *tient un propos, un discours* ». Cette mise entre guillemets renvoie aux énonciateurs : « Comme le premier dit » et « comme le second dit ». Le mot entre guillemets dans le titre renvoie aussi à des syntagmes attribués à un espace énonciatif que le locuteur ne veut pas assumer, prendre à son compte.

7.8.5.2. Corps de l'article

Ce texte se présente comme une suite d'énoncés qui aboutit à une forme de texte dialogal. Selon Goffman : « *Les énonciations ne sont pas logées dans des paragraphes, mais dans des tours de paroles qui sont autant d'occasion temporaires d'occuper alternativement la scène. Les tours sont eux-mêmes naturellement couplés sous forme d'échanges bipartites.* »

Les échanges sont liés les uns aux autres en une suite marquée par une certaine thématique. Une ou plusieurs thématiques forment le corps d'une conversation.

Soit l'extrait suivant : « Le premier: moi je soutiens Bouteflika et il me soutient sans le savoir ni me connaître. Le second: moi je l'ai soutenu même avant la mort de Boumediene. Le premier: moi, je suis pour un troisième mandat.

Le second: moi, c'est mieux: je suis déjà pour le quatrième et pour le cinquième. Le premier: moi, je suis sûr que le peuple va voter à 100 % pour la révision de la Constitution. [...] Le premier: est-ce que tu vois quelqu'un d'autre dans ce pays pour sauver ce pays ? Le second: pas même toi, mis à part moi et lui. Je ne vois que ce que voit l'ENTV. Le premier:

est- ce que tu vois quelqu'un d'autre qui a fait pour ce pays ce que lui a fait avec ce pays ? Le second: personne. Sans lui, le ciel perd ses couleurs. Désert des champs, jardins sans fleurs. Ne t'en vas pas où fuis le feu, quand la paille à peine défaille, qu'elle soit cendre pour qu'il s'en aille. »

L'énonciation du premier locuteur est une déclaration qui établit les paroles du locuteur suivant comme étant une réplique, ou bien une réplique à ce que le locuteur précédent vient d'établir, ou encore des couples de répliques sous forme de (question/ réponse) sans clôture évaluative.

7.8.6. Au niveau du discours

Nous allons étudier le discours en tant que relation sociale dans le même article.

7.8.6.1. Titre

Le journaliste se contente en effet d'attirer l'attention du récepteur sur le fait qu'il emploie précisément ces mots qu'il met entre guillemets, il souligne en laissant au récepteur le soin de comprendre pourquoi il attire son attention, pourquoi il ouvre ainsi une faille dans son propre discours. Pour les interpréter il faut tenir compte du contexte. Le journaliste indique au lecteur que son discours ne coïncide pas avec lui- même.

7.8.6.2. Corps de l'article

Selon Georges Vignaus

Georges vignaus, *Le discours, acteur du monde*, Ed Ophrys. 44

« Tout discours peut être défini comme ensemble de stratégies d'un sujet dont le produit sera une construction caractérisée par des acteurs, des objets, des propriétés, des événements sur lesquels il opère »

Ces stratégies sont d'une double nature :

Les unes, logiques et discursives, rhétorique en quelque sorte (sélections, localisation des objets du discours, attributions de propriétés et détermination d'existence de ces objets, jugements enfin sur les constructions établies), les autres langagières jouant sur des modes énonciatifs et des combinatoires entre thématization et prédication.

L'alternance des répliques marquée par le choix du journaliste, locuteur, de deux énonciateurs « le premier », « le second » pour prendre en charge le discours, les couples des répliques qui forment chaque fois un échange annoncé par l'expression « moi, je », l'absence des élémentaires salutations d'usage, qui rendent naturelle cette conversation, l'examen de ces éléments permet de révéler la réalité algérienne. L'ensemble des répliques sont présentées sous forme d'énoncé assertif ce qui laisse supposer l'existence d'une troisième voix celle d'un énonciateur qui prend en charge l'évaluation implicite des réponses des deux énonciateurs et

permet de déclencher à chaque fois une nouvelle réponse, ce qui implique la présence d'un autre point de vue.

Selon Maingueneau «Un énoncé ironique fait entendre une autre voix que celle du locuteur, la voix d'un énonciateur qui exprime un point de vue insoutenable. Le locuteur prend donc en charge les paroles mais non le point de vue qu'elles supposent. »**Maingueneau (1991 : 45)**

Ainsi s'installe une connivence entre le journaliste et son lecteur potentiel ce qui favorise l'actualisation de la satire.

Texte 4.

" Onze petits nègres dans un pays fermé à clé.»

Prenez onze Algériens, mettez-les dans une île déserte qui vend du pétrole et glorifie deux palmiers et trois tombes, imposez-leur d'être plus arabes que l'arabité, multipliez les mosquées en fermant les usines et répétez-leur qu'ils sont le meilleur des peuples puisque les autres peuples n'existent pas. Que se passera-t-il ? Trois d'entre eux demanderont au onzième de ne jamais mourir et d'être président même après son décès. Sur les sept restants, un va mourir en tentant de traverser la mer à la nage avec deux olives et un portable, deux monteront au maquis pour croire mieux se rapprocher de Dieu, un deviendra pédophile et kidnappera des enfants. Les deux restants vont s'ennuyer à mourir mais ne pourront jamais crever pour s'en débarrasser. Au fil des ans, l'île va devenir de plus en plus étroite sans jamais changer de diamètre, se déboiser jusqu'à l'harassement et se transformer en une sorte de goulag spongieux absorbant les sons, les crédits, multipliant les rats et empêchant le bonheur par défaut d'espaces ou de l'amusement par extinction de toutes les autres espèces. L'île, nous y sommes tous: onze personnes dans une île déserte, sans autres loisirs que la grimace, incapables de se reproduire par conservatisme et blocage des mœurs mais incapables de se marier après trente ans par défaut de logement ou d'emploi, se réclamant de la pureté asexuée non négociable mais souffrant de l'accès difficile aux femmes, débilisés par une chaîne TV qui rediffuse les mêmes images du onzième algérien en chef et des deux palmiers de la souveraineté, ne peuvent à la fin que devenir violents, s'assassiner indéfiniment, se tuer, kidnapper, se suicider, faire exploser des bouteilles de gaz, conduire comme des fous, haïr l'étranger et incendier tout ce qui est bien commun et édifices publics pour agrandir leur périmètre et s'offrir des spectacles assouvissant. Onze personnes qui ne peuvent pas sortir le soir parce qu'ils ont peur les uns des autres, qui se mentent sur leurs misères et convictions, qui mangent mal, qui ne savent rien faire, qui ne peuvent pas rire et qui n'ont pas où aller sauf au même endroit triste, finissent toujours dans la perversité, soliloquer sur la menace de

l'Occident qui veut leur voler leur religion, s'intoxiquer avec de la viande d'âne et demander, en secret, à Dieu pourquoi il les a créés puisqu'ils ne servent à rien et à leur chef de les nourrir et de les occuper puisqu'ils sont là, comme lui, depuis 1962 et avant. Onze Algériens bloqués dans un univers insulaire, vide et ennuyant, ne peuvent espérer la vie que par TPS, Internet, les ablutions, la revente en l'état de marchandises importées ou le discours sur l'utopie et le mauvais caractère de leur voisin et sa piété douteuse. Comme dans le célèbre roman d'Agatha Christie, les onze petits nègres vont s'assassiner l'un après l'autre pour finir dans l'énigme du onzième qui sera assassiné lui aussi, mystérieusement, par un couteau planté dans le dos alors qu'il est le dernier et l'unique survivant. Par qui ? Par la logique. Comme il se doit dans un bon polar. Il y a des peuples qui peuvent s'éteindre par logique, faute de destin ou de joies.

7.8.7. Au niveau de l'énonciation.

7.8.7.1. Titre de l'article.

Ce titre répond en apparence aux questions qui ? Quoi ? Et où ? On considère un titre de ce type comme informatif. Le travail interprétatif de ce titre consiste, en combinant les informations extraites de l'énoncé avec certaines données contextuelles, à savoir « *Onze petits nègres* » qui est le titre d'un roman d'Agatha Christie, et le syntagme « *dans un pays fermé à clé* » laisse calculer des sous-entendus.

7.8.7.2. Corps de l'article.

Selon Benveniste, l'énonciation se décompose en trois opérations :

« Le locuteur s'approprie l'appareil formel et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques. Dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, [...]. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire, ce que l'on appelle couramment un interlocuteur.

Enfin, dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La référence est partie intégrante de l'énonciation. » **Benveniste (1947 :47)**

L'émergence de certains indices de personnes (le rapport je -vous) qui ne se produit que dans et par l'énonciation ; le terme « je », qui, est implicite dénotant l'individu qui profère l'énonciation, les formes d'intimation : appel conçu dans des catégories comme l'impératif, impliquant un rapport vivant de l'énonciateur à l'autre dans une référence nécessaire au temps de l'énonciation.

Ex : Prenez onze Algériens, mettez-les dans une île déserte qui vend du pétrole et glorifie deux palmiers...

Le locuteur journaliste se sert de l'interrogation, qui est une énonciation construite pour susciter une « réponse ». Ex : *Que se passera-t-il ?*

7.8.8. Au niveau du discours.

7.8.8.1. Titre de l'article

Le locuteur journaliste fait usage de la métaphore dans un but de persuasion, par le recours à la métaphore, qui est un acte de langage indirect, dans lequel en disant (*Onze petits nègres dans un pays fermé à clé*) le locuteur veut faire entendre quelque chose, qui est absente dans l'énoncé où le terme (*fermé à clé*) est employé littéralement.

7.8.8.2. Corps de l'article

Le sujet communicant, en prenant possession de la parole s'institue en sujet énonçant, ou énonciateur, et institue du même coup le sujet interprétant en sujet destinataire. Le locuteur journaliste construit son discours en situant son interlocuteur dans un micro-univers par le recours à une forme d'intimité en lançant un appel (*Prenez onze Algériens, mettez-les dans une île déserte...*); il recourt à une catégorie discursive de l'interrogation, (*Que se passera-t-il?*), qui peut également placer le sujet qui interroge en position de maîtrise du raisonnement, lorsque celle-ci est adressée à un destinataire tiers jouant le rôle tantôt d'allié, tantôt d'opposant, alors que le locuteur connaît la réponse (question rhétorique).

Texte 5: " Deux réflexions en vrac "

« Premier fragment: citation d'un écrivain français, repêchée un vendredi dans un dico de citations: «L'Occident regarde la mer, l'Orient regarde la Montagne». C'était autrefois, à l'époque où l'Orient surveillait la montagne pour y voir descendre des prophètes ou les livres, les révélations et les moutons, et l'Occident regardait la mer pour y distinguer de nouvelles terres et des perles, des esclaves ou des aventures illicites. Depuis, cela a changé. Terriblement. Désormais, l'Occident regarde la montagne pour y surveiller les Ben Laden, l'Orient regarde la mer pour y lancer ses immigrés. L'Orient est si pauvre et si comique et si ridicule que les siens le fuient en nageant, et l'Occident est si riche et si confortable qu'il se sent menacé même par des pétards d'enfants arabes. Comment cela va-t-il finir ? Personne ne sait. L'Occident se trouve au nord, pas à l'ouest comme son nom l'indique. L'Orient se trouve au sud, pas à l'est comme on a tendance à le croire. Dès le début donc, il y a fausse adresse et mauvaise cible. D'où beaucoup de morts, des kamikazes et des bombardés par erreur. Peuplades fascinées par les montagnes et ce qu'elles peuvent dire, les Orientaux, qui sont orientaux qu'ils soient Libanais ou Ougandais, ont longtemps cru que la Montagne rapproche du ciel et de Dieu. Peuplades de comptables ou de fermiers très armés, les Occidentaux ont longtemps cru que la mer rapproche de l'or et de la fortune. En dix ans presque, tout donc a changé. Les Orientaux se jettent à la mer pour chercher la richesse et les Occidentaux bombardent les montagnes pour se rapprocher de Ben Laden. La mémoire ce n'est pas

seulement une histoire, mais aussi une géographie.

Deuxième fragment : il y a des peuples qui, à un certain moment de leur histoire, sont comme ça : gâteaux, acariâtres, difficiles à satisfaire, prompts à la jérémiade et impossible à satisfaire. L'épopée monothéiste des Juifs en est un bon exemple. Le schéma mythique est valable pour les Algériens. Nous avons fait traverser la mer aux Français en restant sur place, puis nous avons été condamnés à traverser le désert, pendant des décennies. Face à la vache du socialisme nous avons exigé que la vache soit jaune canari, puis blanche, puis noir et blanche, avant de la manger en déclarant qu'elle n'est pas aussi bonne qu'on nous l'a promis. Un moment acculé à assumer la question du Dieu unique, nous avons cédé au veau du FIS, avant de demander à être nourris par des tables garnies qui descendent du ciel. Nous avons tergiversé, demandé des comptes, des excuses puis nous nous sommes lentement divisés en tribus. Avant de nous faire dominer longtemps et pour longtemps encore par les Romains. Le projet étant d'avoir un pays dans mille ans, rebâti autour d'une unique muraille en ruine et pour cause de mission céleste."

7.8.9. Au niveau de l'énonciation.

7.8.9.1. Titre de l'article

Ce titre se présente sous une forme nominale. Pour le journaliste, il s'agit de condenser l'information en peu de mots vite assimilables pour l'œil et l'esprit, il s'agit de mettre en forme des idées écrites la veille en vrac.

7.8.9.2. Corps de l'article.

Le locuteur journaliste, ne se présente pas nécessairement source de ce qu'il dit ; le même énoncé fait apparaître différents points de vue, attribués à des sources différentes.

Ex1: Premier fragment : citation d'un écrivain français, repêchée un vendredi dans un dico de citations: « L'Occident regarde la mer, l'Orient regarde la Montagne. »

Le locuteur emploie, pour développer son titre, « *Deux réflexions en vrac* », des expressions qualifiant cet objet, dans un cadre polyphonique.

Ex 2:

Par l'emploi du discours direct qui se caractérise par l'apparition d'un second « locuteur » dans l'énoncé attribué à un premier « locuteur- journaliste ». « *Deuxième fragment : il y a des peuples qui, à un certain moment de leur histoire, sont comme ça : gâteaux, acariâtre, difficiles à satisfaire... »*

Ex 3:

L'emploi des citations, qui, selon la formule de Maingueneau, est « un type de discours rapporté qui est en règle générale signalé par le cumul de l'italique et des guillemets. » Par

leur fonction phatique, l'emploi des citations est quête d'une connivence dans la mesure où elles provoquent une adhésion presque automatique.

7.8.10. Au niveau du discours

7.8.10.1. Titre de l'article

Le locuteur journaliste construit son énoncé par l'élaboration d'une pensée, le terme « réflexion » résultant d'un examen des faits socio-historiques par un retour sur soi-même.

7.8.10.2. Corps de l'article.

Au niveau du discours, le locuteur journaliste met en scène des « énonciateurs » adoptant une position absurde et dont il n'assume pas les propos, cette mise à distance se marque par divers indices : Ex 1 : le recours à la citation (Premier fragment de l'article).

Ex2 : le discours est centré sur la description de la cible (l'Orient), il est situé entre invective et allégorie, en passant par la raillerie : « *L'Orient regarde la mer pour y lancer ses immigrés. L'Orient est si pauvre et si comique et si ridicule que les siens le fuient en nageant [...]* »

7.9. Interprétation des résultats

Nous retiendrons que dans le cadre d'un texte satirique, dont une part essentielle se fonde sur l'implicite, il existe une relation complexe, mais nécessaire entre l'instance de production et celle de la réception pour l'aboutissement effectif des discours critiques.

Derrière de simples mots d'un énoncé, il y a un mécanisme d'une forte complexité qui traverse le texte, l'actualisation de celui-ci suppose la maîtrise de ce mécanisme résultant de la vie en société. Le fonctionnement du discours satirique, en général, repose donc, d'une part, sur des pôles qui définissent les différents protagonistes qui sont en jeu, et d'autre part sur une construction stratégique qui permet de faire accepter la critique. Le satiriste, aidé d'une norme de référence, propose un discours dénonciateur dirigé contre une cible. Cette dernière, même si on lui applique les caractéristiques majeures de la caricature, telles le grossissement et la déformation, doit rester reconnaissable. Or, les traits qui permettent sa reconnaissance construisent en même temps la place du destinataire une telle connivence entre le satiriste et le destinataire résulte, par ailleurs, d'une véritable stratégie de séduction mise en œuvre par le locuteur.

Cependant, il faut reconnaître que cette stratégie repose, principalement, sur une connaissance des savoirs du destinataire, savoirs qui constituent autant de compétences nécessaires à l'actualisation du discours.

En prenant en compte l'ensemble des stratégies discursives ainsi que leurs dimensions énonciatives et argumentatives, et leur cadre de référence, nous avons établi la structure

énonciative du discours dit satirique.

L'analyse des chroniques de notre premier sous-corpus a montré que :

- Sur le plan de la langue, il y a usage spécifique, il y a intégration de l'oralité.
- Au plan de la production, les représentations et les schématisations se manifestent souvent par des procédés argumentatifs, implicites, présupposés ou sous-entendus.
- L'intertextualité qui joue un rôle important dans l'interprétation.
- Décoder le sens d'un énoncé, tant dans son contenu explicite qu'implicite, est un travail complexe où plusieurs compétences du sujet interprétant s'entrecroisent certaines compétences :

7.9.1. La compétence linguistique.

Tout discours se conçoit dans une langue, la maîtrise de ce code linguistique est le premier impératif dans la compréhension d'un énoncé. C'est ce que Orecchioni nomme compétence linguistique, « *Elle prend en charge, pour leur assigner des signifiés en vertu des règles constitutives de la langue, les signifiants textuels, cotextuels et paratextuels ou du moins prosodiques* ».

Chaque unité de discours renvoie à un référent dont le décodage requiert la compréhension de la langue dans laquelle est formulé ce contenu. Comprendre la langue est ainsi la première condition pour déchiffrer un contenu qu'il soit implicite ou même explicite.

7.9.2. La compétence encyclopédique

Cette compétence, incluant d'après Orecchioni celle que nous pouvons qualifier de « compétence idéologique » du sujet parlant ou écrivant, agit quasiment dans tous les //discours. Intervenant déjà dans le déchiffrement des contenus explicites, elle est encore plus sollicitée dans celui de l'implicite. Précisant, cependant, que les compétences linguistiques et encyclopédiques sont complémentaires.

7.9.3. La compétence logique

Cette compétence est rapprochée, par Orecchioni, à la structure syllogistique : une proposition majeure, une autre mineure et une dernière conclusion. Du point de vue de la production, la majeure, implicite, se trouve dans la compétence encyclopédique, alors que du point de vue du destinataire, cette proposition sera formulée à partir de sa compétence logique. Celle-ci joue un rôle fondamental dans les fonctionnements langagiers. Cette compétence regroupe, selon Orecchioni, les catégories suivantes : les opérations s'apparentant à celle de la logique formelle, celle plus spécifique de la logique naturelle (raisonnements ou argumentations effectués en langue naturelle), et les inférences praxéologiques (données référentielles intériorisées). Cette compétence est s'autant plus importante dans la satire

qu'elle contient une grande part d'argumentation, puisque l'objectif de séduire et de convaincre.

7.9.4. La compétence rhétorique

Cette compétence regroupe, selon Orecchioni, « L'ensemble des savoirs qu'un sujet parlant possède sur le fonctionnement de ces « principes » discursifs qui sans être impératifs, au même titre que les règles de bonne formation syntaxico-sémantique, doivent être observés, par qui veut jouer honnêtement le jeu de l'échange verbal, et que l'on appelle, selon les cas, les « maximes », ou « principes conversationnels » ou « lois du discours » »

Schématiquement la satire dans la presse écrite algérienne se présente de la manière suivante ; il est rappelé une spécificité propre au texte satirique : c'est un processus mettant en jeu trois protagonistes : le satiriste, la cible et le destinataire.

7.10. Représentation schématique du texte satirique

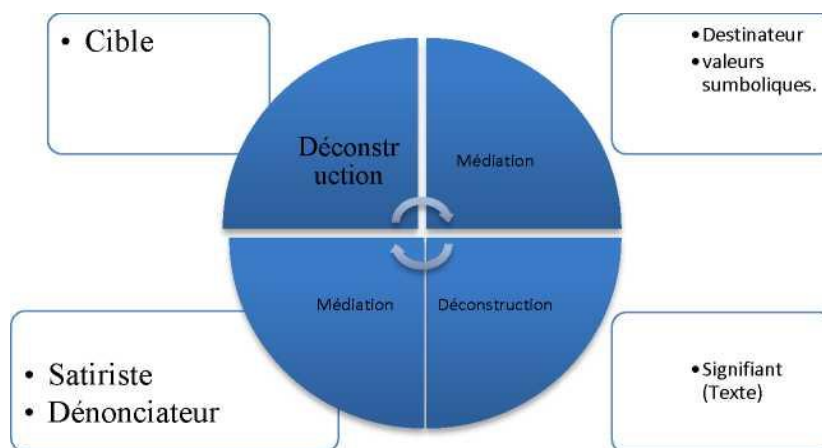


Figure 15: Représentation schématique du texte satirique

Le lien entre la cible et le destinataire est oppositionnel, puisque l'une représente le contraire de l'autre, le destinataire recouvre l'ensemble des valeurs symboliques qui doivent régir une société. Ainsi, la relation entre les deux est-elle conflictuelle, et où le jeu ironique vient s'imposer en pouvoir de dénonciation.

Entre le satiriste et le signifiant (ou texte) est la production discursive dont les stratégies sont définies dans le lien du signifiant au destinataire. Ce dernier est en relation de médiation avec le satiriste.

Alors qu'entre le satiriste et la cible ne peut y avoir, sur le plan du signifiant, qu'un travail de déconstruction, alors qu'entre le destinataire et la cible s'effectue un travail de reconstruction du

signifiant à travers les signifiants qu'il convoque, en tenant compte de la norme de référence, qu'est le destinataire.

Le satiriste, la cible et le destinataire, se trouvent ainsi impliqués dans un récit sous-tendu par une norme (ensemble de règles et de lois qui régissent la vie de la cité), à partir de laquelle s'établit tout jugement. Autrement dit, on écrit de la satire pour dénoncer les défaillances de la société.

7.11. Schéma de la relation de médiation entre le satiriste et le destinataire

Le destinataire pose la question de la médiation dans son rapport au satiriste, entre le destinataire et le signifiant (norme de référence ou cadre utopique)

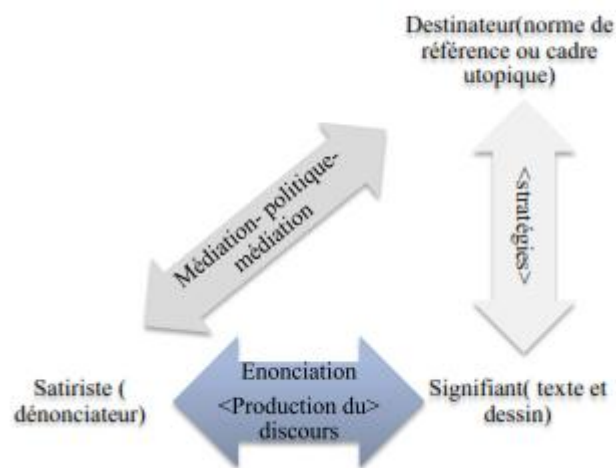
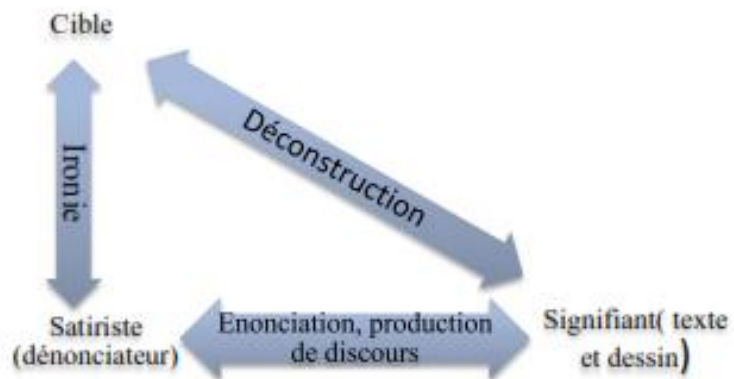


Figure 16: Schéma de la relation de médiation entre

7.12. Schéma de la relation entre le satiriste et la cible.

discursive dont les stratégies sont définies dans le lien du signifiant au destinataire.

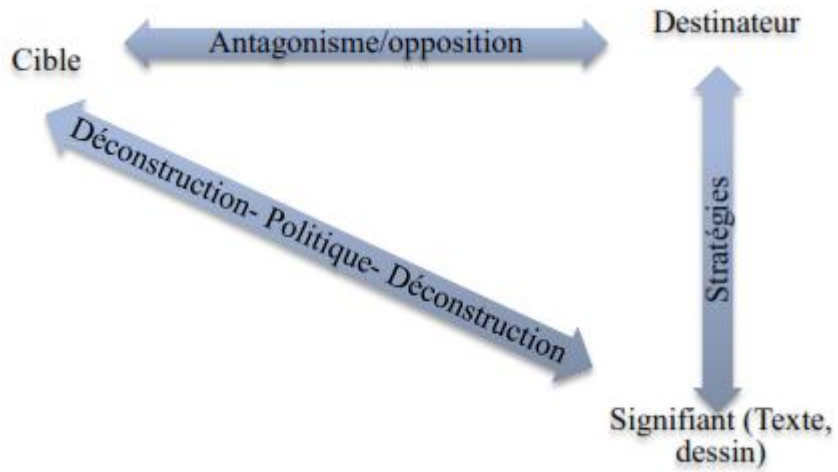
Figure 17: Schéma de la relation entre le satiriste et la cible



La relation entre le satiriste et la cible est conflictuelle où le jeu de l'ironie vient s'imposer en pouvoir de dénonciation. La relation entre la cible et le signifiant est une relation de

Déconstruction. La construction de la cible passe par une déconstruction de la cible, à travers les signifiants qu'il convoque, en tenant compte de la norme de référence.

Figure 18: La relation entre le satiriste et la cible



8. Etude de la dimension syntaxique

8.1. Informations d'ordre syntaxique et analyse des stratégies discursives

L'examen de la dimension syntaxique permet de dégager les moyens langagiers actualisés dans la réalisation des stratégies discursives.

Selon Roulet, « *Le module syntaxique définit les catégories et les règles syntaxiques qui permettent d'engendrer les structures syntaxiques de toutes les propositions maximales de la langue.* » (Roulet 1999 : 215)

L'analyse des informations relevant de la dimension syntaxique dans la mesure où celles-ci interviennent dans toutes les étapes de la production et de l'interprétation des discours, elles facilitent le découpage du texte en actes, en tant qu'indices d'un passage en mémoire discursive, et par conséquent marquant les frontières entre unités textuelles minimales. Certaines tournures syntaxiques servent de marques des structures informationnelle / topicale, séquentielle/compositionnelle et énonciative / polyphonique du discours.

Certaines catégories syntaxiques marquent le degré de prise en charge énonciative des propositions. Cependant, l'absence de correspondance entre les catégories discursives et les marques formelles de nature linguistique impose l'abandon d'une approche grammaticale des données syntaxiques au profit d'une approche discursive.

Cette approche devrait regrouper les informations d'ordre syntaxique autour de trois principaux axes :

- Les interrelations entre les unités syntaxiques et les unités textuelles,
- Les constructions syntaxiques propres aux différentes formes d'organisation,
- Les marques syntaxiques des degrés de prise en charge énonciative des propositions, liée à la notion de modélisation.

Selon Roulet, « *La même structure hiérarchique discursive peu être réalisée par des structures syntaxiques différentes : juxtapositions de deux propositions indépendantes, ou proposition indépendante formée d'une proposition principale et d'une proposition subordonnée* » (Roulet 1995 : 128)

8.2. La discontinuité entre les structures syntaxique et textuelle

Nous inventorions les principales structures syntaxiques correspondant aux unités textuelles minimales :

Une proposition maximale correspond à un seul acte textuel dans un nombre limité de cas :

a. ceux de la proposition indépendante.

[19] Le pays possède un pays des vivants et un pays des morts.

[51] Ils subissent un processus d'avilissement.

[69] Les Algériens n'émigrent pas.

b. la proposition complexe comportant une subordonnée complétive.

[63] Etat-biographie qui ne plus entendre que lui-même.

[66] c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, n'attendent plus le changement que par les péremptions de la biographie.

c. la proposition complexe comportant une subordonnée déterminative.

[17] C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et desmorts.

[77] la villa de quelqu'un qui nous a signifié qu'il ne veut plus de nous.

D'autres cas peuvent se présenter :

La proposition principale et la (les) proposition(s) subordonnée(s) correspondent chacune à un acte textuel, dans le cas des propositions complexes comportant :

d. une subordonnée relative appositive :

[30] Ils ont marché dans un pays où la police peut violer un inculpé.

e. et ou une subordonnée circonstancielle :

[70] Ils s'enfuient. [71] Légalement. [72] quand ils ont les moyens et donc dans la discrétion.

Les syntagmes nominaux prépositionnels ou non, détachés à gauche (h) constituent des actes distincts, subordonnés à l'ensemble des actes textuels correspondant au reste de la proposition.

[2]À Mostaganem ; [10] selon des témoignages recueillis par le chroniqueur [21] selon la mythologie. [39] Depuis vingt ans.

f. Les propositions coordonnées constituent aussi des actes distincts, [33] et où la dictature « formule arabe » a atteint des sommets de ridicule et de férocité. [52] qui les a conduit à conclure à leur propre inexistence, à leur propre dénigrement.

Les exemples ci-dessus témoignent des interrelations fines et complexes entre les structures syntaxique et textuelle. Ces exemples montrent que, tous types de séquence confondus, le degré

d'isomorphisme avec les unités textuelles minimales est le plus élevé au niveau des constituants syntaxiques de rang **inférieur** (ex : a, c, d, e, f), et que, par conséquent, il y a une discontinuité (Roulet 1995 :126)¹² entre structures hiérarchiques textuelle et syntaxique.

8.3. Les constructions syntaxiques caractéristiques du discours journalistiques.

Les choix discursifs qui caractérisent le discours journalistique politique sont déterminés principalement par la logique médiatique, celle-ci est liée au souci d'accélérer la circulation de l'information, la dramatisation et la spectacularisation ; certains aspects de la communication médiatique vont de pair « avec la traduction de problèmes politiques complexes en un langage « bref, court et direct », avec une symbolisation accrue, avec une information fragmentaire, au détriment des analyses globales et complexes. » (Simunic 2000 : 212)

« *Les débats politiques médiatisés peuvent entraîner, nécessitent même, une certaine simplification. Le propre des hommes politiques et des médias ne consiste-t-il pas à présenter de manière simple des problèmes complexes, de façon à ce qu'ils soient accessibles à un large public ? La simplification, la vulgarisation, la réécriture des problèmes spécialisés et complexes représentent des dimensions majeures de l'élargissement de la participation et de la communication politiques.* » (Windisch 1996 : 23)

Ces caractéristiques se manifestent à travers le choix des tournures syntaxiques. Les formules brèves et condensées comme dans les actes : [42] *le traumatisme terroriste*, [43] *l'état d'urgence* et [1] *Avilissement généralisé*. Les tournures elliptiques comme dans les actes : [4] *Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs*, [65] *l'une des plus incroyables conclusions après une guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle*.

[21] *selon la mythologie*, [2] *avec une barque et un guide*. [38] *pour demander plus de démocratie ?* [3] *la raison ?*

Certaines tournures syntaxiques assurent une plus grande densité d'information, tels que les syntagmes nominaux, les constructions appositives de types identifiants et qualifiants [24] *l'âme pesée et jugée*. [50] *depuis deux décennies*, [64] *une sorte de fonctionnement de l'Etat avec pour seul but d'avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller*.

Certaines constructions syntaxiques (discours direct, indirect et indirect libre) permettent

12-« « Contrairement aux approches qui posent intuitivement une relation biunivoque entre l'acte de langage, qui serait l'unité minimale du discours, et la proposition syntaxique, on ne peut affirmer ni que l'unité discursive minimale se réalise sous la forme de l'unité syntaxique maximale, la proposition maximale, ni qu'elle est constituée au plan syntaxique de propositions maximales. C'est d'ailleurs pourquoi on doit affirmer, contre Benveniste (1966), que le discours présente une structure hiérarchique, mais

d'introduire dans le texte des citations dont la longueur varie (mot, syntagme, proposition)

qu'on doit aussi admettre avec lui qu'il y a discontinuité entre structures syntaxiques et discursives, entre langue et discours. » (Roulet 1995 : 126)

assurant un effet d'objectivation, une distanciation ou une orientation argumentative, allant dans le même sens que celle du journaliste :

[7] D'autres périrent en mer, [8] comme racontés par leurs amis. « clients » dans l'acte [11]des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients ». Les actes [40] *La raison ?* [41] *il y en a plusieurs :* [42] *le traumatisme terroriste*, [43] *l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les Pays du Tiers Monde)*, etc. [45] *il en reste cependant une dernière :* [46] *celle dites de l'avilissement.*

Ces derniers exemples illustrent l'orientation argumentative du journaliste. Les ressources langagières mobilisées par la presse écrite fournissent un autre exemple d'interrelations entre les dimensions linguistique et interactionnelle. Ce type de communication médiatique est caractérisé, d'une manière générale par un langage bref, court et direct et par des interventions textuelles relativement concises, à chaque situation de communication s'attache un « dispositif » particulier. En effet, pour mettre en scène un événement médiatique, la presse écrite exploite des ressources langagières et du « matériau » qui font partie d'un dispositif scénique particulier.

La structure syntaxique du discours de la presse écrite en général et la presse satirique en particulier sont plus élaborées et permettent des développements explicatifs qui procèdent par subordination et enchâssement d'arguments. Les exemples des actes : [51] *ils subissent un processus d'avilissement*, [52] *qui les a conduits à conclure à leur propre inexistence, à leur propre autodénigrement.* [59] *on disait « Etat policier »* [61] *pour parler d'un Etat fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés.* [63] *Etat-biographie qui ne veut plus entendre que lui-même.* [65] *l'une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle* [66] *c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, n'attendent plus le changement que par les péremptions de la biologie.*

[7] *il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d'avoir la paix du mouton chez le reste du peuple.* [69] *les Algériens n'émigrent pas :* [70] *ils s'enfuient.* [71] *légalement* [72] *quand ils ont un visa et donc dans la discrétion,* [73] *ou sur des barques.*

Charaudeau définit le dispositif comme « une composante du contrat de communication sans laquelle il n'est pas d'interprétation possible des messages », qui comprend « un ou plusieurs types de matériau et se constitue en support à l'aide d'une certaine technologie » (1997 : 118)

Ainsi, le canal écrit élargit-il l'espace stratégique de production et d'interprétation, mais impose des procédés qui annulent le décalage temporel entre l'événement brut, l'événement médiatique et l'événement interprété.

8.4. Les marques syntaxiques des (rapporter/ commenter) et visées communicationnelles (informer/expliquer/capter/argumenter)

Afin de compléter la liste des informations nécessaires à l'analyse des stratégies discursives de la presse satirique, nous étudierons les interrelations entre les principaux buts et visées communicationnelles de son discours.

A supposer que certaines marques syntaxiques permettent de distinguer les différentes attitudes de locutions de l'instance médiatique, celle qui consiste à rapporter les événements, l'autre à les commenter, l'une qui vise à informer l'instance de réception ou à lui expliquer, l'autre à le séduire ou à le convaincre de la justesse des arguments avancés. L'étude des marques morphosyntaxiques d'un langage plus marqué du point de vue de l'expression de la subjectivité pourrait s'expliquer par l'emploi des formes verbales caractéristiques de la deuxième attitude (séduire et convaincre).

8.4.1. L'emploi des formes verbales

L'analyse qui suivra portera principalement sur les temps verbaux, et dans une moindre mesure sur les modes et voix.

Nous analyserons l'emploi des temps verbaux sous l'angle des oppositions énonciatives de Harald Weinrich (1964) et Emile Benveniste (1966), et affinées par Adam (1997) et Maingueneau (1998).

Nous nous appuyons sur la théorie des temps verbaux de Harald Weinrich qui fait appel à trois axes d'analyse :

- l'attitude e locution (récit- commentaire),
- la perspective de locution (information rapportée - degré zéro
- -information anticipée)
- et la mise en relief (premier plan -arrière-plan.) pour rendre compte des différents types de transitions temporelles.

Pour ce faire, nous allons découper le texte, (*Avilissement généralisé*) (annexe : 1), en propositions maximales désignées par la lettre (**P**) en gras, nous allons maintenir la numérotation

en actes, les frontières entre les propositions sont marquées en gras. Tous les verbes à une forme personnelle sont soulignés.

[1] AVILISSEMENT GENERALISE

[2] **P1** A Mostaganem, [3] l'une des plus grandes vagues de départ de harraga a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd.

[4] **P2** Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs.

[5] **P3** La plupart seront interceptés cependant à « l'atterrissage » par les gardes espagnols qui n'avaient pas congé ce jour-là, [6] comme chez nous.

[7] **P4** D'autres périront en mer, [8] comme raconté par leurs amis [9] à cause de la surcharge.

[10] **P5** Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur, [11] des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients » :

[12] **P6** les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge.

[13] **P7** « Jusqu'à vingt-six personnes par barque », [14] nous raconte-t-on.

[15] **P8** Les morts ont été nombreux [16] et la mer les rapporte, depuis une semaine, vers le rivage national comme elle les a emportés.

[17] **P9** C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts.

[18] **P10** Car comme l'Egypte des pharaons,

[19] **P11** le pays possède un pays des vivants et un autre des morts.

[20] **P12** On passé de l'un à l'autre [21] selon la mythologie [22] avec une barque et un guide [23]

P13 Le corps y est embaumé, [24] l'âme pesée et jugée.

[25] **P14** Pourquoi parler de l'Egypte et la lier avec les harraga ? [26] **P15** Parce que dans l'ex-Egypte d'aujourd'hui, [27] des Egyptiens ont marché contre Moubarek, [28] il y a une semaine.

[29] **P16** Des milliers d'Egyptiens qui sont descendus dans les rues pour dénoncer l'intronisation annoncée du fils de Moubarek après son père.

[30] **P17** Ils ont marché dans ce pays où la police peut violer un inculpé, [31] où on torture,

[32] où on tue [33] et où la dictature « formule arabe » a atteint des sommets de ridicule et de férocité.

[34] **P18** Des Egyptiens ont protesté dans la rue malgré la matraque et l'état d'urgence.

[35] **P19** Chose que **nous ne faisons** plus chez nous, [36] que **nous n'osons** plus faire

[37] **P20** Depuis quand les Algériens **ne sortent-ils plus** dans les rues [38] pour demander plus de démocratie ? [39] Depuis vingt ans

[40] **P21** La raison ?

[41] **P22** Il y en a plusieurs : [40] le traumatisme terroriste, [41] l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc.

[42] **P23** Des milliers d'analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons.

[43] **P24** Il en reste cependant une dernière : [45] celle dite de l'avilissement.

[46] **P25** Si en effet les Algériens ont été d'abord punis pour le vote des années 1990,

[47] puis frappés, [48] dispersés et réduits à des comités et des émeutiers, [49] cela n'a pas suffi.

[50] **P26** Depuis deux décennies, [51] ils subissent un processus d'avilissement qui les a conduit à conclure à leur propre inexistence, [52] à leur autodénigrement.

[53] **P27** On a vidé leurs partis, [54] acheté leurs élus, [55] fermé leurs places publiques, [56] pris en otage leurs journaux, [57] on a dépecé leur histoire nationale [58] et privatisé leurs moyens d'expression.

[59] **P28** A l'époque, [60] on disait « Etat policier » [60] pour parler d'un Etat fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés.

[62] **P29** Il y a comme un plus aujourd'hui : [63] Etat-biographie qui **ne veut plus entendre** que lui-même.

[64] Une sorte de fonctionnement de l'Etat avec pour seul but d'avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller.

[65] **P30** L'une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle [66] c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, **n'attendent plus** le changement que par les péremptions de la biologie

[67] **P31** Il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d'avoir la paix du mouton chez le reste du peuple.

[68] **P32** Il y a donc un lien entre la capacité de marcher dans son propre pays et le nombre des harraga.

[69] **P33** Les Algériens **n'émigrent pas** : [70] ils s'enfuient.

[71] **P34** Légalement, [72] quand ils ont un visa et donc dans la discrétion,

[73] ou sur des barques

[74] quand ils **n'ont pas** d'autre voie.

[75] **P35** Les Algériens s'enfuient.

[76] **P36** Ce **n'est plus** notre pays [77] mais la villa de quelqu'un qui nous a signifié qu'il **ne veut pas** de nous, [78] qu'il nous méprise [79] et qu'il nous donne à manger que pour mieux nous voir nous rabaisser dans le geste de la mastication.

Cet article présente une grande hétérogénéité du point de vue de l'emploi des temps verbaux. Dans notre exemple, le texte est marqué par l'emploi du présent, du passé et de deux occurrences au futur.

Le début du texte de ([3], [6], [11], [12], [15] et [16]) est marqué par la prédominance de l'emploi du passé et des transitions hétérogènes : passé- présent dans les actes ([12,14]), imparfait-futur ([6-7]), passé composé- présent dans ([15, 16]), présent- passé composé ([16]).

Les séquences situées entre l'acte [2] et l'acte [17] sont caractérisés par l'emploi du passé composé et une première transition : passé - imparfait- futur, dans les actes ([5-6 et 7]) marque la mise en relief. Ainsi la transition entre le passé composé et l'imparfait (employés comme temps narratif) marque le début du commentaire du journaliste à partir de l'acte [17].

Le tableau ci-dessous met en évidence l'alternance dans le texte de deux types de séquences, dans lesquelles prédominent les temps narratifs et les temps commentatifs. Les informations d'ordre syntaxique portant sur la prédominance quantitative de l'une ou de l'autre catégorie ne suffisent pas à déterminer la visée globale du texte dans son ensemble. Les informations d'ordre textuel sont nécessaires et doivent être prises en charge.

Tableau 1: l'alternance dans le texte

Propositions	Monde commenté	Monde raconté
P1, actes [1] et [3]		Passé composé
P3 acte [5]	Futur antérieur	imparfait
P4 acte [7]	Futur antérieur	
P5 [7]	Futur	
P5 [10] et [11]		Plus que parfait
P6 [12]		Passé composé
P8 actes [15] et [16]	Présent	Passé composé
P9 [17]	Présent	
P9 [19]	Présent	
P11 [19]	Présent	
P11 [20]	Présent, passé composé	
P23- p27	Passé composés- présent	
P28 [60],		Imparfait
P35, P36- les actes [63],[66],[67],[68],[69],[70][74],[75]	Présent	

L'analyse de cet article présente une grande hétérogénéité du point de vue de l'emploi des temps verbaux, dans P1 acte [2] (passé composé/ futur antérieur/imparfait), dans P2 acte [5] (futur antérieur/imparfait), dans P4 [7] (futur simple). Nous avons relevé que le début du texte est marqué par l'emploi des temps commentatifs. L'emploi de l'imparfait dans l'acte [5] permet au journaliste de mettre en arrière plan les faits qui lui semblent moins importants que ceux rapportés au moyen du passé composé. Les séquences (P28 - P11) sont marquées par l'emploi du présent de l'indicatif. Les séquences P27- P28 sont marquées par des transitions temporelles (Passé composé- imparfait) dans les actes [54] à [58], l'emploi de l'imparfait marque la fin du commentaire du journaliste (l'évènement commenté). Dans les actes [63],[66],[65],[69],[74],[77] qui marquent la fin de l'article ; cette dernière est caractérisée par l'emploi du présent de l'indicatif et des adverbes de négation (ne plus) et (ne pas) qui présupposent un degré élevé d'abstraction et manifestent une attitude de rejet.

L'analyse en question met en évidence l'alternance dans le texte de deux types de séquences où dominent les temps commentatifs et narratifs. Les séquences caractérisées par l'emploi des temps narratifs, moins nombreux, servent d'argument et que le texte dans son ensemble a une visée argumentative.

Nous en concluons que la dimension syntaxique, seule, ne permet pas de dégager l'orientation du texte, mais la combinaison des informations d'ordre textuel et syntaxique permet d'interpréter de manière satisfaisante chaque séquence et le texte dans son ensemble.



Conclusion Générale

Conclusion

Nous retiendrons que dans le cadre d'un texte satirique, dont une part se fonde sur l'utilisation de l'implicite, il existe une relation complexe, mais nécessaire, entre l'instance de production et celle de la réception pour l'aboutissement effectif des discours critiques. Derrière de simples mots d'un énoncé, il y a un mécanisme d'une forte complexité qui traverse le texte. L'actualisation de celui-ci suppose la maîtrise de ce mécanisme résultant de la vie en société.

Le fonctionnement du discours satirique en général repose donc d'une part, sur des pôles qui définissent les différents protagonistes qui sont en jeu, et d'autre part, sur une construction stratégique qui permet de faire accepter la critique. Le satiriste, aidé d'une norme de référence, propose un discours dénonciateur dirigé contre une cible. Cette dernière, même lorsqu'on lui applique les caractéristiques majeures de la caricature que sont le grossissement et la déformation doit rester reconnaissable. Or, les traits qui permettent sa reconnaissance construisent en même temps, la place du destinataire. Une telle connivence entre satiriste et destinataire résulte, par ailleurs, d'une véritable stratégie repose sur une connaissance des savoirs du destinataire, savoirs qui constituent autant de compétences de séduction mise en œuvre par le locuteur. Cependant, il faut reconnaître que cette stratégie repose sur une connaissance des savoirs du destinataire, savoirs qui constituent autant de compétences nécessaires à l'actualisation du discours

En prenant en compte l'ensemble des stratégies discursives ainsi que leurs dimensions énonciatives et argumentatives et leur cadre de référence, nous avons dégagé la structure énonciative du discours dit journalistique. Cette structure s'articule autour de trois principaux interactants: le satiriste, la cible et le public déterminant aussi bien les stratégies de production que les stratégies de réception. Un énonciateur (satiriste) s'adressant à un public nombreux et anonyme, dont il doit supposer et imaginer la réaction, un énonciataire (des publics différents appelés à interpréter le même texte de manière hétérogène.) et une cible (l'objet des critiques du satiriste). L'ensemble des trois éléments interagit dans un cadre interactionnel de deuxième niveau réunissant le journaliste et ses lecteurs, il est caractérisé par un canal où domine l'écrit. En écrivant le satiriste accède à une identité interactionnelle de scripteur. L'interaction entre le scripteur et ses lecteurs est caractérisée par la distance spatiale, les interactants ne partagent pas le même environnement, et temporelle, les deux moments de l'écriture et de la lecture étant différent, ainsi que par un lien unidirectionnel, les lecteurs n'ayant pas la possibilité de réponse immédiate au satiriste. Il s'agit du niveau d'interaction le plus important pour l'analyse des stratégies discursives du journalisme satirique: c'est le niveau de production et d'interprétation du discours.

Conclusion

Au plan de la langue, il y a usage spécifique en intégrant des facteurs d'ordre socioculturel, tel l'oralité. Sur le plan de la production, représentation et schématisation se manifestent souvent des procédés argumentatifs, implicites, présupposés ou sous-entendus et l'intertextualité qui joue un rôle important dans l'interprétation des énoncés.

Décoder un énoncé, tant dans son contenu explicite qu'implicite, est un travail complexe où plusieurs compétences du sujet interprétant interviennent, à savoir :

La compétence linguistique : tout discours se conçoit dans une langue, la maîtrise de ce code linguistique est impératif pour la compréhension de tout énoncé. C'est ce que Orecchioni, appelle compétence linguistique : « Elle prend en charge, pour leur assigner des signifiés en vert des règles constitutives de la « langue », les signifiants textuels, cotextuels et paratextuels ou du moins prosodiques.

Chaque unité de discours renvoie à un référent dont le décodage requiert la compréhension de la langue dans laquelle est formulé ce contenu. Comprendre la langue est ainsi la première condition pour déchiffrer un contenu qu'il soit implicite ou même explicite.

La compétence encyclopédique : Cette compétence, incluant d'après C. Orecchioni celle que nous pouvons qualifier de «compétence idéologique» du sujet parlant ou écrivant, agit quasiment dans tous les discours. Intervenant déjà dans le déchiffrage des contenus explicites, elle est encore plus sollicitée dans celui des implicites. Précisons cependant que les compétences linguistique et encyclopédique se complètent.

Celle-ci est rapprochée par C. Orecchioni à la structure syllogistique: une proposition majeure, une autre mineure et une dernière conclusion. Du point de vue de la production, la majeure, implicite, se trouve dans la compétence encyclopédique, alors que du point de vue du destinataire, cette proposition sera formulée à partir de sa compétence logique. Celle-ci joue un rôle fondamental dans les fonctionnements langagiers.

Cette compétence regroupe, selon Orecchioni, les catégories suivantes : les opérations s'apparentant à celles de la logique formelle (type syllogisme), celle plus spécifique de la « logique naturelle » (raisonnements ou argumentations effectués en «langue naturelle»), et les inférences «praxéologiques » (données référentielles intériorisées). Cette compétence est d'autant plus importante dans la satire qu'elle contient une grande part d'argumentation, puisque l'objectif est de séduire et de convaincre.

La compétence rhétorique : c'est, selon Orecchioni : « l'ensemble des savoirs qu'un sujet parlant possède sur le fonctionnement de ces «principes discursifs qui sans être impératifs au même titre que les règles de bonne formation syntaxico-sémantique, doivent être observés par qui veut jouer honnêtement le jeu de l'échange verbal »(Orecchioni : 1984)

Conclusion

Schématiquement le texte satirique dans la presse écrite se présente de la manière suivante: c'est un processus de communication mettant en jeu trois personnages : le satiriste, la cible, le destinataire.

Entre la cible et le destinataire, le lien est oppositionnel, puisque l'une représente exactement le contraire de l'autre. Le destinataire recouvre l'ensemble des valeurs d'une société de bien. La cible est aux antipodes de cette norme, c'est ainsi qu'entre le satiriste et la cible, il existe une relation conflictuelle où le jeu ironique vient se poser en pouvoir de dénonciation. La relation du satiriste au signifiant est évidemment la production discursive dont les stratégies sont définies dans le lien du signifiant au destinataire. Ce dernier pose clairement la question de la médiation dans son rapport au satiriste, alors qu'entre la cible et le satiriste, il ne peut y avoir que de la déconstruction. Une déconstruction opérée par le satiriste, à travers les signifiants qu'il convoque, en tenant compte de la norme de référence, autrement ce cadre utopique qu'est le destinataire.

Les trois protagonistes de départ, (satiriste, cible et destinataire) se trouvent, ainsi impliqués dans un récit sous-tendu par une norme. C'est pourquoi, en nous intéressant à ces trois instances, notre propos ira de paire avec la définition de la norme sans laquelle la satire ne pourrait, quasiment, pas se prévaloir de l'adjectif critique, puisque c'est à partir d'elle (ensemble des règles et lois sociales qui réglementent la vie de la cité) que s'établit n'importe quel jugement. Autrement dit, on écrit de la satire pour dénoncer les défaillances de la société. C'est cette dose critique qui lui est inhérente, qui la fonde et la guide. Or, nous ne pouvons critiquer que parce que des règles établissent ce qui relève du bien et ce qui relève du mal, et surtout parce que les lois et la morale interdisent un certain nombre de comportement dans l'espace de sociabilité. La satire s'exerce dans cet espace public et c'est dans cet espace que se manifestent ces normes sociales. Une norme sociale que partagent, en tous cas en tant que membre de la même société, la cible et le destinataire.

Au terme de cette réflexion, l'intérêt que nous avons porté au texte satirique est une manière pour nous de contribuer à la compréhension de son fonctionnement. Nous en concluons que le discours satirique s'articule sur deux principaux registres, entre lesquels le scripteur effectue un va-et-vient sans interruption, entre les procédés comiques et les procédés informationnels (sérieux), entre un genre et sa transgression, entre le texte et le hors texte (intertextualité, énonciation et contexte), la logique et le non sens, le réalisme et l'imaginaire, l'ambiguïté est expliquée par la vision double qui caractérise le satiriste. L'appartenance à une aire culturelle favorise l'actualisation de l'énoncé satirique grâce au savoir partagé avec la communauté de lecteurs.

Conclusion

C'est ainsi qu'au terme de cette étude, on peut dire que l'écriture satirique dans la presse écrite se structure de la manière suivante :

Au commencement, les règles de la satire universelle, telles qu'elles sont présentées dans notre première partie.

Ensuite, une prise en compte des règles syntaxiques et grammaticales de la langue française.

Enfin, une intégration d'une caractéristique qui fonde en définitive une identité de lecteur

C'est d'abord un sujet conscient de la mise en œuvre d'une distanciation humoristique dans la satire.

C'est ensuite un lecteur pré-informé pour comprendre les allusions et les sous-entendus, reconnaître les personnages ou les événements qui font l'objet de la satire, pour mieux interpréter le discours. C'est aussi un lecteur qui doit nourrir obligatoirement de l'antipathie pour la cible pour pouvoir s'identifier au satiriste (empathie). C'est enfin un lecteur appartenant à la culture locale du journal.

Nous sommes certains de n'avoir pas tout dit sur la satire dans la presse écrite. Mais, un travail scientifique ne peut avoir la prétention d'épuiser un sujet. Nous avons voulu juste repérer quelques grandes lignes qui devront nous servir à mieux comprendre le fonctionnement discursif de notre objet d'étude. Il faut retenir que dans la satire ces compétences sont à l'œuvre, puisque, comme nous l'avons montré, le discours satirique se fonde essentiellement dans une relation de complicité entre le satiriste et le destinataire. La connaissance de la langue, la maîtrise de la culture et des idéologies locales, sont les préalables à la construction du texte satirique.

Nous avons étudié tout au long de cet exposé le fonctionnement de la satire dans la presse écrite selon une approche élémentaire relative à l'ancrage énonciatif du texte ainsi qu'aux relations transphrastiques qui s'y nouent. Cette analyse nous a permis de distinguer quatre types de stratégies orientées par leurs visées communicationnelles: informer, expliquer, capter et argumenter, ces stratégies tendent vers la réalisation d'une visée globale de persuasion. Nous avons également observé que l'analyse du fonctionnement du texte satirique pose un certain nombre de problèmes liés à la complexité de son cadre interactionnel et au caractère pluriel des interactants(quotidien, journaliste ou instance de production) et l'instance de réception(cible, public et lecteurs) et qu'en effet, plusieurs stratégies discursives de production et d'interprétation se trouvent superposées et emboîtées l'une dans l'autre.

Cependant, l'intérêt accordé aux stratégies d'interprétation n'a pas été approfondie dans la même mesure que celle des stratégies de production.

Finalement, la portée de ce travail de recherche reste réduite à un type de discours (le discours journalistique) et à un genre particulier (la satire dans le texte médiatique), aussi la

Conclusion

démarche adoptée ne permet-elle pas de travailler de manière plus approfondie sur un échantillon plus important et plus représentatif l'ensemble des dimensions permettant de mieux saisir le fonctionnement du texte satirique.

Certains des problèmes soulevés peuvent toutefois constitués des points susceptibles d'être développés et approfondis dans des travaux de recherches ultérieurs.

Il serait, par exemple, intéressant d'entreprendre une analyse comparative des stratégies discursives de différents genres et supports médiatiques (presse écrite et télévisuelle).

Nous souhaitons élargir notre étude à d'autres niveaux, à savoir, l'examen des formes de l'hétérogénéité du texte, l'examen des relations entre texte et discours ; un niveau sémiotique, le rôle de l'appartenance temporelle et spatiale, enfin, centré sur la place faite par les théories du discours à l'analyse des contenus textuels dans leur rapport avec les marques de sociétés.



Table Des Matières

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	7
<u>CHAPITRE I.</u>	
CONCEPTS CLÉS	17
1. Présentation du corpus	18
1.2. Historique et définition de la satire : Qu'est-ce que la satire ?	21
1.3. Etymologie du terme : Satire	22
1.4. La satire chez les latins	24
1.5. La satire chez les humanistes.....	25
1.6. La satire à l'époque classique	25
1.7. Caractéristiques de l'écriture satirique	27
1.8. Structure du texte satirique	27
1.9. Genre ou mode satirique.....	28
1.10. Les frontières entre la satire, l'esprit satirique, l'humour et..... la raillerie.....	31
1.11. Construction et déconstruction du personnage.....	34
1.12. Procédés du satiriste	35
1.13. Construction et déconstruction du personnage.....	36
1.2 Tropes et figures satiriques.....	37
2.14. Esthétique satirique : La dévaluation	38
2.15. Le topos du monde inversé	39
2.16. Principe de l'inversion	39
<u>CHAPITRE II.</u>	
PRINCIPALES DEFINITIONS DES STRATEGIES DISCURSIVES	41
2.17. <u>2</u> Eléments définitoires	42
2.1 Principales définitions des stratégies discursives	42
2.1.1 Etymologie du terme « stratégies »	42
2.2 Notion de stratégie dans les modèles théoriques	43
2.3 Notion de stratégies selon John J. Gumperz.....	43
2.4 La notion de stratégie discursive selon Pierre Bange	45
2.5 La notion de stratégie argumentative de Ducrot et d'Anscombe	52
2.6 La notion de stratégie discursive dans l'approche textuelle de Jean-Michel Adam....	55
2.7 La notion de stratégie discursive dans l'approche sémio-discursive de Patrick Charaudeau	57

2.8	Notion de stratégie dans l'approche communicationnelle de Uli Windisch	64
2.9	Convergences et divergences de la notion de stratégie discursive	dans les différentes
4.20.	approches	67
2.10	La notion de stratégie dans la version finale du modèle genevois	76

CHAPITRE III

CHOIX ET JUSTIFICATION DU MODELE THEORIQUE

3	<u>Pourquoi un modèle hiérarchique ?</u>	80
3.1.	<u>Présentation du dispositif modulaire</u>	86
3.2.	Les modules	87
3.3.	Les formes d'organisation	89
3.4.	La dimension hiérarchique	91
3.5.	Dimension référentielle	93
3.6.	La composante praxéologique des productions discursives	93

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DES STRATEGIES DU DISCOURS POLITIQUE EN GENERAL ET SATIRIQUE EN PARTICULIER

5.	<u>Les informations relevant de la dimension interactionnelle</u>	96
5.1.	Le premier paramètre interactionnel.....	101
5.2.	Le deuxième paramètre interactionnel	101
5.3.	Le nombre d'interactants est un paramètre.....	101
5.4.	La distance ou la co-présence spatiale et temporelle entre les interactants.....	102
5.5.	L'emploi des temps verbaux.....	102
5.6.	Le lien d'interaction.....	102
4.6.	<u>La complexité du cadre interactionnel dans le cas de la communication médiatique</u>	102
4.7.	Au premier niveau de l'interaction	103
4.8.	Le deuxième niveau	104
4.9.	<u>Contraintes externes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs</u>	105
4.10.	Contraintes internes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs.....	106
4.11.	<i>Champs de liberté du journaliste dans l'élaboration des stratégies discursives</i>	<i>108</i>
5.7.	4.12.	La relation entre le journaliste et la politique : une définition fonctionnelle du journalisme
5.8.	politique	109

CHAPITRE V

<u>ETUDE DE CAS N° :1.....</u>	<u>112</u>
6. <u>Etude de cas. N° : 1</u>	<u>113</u>
6.1. <u>Les informations relevant de la dimension référentielle</u>	<u>115</u>
6.2. <u>L'univers dans lequel le discours s'inscrit</u>	<u>117</u>
6.3. <u>L'univers dont le discours parle</u>	<u>119</u>
6.4. <u>L'articulation des deux univers de discours</u>	<u>119</u>
5.6. <u>Le cadre actionnel.....</u>	<u>121</u>
5.7. <u>Cadre actionnel de l'univers dans lequel le discours s'inscrit.....</u>	<u>122</u>
5.8. <u>Représentation et structures conceptuelles</u>	<u>124</u>
5.9. <u>Représentations conceptuelles génériques.....</u>	<u>124</u>
5.10. <u>Représentations et structures conceptuelles de l'univers dans lequel le discours s'inscrit</u>	<u>125</u>
5.11. <u>Représentations et structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle ..</u>	<u>129</u>
5.12. <u>Structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle.....</u>	<u>129</u>
5.13. <u>Représentation et structures praxéologiques</u>	<u>130</u>
5.14.	<i>Représen</i>
<i>tations et structures praxéologiques de l'univers dont le discours parle</i>	<i>136</i>
5.15. <u>Les informations relevant de la dimension textuelle</u>	<u>136</u>
5.16. <u>Les relations entre les trois structures : hiérarchique, référentielle et syntaxique.</u>	<u>137</u>
5.17. <u>Rapport des structures hiérarchiques avec les structures praxéologiques, conceptuelles et syntaxiques</u>	<u>139</u>
5.18. <u>Le caractère dynamique des structures textuelles.....</u>	<u>143</u>
5.19. <u>La proposition maximale et la notion d'acte textuel</u>	<u>145</u>
<u>CHAPITRE VI</u>	
<u>ETUDE DE CAS N° :2.....</u>	<u>147</u>
7. <u>Etude de cas N° : 2</u>	<u>148</u>
7.1. <u>Segmentation des textes de notre corpus en actes : un préalable pour l'analyse de la structure hiérarchique</u>	<u>148</u>
7.2. <u>Le schéma de la macrostructure hiérarchique</u>	<u>226</u>
<u>CHAPITRE VII.....</u>	
<u>228</u>	
<u>ETUDE DE CAS N° :3.....</u>	<u>228</u>
8. <u>Analyse au niveau de l'énonciation et au niveau du discours</u>	<u>229</u>
8.1. <u>Discours médiatique</u>	<u>232</u>
8.2. <u>Communication</u>	<u>234</u>

8.3.	La spécificité du discours satirique	235
8.4.	Le contrat médiatique	235
8.5.	Les figures de rhétorique	236
8.6.	Le schéma de la communication de Jakobson.....	237
8.7.	Présentation du corpus.....	238
8.7.1.	<i>Présentation de la chronique "Raïna- Raïkoum".</i>	239
8.8.	Analyse du corpus	240
8.8.1.	<i>Au niveau de l'énonciation</i>	242
8.8.2.	<i>Au niveau du discours</i>	244
8.8.3.	<i>Au niveau de l'énonciation</i>	246
8.8.4.	<i>Au niveau du discours</i>	247
8.8.5.	<i>A- Au niveau de l'énonciation</i>	249
8.8.6.	<i>Au niveau du discours</i>	250
8.8.7.	<i>Au niveau de l'énonciation</i>	253
8.8.8.	<i>Au niveau du discours</i>	253
8.8.9.	<i>Au niveau de l'énonciation</i>	255
8.8.10.	<i>Au</i>
	<i>niveau du discours</i>	256
8.9.	Interprétation des résultats.....	256
8.9.1.	<i>La compétence linguistique</i>	257
8.9.2.	<i>La compétence encyclopédique</i>	257
8.9.3.	<i>La compétence logique</i>	258
8.9.4.	<i>La compétence rhétorique.</i>	258
8.10.	<u>Représentation schématique du texte satirique</u>	259
8.11.	Schéma de la relation de médiation entre le satiriste et le destinataire	260
8.12.	Schéma de la relation entre le satiriste et la cible.....	260

CHAPITRE VIII

ETUDE DE LA DIMENSION SYNTAXIQUE

9. Etude de la dimension syntaxique

9.1. Informations d'ordre syntaxique et analyse des stratégies discursives

9.2. La discontinuité entre les structures syntaxique et textuelle

9.3. Les constructions syntaxiques caractéristiques du discours journalistiques

9.4. Les marques syntaxiques des (rapporter/ commenter) et visées communicationnelles (informer/expliquer/capter/argumenter)

9.4.1.	<i>L'emploi</i>
<i>des formes verbales</i>	266
<u>CONCLUSION GENERALE</u>	<u>272</u>
<u>BIBLIOGRAPHIQUE</u>	<u>283</u>
<u>ANNEXES</u>	

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	7
<u>CHAPITRE I.</u>	
CONCEPTS CLÉS	17
1. Présentation du corpus	18
1.14. Historique et définition de la satire : Qu'est-ce que la satire ?.....	21
1.15. Etymologie du terme : Satire	22
1.16. La satire chez les latins	24
1.17. La satire chez les humanistes	25
1.18. La satire à l'époque classique.....	25
1.19. Caractéristiques de l'écriture satirique	27
1.20. Structure du texte satirique	27
1.21. Genre ou mode satirique.....	28
1.22. Les frontières entre la satire, l'esprit satirique, l'humour et..... la raillerie.....	31
1.23. Construction et déconstruction du personnage.....	34
1.24. Procédés du satiriste	35
1.25. Construction et déconstruction du personnage.....	36
1.3 Tropes et figures satiriques.....	37
3.14. Esthétique satirique : La dévaluation	38
3.15. Le topos du monde inversé	39
3.16. Principe de l'inversion	39
<u>CHAPITRE II.</u>	
PRINCIPALES DEFINITIONS DES STRATEGIES DISCURSIVES	41
3.17. <u>2</u> Eléments définitoires	42
2.11 Principales définitions des stratégies discursives	42
2.1.1 Etymologie du terme « stratégies »	42
2.12 Notion de stratégie dans les modèles théoriques	43
2.13 Notion de stratégies selon John J. Gumperz.....	43
2.14 La notion de stratégie discursive selon Pierre Bange	45
2.15 La notion de stratégie argumentative de Ducrot et d'Anscombe	52
2.16 La notion de stratégie discursive dans l'approche textuelle de Jean-Michel Adam....	55
2.17 La notion de stratégie discursive dans l'approche sémio-discursive de Patrick Charaudeau	57

2.18	Notion de stratégie dans l'approche communicationnelle de Uli Windisch	64
2.19	Convergences et divergences de la notion de stratégie discursive	dans les différentes
9.5.	approches	67
2.20	La notion de stratégie dans la version finale du modèle genevois	76
CHAPITRE III		
CHOIX ET JUSTIFICATION DU MODELE THEORIQUE		79
3	 Pourquoi un modèle hiérarchique ?	80
3.7.	<u>Présentation du dispositif modulaire</u>	<u>86</u>
3.8.	Les modules	87
3.9.	Les formes d'organisation	89
3.10.	La dimension hiérarchique	91
3.11.	Dimension référentielle	93
3.12.	La composante praxéologique des productions discursives	93
CHAPITRE IV.		
DESCRIPTION DES STRATEGIES DU DISCOURS POLITIQUE EN GENERAL ET		
SATIRIQUE EN PARTICULIER		95
10.	 Les informations relevant de la dimension interactionnelle	96
10.1.	Le premier paramètre interactionnel.....	101
10.2.	Le deuxième paramètre interactionnel	101
10.3.	Le nombre d'interactants est un paramètre.....	101
10.4.	La distance ou la co-présence spatiale et temporelle entre les interactants.....	102
10.5.	L'emploi des temps verbaux.....	102
10.6.	Le lien d'interaction.....	102
4.11.	<u>La complexité du cadre interactionnel dans le cas de la communication médiatique</u>	<u>102</u>
4.12.	Au premier niveau de l'interaction	103
4.13.	Le deuxième niveau	104
4.14.	<u>Contraintes externes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs</u>	<u>105</u>
4.15.	Contraintes internes à l'interaction entre le journaliste et ses lecteurs.....	106
4.11.	<i>Champs de liberté du journaliste dans l'élaboration des stratégies discursives</i>	<i>108</i>
10.7.	4.12.	La relation entre le journaliste et la politique : une définition fonctionnelle du journalisme
10.8.	politique.....	109

CHAPITRE V

<u>ETUDE DE CAS N° :1</u>	112
<u>11. Etude de cas. N° : 1</u>	113
<u>11.1. Les informations relevant de la dimension référentielle</u>	115
<u>11.2. L'univers dans lequel le discours s'inscrit</u>	117
<u>11.3. L'univers dont le discours parle</u>	119
<u>11.4. L'articulation des deux univers de discours</u>	119
<u>5.20. Le cadre actionnel</u>	121
<u>5.21. Cadre actionnel de l'univers dans lequel le discours s'inscrit</u>	122
<u>5.22. Représentation et structures conceptuelles</u>	124
<u>5.23. Représentations conceptuelles génériques</u>	124
<u>5.24. Représentations et structures conceptuelles de l'univers dans lequel le discours s'inscrit</u>	125
<u>5.25. Représentations et structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle</u> ..	129
<u>5.26. Structures conceptuelles de l'univers dont le discours parle</u>	129
<u>5.27. Représentation et structures praxéologiques</u>	130
<u>5.28. Représentations et structures praxéologiques de l'univers dont le discours parle</u> .	136
<u>5.29. Les informations relevant de la dimension textuelle</u>	136
<u>5.30. Les relations entre les trois structures : hiérarchique, référentielle et syntaxique</u> .	137
<u>5.31. Rapport des structures hiérarchiques avec les structures praxéologiques, conceptuelles et syntaxiques</u>	139
<u>5.32. Le caractère dynamique des structures textuelles</u>	143
<u>5.33. La proposition maximale et la notion d'acte textuel</u>	145

CHAPITRE VI

<u>ETUDE DE CAS N° :2</u>	147
<u>12. Etude de cas N° : 2</u>	148

<u>12.1. Segmentation des textes de notre corpus en actes : un préalable pour l'analyse de la structure hiérarchique</u>	148
<u>12.2. Le schéma de la macrostructure hiérarchique</u>	226

CHAPITRE VII.....

<u>ETUDE DE CAS N° :3</u>	228
---------------------------------	-----

<u>13. Analyse au niveau de l'énonciation et au niveau du discours</u>	229
<u>13.1. Discours médiatique</u>	232
<u>13.2. Communication</u>	234

13.3.	La spécificité du discours satirique	235
13.4.	Le contrat médiatique	235
13.5.	Les figures de rhétorique	236
13.6.	Le schéma de la communication de Jakobson.....	237
13.7.	Présentation du corpus.....	238
<i>13.7.1.</i>	<i>Présentation de la chronique "Raïna- Raïkoum".</i>	<i>239</i>
13.8.	Analyse du corpus	240
<i>13.8.1.</i>	<i>Au niveau de l'énonciation.....</i>	<i>242</i>
<i>13.8.2.</i>	<i>Au niveau du discours.....</i>	<i>244</i>
<i>13.8.3.</i>	<i>Au niveau de l'énonciation.....</i>	<i>246</i>
<i>13.8.4.</i>	<i>Au niveau du discours.....</i>	<i>247</i>
<i>13.8.5.</i>	<i>A- Au niveau de l'énonciation.....</i>	<i>249</i>
<i>13.8.6.</i>	<i>Au niveau du discours.....</i>	<i>250</i>
<i>13.8.7.</i>	<i>Au niveau de l'énonciation.....</i>	<i>253</i>
<i>13.8.8.</i>	<i>Au niveau du discours.....</i>	<i>253</i>
<i>13.8.9.</i>	<i>Au niveau de l'énonciation.....</i>	<i>255</i>
<i>13.8.10.</i>	<i>..... Au</i>	
	<i>niveau du discours</i>	<i>256</i>
13.9.	Interprétation des résultats.....	256
<i>13.9.1.</i>	<i>La compétence linguistique</i>	<i>257</i>
<i>13.9.2.</i>	<i>La compétence encyclopédique</i>	<i>257</i>
<i>13.9.3.</i>	<i>La compétence logique</i>	<i>258</i>
<i>13.9.4.</i>	<i>La compétence rhétorique.</i>	<i>258</i>
13.10.	<u>Représentation schématique du texte satirique</u>	<u>259</u>
13.11.	Schéma de la relation de médiation entre le satiriste et le destinataire	260
13.12.	Schéma de la relation entre le satiriste et la cible.....	260

CHAPITRE VIII

ETUDE DE LA DIMENSION SYNTAXIQUE

14.	<u>Etude de la dimension syntaxique</u>	<u>261</u>
14.1.	<u>Informations d'ordre syntaxique et analyse des stratégies discursives</u>	<u>261</u>
14.2.	<u>La discontinuité entre les structures syntaxique et textuelle</u>	<u>262</u>
14.3.	<u>Les constructions syntaxiques caractéristiques du discours journalistiques</u>	<u>264</u>
14.4.	<u>Les marques syntaxiques des (rapporter/ commenter) et visées communicationnelles (informer/expliquer/capter/argumenter)</u>	<u>266</u>

<i>14.4.1. L'emploi des formes verbales</i>	266
<u>CONCLUSION GENERALE</u>	<u>272</u>
<u>BIBLIOGRAPHIQUE</u>	<u>283</u>
<u>ANNEXES</u>	



Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Jean Michel. *La linguistique textuelle des discours*. Paris: Armand Colin, 2005.
- Austin, J.L. *Quand dire c'est faire*. Paris: Gallimard, 1984.
- Barthes, Roland. *l'ancienne rhétorique in l'aventure sémiotique*. Paris: Sueil, 1985.
- Bernard, Lamizet. *La médiation culturelle*. Montréal: l'HArmattan, 2000.
Bordeaux, 2008.
- C, Arnoud. *La satire, une histoire dans l'histoire*. Paris: PUF, 1996.
- C. Kerbrat-Orrechioni. *La polémique et ses définitions*. Lille: Presse universitaire de Lille, 1980.
- Charaudeau, Alain Rabatel et Patrick. *Enonciation et responsabilité*. Franche-Comté, 2006.
- Claude, Anscombre Jean. *La théorie des topoï: sémantique ou rhétorique*. Paris: CNRS Editions, 1995.
- Doublet, Elisabeth. *L'autre côté du langage*. Franc-Comtoise: Presse universitaire, s.d.
- Eddy, Roulet. *De la linguistique de la langue à l'analyse du discours*. Bern: Peter Lang, 2001.
- Emile, Benveniste. "Les niveaux de l'analyse linguistique" *Problèmes de linguistique générale* I. Paris: Gallimard, 1966.
- Jean-Michel, ADAM. *Le texte narratif*. Paris: Nathan, 1985.
- Lamizet, Bernard. *Politique et identité*. Paris, 2002.
- Laurent, Filliettaz. *Un modèle et instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Bern: Peter Lang, 2001.
- —. «*Actions, activités et discours*.» Thèse de Doctorat. Genève, 2000.
- Michel, Adam Jean. *Les textes: type et prototype*. Paris, Nathan.
- Michel, Bakhtine. *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard, 1984.
- O, Ducrot. *Dire et ne pas dire: principe de sémantique*. Paris: Hermann, 1991.
- oswald, Ducrot. «*"Opérateurs argumentatifs et visée argumentative"*.» *Cahier de linguistique française* 5 1983: 7-36.
- Oswald, Ducrot. *Les échelles argumentatives*. Paris: Minuit, 1993.
- Patrick Chareaudeau, Dominique Maingenu., *Dictionnaire d'analyse du discours*. Pris: Sueil, 2002.
- Patrick, Charaudeau. *Le discours d'information médiatique*. Paris: Nathan, 1997.
- PATrick, CHaraudeau. *Le discours politique. Les marques du pouvoir*. Paris: Didier Erudition, 1988.
- R, Jakobson. *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit, 1963.

- Sarfati, Georges Elias. *Éléments d'analyse du discours*. Paris: Armand Colin, 2007.
- Sophie Duval, Jean Pierre Saâdh. *Mauvais genre*. Bordeaux: Prsseuniversitaire de
- Sophie Duval, M. Martinez. *La satire*. Paris: Armond Colin, 2000.
- Umberto, Eco. *Les limites de l'interprétation*. Paris: Grasset et Fasquelle, 1992.
- Vignaux, Georges. *Le discours, acteur du monde*. Paris: Ophrys, 1988.



Annexes

Annexe 01

« AVILISSEMENT GENERALISE ». Mercredi 29sept 2010

A Mostaganem, l'une des plus grandes vagues de départ de harraga a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd. Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs. La plupart seront interceptés cependant à « l'atterrissage » par les gardes espagnols qui **n'avaient pas** congé ce jour-là, comme chez nous. D'autres périront en mer, comme raconté par leurs amis à cause de la surcharge. Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur, des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients » : les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge. « Jusqu'à vingt-six personnes par barque », nous raconte-t-on. Les morts ont été nombreux et la mer les rapporte, depuis une semaine, vers le rivage national comme elle les a emportés. C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts. Car comme l'Égypte des pharaons, le pays possède un pays des vivants et un autre des morts. On passe de l'un à l'autre, selon la mythologie, avec une barque et un guide. Le corps y est embaumé, l'âme pesée et jugée.

Pourquoi parler de l'Égypte et la lier avec les harraga ? Parce que dans l'ex-Égypte d'aujourd'hui, des Égyptiens ont marché contre Moubarek, il y a une semaine. Des milliers d'Égyptiens qui sont descendus dans les rues pour dénoncer l'intronisation annoncée du fils de Moubarek après son père. Ils ont marché dans ce pays où la police peut violer un inculpé, où on torture, où on tue et où la dictature « formule arabe » a atteint des sommets de ridicule et de férocité. Des Égyptiens ont protesté dans la rue malgré la matraque et l'état d'urgence. Chose que **nous ne faisons** plus chez nous, que **nous n'osons** plus faire. Depuis quand les Algériens **ne sortent-ils plus** dans les rues pour demander plus de démocratie ? Depuis vingt ans. La raison ? Il y en a plusieurs : le traumatisme terroriste, l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc. Des milliers d'analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons. Il en reste cependant une dernière : celle dite de l'avilissement.

Si en effet les Algériens ont été d'abord punis pour le vote des années 1990 puis frappés, dispersés et réduits à des comités et des émeutiers, cela n'a pas suffi. Depuis deux décennies, ils subissent un processus d'avilissement qui les a conduit à conclure à leur propre inexistence, à leur autodénigrement.

On a vidé leurs partis, acheté leurs élus, fermé leurs places publiques, pris en otage leurs journaux, on a dépecé leur histoire nationale et privatisé leurs moyens d'expression. A l'époque, on disait « État policier » pour parler d'un État fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés. Il y a comme un plus, aujourd'hui : État-biographie qui **ne veut plus entendre** que lui-même. Une sorte de fonctionnement de l'État avec pour seul but d'avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller. L'une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle, c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, **n'attendent plus** le changement que par les péremptions de la biologie. Il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d'avoir la paix du mouton chez le reste du peuple. Il y a donc un lien entre la capacité de marcher dans son propre pays et le nombre des harraga. Les Algériens **n'émigrent pas** : ils s'enfuient. Légalement, quand ils ont un visa et donc dans la discrétion, ou sur des barques, quand ils **n'ont pas** d'autre voie. Les Algériens s'enfuient. Ce **n'est plus** notre pays mais la villa de quelqu'un qui nous a signifié qu'il **ne veut pas** de nous, qu'il nous méprise et qu'il nous donne à manger que pour mieux nous voir nous rabaisser dans le geste de la mastication.

Annexe 02

CE POUR QUOI JE VAIS ETRE PRESIDENT DE CE PAYS. Dimanche 3 octobre 2010

« ... Il **n y a pas** d'autres choix : c'est une histoire que m'a racontée un ami car Kateb Yacine l'a racontée. On lui avait demandé (à Kateb ?) pourquoi il **ne pouvait pas** vivre comme les autres, avoir une maison, un salaire, un extrait de naissance et des chaussures distribuées par l'État. Pourquoi **se sent-on** parfois obligé de se battre pour la liberté après la Libération, s'opposer, dire « non », dénoncer, au prix même de son confort de tous les jours, de sa vie, de celle de ses enfants ? Pourquoi **se sent-on** responsable du reste du monde ? La vérité c'est qu'on **ne se sent pas** responsable du reste du monde plus que les autres : on **n'a pas** de monde et même pas ce petit morceau du monde que le monde vous doit. La réponse a été que, comme tout le monde, Kateb voulait avoir une maison avec un jardin, une rue et un arbre. Sauf que pour avoir une maison pareille, il fallait avoir, au préalable, une terre, un pays tout autour, un sens. « On ne peut construire sur de l'eau », dit le proverbe.

C'est ce qui explique un peu le grand détour que font les grands hommes pour revenir chez eux : ils construisent leur chez-eux en commençant logiquement par construire un pays. Ce n'est pas du destin, simplement une logique de maçon. Donc pour avoir une maison, un arbre, un bon salaire, un peu de respect aux guichets de l'Administration et le droit de parler à la télé, il faut commencer par avoir un pays et non pas commencer par avoir un logement. Que faire d'un logement hors duquel vous **n'avez pas** le droit de vous promener avec votre femme en lui tenant la main, ou de laisser vos enfants jouer au bas de l'immeuble sans craindre pour eux ? Que faire d'un jardin s'il **n'a pas** la surface entière de votre pays ? Que faire d'une maison si vous **ne pouvez pas** vous sentir libre et heureux dès que vous en franchissez la porte ?

C'est ce qui m'amène à mon histoire : j'ai décidé de devenir président de la république, tôt ou tard, car c'est le seul moyen d'être citoyen de mon pays, d'avoir un pays et donc une maison chez moi. Une fois élu, je fabriquerai, enfin, un pays à partir de son indépendance et je rentrerai chez moi pour labourer ma terre. Je jure que ce n'est pas un caprice mais la conclusion d'une longue réflexion sur ma vie. J'ai attendu que ce boulot de maçon soit fait par les partis, les hommes d'affaires, les services, les anciens généraux, les élections, l'émeute ou l'attente, mais j'ai vite compris : ma vie est courte et mon envie est grande. Autant me fabriquer le pays que je veux moi-même au lieu de l'attendre. Est-ce possible ? Oui. Je sais que je **n'ai pas fait** la guerre de Libération, que je risque de finir comme Benflis, que je **n'ai pas** les « Gens de la décision » derrière moi, que je suis un inconnu né après 1962 et donc pas né du tout, qu'il faut de l'argent, un parti, une patte blanche, un souffle long et une formidable capacité à créer le consensus sans inquiéter personne, et enfin une durée de vie capable de surmonter les verrouillages administratifs, mais je **n'ai pas le choix** : ce que je veux, c'est une maison et puisque je ne peux pas avoir une maison dans un pays qui n'existe pas, je vais commencer par construire un pays. J'y imposerai la modernité, le respect de la femme, l'algérien comme langue officielle, la séparation de la mosquée avec la fainéantise et une histoire nationale qui remonte aux nuits du temps et jusqu'au moment de mon battement de cœur. Je **ne plaisante pas** : je vais me lancer, même si je n'ai que quarante ans, mes chaussures et ma voiture. Je n'ai pas le choix : je **n'ai rien à perdre**. Je **ne vais pas attendre** de mourir pour mieux vivre et me présenter et faire l'histoire, ni que la Constitution change, ni qu'on me le permette, ni que la règle du jeu soit autre. Le seul moyen de vivre dans ce pays c'est de le construire, et le seul moyen de le construire, c'est d'en être le président et faire ce travail de maçon que ne savent pas faire les anciens combattants. Je serai président à cause de mon désir d'avoir une maison. »

Annexe 03

VARIANTES OISIVES SUR LE MYTHE DE SISYPHE. Jeudi 20octobre 2010

Parce qu'il trompa les instincts profonds, les lois de la nature ou les dieux grecs (leurs anciens synonymes), un homme qui s'appelait Sisyphe a été condamné à pousser vers le haut d'une colline un énorme rocher qui irait rouler vers le bas dès que le but serait atteint, et ainsi de suite. Sans fin. Pas même la mort, car le châtement a lieu après la mort justement.

Albert Camus en fit un mythe encore plus moderne et l'illustration de la condition humaine absurde, à l'exception de la dignité de l'effort. L'homme est l'homme, et le rocher son univers : condamné à faire n'importe quoi, le plus longtemps possible, dans un monde qui **n'a pas** de sens. Fascinante illustration qui laisse deviner un abîme de variantes.

On imagine par exemple un Sisyphe croyant : il refuse de pousser la pierre, y sculpte un dieu et s'agenouille devant lui pour que la pierre roule d'elle-même, sans effort, dans le calme miracle de la transgression de la pesanteur. On imagine aussi Sisyphe refusant de pousser la pierre : il s'assoit en haut de la colline et attend que quelqu'un passe, comme le font les tiers-mondistes depuis les décolonisations. Ou le contraire : il s'assoit en haut de la colline, colonise un pays, prend ses hommes et les oblige à pousser la pierre à sa place comme le fit l'Occident. On imagine encore la grosse pierre roulant sur Sisyphe, le tuant sans le faire mourir, l'écrasant en lui passant dessus sans fin pendant qu'il essaye de se relever, comme c'est le cas de tous ceux qui vivent dans des pays sales, pauvres et méchants et sans droits de l'homme ni démocratie. On imagine, enfin, un Sisyphe plus intelligent : il s'attaque à la colline pour l'aplatir au lieu de pousser une pierre. C'est la solution de l'Occidental, la source de son développement technologique qui va de la pioche au satellite. On peut aussi trouver un genre de Sisyphe qui, pour échapper à son sort, dynamite la pierre en se dynamitant lui-même par une ceinture d'explosifs au nom d'Allah ou de Jéhovah ou de Jésus combattant : la peine étant liée à la pierre, on **ne peut** changer sa condition qu'en y mettant fin en la refusant. Une sorte de fast-bouddhisme à la TNT.

Il y_a aussi des Sisyphe encore plus malades : le genre de celui qui s'interroge sans fin sur le poids de la pierre, le diamètre de la colline ou la nature de la gravité. Est-ce-que la pierre a un poids ou est-ce-que la colline a une fin ? D'où vient la pierre et où va la colline ? Un Sisyphe politicien irait s'asseoir au sommet de la pente et ferait un discours à la grosse pierre pour la soulever avec sa langue ou la convaincre de rouler dans sa paume.

Une énigme : que fait donc Sisyphe quand il dort ? Il se retrouve sous ses propres paupières, avec une autre pierre et une autre colline : les dieux ont veillé à fermer la brèche du côté du sommeil comme du côté des herbes hallucinogènes.

Dormir **n'a pas** une solution contre l'absurde. C'est une reconduction de la condition humaine, mais sans le muscle et la mobilité. D'où des éclairages plus nets sur des questions bêtes et méchantes : avec une barbe, on **ne pousse** ni plus rapidement ni plus lentement sa pierre. Avec un livre, on peut la caler un moment, le temps de se donner des raisons. Avec une corde, **on ne fait pas** mieux : face à l'univers, on est

seul. Avec une machine, la pierre devient plus grosse et la colline plus difficile. Même la géologie **n'y peut rien** : la pierre est explicable mais pas plus transportable.

Dernière question : pourquoi le mythe a fait de Sisyphe un homme ? Et un homme seul ? Parce que chacun l'est, intimement. Le rocher de Sisyphe, c'est comme les toilettes ou la mort ou la naissance ou l'amour (c'est-à-dire l'essentiel) : on peut n'y aller que seul et ne pas en revenir parfois. Rien ne permet de porter la pierre à la place de l'homme : ni les livres célestes, ni les prêcheurs, ni les idéologies de masse, ni la fuite en avant. Seules peuvent aider des décisions d'homme : la foi, le sens de la dignité, le défi face au vide ou la transgression de la solitude par le chant ou l'entraide.

Annexe 04

LA PEINE DE MORT REQUISE CONTRE UNE CHANSON. Samedi 6 novembre 2010

Qui est le pire ennemi du pouvoir ? Traditionnellement, c'est Ait Ahmed, « les mal-votants », le *makhzen* marocain, les ONG internationales des droits de l'homme ou les opposants qui ont de l'audience et que les renseignements généraux suivent partout, même lors des mariages. Est-ce-tout ? Non. Le pouvoir a aussi une sorte d'ennemi « interne », non politisé, anonyme comme une banalité et que les forces intermédiaires et zélés du pouvoir détruisent là où elles le trouvent, le découpent en morceaux, le broient et le dispersent.

Voici une histoire qui s'est passée à Chlef, selon le compte rendu d'un journal confrère : un jeune Algérien amateur de rap a écrit et publié sur le Net des chansons qui parlent de Bouteflika et du terrorisme. Pour bien compléter le tableau, il faut savoir que le jeune Algérien en question est un *harraget* qu'il vit en Europe, clandestinement, et qu'il a donc déjà un bon coefficient d'inspiration et de représentativité. Ces chansons dissidentes seront donc reprises par son frère qui a le malheur d'habiter « ici » et feront un peu le tour des oreilles amusées jusqu'au moment où elles feront l'objet d'une enquête policière. Le frère éditeur sera donc arrêté et présenté à la justice algérienne. Le verdict a été prononcé cette semaine : dix ans de réclusion criminelle par contumace et 500 000 DA d'amende contre le rappeur, coupable d'être *harraget* d'avoir porté atteinte à l'image du président de la RADP et d'avoir fait l'éloge du terrorisme. Le frère du chanteur occasionnel écopera de trois ans de prison. Le plus curieux sera de noter que le procureur avait requis la peine de mort. Une demande bouleversante.

Car si dans la presse on vous apprend très tôt à ne pas commenter une décision de justice, ici on ne peut pas éviter de reprendre l'histoire nationale par ses cheveux : ce verdict est lourd, la peine requise est incroyable et le crime est un verbe, pas une bombe ou un attentat. Le drame est que si cela choque autant, c'est que aux yeux des Algériens, les fondements du sentiment de justice ont été fortement ébranlés par la dernière décennie et sa réconciliation nationale sans punitions ni aveux. Depuis, l'Algérien **n'arrive pas** à croire à la justice et **n'admet pas** ses balances et poids et mesures : parce qu'un homme qui a posé une bombe et tué des gens peut être pardonné, il devient incompréhensible qu'un autre qui chantait soit destiné à la peine de mort. Parce qu'un homme qui vole un million de milliards peut être mis en liberté conditionnelle, celui qu'on condamne pour avoir volé un timbre devient un martyr. Ayant introduit l'impunité, le pouvoir a consacré l'absurde : l'exception de la réconciliation a été si énorme qu'elle a détruit tout le reste. Pour le cas du chanteur de rap, il y a cette disproportion nationale mais aussi le zèle d'une classe de supplétifs du politique qui croit qu'on peut plaire encore mieux si on offre des têtes tranchées. Le chanteur de Chlefest un *harrag* en exil, il chante contre Bouteflika et pour le terrorisme. De quoi en faire une sorte d'ennemi exemplaire, un anticitoyen, une mauvaise herbe et la cible de la colère d'un système qui supporte déjà trop mal l'opposition intellectuelle pour avoir à tolérer l'opposition « plébéienne ».

Annexe 05

SCHEMA STANDARD DE LA DICTATURE « ARABE ». Samedi 29 janvier 2011.

La dictature arabe est désormais d'une routine insupportable : on y retrouve toujours et toujours les mêmes rôles. D'abord un président venu au pouvoir par les militaires, maintenu par la fraude électorale et qui, en avançant dans l'âge, demande toujours plus de pourcentages de « oui » famélique pour combler les creux de ses caprices. Le dictateur a généralement plus de soixante-quinze ans, se présente comme l'héritier d'un Père de la nation mort depuis longtemps et possède soit un fils aîné promis au pouvoir, soit une femme qui le détient déjà, soit un frère qui en possède la moitié. Dans le casting, on retrouve le fameux ministre de l'intérieur qui dit la même phrase du Golf à l'Océan, c'est-à-dire n'importe quoi. Connu pour soutenir l'insoutenable, il récite des chiffres qui font rire après chaque élection, explique que « les manifestants sont des délinquants » ou prétend que personne **ne peut** déstabiliser l'Etat, c'est-à-dire lui et son maître et leurs alliés. Dans l'ordre, on retrouve aussi un parti « majoritaire », façon moderne de dire « parti unique ». Lequel parti est géré et possédé et embrassé de force par une équipe qui a généralement l'âge du président, qui répète des phrases débiles sur la nation et la réforme, l'héritage et les constances et que le pouvoir utilise comme un club de domestiques politiques. Le cadre général est consolidé souvent avec un appareil syndical servile, voleur d'argent et de cotisations, avec aussi de faux concurrents à la présidence et à usage multiple, tolérés pour les besoins du coloriage avec, en aide de camp, une armée endoctrinée au culte de la stabilité ou impliquée dans le festin national.

Le pouvoir possède aussi quelques journaux du clan, des médias sous la botte et une mainmise sur les marchés stratégiques pour s'assurer la collaboration stratégique des Occidentaux. Dans ce schéma panarabe, le dictateur est généralement lui-même ministre de la Défense (on **ne vole pas** un voleur) et son fils, sa femme ou son frère gèrent les milieux d'affaires et le patronat fragile ou complice du pays. Quand éclatent des émeutes ou naissent des oppositions, le dictateur se tait pour mieux souligner sa souveraineté qui **ne daigne pas** se pencher sur les petits détails intestinaux du pays ; le ministre de l'Intérieur envoie des policiers frapper ou interdire en expliquant qu'il s'agit de délinquants ; un communiqué de terroristes d'al-Qaïda est rendu public avec démantèlement d'une cellule djihadiste pour bien faire passer le message aux Occidentaux, puis le peuple est divisé en deux : une partie recevra plus de semoule et l'autre plus de coups de matraque. Et cela se passe ainsi du Maroc au Yémen. Et cela dure depuis dix ans, vingt ans, trente ans. Et cela **ne change pas** même si cela est indécent, risible, assassin ou comique. Même s'il s'agit de la dernière minute du règne. Même si le peuple est à la porte du palais ou s'il maudit le dictateur à chacune de ses apparitions. Car le dictateur, au bout de si longues années, a fini par se dire que si un peuple le supporte depuis si longtemps sans rien dire, c'est parce que ce peuple **n'existe pas** en définitive et que donc rien ne peut arriver comme le dit son ministre de l'Intérieur.

Conclusion ? Une blague circule sur le Net, résumant dans le rire acide l'amère réalité : lorsque Dieu envoya l'ange Azraël à Moubarek pour cueillir ce qui lui restait d'âme et que l'ange lui demanda : « Tu **ne fais pas** tes adieux à ton peuple ? » Moubarak lui répondit : « Ah bon ! Le peuple s'en va quelque part ? »

La blague est valable pour le reste des vingt et un membres de la Ligue arabe.

Annexe 05

METHODES CONTRE-REVOLUTIONNAIRES. Mercredi 9 février 2011.

Comment mettre fin à une révolution ? Voici quelques méthodes connues :

1° - La répression policière directe : méthode qui remonte à l'invention du bâton mais qui a le malheur de posséder un point de basculement : dix révoltés tués peuvent provoquer la peur chez les autres, onze révoltés tués peuvent provoquer la rage et le martyre et la vengeance et la révolte générale. A pratiquer avec prudence. Le bâton est plus efficace lorsqu'il menace, moins quand il frappe.

2° - La criminalisation : les révolutionnaires sont accusés d'être des casseurs, des terroristes ou des islamistes. Pour faire peur aux gens qui ont peur, en Occident et à l'intérieur du pays. « Ce n'est pas le peuple, seulement quelques dizaines d'individus. »

3° - Les contremarches : pro, contre, anti, pour souligner aux yeux des occidentaux qu'il **ne s'agit pas** du soulèvement d'un peuple mais d'un fragment de foule. Moubarak l'a fait, chez nous les marches « spontanées » se préparent déjà pour le 12 février.

4° - La culpabilisation œdipienne : les révolutionnaires sont présentés comme des ingrats vis-à-vis d'un père national nourricier qui « a construit des routes, donné des logements, distribué la semoule et chassé le colonisateur ». Les révolutionnaires sont infantilisés, présentés comme des gamins manipulés par des forces étrangères et qui vont détruire le pays et le voler.

5° - La dissimulation : le dictateur « est » le pays, la nation, l'Etat. « Pourquoi ces gens s'attaquent au pays ? », disent le dictateur et ses employés qui travaillent à raccourcir le raccourci abusif. Les révolutionnaires répondent : « Le pays c'est nous, vous êtes le pouvoir ».

6° - La corruption : on paye, en un temps record, les salaires en retard, les pensions de retraite, on inscrit les chômeurs, on distribue les logements vides, on stoppe les retraits de permis de conduire, on augmente les journées de réception des gouverneurs et responsables et on appelle la « société civile » à dialoguer.

7° - La manipulation internationale : on démantèle « opportunément » une cellule d'al-Qaida qui menaçait l'Europe (SMS : c'est nous ou le terrorisme), on arrête un chef barbu, on filme les barbues dans les rues et parmi les manifestants et on explique : c'est soit nous, soit « eux ».

8° - Le déplacement : les révolutionnaires veulent la fin du dictateur et des siens ? Le dictateur leur offre les siens : changement de gouvernement, de ministres, purge, enquête sur la corruption. Le dictateur s'installe dans le rôle transcendant de l'arbitre au-dessus de la mêlée : c'est une crise entre un gouvernement et des contestataires. Donc « je tranche et je répare car j'aime le peuple qui m'aime ».

9° - L'émiettement : « Que veulent ces jeunes ?, dit la propagande officielle. « On **ne peut pas** dialoguer avec eux car ils **n'ont pas** de représentants. « Le système répond alors à côté : révision d'un article de la constitution, commission de dialogues, propositions, etc. Le but est de provoquer l'usure.

10° - La banalisation : le régime relance, de force, la vie courante : banques rouvertes, circulation dans les rues, scènes de pêche et de pain. Le but est de casser l'élan et de le réduire à une place publique puis à un

banc, puis à un pied, puis à un orteil.

11° - Le dialogue : avec qui ? Avec les faux partis que le système entretient depuis des décennies. En clair, la dictature discute avec elle-même sous la forme d'une négociation avec son autre main. La rue, le peuple, la révolution sont exclus. Le pluralisme n'est possible que dans le cadre d'un parti unique pluraliste.

12° - L'assimilation esthétique : au bout de toutes les tentatives, reste la tentative de l'assimilation : « Oui, ces jeunes sont des héros qui changent l'histoire de ce pays. « Les TV de propagande s'y mettent alors, invitent les jeunes, les saluent comme des héros nationaux dans le cadre d'un sursaut national qui **ne vise personne** mais seulement l'avenir. On gomme le « Dégage » sous l'effusion de « quel courage ! », on embrasse les militants, on écoute leur récit transformé en épopée vidée de toute demande politique et on répète : « Le pays va en sortir plus fort et plus uni ». Contre qui ? Ce n'est pas important.

Cela peut-il réussir ? Oui, un moment, un peu. Mais, en règle générale, le dictateur tombe. Ils tombent toujours et **ne se réforment jamais**.

Annexe 06

LA REVOLUTION : EST-ELLE NECESSAIRE ? Mardi 26 avril 2011 .

La révolution est-elle nécessaire ? « Expliquez-le-moi », dit-il en insistant avec sincérité. « Ce que je vois, c'est surtout le chaos, le désastre et le malheur. Tu les as vus à Lampedusa, ces Tunisiens ? On les a salués comme des révolutionnaires, ils ont chassé leur dictateur et maintenant ils vont se faire humilier sur leurs chaloupes et se faire chasser près des frontières de l'Europe. Tu as vu les Libyens ? Moi je **ne serai jamais** la prostituée des Occidentaux. Jamais je **n'agiterai** le drapeau français ou anglais dans mon propre pays. Dis-le-moi : cela a servi à quoi de faire la révolution si **on ne peut** même plus sortir en sécurité dans les rues de son propre pays ? », lance-t-il, exaspéré. « Dites-le aux gens. **Ne parlez pas** seulement de la révolution mais **parlez** de la réalité. » Et c'est vrai : l'après-dictateur en Tunisie, en Egypte ou ailleurs coûte beaucoup : les affaires vont mal, l'économie est réduite à la préhistoire, l'insécurité est totale, le pain va manquer, les gens fuient par la mer et les règlements de comptes comme la délinquance atteignent des pics. « Quoi que l'on dise, c'était mieux avec Ben Ali que sans lui », conclut notre interlocuteur. Est-ce vrai ? Oui, si **on n'est pas** tunisien peut-être. Mais cela dépend de ce qu'on demande à la vie : une vie meilleure pour soi ou une vie meilleure pour ses enfants et ses petits-enfants.

Les révolutions arabes ont été et seront violentes. Au-delà des premiers jours de gloire, c'est la société entière qui se révèle pour ce qu'elle est et pour ce que les dictatures en ont fait. Donc la question reste posée : la révolution est-elle nécessaire ? Pistes de réponse : cela dépend de ce que l'on veut. Les peuples arabes n'en **sont pas arrivés** à la révolution parce qu'ils s'ennuyaient, parce qu'ils avaient envie de casser des vitres ou de vivre sans loi, mais parce que leurs pays étaient volés, leurs élus étaient faux, leurs espoirs étaient des mensonges, leurs économies étaient comme une femme violée et leurs ressources étaient bradées. La révolution s'impose comme une solution douloureuse pour décoloniser un pays longtemps après le départ du colon étranger. Elle coûte cher, risque tout et peut aller dans le sens aveugle de l'indécision. On peut faire confiance à une révolution, ou pas. Elle peut trahir ou être trahie. Dans n'importe quel pays où les gens voient qu'ils **ne sont pas** un peuple, où la démocratie est une arnaque, la corruption une nécessité, l'injustice une règle et le rapport de force une loi, on aboutit à la révolution. Tôt ou tard. On **n'accouche pas** avec le sourire et les femmes le savent. Et dans tous les pays où les jeunes **n'arrivent pas** à naître ni les vieux à mourir, on aboutit à la violence. Chaque « arabe », chaque Algérien a rêvé de la révolution un jour ou l'autre : face à un guichet de poste, à la mer, à un discours officiel télévisé, un abus ou face à son propre rêve. La seule différence avec les autres peuples, c'est que, dans la révolution, il va payer avec tous, et, sans elle, il va payer tout seul. D'ailleurs la bonne question est : « Une révolution doit-elle être toujours violente ? »

La réponse, le chroniqueur s'en souvient, a été donnée par l'éminent sociologue Lahouari Abdi quand il a été interrogé : pourquoi la guerre d'indépendance a été violente ? Parce que la colonisation a été dure et meurtrière. » On ne peut chasser le colon violeur que par la violence. Bien sûr, la peur et le doute sont légitimes : mieux vaut une démocratie par la transition qu'une promesse de démocratie par le meurtre et l'Otan. Sauf que, dans ce cas, le choix **n'est pas** celui des peuples qui veulent le changement. C'est celui,

constamment refusé, de leurs dictateurs qui **ne veulent pas** d'une transition douce. Avec Ben Ali la Tunisie était mieux ? Oui, sauf que si Ben Ali avait été meilleur, les Tunisiens **n'en seraient pas** à Lampedusa. Même quand il est chassé ou tué, un dictateur continue à tuer l'avenir pendant longtemps. La violence est évitable. La révolution, non.

Annexe 07

EXTRAIT D'UNE MORT INCOMPREHENSIBLE. Samedi 14 mai 2011

« ... Quand la balle m'a atteinte, je suis tombé. Et avec moi les immeubles, un arbre au loin, deux oiseaux qui **n'avaient rien fait** et tout le bruit du monde. C'est ainsi que je suis mort : une balle dans la poitrine et un grand point d'exclamation dans la tête. Sauf que j'étais encore là. Presque rien **ne change** quand on se fait tuer. Du coup, je **n'ai pas hésité** : après avoir ouvert les yeux encore une fois, j'ai vu le goudron de la route et, au loin, une dizaine de paires de chaussures qui piétinaient au ralenti. Je savais que je **n'avais** que quelques minutes : prompt comme à l'époque où je volais les fruits du voisin, je me suis mis debout et je l'ai découvert, là, à mes côtés, étendu, bien mort, éteint, obscurci : mon propre corps. J'avais encore le slogan à la bouche et de la buée sortaient des mots. Je me sentais en colère comme si un homme m'avait fait les poches ou m'avait volé les chaussures à la sortie de la mosquée. Quand on se fait tuer, on se fait trahir surtout et on vit l'au-delà, je crois, comme un grand moment d'énervement en attendant le jugement dernier. En colère donc, comme je vous le raconte, j'ai décidé de prendre mon cadavre et de continuer pour le déposer chez nous, dans mon lit, et le laisser se reposer. J'ai marché bien droit vers le cordon des flics qui nous mettaient en joue et les voitures banalisées où on a déjà entassé la moitié du peuple en révolte. De toutes les manières, me disait une voix, **on ne peut pas** tuer un homme deux fois. J'avais besoin d'abord de le crier au visage de l'Etat, puis d'emmener mon cadavre quelque part pour lui renouer les lacets et le laisser reprendre son souffle et ensuite rentrer quand la manif serait terminée. Dans les airs, des débris de verre étaient en suspension, ainsi qu'un cri avec des gouttelettes de salive ; un jeune était étrangement tordu dans son lancer de pierre, comme une statue figée, un mur blanc était devenu rouge à cause de la lumière d'un gyrophare. J'ai donc marché, après la première balle, mon propre corps sur le dos dont je sentais tout le poids et le trimbalement des chaussures qui me heurtaient le dos car je le tenais par la taille, la tête en bas et les fesses vers le ciel, sur mon épaule. Etrangement, personne **ne semblait** s'occuper de moi, ni les flics, ni les snipers sur les toits, ni mes amis venus avec moi pour faire la révolution. J'étais pourtant le seul mort abattu lors de la charge des flics et personne **ne se souciait** de ce que j'avais sur le dos. Au loin, certains entouraient ma flaque de sang alors que moi j'étais derrière leur dos à vouloir les tirer par la veste.

Puis je me suis lassé.

Cela est venu comme lorsqu'une musique s'éteint ou lorsqu'on rentre chez soi après une vaine recherche de formulaires ou lorsqu'un mariage devient ennuyeux.

J'ai décidé de rentrer. Alors.

Dans la rue, il **n'y avait** personne tout d'un coup. Cela m'a rappelé le jour, j'avais sept ans, où je suis revenu de l'école et que je **n'ai trouvé** personne chez nous en poussant la porte de la maison. Tout y était : la tasse de café à sa place, le pain dans le sac suspendu à la fenêtre et aussi l'arbre qui **ne répond jamais**, mais personne d'autre. C'était ma première panique, vraie. J'ai crié le nom de ma mère, j'ai fouillé les pièces puis j'ai eu atrocement peur. Des années après, j'ai vu un film qui racontait l'histoire d'un homme qui a survécu à toute l'humanité. C'était pareil. Les magasins étaient ouverts, les vitrines offertes ou

cassées, des voitures étaient arrêtées portes ouvertes en plein milieu des croisements, mais personne d'autre. Juste le bruit de la manif derrière moi qui allait s'amenuisant. Comme si je sortais de la ville alors que j'allais vers son cœur. Je **n'ai jamais aimé** l'effort physique, et le cadavre sur mon dos était lourd. J'avais soif et je sentais ma propre odeur comme sur une autre veste que la mienne. Je voulais rentrer mais je **ne savais plus** où : le nom de la ville m'échappait d'un coup. J'étais où ? Dans le quartier de Khormaksar, dans le quartier de Cheikh Othmane à Aden ? Peut-être suis-je encore dans le quartier financier de Manama. A bien regarder, il était difficile de voir : cela ressemblait, à cause d'une lointaine mosquée qui suppliait son dieu, à la rue de Maydane à Damas. De toute façon, je commence à oublier tout, sauf le poids de mon corps sur mon dos. C'est peut-être ça la mort : être partout sans savoir où se trouve sa propre maison ou sa propre mère. Puis marcher sans fin pendant que tout devient poussière sans la trace de vos pas.

Annexe 08

LE COMPLEXE OUJDA. Lundi 16 mai 2011

« Il aurait mieux fait d'enterrer son secret avec lui », a réagit l'un des chefs islamistes assimilés, à propos des dernières déclarations d'Ahmed Ben Bella. Le secret ? La nationalité marocaine de ses parents qu'il vient « d'avouer » dans un entretien. Dans le sillage, quelques Algériens se sont embarqués dans ce vieux rafiote de l'inquisition en cherchant qui est d'origine marocaine par le sang, par la terre, la filiation ou par l'armée des frontières. Et une partie des Algériens **n'ont pas** encore vu l'affreuse absurdité de ce genre de procès. D'où vient qu'être né au Maroc soit une « révélation », un secret ou un crime ? D'abord de la confusion entre procès de personnes, coupables d'avoir mené ce pays de l'Indépendance à l'échec et, surtout, du fait que beaucoup d'« historiques » ou de vieux survivants de la guerre d'Indépendance ont fait de leur acte de naissance un tabou. Le « né à Oujda », visible sur le site de la présidence durant le premier mandat, a vite été effacé dès le second comme s'il s'agissait d'une tare ou d'un acte honteux ou de la preuve d'une trahison par l'accouchement. Et sur ce vieux réflexe de falsification absurde se sont greffées

les pires infamies politiques qui ont suivi. Du coup, le procès de l'armée des frontières et de son coup d'Etat inaugural, le régionalisme bête et méchant qui a pris l'Ouest algérien en otage de ses ambitions et des ses peurs, les turpitudes post-indépendance et le jeu très vieux des règlements de comptes ont transformé une banalité génétique en une sorte de crime de filiation.

Ceux qui sont nés à Oujda **ne sont pas** mauvais, pourtant, parce qu'ils sont nés à Oujda ou à Casablanca, mais parce qu'ils ont dilapidé notre confiance, piétiné notre terre et volé notre histoire pour en faire une autobiographie. Effacer son lieu de naissance est ridicule et signe d'une honte de soi ; accuser quelqu'un d'être né au Maroc est une autre maladie tout aussi ridicule. Et pour que cela soit encore plus clair, le chroniqueur le précise : il **ne défend pas** Ben Bella, ni son contraire, mais s'attarde sur ce surréaliste débat qui fait qu'un homme politique cache son lieu de naissance comme s'il s'agissait d'une honte et que d'autres en parlent comme d'un secret tout aussi honteux. Cette forme de guerre des sables algéro-algérienne **n'aidera ni** à construire le Maghreb, ni à libérer notre histoire, ni à dépasser les fixations de cette génération qui nous précède et qui **ne veut pas** céder l'air et l'oxygène aux suivants.

Et c'est pourquoi s'en est presque amusant que de suivre ce « faux scandale » à la Ben Bella. Né(s) au Maroc, lui ou d'autres ? C'est leur affaire. Nous, ce qu'on veut, c'est naître ici, vraiment, une fois pour toutes, et c'est ce que nous attendons. Nous, on a un pays, là où d'autres cachent même leur lieu de naissance ou en font des révélations de dernière minute. Je viens au monde là où le monde vient à moi : à Oujda, Sidi Bouzid ou Damas.

Annexe 09

LES SYRIENS MEURENT ENTRE DIEU ET YOUTUBE. Mercredi 18 mai 2011

Les syriens sont seuls. On peut les tuer en masse, les exécuter contre le mur le plus blanc, les regarder mourir entre deux pubs sur des détergents ou les entendre crier avant d'éteindre sa lampe de chevet pour dormir. Presque personne **ne s'en soucie**, ni l'ONU, ni les Droits de l'homme version mondiale, ni l'opinion du monde, ni l'Otan. La cause est évidente : Bachar Al- Assad et son régime incarnent au mieux le statut de « dictature utile » qui a fait le bonheur des autres potentats dans la région. C'est « notre meilleur ennemi », comme l'a écrit dernièrement un éditorialiste israélien commentant les thèses de la droite. Si le régime de ce Rat de Damas « tombe », c'est l'inconnu dans la région, c'est-à-dire pour les maîtres de la région, et la possibilité de voir s'effondrer la ceinture de sécurité assurée par les dictateurs arabes depuis des décennies. La démocratie arabe est le pire ennemi de la droite israélienne (la gauche étant dans un malaise qu'elle **ne dépasse pas**) et la seule force des peuples sans armées fortes.

L'Egypte en offre le parfait exemple : à l'époque, on pouvait avilir ce pays en menaçant son dictateur,

mais aujourd'hui on peut tuer des milliers d'Egyptiens sans faire changer d'avis à des millions. Et c'est ce qui explique que les Syriens sont seuls, le frère sanguinaire de Bachar l'a bien dit à un journal américain : « Sans nous, c'est la menace contre Israël ». Message clair et direct. Le Front du refus est une patate, le jeu d'assassins avec le Hamas, l'hébergement offert aux extrémistes, les alliances avec le Hezbollah et la danse de la hache à propos du Golan sont des paillettes et des arnaques alimentaires. Rien de tout ce qui nous a été vendu n'est vrai : les tanks qui bougent à l'écran **ne se dirigent pas** vers le Golan mais vers Daraa pour tuer des Syriens. Tellement et si souvent que le chroniqueur **n'arrive plus** à suivre l'évènement sur les écrans sans avoir envie de traverser la télé et de jeter la plus grosse pierre sur la tête de ce Rat. Les Syriens sont tués avec froideur, dans le dos du monde, comme s'il s'agissait de figurants, par dizaines. Ils font face avec un courage inouï à l'un des régimes les plus durs de la région et du monde. Le génocide **n'en est qu'à** son début et des charniers sont déjà découverts malgré les démentis grossiers des propagandes staliniennes de ce régime. Bacharest déjà tombé, ainsi que son frère Maher et leur cousin. Ce qui reste, c'est le sang sur les mains et des bataillons d'effectifs qui obéissent aux ordres de la minorité et des frères proches du Rat de Damas.

Ce qui reste, c'est la scène de courage et la vaste salle vide du monde entier qui mange du pop-corn. Près de mille morts, des centaines de disparus et des milliers d'arrestations en Syrie sans que cela soit encore compris et admis comme révolution et comme massacre. Tout cela parce que nos dictatures sont utiles à « leurs » démocraties et qu'un camp de concentration stable vaut mieux qu'une démocratie indocile et donc menaçante. Vu hier à la télé : une vidéo avec effet de zoom sur un dentier. Celui d'une vieille femme syrienne abattue par l'armée, froidement, parce qu'elle criait sa liberté. Il y avait du sang, un corps ramassé et ce dentier. Dieu, aidez-les ! Vous voyez tout. Et You Tube aussi.

Annexe10

peut-on emprisonner un algérien pour tentative d'immolation ? dimanche 12 juin 2011

Paradoxe philosophique fascinant : peut-on emprisonner un homme parce qu'il veut se suicider ? Dans une ville du Sud algérien, à Ouargla, qui tue ses chômeurs par le vent de sable, deux Algériens ont été emprisonnés pour tentative d'immolation. Vouloir partir est donc un crime : par mer ou par feu. *Harragou* grand brûlé. De quoi est coupable un jeune Algérien qui veut s'immoler pour dénoncer ? D'abord de répartir les rôles : lui, c'est la victime et donc, fatalement, le pouvoir est un tueur assassin. Quand on en arrive à se suicider par le feu, c'est que l'Etat vous a vendu du vent et que quelqu'un **n'a pas fait** son travail : le président, le ministre, le wali, le martyr ou celui qui a promis de vendre du pétrole pour acheter du gazon. Ensuite, une immolation trop près des gisements de pétrole est un risque : on **ne joue pas** avec le feu est une consigne politique mais aussi domestique. On peut tenter de s'immoler à El Bayadh et être secouru puis rendu à sa mère, mais pas à Hassi Messaoud. Là, vous menacez le pétrole et donc l'alimentation générale. Ensuite, s'immoler est un crime : vous voulez échapper à la punition de votre vie nationale, laisser des millions souffrir d'ennui et de manque de sens et vous soustraire à la peine de tous, partir pendant que les autres **ne peuvent même pas** bouger. S'immoler, c'est quitter le territoire national sans autorisation. C'est un départ illégal, une émigration vers le rien à cause de tout. L'immolation est un SMS mondial, le signal par la fumée d'un naufragé dans une île à siège unique, une défection et un démenti trop bruyants. Enfin, s'immoler met le feu au reste. Les deux immolés d'Ouargla, qui ont fait de la prison pour ça, sont accusés de donner des idées aux chômeurs du sud et inculpés de tentative d'immolation préméditée. Donc, il s'agit de deux meneurs, même si c'est vers la mort et la cendre. On **ne doit pas** s'attrouper même pour brûler, ni mourir si **ce n'est pas** la mort ou le pouvoir qui vous tue. La vie du chômeur doit être vécue jusqu'au bout, avalée entièrement comme un mauvais sirop, sinon on est puni et privé de dessert. On **ne doit pas** mourir d'un seul coup, avec la pollution sonore que cela provoque, mais lentement. On **n'a pas** le droit de se brûler, sauf à petit feu devant une poste sans liquidités ou un guichet de S12 sans formulaires.

La question du suicide est un crime dans les régimes totalitaires et les religions d'empire : c'est un refus que la domination **ne peut pas accepter**, un démenti, comme dit plus haut, et une évasion fiscale du corps et de l'esprit. Les deux chômeurs d'Ouargla sont donc « coupables » aux yeux de la sécurité nationale, c'est-à-dire la sécurité du régime, c'est-à-dire son idéologie. Le procès de ces Algériens doit donc être un grand moment qu'il **ne faut pas rater** : s'y poseront les grandes questions de la vie et on discutera de l'ancienne question camusienne : la liberté par la mort, la lucidité par le suicide. On s'y interrogera sur la bonne interrogation : la vie de chacun est-elle sa propriété et son choix ou un bien *wakf* de l'Etat ? L'inculpé pourra dire : je **ne voulais plus vivre** puisque je **n'étais pas vivant**. Le juge pourra lui répondre : non, tu **n'as pas essayé** de mourir, mais de faire de la politique en mourant. D'ailleurs, et sans jouer sur les mots, le chef d'accusation le plus proche de la réalité est celui de « désertion ». Comble des sens secondaires pour un chômeur du Sud, habitant du « désert » justement. Cette histoire est absurde et démontre que les régimes dans l'impasse finissent toujours devant le même carrefour : à gauche la répression, à droite le ridicule.

Annexe 11

LE PAPILLON PASSANT. Jeudi 7 juillet 2011.

Ils sont là, ensemble, dans le même pays, mais **ne le savent pas** : un médecin, un garde communal, un étudiant sans fin, un avocat saignant de la tête et un passant en trois dimensions. Comme on le sait, tous marchent ou ont marché ou vont encore marcher à cause des salaires ou des mensonges ou de la dictature molle nationale. Les médecins, les gardes communaux, les avocats, les étudiants et les passants. D'ailleurs, les cinq ont les mêmes soucis et visent le même endroit quand ils parlent du bonheur et du malheur à la troisième personne du singulier. Tous vont à la présidence, par le même chemin, d'ailleurs, puisqu'il **n'en existe** qu'un seul, et ont le même slogan. La seule différence est dans le temps : chacun y va par lui-même, pour lui-même et en l'absence des autres. Les cinq **ne marchent jamais** en même temps, ou presque, si on réfléchit sur le cas du passant. Un vieux marxiste aigre aurait expliqué que c'est pour cette raison qu'on réussit à les tabasser sans provoquer de changement notable, sauf dans la qualité des soupirs collectifs.

Donc la question est : que se passera-t-il lorsque le garde communal, le médecin, l'avocat, l'étudiant et le passant marcheront tous vers le même endroit, ensemble et en même temps que le temps du monde entier ? Le pouvoir **ne pourra pas** les avaler tous en même temps, **ne pourra pas** les frapper tous en même temps, **ne pourra pas** les repousser car ils seront partout : pendant que le médecin guérira le blessé, l'avocat criera à tue-tête ce que l'étudiant veut dire depuis toujours, cependant que le garde communal essayera de les défendre tous.

Passant par là, le passant apportera son nombre incalculable, sa qualité de peuple entier, sa légitimité de seul électeur légal et son poids mort qui donne la vie à la révolution. Que pourra alors le pouvoir, même caché derrière les policiers ? Rien. Ou presque rien. Il peut vaincre tout le monde, un par un, mais jamais tous en même temps que le temps. Il faut seulement de la concordance pour chasser Moubarak et ses frères.

Il y_a dans le peuple de quoi sauver le peuple. Il faut seulement le lien, la corde, la capacité ancestrale d'être un seul homme sans se sentir seul justement. C'est ce que répètent les chansons, les éclairés, les analystes et la logique. D'ailleurs, c'est ce que dit le manuel des agitateurs : « Mettez la révolution dans la rue et attendez. » Oui mais si la rue est bloquée par un cordon de flics ? Cela **ne fait rien**, dit encore le manuel : le proverbe est symbolique et il veut dire que la rue existe toujours. Il suffit de la remplir et elle vous emporte. Ce qu'il faut, c'est que le temps soit partagé équitablement comme une cause. Pas comme un effet.

Ce qu'il faut aussi, c'est convaincre le passant qu'il **ne fait pas** que passer. Il faut lui dire qu'il est comme le papillon du Japon qui provoque des orages en Afrique du Sud : quand le passant baisse la tête, le médecin se fait frapper et l'avocat se fait tabasser. L'échine du passant est l'avenir du peuple.

Annexe12

NOUVELLES MISERES EN KABYLIE. Dimanche 21 aout 2011

Sujet du jour : ce qui se passe en Kabylie. Il **ne faut pas** en parler. Car la mentalité régnante veut que cela ne se passe pas en Algérie ou que cela **ne se passe pas** « chez vous ». La Kabylie est victime d'un double acte d'isolation qui a cultivé l'indifférence à l'égard de son drame, printemps, kidnapping et misères. D'un côté, une culture jacobine, baathiste, du pouvoir a fait de cette région une cible de sa politique culturelle de déracinement et de rééducation à la chinoise ; de l'autre, une culture élitiste, un peu exclusive de l'autre et de rejet, a élevé un haut mur entre les Algériens de la Kabylie et ceux des autres régions. L'apartheid a été subi mais aussi voulu. Par les extrémistes des deux bords. La région a servi à ceux qui voulaient d'une sorte d'ethnicisme de prestige et à ceux qui l'utilisaient comme poudrière domestique pour des complots cycliques. A la fin ? C'est cette immense indifférence du reste du pays à cette région que tous, certains de ses propres enfants et certains de ses ennemis abâtardis par le panarabisme intégriste, veulent. Aujourd'hui, les attentats terroristes, les kidnappings, les vols, les hold-up ou les émeutes y sont traités comme des faits divers et vécus par le reste de l'Algérie comme un événement presque étranger. Une indifférence qui laisse le chroniqueur sans mot. Et bien-sur, il faut dénoncer cette mort de l'Algérien à lui-même avec lucidité. Certains vont en faire un cri de misère locale et une preuve de la haine des « Arabes » envers les Kabyles ; d'autres vont y voir le signe d'une servilité d'intellectuels à un clergé, et d'autres encore vont lire ces lignes en se disant « qu'est-ce que cela cache ? ». La vérité est que, malgré les déclarations, la Kabylie **ne cache rien** que l'évidence : c'est une partie du pays qui souffre des siens et des autres. Tout le reste, ce que pensent les partis politiques, les opposants ou les serviteurs du régime n'est que maladies en abîme de l'esprit. Pourquoi chaque pensée pour la Kabylie est une arrière-pensée ? Pourquoi chaque misère est un complot ? Pourquoi chaque complot y a le sens d'un crime presque raciste ? Pourquoi ?

Parce que cette région est voulue ainsi : propriété idéologique pour certains, annexe mal annexée par d'autres, mal néocolonial pour les puritains des Banu Hilal. L'évidence est cependant là : on **ne pourra** fonder l'algérianité, la concevoir, la penser, et la constater que lorsque cette région sera vécue comme étant une partie de l'Algérie entière et que ses enfants les plus extrêmes la vivront comme ils vivent le reste du pays. Trop de rumeurs ont crevé les yeux : aujourd'hui une partie de l'Algérie est tuée, massacrée, volée, et cela est vécu comme une manœuvre artificielle ou une preuve de persécution et pas comme une misère nationale et une souffrance de tous. La cause : la Kabylie a été isolée peu à peu du pays qui lui-même sombre dans la lâcheté et l'indifférence à soi. Du coup, on oublie l'évidence : il **ne s'agit pas** d'une région qui souffre mais d'un pays qui se tourne le dos. *Lamisère en Kabylie*, titre d'un reportage d'Albert Camus. La misère y est toujours : visible en Kabylie, évidente dans le reste du pays et dans son esprit. Kabyle n'est pas une nationalité, certes, mais le reste du pays **n'est pas encore** une nation entière vécue dans la solidarité et la plénitude. Si ce qui se passe en Kabylie n'intéresse que les Kabyles, c'est que l'Algérie **n'est pas encore née**. Et *vis versa*.

Annexe13

LE CONCEPT LE PLUS TRISTE DEPUIS DEUX MILLE ANS. Lundi 10 octobre 2011

« Faites attention : ce peuple est ignorant et violent. On **ne peut pas faire** une révolution avec lui. » C'est ce qu'on se croit obligé, souvent de dire au chroniqueur pour répondre à ses positions. On peut rétorquer par le plus simple : si ce peuple est devenu ignorant et violent, c'est la faute à qui ? A un système qu'il faut changer, maintenant, avant que cela ne soit pire. L'essentiel **n'est** cependant **pas** dans la conversation, mais dans ces images : les Algériens ont peur ... d'eux-mêmes. Ils ont peur de manger, se tuer, se voler et se marcher dessus. C'est un crime qu'on leur a déjà fait faire. Un jour, on les a montés les uns contre les autres. On le sait. Tous le savent. Surtout les morts. Depuis, l'Algérien **ne s'aime pas** et, pire encore, se déteste comme aucun peuple **n'a détesté** un voisin. L'image de l'Algérien sur l'Algérien est la pire qui soit, la plus raciste, la plus dégradante, la plus abimée. Dans une sorte de tour de force par l'hypnose et la propagande, ce peuple a endossé le statut que lui imposent ceux qui le gouvernent. Il faut peut-être relire Frantz-Fanon comme un manifeste moderne en remplaçant, encore une fois, l'équation colon/colonisé, par décolonisateur/décolonisé. Le colonisé se sent « nègre », « arabe », méprisable, reprend les tics qu'on lui suppose, la paresse de « l'Arabe », la musculature du Noir, la ruse du tiers-mondiste. Il finit par y croire et s'en revendiquer car c'est le seul moyen de faire baisser la pression qui s'exerce sur lui par l'autre, le dominant. Il y a une explication de la perception de l'Algérien par l'Algérien dans *Les Damnés de la terre*.

Nous en sommes arrivés à croire que **ce n'est pas** le pouvoir qui est le mal, mais nous. Que le pouvoir est le seul garant du cessez-le-feu entre nous et nous-mêmes. Que sans le pouvoir, on va se manger. Sur l'échelle des effets spéciaux, c'est une immense prouesse du colonisateur moderne. Faire croire à sa nécessaire et à sa mission civilisatrice en terre barbare ou tentée par des cycles de barbarie. Par la suite, les Algériens ont donc mis le costume : ils sont ce qu'on a voulu qu'ils soient : un peuple qui fait peur au peuple. Ils frappent, cassent, brûlent ou volent. Tous ? Non, justement, mais le cinéma néocolonial ressemble au traitement de la crise des banlieues par la France : on fait peur aux classes moyennes par les classes en déshérence. On joue sur la délinquance et ses images, sur la peur de l'autre, sur le portrait. Ailleurs, on le fait avec des télévisions, ici avec certains journaux, des réseaux informels et le discours ambiant.

« Nous **ne sommes pas** aptes à la démocratie. Nous **ne pouvons pas** faire de révolution douce et non violente. Nous sommes incapables. Nous **ne sommes pas** des gens intelligents. Nous ne pouvons pas discuter sans nous manger. Nous ne sommes pas un seul peuple mais des millions d'avis. Nous sommes des barbares. Nous sommes inférieurs. Nous sommes déjà morts. Nous ne méritons pas qu'on nous consulte. Nous sommes à surveiller. Nous sommes des sauvages. » C'est ce qu'on a réussi à faire croire aux Algériens au point que les Algériens le croient profondément. Difficile de libérer un homme qui revendique ses chaînes comme des bijoux, dit un proverbe imaginaire. Et c'est la tristesse : ce que deux mille ans de colons de toutes nationalités **n'ont pas réussi** à faire, le pouvoir a réussi à nous le faire croire par nous-mêmes : que nous **ne méritons pas** la liberté.

Annexe14

UN JEUNE SYRIEN, SEUL DANS LA NUIT, SOUS DIX MILLE COMMENTAIRES. Lundi 5 décembre 2011

L'horreur est une énigme que chacun porte et emporte seul dans sa nuit. Sur l'écran, on écoute et on voit mais on **ne sait pas**, soudain empêché sur le seuil de l'absolue compassion. Lorsqu'un jeune syrien est arrêté par l'armée du boucher de Damas, pour nous c'est un chiffre, quelques brèves secondes durant un clip de téléphone, une image. Ensuite, la speakerine commente, on voit le reste du monde qui cherche une solution ou une fausse solution, puis on **ne sait rien**. Qu'est-ce que le mot « torture » ? Comment transmettre à chacun le parfait sens du hurlement du gamin arrêté, torturé, déchiré aux coudes et aux yeux crevés et à l'honneur violé, consumant son derniers souffle dans son dernier halètement, absolument seul dans la douleur et pour lequel le pays promis **ne sera plus** que sa tombe et la liberté sera celle d'un courant d'air ? Comment expliquer l'absolue horreur de ce Syrien torturé, l'aveugle douleur qui **n'a pas** le sens du martyr sauf pour les survivants, la noirceur de toute l'humanité ? Un seul torturé, tué, dans ce monde « arabe » suffit pour que les régimes et tous les dictateurs méritent la chute, la chasse, la condamnation et la pendaison. Ce qui se passe en Syrie est horrible, presque inexplicable par le politique. On pourra soliloquer sur la géostratégie, le complot ou n'importe quoi, cela **n'enlève rien** à la vérité crue : la mort, la torture, les abus, les viols, les vols, les bombardements. Parler d'autre chose est une indécence de spectateur. Un crime contre sa propre humanité, une complicité. Le boucher de Damas est un criminel et les Syriens en révolte offrent aujourd'hui l'exemple du plus grand courage devant la répression, l'embargo, les punitions collectives et les fosses communes et la gouvernance par la terreur.

Ce régime est prêt au pire et le commet : terrorisme international, kidnappings, manipulations des confessions, trahisons et prise d'otage de toute une terre et d'une région. Tout est bon pour faire plier le révolté et la communauté internationale. Pour quel but ? Rester. Mais sur quelle terre si on la détruit ? On **ne sait pas**. Ce régime est mort depuis des mois, il est infréquentable, seul, criminel, condamné et sans sens, et pourtant il reste là, son fusil contre la tête de son peuple, menaçant de tout faire exploser si on l'approche. Ferme dans sa croyance que l'on peut mater un peuple par la force et la mort. L'image reste dans les yeux : ce jeune homme saisi au coup, embarqué dans un camion de militaires, roulé en boule puis les mains sur la tête. On **ne le reverra plus**. On **ne saura rien** de sa mort ou de son cri de douleur quand on lui brisera les coudes et la mâchoire. Il disparaîtra sous une tonne de commentaires, d'analyses, de doutes, de débats et de polémiques. Tout le monde parle, y compris moi, et il est seul à ne rien entendre sauf sa respiration. De tous les peuples qui se soulèvent contre les Quarante voleurs, le peuple syrien a décroché la lune de l'admiration. Son courage est exemplaire et son avenir sera à lui, car il paye si fort le prix du futur qu'il ne peut que le décrocher dans le ciel. Le régime syrien est devenu hystérique, dangereux pour toute la région, invraisemblable, cas moderne de ces régimes de terreur et de néant du XXe siècle, totalitaire, fourbe, maladif et rusé. Du Assad & Makhoul & Cie contre le reste de l'humanité.

C'est la fin de cette chronique mais l'image reste : ce jeune homme, vu avant-hier, embarqué dans le camion d'une armée familiale, poussé dans le dos vers la tombe, tête baissée, sans nom, croulant sous les coups et dix mille analyses, seul dans la terreur et pourtant éclairé de l'intérieur par la sens qu'il a donné à sa vie et à sa mort.

Annexe16

ANALYSE D'UNE DOUBLE IMMOLATION. Mardi 31 janvier 2012

« Je **ne suis pas** Bouazizi, je veux seulement un logement ». C'est ce qu'a dit un Algérien qui a tenté de s'immoler à un confrère d'El Watan. C'est donc le résumé absolu de l'écrasement vital. Le condensé de l'Algérien en verres cassés de miettes de revendications. Le bonhomme a raison dans ses raisons : il **ne veut pas** d'un printemps pour tous, mais d'une saison pour lui. C'est le propre du cas algérien : révolution individuelle, personnalisée, unique, résumée à sa propre personne. Multiplié par 36 millions, cela donne une revendication d'un jasmin par personne avec un total qui égale zéro. Le régime a donc réussi : **on ne tabasse pas, on n'interdit pas** ouvertement, **on ne tue pas, on ne réprime pas** en masse, **on ne tire pas** sur la foule mais on lui demande de s'aligner. Un Algérien derrière l'autre, face au guichet unique du « pétrole contre nourriture ».

La phrase exprime un condensé extraordinaire de la réponse à la fameuse question « pourquoi l'Algérie **n'explose pas** ? ». Réponse, donc : **ce n'est pas** mon problème. Réponse du régime : je vous écoute, un par un. Je vous réponds, un par un. Du coup, il n'y a pas de lien entre les demandeurs, pas de slogan commun, pas de cri unanime, pas de « dégage » à la première personne du pluriel. L'entreprise est prodigieuse : disperser la foule avant qu'elle ne se rassemble.

La phrase exprime aussi un nihilisme politique profond : les Algériens, beaucoup, **ne voient pas** le lien entre l'effet de leur misère et la cause unique. On s'élève contre un maire mais pas contre l'élection frauduleuse qui l'a élu. On dénonce une politique sans vouloir admettre que c'est de la politique, justement. Non donc : je **ne suis pas** Bouazizi, je veux juste ma part, pas mon droit. Mon toit, pas mon pays. Un morceau, pas toute la citoyenneté. Je m'immole mais sans vouloir vous déranger. Je ne suis pas Bouaziziest ma façon de vous dire que je n'existe pas et je le veux si bien et si publiquement que cela devrait être récompensé puisque c'est votre but. D'ailleurs, Bouaziziest notre ennemi commun. A vous et à moi. Vous **n'en voulez pas** et je vous affirme que moi aussi je **ne veux pas** l'être. Pouvons-nous nous entendre ? Désespoir exact et bien calculé, négation de soi, écrasement dernier de l'algérianité et de son droit à dire non puisque je dis non à moi-même, ce qui vaut, par double négation, un « oui » à vous. Du coup, on comprend : l'Algérien est désormais si dépolitisé qu'il le revendique comme une preuve de son nationalisme.

Cette sentence d'un Algérien contre lui-même est le signe d'une immolation double : je me brûle mais je brûle aussi le Bouazizi possible en moi. D'ailleurs, je le brûle avant ma propre personne. Ou après. Une sentence vraie, lourde, signe d'une misère effroyable du sens et des actes, juste parce qu'elle est dite par un homme sans toit, père d'une fille handicapée moteur. Il **ne faut pas** le juger, donc, mais seulement réfléchir sur son résumé éblouissant de tristesse et de déni. L'homme se brûle et brûle même le sens de son acte. Il a compris le message : on ne vous donnera le toit ou le baril ou de l'argent que si vous prouvez que vous **n'existez pas** et que vous **n'êtes rien**. Le choix entre exister et habiter. Avoir un toit ou une part de la rente est conditionné par une négation de soi, signée en bas d'un tas de cendres

Annexe17

LE NEZ D'UN CLOWN PEUT-IL ETRE VERT ? Samedi 10 mars 2012

Le premier sujet était le nez en Egypte : comment un salafiste pure souche, député du parti Nour, avec le tampon sur le front et la fatwa dans la bouche, a menti en disant avoir été agressé alors qu'il s'est fait refaire le nez. La chirurgie esthétique est donc interdite par les islamistes aux femmes, mais hallal pour se refaire un nez avec le salaire de député. Selon Internet, Blaise Pascal, le philosophe français, a dit : « le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé ». C'est pour dire que les variantes humoristiques sont nombreuses : nez de Cléopâtre, nez manquant du sphinx, etc. L'essentiel est que ce salafiste, membre d'un parti salafiste, a menti, veut changer son nez, l'a fait et pourra changer l'histoire en changeant la perception que certains se font des islamistes en politique : ils **n'ont pas** de nez. Et Soltani, l'ex de l'Alliance présidentielle, l'a prouvé. Question : quelle partie du corps les islamistes algériens voudront-ils refaire s'ils prennent la majorité du parlement, Le nez, peut-être ? Oui, mais cela **ne suffira pas**. Il faut se refaire tout le visage.

Du coup, on arrive, après le nez, à la couleur : verte. Celle de l'Alliance islamiste d'aujourd'hui en Algérie. Couleur du FIS défunt officiellement, du paradis selon les gens du désert qui fantasment sur les espaces verts. Couleur du passeport algérien et de la moitié du drapeau. Couleur du feu vert. Couleur du Khidr, guide mystique des mystiques sans guide. La nouvelle Alliance a donc joué sur une couleur : on ne peut pas fonder un parti sur une religion (quoique), ni sur une région, ni sur une ethnie, cette famille islamiste a contourné la loi en fondant le tout sur une couleur. Le vert, couleur de l'ex-FIS. La loi ne dit rien sur la couleur et l'odeur. Donc l'Alliance sera verte.

On aurait donc voulu que ce vert inspire un peu le respect de l'écologie du pays, ses forêts qui meurent, ses champs, par exemple. Que cela stoppe le déboisement, le déracinement, et aide au retour du gazon dans les têtes. Que non ! Il s'agit de partis pour les espaces verts après la mort, pas avant. D'où la question : pourquoi l'environnement est-il un ministère en Algérie et pas une culture générale ? Pourquoi est-on sales, pollueurs, déracineurs d'arbres ? Pourquoi avons-nous ce rapport non hygiénique avec la terre de nos ancêtres ? Pourquoi la terre est-elle vue comme un lot de terrain et pas comme une prairie possible ? Parceque l'histoire algérienne **n'est pas** encore **apaisée** : la question du pouvoir **n'est pas réglée** après la descente du maquis. Le pays est un terrain vague avec au milieu une chaise vide : tous les dix ans, un homme s'en fait éjecter et d'autres se bousculent pour s'y asseoir. La fascination du pouvoir a carbonisé le reste : arbres, herbes et feuillages, arts et ruines romaines. Une conclusion provocante pour provoquer la conscience ? Oui : les derniers colons de ce pays plantaient plus d'arbres que ceux qui l'ont libéré, malgré le barrage vert. Bien sûr, les colons le faisaient pour eux, mais nous on **ne le fait** même **pas** pour nous-mêmes. Un pays vert qui a la main verte où on peut planter sa racine et ses grains. Oui, sauf que **ce n'est** dans le programme de personne : et encore moins dans le programme de cette nouvelle alliance verte des islamistes. Le vert, donc ? Ce **n'est pas** la couleur d'un pays promis. C'est la couleur d'une caserne ou d'un islamiste. Jamais celle d'un gazon qui apporte la paix et l'heureuse oisiveté d'exister.

Annexe18

LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (I). Jeudi 19 avril 2012

Le peuple est-il victime du pouvoir ou de lui-même ?

Vaste débat entre les intellectuels algériens. A gauche, on persiste à traiter l'addition totale des Algériens comme une malheureuse soustraction du pouvoir. Vision ancienne du peuple pauvre, mal nourri, colonisé par les autres puis par les siens, naïf, poussé vers l'illettrisme et les rebords de l'existence, bon par nature, courageux si on en donne l'occasion. De l'autre côté, vers la droite, on traite le peuple avec mépris : ce qui lui arrive, c'est le péché de sa soumission aux rires et aux ratages. S'il est ce qu'il est, en marge de son propre pays, c'est qu'il **ne se bat pas, ne se soulève pas, ne critique pas, ne proteste pas** et s'en remet au ciel et à la fatalité pour expliquer son désenchantement et son sort de sac vide qui **ne tient pas** debout. Selon cette vision, presque néocoloniale, le peuple est indigène parce qu'il le vaut bien. Selon cette philosophie, il ne nous arrive que ce que nous méritons. Le peuple est donc complice du crime contre lui-même et, si le pouvoir le méprise, c'est parce que le peuple est cupide, veule, paresseux, jamais satisfait, impoli, peu civique, raciste, peu respectueux des femmes et des feux rouges, peu éduqué et sans envie d'être meilleur.

Où est le peuple entre les deux ? On **ne sait pas**. Celui qu'on imagine dans sa tête ou celui qui vous bouscule dans un magasin, entre en dernier, passe le bras par-dessus votre épaule et commande un kilo de sucre. Le paradoxe est que les deux visions sont celles de la culpabilité, peut-être. D'un côté on **n'aime pas** que les étrangers critiquent le peuple car on en fait partie, mais de l'autre on **ne se sent** pas partie de ce peuple parce qu'il **ne répond pas** aux rêves ni aux critères des bonnes manières. Chacun est seul, se sent seul.

Dans une conférence donnée à Oran il y a une semaine LahouariAddi, l'immense sociologue, expliquera que les Algériens sont aussi des gens qui veulent fuir. Toujours plus loin. Il existe même une collection de blagues sur l'Algérien qui cherche la terre où il **n'y a aucun** Algérien sauf lui-même. Terre inconnue et impossible car on est partout et on **ne promène** que soi-même. C'est ce que l'on fuit : soi-même au nom du peuple et le peuple au nom de soi-même et des siens.

Le peuple est-il donc victime du pouvoir qui émane du peuple ou de sa passivité ? Oui. Si on est devenu ainsi, c'est à cause « d'Eux » et des vingt-deux ans de règne de Benbouzid, le ministre de l'Education, le plus ancien au monde. Le peuple est-il coupable ? Oui. Chacun le constate. En lui-même, avec ses voisins, le bonhomme qui lui grille sa priorité au volant et les millions d'autres gestes qui nous poussent, les uns et les autres, à fuir partout où on **n'est pas**. Vaste débat donc. De deux millions de kilomètres carrés. Il faut y revenir car ce qu'il faut peut-être c'est reconstruire la communauté et le désir de vivre ensemble. Sans cela, tous les visas du monde **ne nous suffiront pas**, ni toutes les terres possibles.

Annexe19

LE PEUPLE EST-IL COUPABLE OU VICTIME ? (II). Samedi 21 avril 2012

Le peuple est-il victime du pouvoir ou de lui-même ? Les deux réponses sont valables : le pouvoir a réussi à faire de ce peuple un vrai indigène, illettré, vaniteux, moyenâgeux, superstitieux, violent et mal habillé. Tout ce que le colon voyait dans « l'Arabe » qu'il a fini par tuer sur une plage algéroise, l'arme à la main de Meursault, le héros d'Albert Camus. Comment s'y prend le pouvoir ? En faisant remonter le temps aux Algériens : on est passé ainsi des élites héritées des années 1970 aux zaouïas des années 1940, aux lecteurs de journaux des années 1920. Puis, plus loin, vers les tribus soumises au dey d'Alger, etc. Par qui ? Par un système d'éducation destinée à l'abêtissement généralisé. « On croit que le pouvoir a échoué dans l'éducation alors que c'est faux : il a réussi car le but était « d'analphabétiser » le peuple et les générations », expliquera un collègue au chroniqueur. C'est ce qui explique la permanence du ministère inexplicable de Benbouzid. Du coup, si on ajoute à cette déculturation le FLN, l'UGTA, l'interdiction de marcher ou de participer à son propre pays, la décennie 1990, la tuerie des élites, cela vous donne ce peuple qui est victime absolue d'un pouvoir absolu.

Sauf que, dans le jeu de soumission, le peuple est aussi coupable : le pouvoir tel qu'il est pratiqué **est pas** une entité étrangère comme depuis des millénaires, mais une émanation locale. Le seul produit *made in Algériaque* l'on peut voir chaque jour se renouveler et rechercher la performance. Un axiome du dictionnaire du parfait fataliste explique : « On a le gouvernement que l'on mérite ». C'est le peuple qui veut ne rien vouloir, qui **ne dit rien** et se laisse faire par démission collective, addition de toutes les démissions individuelles. Et c'est à partir de là que se précise une solution à ce désir de fuir, de s'éloigner, de partir et de mettre le maximum de distance entre soi et la nationalité. Laquelle ? Celle de se regarder soi-même comme étant la totalité du peuple, l'unique habitant de l'île, le seul responsable, et agir sur soi : se laver les mains avant le repas, ne pas griller le feu rouge, ne pas se soumettre entièrement dans la mesure du possible, ne pas croire être l'avocat attitré de l'islam, ne pas être intolérant, ne pas se mentir, ne pas être lâche, voleur, corrompu et faible.. Enfin, tout le catalogue des bonnes manières célestes. Et les autres ? Et le reste du peuple qui **ne veut pas** changer ? C'est justement le piège. La solution est de se débrouiller dans la vie comme on le fait dans la mort et lors de la naissance : sauver d'abord le sens de sa vie. Etrangement, cela est contagieux : par cet absolu égoïsme de l'homme qui veut un monde meilleur pour lui, on débouchetôt ou tard dans la générosité insoupçonnée d'un monde meilleur pour tous ou, du moins, moins pénible à porter sur le dos. Du coup, on surmonte cette haine de soi que l'on nous a inculquée comme culture, langue officielle, déni de soi et de sa propre histoire. Confus ou compliqué ? Oui, car c'est à contresens et parfaitement nouveau. C'est un dur métier que de faire la paix pour un peuple qui **ne fait** que les guerres. C'est aussi à contresens de l'école actuelle, de la colonisation par l'arabisation, de la FLNisation par l'abêtissement et de la vanité par l'hymen national. On fera un jour tout le tour de la terre pour comprendre que l'on **n'échappe pas** à son ombre sous le soleil de l'évidence.

Annexe20

TROIS FOIS RIEN ; Dimanche 23 Septembre 2012

Dans le désert, Dieu est un, mais eux, ils sont trois.

Le musulman diU « je suis le meilleur, car nous sommes les derniers vivants à qui Dieu a parlé et a donné un livre. » Le juif dit : « **Ce n'est pas** logique. Nous sommes les meilleurs, car Dieu nous a choisis et nous a parlé en premier. » Le chrétien rit et dit : « Nous sommes les meilleurs, car Dieu est venu chez nous, parmi nous, et nous a parlé, un par un. »

Le désert **ne dit rien** et avança de dix mètres vers les trois voyageurs.

Alors le musulman dit : « Abraham est notre père à tous, mais c'est pour nous et notre mère qu'il quitta sa femme juive et alla construire une maison au désert. » Le juif dit : « Erreur, c'est notre père à nous surtout. Car après le désert, il revient chez lui. C'est-à-dire chez nous. » Le chrétien dit : « Abraham est votre père à tous deux, mais **ce n'est** qu'un homme. Car pour nous, notre père est au ciel et dans nos cœurs, pas dans le désert, ni sur une montagne. » Le musulman commença alors à se mettre en colère : « Que non ! Son fils préféré était Ismaël, qui est notre ancêtre. C'est Ismaël que Dieu sauva avec un mouton au sommet de la montagne ! » Le juif fit de même : Que non ! Il s'agit de notre ancêtre à nous. Pas le votre. Et puisqu'on y est, aujourd'hui vous égorgez les deux : vos fils et vos moutons. » Le musulman commença alors à ramasser des pierres et le juif des buissons ardents. Le chrétien s'interposa : « Calmez-vous mes frères ! Venez chez nous. Chez nous, Dieu s'est sacrifié lui-même pour éviter des problèmes, justement. »

Et pendant ce temps-là, le désert avança encore plus vers les trois pèlerins.

Le soleil était haut, le vent bas, l'humanité lointaine. Une tension s'installait entre les trois compagnons du même voyage vers la même destination mais pas avec les mêmes chaussures. « Je **ne ferai rien**, c'est vendredi. » Le juif sursauta : « Mais non ! C'est samedi. » Le chrétien rit : « C'est dimanche, mes frères. Je le sais depuis ce matin. »

Pour le désert, cependant, c'était le même jour. Depuis toujours. Le jour où il mourut et s'étendit sous les étoiles pour réclamer un peu d'eau.

« J'aime le désert, c'est là que notre religion est née », dit le premier. « Non, C'est là que la mienne est née », dit le second. « Non, vous parlez de la mienne surtout », dit le troisième. Mais tous pensaient : « C'est là que nous crèverons tous, peut-être ».

Et le désert avança encore d'un pas en leur direction, les yeux plissés, la gorge ouverte. Un lézard terrifié s'enfuit.

Après un grand silence, le juif osa la question : « pourquoi vous **ne voulez pas** qu'on dessine votre prophète ? » Le musulman rétorqua : « on le fera le jour où vous accepterez qu'on dessine vos frontières ! » Le chrétien s'esclaffa : « Pour nous, Dieu a créé l'homme à son image. Nous sommes le dessin de Dieu, et c'est Dieu qui dessine ! » Le musulman et le

juif se tournèrent alors vers lui : « Oui. Et il est blanc, sans nez crochu, ni teint basané, et il est bien armé et aime les colonies et les fours ! »

C'est alors que le désert avança encore et arriva jusqu'aux pieds des trois voyageurs qui **n'avaient rienremarqué** tant ils étaient occupés à creuser le ciel avec leurs paupières. Le silence était le plus haut minaret du monde, la plus belle église et la plus ancienne synagogue de l'endroit, mais les trois pèlerins **ne l'avaient pasremarqué**. La beauté du moment était gâchée par la petitesse des trois passagers de l'infini. On entendait leurs cris très loin dans le désert qui avançait sans cesse. Les trois se disputent Dieu, les ancêtres, les livres sacrés, la Ville sainte, la Palestine, l'Andalousie, le sens du mot Amen/Amine, les origines de l'Islam et celles d'Israël et celles de la déclaration universelle des droits de l'homme. S'accusèrent d'avoir tué le plus d'hommes au nom du dieu de chacun (ou le plus de dieux païens au nom de l'homme universel) et se dirent des choses vilaines et s'accusèrent les uns les autres d'avoir copié l'un sur l'autre des passages de leurs livres sacrés. « Vous voulez tuer le monde entier ! », cria le pèlerin juif au musulman qui hurla : « vous voulez vous venger de la terre entière ! » Avant que les deux n'accusent le chrétien de vouloir posséder la terre entière, ce dernier s'écria : « c'est la terre entière qui me réclame pour la sauver de vous deux ! » Puis, pendant que le désert leur montait jusqu'aux hanches, que le ciel se bouchait les oreilles et que le soleil buvait les dernières eaux possibles, les trois pèlerins en vinrent aux mains.

On arracha une barbe, puis une oreille et un chapelet, puis une soutane et un doigt et le quart d'une cuisse avec les dents. Un œil tente de voir un nez qui saigna tout de suite avant qu'une lèvre appelle à l'aide. Un homme hurla et un second grogna. Les trois étaient monothéistes mais les insultes étaient polythéistes. La bataille leur donne soudain soif et les trois tombèrent dans l'hébétude. Le désert était alors à leur bouche, juste sous la lèvre, et il se préparait à les avaler. Il **n'y avait qu'**une seule gourde d'eau. Unique, posée sur un monticule par une main inconnue. C'est un miracle ! », cria le chrétien. « C'est de l'eau bénite », murmura-t-il avant de s'élançer. Le musulman la faucha dans les airs : « Non, c'est l'eau de Zemzem », hurla-t-il avant de sauter par-dessus le chrétien. Non, c'est l'eau de Moïse et nous sommes dans mon Sinaï », murmura le juif avec férocité. La bataille reprit. A la fin ils moururent tous, assassinés les uns par les autres. Le désert les mangea alors très vite et s'en alla.

L'eau s'écoula et avec elle le temps. Un vent se leva et dessina sur le sable une caricature pensive. Un lézard aima le soleil et se mit à le refléter. Puis rien. Le monde se sentit mieux.

Résumé.

Le présent travail se veut une contribution à la réflexion sur une manifestation particulière de la circulation des mots et des dire, en particulier l'écriture journalistique non pas comme moyen d'information sur des événements, mais comme moyen de reconstruction de ces événements.

Nous avons pensé de poser la question de son fonctionnement discursif, tel est l'élément déclencheur de ce travail de recherche.

L'objectif d'étude consiste à caractériser un genre dans la presse écrite.

Le choix de la chronique dans le journal national quotidien comme corpus pourrait se justifier par son caractère relativement stable dans la presse écrite. Parmi les journaux nationaux quotidiens, il s'agit des chroniques « Raïna-Raïkom » du « Quotidien d'Oran », dans le présent travail, nous allons voir comment les différentes dimensions linguistiques, référentielles peuvent-elles contribuer à la caractérisation du discours journalistique en général et satirique en particulier.

Mots clés : Discours, satire, situation, référence, structure.

Abstrat

This work is intended as a contribution to the reflection on a particular manifestation of the circulation of words and statements, in particular journalistic writing, not as a means of information on events, but as a means of reconstructing these events.

We thought of asking the question of its discursive functioning, such is the trigger of this research work.

The objective of the study is to characterize a genre in the print media.

The choice of the column in the daily national newspaper as corpus could be justified by its relatively stable character in the written press. Among the daily national newspapers, these are the "Raïna-Raïkom" chronicles of the "Quotidien d'Oran", in this work; we will see how the different linguistic, referential and syntactic dimensions can contribute to the characterization of the language. Journalistic speech in general and satirical in particular.

Keywords: Speeches, satire, situation, reference, structure.

الملخص:

يقارب في هذا البحث الخطاب الصحفي باعتباره بانيا للأحداث لا واصفا لها. انطلاقا من اشتغال اليات

التي كانت مدعاة للبحث

فكان الهدف من الدراسة تحديد خصوصيات الخطاب الصحفي لأجل تحقيقي ذلك كان اختيارنا لنموذج

المدونة "كمال داود" المتمثلة في عموده اليومي "رتينا - رايكوم" في يومية وهران ، الذي تقف من خلاله على

إمكانية مساهمة البنية التركيبية في تمييز خصوصية الخطاب الصحفي عن باقي الخطابات المكتوبة

الكلمات المفتاحية: خطابات ، هجاء ، موقف ، مرجع ، بنية.